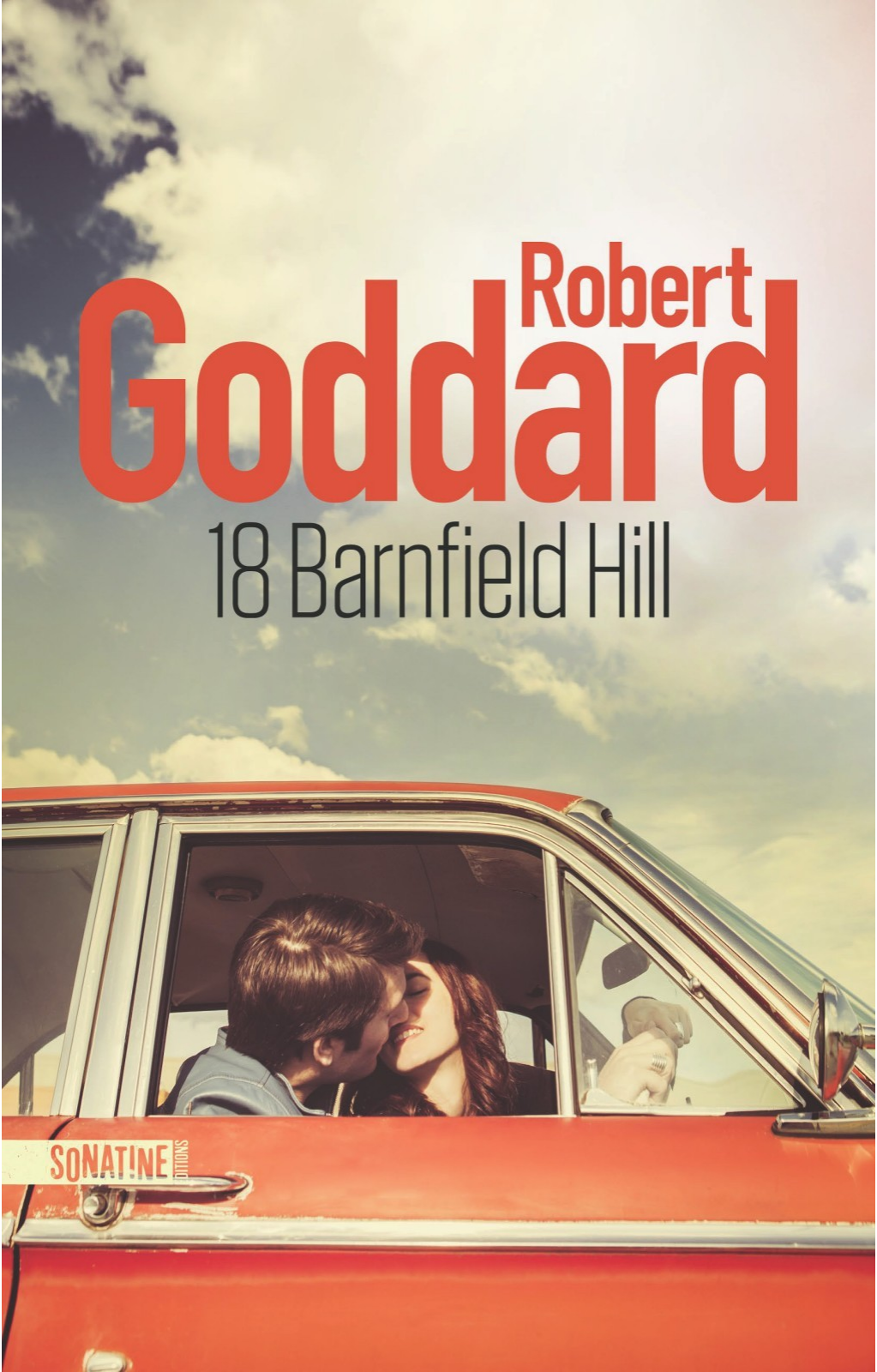
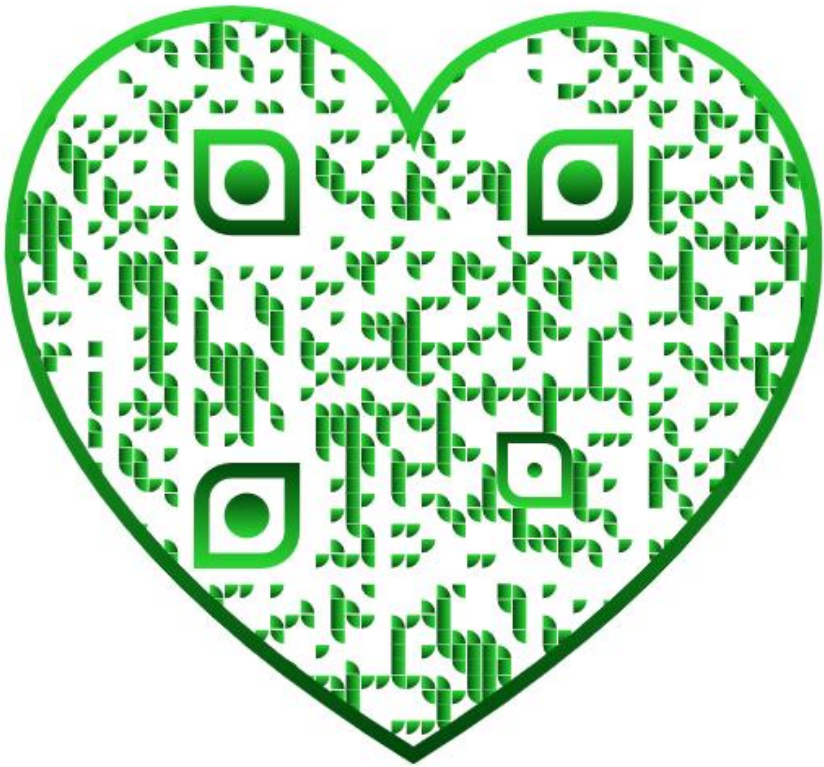
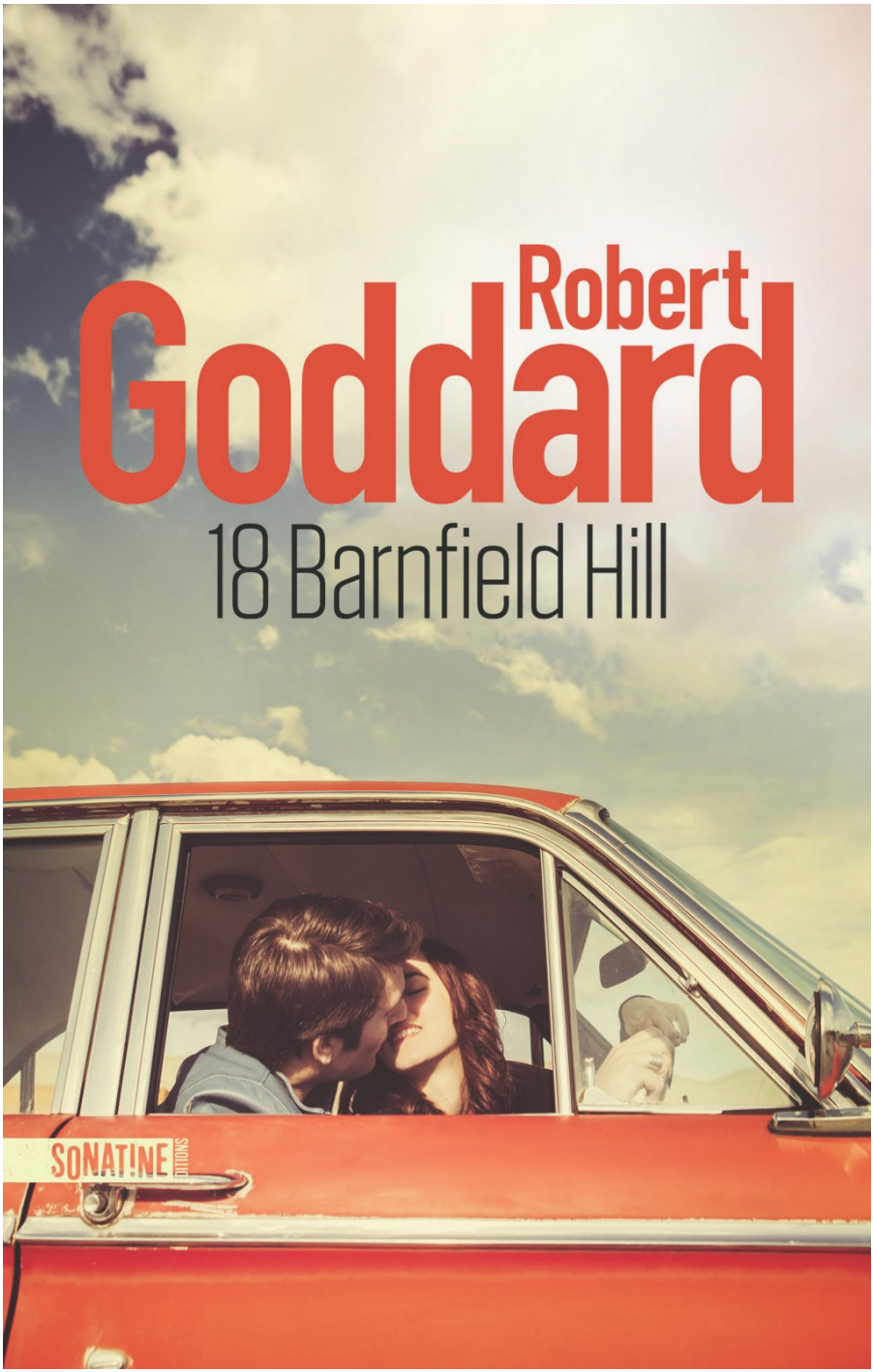

Robert
Goddard
18 Barnfield Hill
SONATINE ÉDITIONS




Robert
Goddard
18 Barnfield Hill
SONATINE
ÉDITIONS

Robert Goddard

18 Barnfield Hill

Traduit de l'anglais
par Claude et Jean Demanuelli

SONATINE EDITIONS

Du même auteur
chez Sonatine Éditions

Par un matin d'automne, traduit de l'anglais par Marie-Jo Demoulin-Astre, 2010.
Heather Mallender a disparu, traduit de l'anglais par Catherine Orsot Cochard, 2012.
Le Secret d'Edwin Strafford, traduit de l'anglais par Catherine Orsot Cochard, 2013.
Le Retour, traduit de l'anglais par Élodie Leplat, 2014.
Sans même un adieu, traduit de l'anglais par Claude et Jean Demanuelli, 2016.
Les Mystères d'Avebury, traduit de l'anglais par Maxime Berrée, 2017.
La Croisière Charnwood, traduit de l'anglais par Marc Barbé, 2018.
L'Héritage Davenall, traduit de l'anglais par Élodie Leplat, 2019.
Le Monde des Abberley, traduit de l'anglais par Claude et Jean Demanuelli, 2020.
L'Énigme des Foster, traduit de l'anglais par Claude et Jean Demanuelli, 2021.
L'Inconnue de Vienne, traduit de l'anglais par Laurent Boscq, 2022.
Les Dernières Pages, traduit de l'anglais par Claude et Jean Demanuelli, 2023.

Directeur de collection : Arnaud Hofmarcher
Coordination éditoriale : Marie Misandeau
et Élisabeth Richard

Couverture : © Rémi Pépin, 2024
Crédit illustration : © RyanJLane / E+ / Getty Images

Titre original : *The Fine Art of Invisible Detection*
Éditeur original : Bantam Press
© Robert Goddard et Vaunda Goddard, 2020

© Sonatine Éditions, 2024, pour la traduction française
Sonatine Éditions
92, avenue de France
75013 Paris
www.lisezsonatine.com

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ouvrage réalisé par Cursives à Paris

ISBN numérique : 978-2-38399-221-9

À ma belle-mère, Thelma North

1

Umiko Wada n'était pas détective privé, elle travaillait simplement dans une agence. Elle répondait au téléphone, s'occupait de la comptabilité, tenait les dossiers à jour, accueillait les visiteurs, parlait à l'occasion avec son patron des problèmes qui se présentaient, allait lui chercher des déjeuners en boîte bento et lui préparait du thé – il en buvait pratiquement toute la journée sous prétexte qu'il avait arrêté de fumer.

La plaque sur la porte du bureau du septième étage où Wada passait ses journées, dans le quartier Nihonbashi de Tokyo, annonçait l'« AGENCE DE DÉTECTIVES KODAKA », même si, en l'espèce, il n'y avait qu'un détective : Kazuto Kodaka, âgé de cinquante-huit ans. Il y en avait eu d'autres, apparemment, à l'époque où Kodaka père avait dirigé l'agence. Mais son fils, lui, préférait travailler seul. Ce qu'il adviendrait le jour où il s'effondrerait sous la pression d'une mauvaise alimentation et d'une surcharge chronique de travail était facile à prévoir. Wada devrait trouver un nouveau job. L'idée ne l'enthousiasmait pas. Elle aimait son travail. Il la satisfaisait pleinement.

Elle-même se désignait sous le nom de Wada, et non d'Umiko, parce que c'était ainsi que l'appelait son patron. Adresse qui, dans un premier temps, lui avait semblé quelque peu cavalière, mais qui, aujourd'hui, lui plaisait assez. Cela renforçait l'image qu'elle avait peaufinée durant ses années de solitude. Simple, forte, indépendante. Telle était Wada. Umiko, elle, appartenait au passé. La Wada qu'elle était devenue avait à présent quarante-sept ans, même si elle paraissait plus jeune, sans doute, comme le lui rappelait régulièrement sa mère, parce qu'elle n'avait jamais eu d'enfants à élever.

Ce n'était pourtant pas sa faute, et sa mère en convenait, même si elle avait tendance à l'oublier. Wada était veuve. Son époux Tomohiko – Hiko, comme elle l'avait appelé et continuait à le faire quand elle

songeait à lui – s'était fait tuer au cours de l'attentat au sarin du métro de Tokyo en 1995, même si, techniquement, il n'était mort que douze ans plus tard. La longue décennie qu'il avait passée dans le coma avait mis la vie de Wada à l'arrêt. Sa mère n'avait cessé d'espérer, quand il avait fini par expirer, que Wada trouverait un autre homme à épouser. Mais cela ne s'était jamais produit.

Il lui arrivait, bien qu'elle ne l'eût jamais admis, d'être heureuse de ne pas avoir poursuivi sa vie avec Hiko, porté ses enfants, entretenu son ménage, fait la cuisine, de ne pas s'être pliée à toutes ses volontés. Elle était désolée, autant qu'on pouvait l'être, qu'il soit mort dans de telles circonstances. À une époque, elle avait également été désolée pour elle-même. Mais cette époque était révolue. C'est pourquoi elle avait fini par abandonner son nom d'épouse pour revenir à son nom de jeune fille : Wada.

Elle avait fait la connaissance de Kodaka à cause de l'attentat au sarin. Il rassemblait des preuves contre les membres d'Aum Shinrikyo, la secte responsable de l'attentat, pour le compte des parents des victimes et voulait savoir si Hiko avait dit quelque chose à sa femme, avant de sombrer dans le coma, concernant Yozo Sasada, le membre de la secte qui avait libéré le gaz dans le wagon où il se trouvait ce terrible matin de printemps 1995. La réponse était non. Son mari était déjà inconscient quand elle était arrivée à l'hôpital. Il n'avait rien dit. Ni à elle ni à personne d'autre.

Elle travaillait comme traductrice de l'anglais quand Kodaka l'avait contactée, ne sachant pas comment gagner sa vie autrement. Elle prenait plaisir à parler et à lire cette langue qui la transportait dans un espace mental en partie soustrait au monde japonais dans lequel elle se sentait désormais moins impliquée. Elle avait l'impression d'y être plus libre, davantage en mesure d'être elle-même.

À sa grande surprise, Kodaka la recontacta quelques mois plus tard pour lui demander de devenir sa secrétaire. D'après lui, sa connaissance de l'anglais pourrait se révéler utile avec les clients étrangers. Non pas qu'il en eût, en réalité, mais il était optimiste quant à l'expansion de son agence et les occasions de pallier sa pratique défaillante de cette langue internationale ne manquaient pas.

Elle accepta l'emploi, qu'elle préféra décrire comme « assistante personnelle » plutôt que « secrétaire ». Il supposait souvent de travailler tard le soir et pendant les week-ends sans gagner plus, mais peu lui importait, d'autant que Kodaka lui accordait de temps à autre un bonus quand les affaires marchaient bien.

L'agence s'était spécialisée dans le service aux entreprises. Ses missions consistaient principalement à se renseigner discrètement sur de potentielles recrues et à identifier les employés susceptibles de faire fuiter des informations confidentielles à la concurrence, aux médias ou

au fisc. Kodaka père avait choisi d'implanter ses bureaux dans le voisinage de la Bourse de Tokyo pour attirer ce genre de clientèle. Les affaires de divorce et de disparition occupaient une place bien moindre mais, quand elles se présentaient, Wada les appréciait beaucoup. Elle trouvait le spectacle des problèmes des autres étrangement fascinant.

Le plus souvent, le seul contact qu'elle avait avec ces problèmes se résumait à mettre de l'ordre dans les notes et les fichiers de Kodaka et à compiler les rapports soumis aux avocats, tâche dont elle s'acquittait mieux et plus vite que son patron, lequel excellait, lui, à dénicher renseignements et adresses et à collecter les preuves. Il lui était arrivé plus d'une fois, après avoir sorti sa bouteille de whisky Suntory du tiroir du bas de l'armoire à dossiers verte et éraflée située derrière son bureau et leur avoir versé un verre à chacun, tandis que les lumières de la ville dansaient au-dehors dans la nuit, d'observer qu'à eux deux ils formaient une bonne équipe.

En de rares occasions, Kodaka lui demandait d'aller sur le terrain pour une filature, quand il estimait que seule une femme avait de bonnes chances d'éviter d'être repérée. Elle était plutôt douée en la matière. Sans vouloir l'offenser, Kodaka lui dit qu'elle avait le don d'être invisible. Elle était anonyme, et personne ne la remarquait ni ne lui prêtait la moindre attention.

Kodaka était célibataire. La mère de Wada, désespérant de plus en plus d'avoir un petit-fils à mesure que sa fille avançait dans la quarantaine, avait suggéré qu'il pourrait constituer un bon parti, même si elle ne l'avait jamais rencontré. L'idée était absurde. Kodaka trouvait toute la compagnie féminine qu'il pouvait désirer lors de ses virées nocturnes dans une panoplie complète de bars et de clubs. Il débarquait souvent au bureau le matin mal rasé, le costume fripé, l'œil rougi de celui qui n'a pratiquement pas dormi de la nuit, et encore moins dans son propre lit. Il ne lui avait jamais fait aucune proposition, sans doute parce qu'il appréciait trop ses services pour risquer de les perdre. Il avait raison. Lesdites propositions n'auraient pas été bien accueillies. Ce qui aurait été regrettable, car Kodaka avait raison : ils formaient une bonne équipe.

Yozo Sasada, le membre de la secte Aum Shinrikyo responsable de la mort de Hiko, avait finalement été exécuté vingt-trois ans après l'attentat, aux côtés du fondateur de la secte, Shoko Asahara, et d'une douzaine d'autres disciples. Kodaka ne fit aucune allusion à leur pendaison, même si, le jour J, le visage impassible aux paupières lourdes d'Asahara faisait la une de tous les journaux et s'affichait sur tous les écrans de télévision géants que croisa Wada en se rendant à son travail. Elle interpréta le silence de son employeur sur le sujet

comme une preuve de sa sensibilité, laquelle se décelait, comme toujours, moins par ce qu'il disait que par ce qu'il taisait.

Le vingt-quatrième anniversaire de l'attentat était passé lui aussi, sans donner lieu à davantage de commentaires dans les bureaux de l'agence Kodaka. Le printemps était déjà avancé. Dans le parc Kitanomaru, il fallait jouer des coudes pour admirer les cerisiers en fleur. Le monde continuait à tourner. Les affaires aussi.

Jusqu'à ce que la machine se grippe.

Wada prenait la plupart des rendez-vous de Kodaka, du moins lorsqu'ils étaient professionnels. Il s'occupait lui-même de ses rendez-vous personnels. Peu porté sur la technologie moderne, il les consignait dans un calepin de poche à l'ancienne et insistait auprès de Wada pour qu'elle conserve une copie papier de l'agenda du bureau. Il plaisantait, à l'occasion, de sa réticence à se mettre au numérique, même si son employée le soupçonnait surtout de s'inquiéter quant à la sécurité des renseignements confiés au monde virtuel. De fait, nombre de ses clients plaçaient ladite sécurité si haut que ses méthodes désuètes n'étaient pas pour leur déplaire.

Ce vendredi-là, quand Wada arriva au bureau, elle fut légèrement surprise de constater qu'un rendez-vous avait été fixé pour l'après-midi avec une personne dont l'identité n'était signifiée que par les caractères de l'alphabet hiragana み et た, inscrits dans l'agenda par Kodaka de son écriture maladroite. Le rendez-vous avait dû être pris la veille après son départ. Elle y fit allusion dès l'arrivée de Kodaka. Son patron ne s'était pas habillé pour l'occasion, mais n'était pas spécialement débraillé non plus. Tout ce qu'elle réussit à en tirer, ce fut que les caractères désignaient une certaine Mimori Takenaga, dont le nom avait été transcrit dans le style traditionnel même si c'était sous une forme abrégée, avec le nom d'abord et le prénom ensuite.

« Elle m'a téléphoné hier soir juste avant que je parte, expliqua Kodaka.

– Des problèmes de couple ? s'enquit Wada.

– Pas au sens où vous l'entendez. »

Il n'en dit pas davantage, et Wada se garda d'insister. C'était un des éléments qui faisaient d'eux une si bonne équipe.

Mimori Takenaga arriva pile à 16 h 30. Elle avait environ l'âge de Wada, mais elle était plus petite et plus menue. Elle aurait été parfaite en kimono, vêtement dans lequel Wada – mais elle en portait de plus en plus rarement – se sentait empruntée et maladroite. Habillée à la manière occidentale du moment, Mme Takenaga respirait l'élégance et la richesse, bien qu'elle eût l'air quelque peu mal à l'aise d'une personne qui joue un rôle pour lequel elle n'est pas faite, ce que ne

démentait pas l'énorme sac à provisions Mitsukoshi bien rempli qu'elle avait laissé dans la salle d'attente.

Elle resta enfermée avec Kodaka une bonne heure, Wada ne percevant de leurs voix qu'un murmure indistinct souvent étouffé par la sonnerie du téléphone ou le bruit de la circulation qui montait de la rue. La longueur de l'entretien laissait entendre que l'affaire était à la fois délicate et compliquée. À mi-chemin, Kodaka réclama du thé, et Wada ne saisit que quelques répliques quand elle l'apporta. Sa curiosité en fut piquée, mais elle n'en laissa rien paraître. Cacher ses sentiments lui venait naturellement.

Pour finir, Kodaka raccompagna sa cliente à la porte. Mme Takenaga fronça les sourcils en jetant un long regard à Wada, tandis qu'elle reprenait son sac à provisions et son parapluie. Celle-ci s'en trouva quelque peu déstabilisée, sans savoir ce qu'elle avait bien pu faire pour mériter une telle marque d'attention.

Il s'était mis à pleuvoir pendant l'entrevue de Mme Takenaga avec Kodaka. Le ciel était d'un noir inhabituel pour cette heure de la journée. La pluie qui ruisselait le long de la fenêtre semblait, depuis la place qu'occupait Wada derrière son bureau, couler aussi sur le front et les joues de Kodaka, lequel se tenait près de la vitre, le regard fixé sur la rue, attendant, comme Wada ne tarda pas à le deviner, de voir sa visiteuse ressortir de l'immeuble.

« Hasui aurait pu peindre cette scène », dit-il enfin, au moment où la lumière d'un soleil d'aquarelle inonda son visage.

L'intérêt qu'il portait à l'art, quand il se manifestait, prenait toujours Wada un peu par surprise. Elle-même aimait beaucoup le travail de Hasui, même si elle n'en avait jamais parlé à Kodaka.

« Il aurait pu intituler son tableau *Pluie de printemps dans Nihonbashi*. Takenaga-*san* a un parapluie traditionnel. Vous avez remarqué ? Rouge foncé.

– Bordeaux, plutôt.

– Pourquoi les problèmes sont-ils toujours plus simples quand j'en discute avec vous ? Je me demande. Peut-être cette habitude que vous avez d'être précise, dit-il en se tournant vers elle. Vous voulez bien verrouiller la porte d'entrée et me rejoindre dans mon bureau ? Au fait, un peu de thé ne serait pas de refus. »

Le soleil couchant qui jouait avec les nuages dessinait d'étranges reflets lumineux sur les murs de la pièce quand Wada apporta le thé et s'assit en face de son patron, de l'autre côté du bureau. La lampe à l'abat-jour vert n'était pas allumée. Les ombres envahissaient la pièce, mais c'était ainsi que Kodaka semblait l'apprécier la plupart du temps. De la fumée de cigarette flottait dans l'air, ajoutant sa propre brume à

l'atmosphère.

« Takenaga-*san* a demandé la permission de fumer, dit Kodaka en haussant les épaules comme pour s'excuser. Elle était un peu… nerveuse. »

Kodaka avait lui aussi l'air un peu nerveux, ce qui ne lui ressemblait pas. Mais Wada comprit clairement qu'il souhaitait lui révéler la raison de la venue de Mme Takenaga.

« C'est quel genre d'affaire ? s'enquit-elle doucement.

– Quel genre d'affaire ? reprit Kodaka, qui fronça les sourcils, l'air pensif, tout en buvant une gorgée de thé. Qui sort de l'ordinaire, c'est certain. C'est… compliqué. Et pas simplement en raison de la position de Takenaga-*san*. Je m'explique. Son père, Shitaro Masafumi, est mort quand elle avait cinq ans. Il s'est suicidé. C'est du moins la version officielle. Elle n'y a jamais cru. Elle est convaincue qu'il a été assassiné.

– À juste titre ?

– Difficile à dire, rétorqua Kodaka avec un bruit de succion. Masafumi est mort en l'an 52 de l'ère Showa. »

Autrement dit en 1977, plus de quarante ans auparavant. Wada se rendit compte aussitôt que le délai de prescription rendrait impossible la révision du verdict de suicide.

« Trop longtemps après les faits pour obtenir une quelconque réparation, civile ou pénale, fit-elle simplement remarquer.

– Il n'en reste pas moins que Takenaga-*san* veut connaître la vérité, dit Kodaka après avoir acquiescé. Ce qu'elle en fera… je l'ignore. Je ne suis pas sûr qu'elle le sache elle-même.

– Vous pensez pouvoir la découvrir ?

– Elle est peut-être déjà connue. Masafumi n'avait rien d'un homme respectable. Il dépensait sans compter, mais l'origine de sa fortune était pour le moins obscure. La police le soupçonnait d'entretenir des liens avec les *sokaiya*.

Wada n'avait pas besoin d'être éclairée au sujet des *sokaiya*. C'étaient des criminels qui opéraient dans le monde des affaires, menaçant, à moins d'être grassement payés, de révéler des renseignements compromettants, des secrets ou des scandales, souvent au cours de l'assemblée générale des actionnaires d'une entreprise. Certains étaient affiliés aux *yakuza*, d'autres pas. Kodaka avait souvent été recruté par des sociétés dans le but de désamorcer de telles tentatives d'intimidation.

« Afin d'échapper à une arrestation qu'il semblait croire imminente, Masafumi a quitté le pays en prétextant des vacances. Il est parti avec un groupe de touristes faire un tour d'Europe. Certains membres du groupe l'ont décrit comme… un peu absent. Il passait beaucoup de temps au téléphone et envoyait souvent des télex depuis les hôtels où

ils séjournaient. Il avait constamment l'air inquiet. Fumait comme un pompier. Ne se joignait pas aux conversations. Ils sont d'abord allés à Rome, puis à Paris, et ensuite à Londres. Là, Masafumi a engagé un étudiant anglais qui parlait bien le japonais pour lui servir d'interprète. Lui-même connaissait très mal l'anglais, semble-t-il. On les a beaucoup vus ensemble. Parfois dans des cabines téléphoniques, le traducteur au téléphone, Masafumi à ses côtés. Un comportement pour le moins suspect. L'interprète disait "aider Masafumi-*san* dans la conduite de ses affaires".

– Quel genre d'affaires ?

– On l'ignore. Mais sans doute rien de bien légal. On peut supposer que Masafumi essayait de trouver de l'argent pour se sortir d'un sacré pétrin. Le traducteur pourrait nous le dire. Mais il a disparu de la circulation juste après la mort de Masafumi.

– Ce qui est tout aussi suspect.

– Entièrement d'accord, acquiesça Kodaka.

– Comment est mort Masafumi ?

– Il s'est asphyxié dans sa chambre d'hôtel à l'aide d'un sac à linge en plastique. À moins que…

– À moins qu'on ne l'ait aidé.

– Takenaga-*san* pense que c'est l'interprète qui l'a tué. Ou du moins, qu'il connaît l'identité de l'assassin. C'était également l'avis de sa défunte mère. D'autres membres de la famille estiment qu'il s'est donné la mort parce qu'il n'ignorait pas que, s'il rentrait au Japon, il finirait en prison, et qu'il souhaitait leur éviter cette honte.

– Que savons-nous du traducteur ?

– Très peu de choses. Il s'appelait Peter Evans. Vingt-cinq ans environ. Étudiant, peut-être. Il y avait aussi une photo.

– D'Evans ?

– Du groupe de touristes, posant devant la cathédrale St Paul. On reconnaît Masafumi dans la rangée de derrière, avec Evans à ses côtés. Mais ce dernier s'est écarté juste au moment où l'appareil se déclenchait, par conséquent, il est… flou.

– Takenaga-*san* vous l'a montrée, cette photo ?

– Non. Elle n'est plus en sa possession. Le photographe l'avait envoyée à la mère de Takenaga-*san* après le retour du groupe au Japon. Le cliché a ensuite été détruit par l'oncle de Takenaga-*san* parce que… » Kodaka s'interrompit pour rassembler ses idées, avant de poursuivre. « Sa mère lui avait donné la photo peu avant de mourir d'un cancer, il y a vingt-sept ans. C'est à ce moment-là que Takenaga-*san*, qui n'était pas encore mariée, a fait publier une version tronquée de la photo, où seul figurait Evans, dans les petites annonces d'un journal du soir londonien. Elle offrait une récompense de mille livres à qui pourrait l'identifier. L'annonce spécifiait que l'homme de la photo

avait travaillé à Londres pour son père fin août et début septembre 1977. Toute personne capable de l'identifier était priée de se manifester. L'oncle, qui à l'époque la soutenait financièrement, a très mal pris la chose. Il estimait que le mieux était encore d'oublier la mort de son père, autrement dit celle de son propre frère. C'est la raison pour laquelle il a détruit la photo et lui a interdit de répondre aux lettres qu'elle pourrait recevoir.

– En a-t-elle reçu ?

– C'était peu probable, non ? Une photo floue. Quinze ans après les événements. Avec si peu d'informations. Et encore fallait-il imaginer que celui qui savait éventuellement quelque chose lirait ce journal en particulier.

– Et ce soir-là précisément.

– En réalité, l'annonce a paru deux fois par semaine pendant un mois, dit Kodaka en souriant.

– Pour autant, elle n'a jamais eu de nouvelles ?

– Pas à l'époque.

– Ni depuis ? »

Le sourire de Kodaka s'élargit. Il ne pouvait s'empêcher de prendre plaisir à voir ce que le sort réservait parfois à ses clients. Et, manifestement, avec Mimori Takenaga, il avait affaire à un cas d'école.

« Elle a reçu une lettre… la semaine dernière.

– Au bout de vingt-sept ans ?

– Incroyable, non ?

– Totalement.

– La lettre a été envoyée à l'adresse actuelle de Takenaga-*san* par ceux qui occupent aujourd'hui la maison de famille de Masafumi. Elle est signée par un Anglais du nom de Martin Caldwell. Il lui dit n'avoir que récemment découvert l'annonce et croit connaître Peter Evans. Le nom est faux, apparemment. Caldwell déclare ignorer qui était véritablement Evans, tout en laissant entendre qu'un mystère plane autour de sa personne. Il est prêt à rencontrer Takenaga-*san* pour en discuter et lui demande de venir à Londres à cet effet. La récompense ne l'intéresse pas ; en revanche, il a vraiment envie de l'aider à découvrir la vérité, si toutefois elle souhaite toujours connaître le fin mot de l'histoire.

– Ce qui est le cas.

– Oh, oui. Sauf qu'elle ne peut pas se rendre à Londres en personne. Son mari envisage le supposé suicide de son père de la même manière que son oncle. Il refuse de la laisser partir. Elle a l'autorisation de contacter Caldwell pour convenir d'une rencontre puisqu'il lui a donné son adresse e-mail, mais elle ne sera pas en mesure de s'y rendre elle-même. Sa venue ici n'a été possible que sous le prétexte de courses à

faire dans le coin. Cela étant, puisque Caldwell ne l'a jamais rencontrée, il n'y a aucune raison pour que quelqu'un qui se ferait passer pour elle – une femme qui aurait à peu près son âge, serait au courant de l'affaire et parlerait l'anglais couramment – ne puisse pas prendre sa place. »

Un silence se fit. Les implications d'une telle déclaration étaient évidentes. Kodaka avait une mission à confier à Wada. D'une tout autre envergure que ce qu'il avait pu lui proposer jusqu'ici. Elle attendit qu'il en fasse la demande spécifique, mais il semblait hésiter. Il but une gorgée de thé et lui sourit timidement. Elle finit par le prendre en pitié.

« Vous voulez que je m'en charge ?

– Si vous n'y voyez pas d'inconvénient », acquiesça-t-il.

2

À Londres, l'après-midi était frais, calme et ensoleillé, quoique par intermittence. Prendre le bateau fluvial pour rentrer chez lui était un des petits plaisirs de Nick Miller, encore plus agréable aujourd'hui qu'à l'accoutumée puisque ce vendredi marquait le début des vacances de Pâques. Nick avait trois semaines devant lui. Pas de cours. Ni de transports. Rien qui l'empêchât de se consacrer exclusivement à la peinture, surtout la première semaine, puisque sa femme serait en Toscane avec ses amies.

Une barbe bien taillée, une veste déstructurée et une cravate lâchement nouée lui donnaient une allure bohème. Les monolithes colorés des bâtiments de Canary Wharf devant lesquels passait le bateau n'étaient manifestement pas son environnement naturel. Il les examinait depuis le pont arrière tout en buvant son café à petites gorgées, avec l'espoir que celui-ci lui éclaircirait les idées, après une soirée de fin de trimestre bien trop arrosée. Il se demanda si Kate serait rentrée à son arrivée. C'était aussi la fin du trimestre pour elle, mais elle avait dit le matin même vouloir passer chez Harriet après les cours pour mettre au point les derniers détails de leur départ prévu pour le lendemain.

Elle lui avait aussi demandé d'acheter du parmesan en chemin. À en croire ses souvenirs de l'échange précipité qu'ils avaient eu en quittant la maison, sa part de courses se bornait au fromage, ce qui laissait supposer un dîner de pâtes. Il se dit qu'il pourrait acheter une bouteille de vin pour l'accompagner. Un vin toscan, peut-être, histoire de mettre Kate dans l'ambiance de son voyage à venir.

C'étaient là des préoccupations banales mais plaisantes, parfaitement adaptées à une fin d'après-midi de printemps. Il sursauta soudain à l'idée qu'il n'avait pas pensé à sa mère de toute la journée.

Voilà qui devait marquer un tournant, même si, en un sens, il avait déjà fait le plus gros de son deuil avant qu'elle meure, juste après Noël. Et puis, elle n'aurait certainement pas souhaité qu'il se sente coupable de continuer à vivre sa vie comme avant. Ne plus avoir à

s'inquiéter de son état, du pronostic – pour combien de temps elle en avait encore, et comment cela se terminerait – était pour lui un soulagement qu'il n'acceptait guère de reconnaître, ni même de s'avouer à lui-même, bien qu'elle lui eût dit qu'il n'y avait là rien d'anormal. Elle avait été psychothérapeute, après tout. Elle savait comment se passaient les choses dans ce genre de situation.

« Tout va bien, Caro », murmura-t-il. Elle lui avait fait abandonner le « maman » quand il avait dix ans et insistait, en accord avec ses principes new age, pour qu'il l'appelle par son prénom. Il inspira profondément l'air frais du fleuve tandis qu'il se remémorait son sourire. « Quarante et un ans et six kilos en trop. Mais tout va bien. »

La plupart des passagers encore à bord descendirent à Greenwich en même temps que Nick. Il se dirigea vers les magasins, acheta le fromage et le vin, puis déambula d'un pas tranquille dans le parc de l'Old Royal Naval College avant de traverser Trafalgar Road. Rien ne pressait. Que Kate soit à la maison ou non, il s'attendait à un dîner tardif, dans la cuisine, en toute décontraction, à partager leurs projets respectifs pour les semaines à venir.

Greenwich Park se profila devant lui, les ombres s'allongeant sur ses pentes herbeuses, tandis qu'il descendait Greenwich Park Street en direction de chez lui. Il menait une vie de nanti, il en était conscient. Sans l'argent de la famille de Kate, ils n'auraient jamais pu habiter un quartier aussi agréable. Le parc, le College, le fleuve. Rien qu'on puisse ne pas aimer, en dehors des hordes de touristes. Caro lui avait souvent rappelé à quel point il était privilégié. Et quand ce n'était pas Caro, April, sa compagne depuis quarante ans, prenait à coup sûr le relais. On pouvait toujours compter sur elle pour doucher toute manifestation de complaisance.

Il franchit d'un bond les marches qui menaient à la porte d'entrée jaune de leur maison de style georgien et l'ouvrit. Le *bip* de l'alarme et le courrier répandu sur le paillasson suffirent à lui signifier que Kate n'était pas encore rentrée. Il n'en fut pas autrement surpris. Il coupa l'alarme et porta ses emplettes dans la cuisine. Quand il posa le sac de courses sur le plan de travail en marbre, il remarqua que la lumière verte de la messagerie du fixe clignotait. Il retourna à la porte d'entrée pour ramasser le courrier, puis revint à la cuisine tout en déchiffrant les libellés des enveloppes, dont aucun ne lui parut particulièrement intéressant.

Il appuya sur la touche du répondeur. Un seul message, dont inconsciemment il se dit qu'il devait être sans intérêt : s'il s'était produit quelque chose de marquant, il en aurait eu connaissance via son smartphone.

« *Nick, c'est… Martin Caldwell.* »

Martin Caldwell ? Qu'est-ce qu'il pouvait bien lui vouloir ? C'est à peine s'ils se connaissaient. Martin était un ami de Caro, du temps où celle-ci était étudiante. Et d'April. Ils avaient partagé une maison à Exeter avec plusieurs autres étudiants au cours de leur dernière année de fac. Il avait assisté à l'enterrement de Caro, et Nick se souvenait l'avoir rencontré deux ou trois fois auparavant au fil des ans. Ils avaient échangé quelques mots à la veillée. Mais rien qui suggérât que Nick entendrait jamais reparler de lui.

« *Tu te demandes sans doute pourquoi je t'appelle… comme ça, sans crier gare.* »

C'était en effet précisément ce que se demandait Nick. La voix de Caldwell – douce, hésitante, peu assurée – fit resurgir en lui l'image très nette de son allure lors de l'enterrement. Maigre, voûté, un visage étroit et des cheveux gris trop longs, il faisait partie des quelques rares personnes présentes qui avaient opté pour un costume noir et une cravate assortie, même si ledit costume ne lui allait pas. Il avait répété en boucle qu'il n'arrivait pas à croire que Caro était morte. « Elle était si pleine de vie. » Nick l'avait rapidement trouvé ennuyeux et s'était excusé, le laissant seul. C'était peut-être ça ? Peut-être se sentait-il, tout simplement, seul.

« *J'ai mis longtemps à retrouver ton numéro. Je l'avais griffonné quelque part quand… tu m'avais appelé… pour l'enterrement de Caro.* »

Nick ne se rappelait absolument pas avoir fait ça. Mais il est vrai qu'il avait appelé pas mal de gens à l'époque, histoire de soulager un peu April. Il n'avait gardé aucun souvenir de leur conversation, et il n'y avait aucune raison pour qu'il en fût autrement.

« *Le fait est que quelque chose… d'assez surprenant… s'est produit. Mais c'est… Eh bien c'est… c'est quelque chose… Je crois qu'il faut que tu le saches. Il faut* vraiment *que tu le saches.* »

Difficile, sinon impossible, d'imaginer de quoi il pouvait bien parler. Nick attendit, se demandant si Caldwell allait finir par cracher le morceau.

« *Peux-tu me rappeler, s'il te plaît, dès que possible ? C'est vraiment… eh bien, assez urgent. Je serai à Londres en début de semaine prochaine. Crois-tu que… euh… on pourrait se voir ? Je, euh… je crois vraiment qu'il le faut. Appelle-moi… quand tu auras ce message.* »

S'ensuivait un numéro.

Nick ne pensait pas que Caldwell habitait Londres. Il se souvenait vaguement de quelqu'un – Caldwell lui-même, peut-être – lui disant qu'il n'avait jamais quitté Exeter après la fac et qu'il avait travaillé toute sa vie dans cette ville. Il se souvenait également d'autre chose à propos de l'endroit où avait vécu Caldwell, quelque chose que, pour l'instant, il n'arrivait pas à se rappeler.

« *Laisse-moi un message si je ne te réponds pas et je te rappellerai dès*

que possible. J'attends, euh… ton appel avec impatience. »

Fin de la communication. Nick ne savait pas quoi faire. Non qu'il eût un réel besoin de savoir ce que Caldwell avait à lui dire. Mais il allait devoir le découvrir, ne serait-ce que pour se tranquilliser. Ce qui serait plus facile à accomplir avant le retour de Kate. Il se fit un café qu'il monta au premier.

Il s'assit devant son bureau, réécouta le message, qui n'avait pas plus de sens que la première fois, avant de composer le numéro de Martin Caldwell.

Le téléphone sonna longtemps avant que ce dernier décroche soudain d'une voix dolente :

« Allô ?

– Martin ? Nick Miller à l'appareil.

– Ah, Nick. Oui. Euh, merci… de rappeler.

– Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

– Est-ce qu'on peut se voir, comme je te le proposais ? Je serai, euh… à Londres lundi. Je suppose que tes vacances de Pâques viennent juste de commencer. Tu es enseignant, je me trompe ?

– Non.

– En ce cas pourrait-on…

– De quoi s'agit-il, Martin ?

– De quoi il s'agit ?

– Oui. On ne peut pas en discuter maintenant, au téléphone ?

– Non, dit l'autre au bout d'un long silence. Non, je ne crois pas que ce soit… une bonne chose. C'est… compliqué.

– Vous ne pouvez pas me donner une idée de ce dont il s'agit ? Vous disiez dans votre message qu'il s'était produit quelque chose de surprenant.

– Eh bien, oui.

– Quoi, exactement ?

– Je ne peux pas… Écoute, Nick, loin de moi l'idée d'empiéter sur les plates-bandes de quiconque, mais je pense que tu as le droit de savoir.

– De savoir quoi ?

– Eh bien… c'est à propos de ton père.

– Mon *père* ? »

Mais de quoi parlait ce type, à la fin ? Nick n'avait jamais connu son père. Geoff Nolan, un autre occupant de la maison d'Exeter, avait refusé tout net de s'occuper de Nick, avant de mourir d'une overdose à même pas trente ans. Quelque temps auparavant, Nick avait essayé de retrouver la famille de Nolan, sans succès. Tout ce qu'il avait en guise de souvenir, c'était une photo un peu floue que lui avait donnée Caro.

« Oui, comme je viens de te le dire, c'est… compliqué. Je préférerais de beaucoup… qu'on en discute face à face. Est-ce que lundi te

conviendrait ?

– Il va falloir que vous m'en disiez un peu plus maintenant que vous avez parlé de mon père, Martin.

– C'est bien mon intention. Lundi. On ne devrait vraiment pas… parler de ça au téléphone. »

Le ton mystérieux que prenait son correspondant irrita profondément Nick. Martin Caldwell était franchement exaspérant.

« Tu habites Greenwich, n'est-ce pas ? reprit Caldwell.

– Oui, mais…

– Je peux t'y retrouver ? Disons… en milieu d'après-midi ? »

Nick s'accorda un moment pour réfléchir. Il avait le choix : soit il continuait à bousculer Caldwell pour essayer de lui soutirer dès maintenant de quoi il retournait, soit il le laissait décider. Mais, en définitive, il était plus facile de céder.

« OK. Si vous pensez que c'est vraiment important.

– Ça l'est, ça l'est. Absolument. Loin de moi l'idée de… surestimer l'importance de la chose. »

Non ? Et pourtant… Il se dit qu'il y avait une petite chance d'apprendre quelque chose d'intéressant que, peut-être, Caldwell s'était senti incapable de révéler du vivant de Caro. La curiosité de Nick était piquée à vif. Caldwell avait indéniablement connu son père, après tout. Ils avaient passé toute une année sous le même toit.

« Entendu pour lundi, en ce cas. À 16 heures, ça vous va ?

– Oui, disons 16 heures. Où habites-tu ? »

Une fois la conversation terminée, Nick s'affala dans son fauteuil et pensa à ce père qu'il n'avait jamais connu. À entendre Caro, elle n'était pas très sûre de son orientation sexuelle quand elle était encore à la fac. À son insu, Geoff Nolan l'avait aidée à se décider : les hommes n'étaient pas faits pour elle. Il avait toujours été un cas désespéré, avec son surmenage précoce qui lui pendait au nez et sa volonté catégorique de ne rien avoir – mais vraiment rien – à faire avec son fils. Pourquoi ce dernier, en ce cas, voudrait-il en savoir plus à son sujet ?

Nick n'avait aucune bonne raison à avancer. Il sortit de l'un des tiroirs du bureau la vieille boîte à cigares dans laquelle il conservait un assortiment hétéroclite de souvenirs de son enfance, dont cette unique photographie craquelée de Geoff Nolan, âgé d'une vingtaine d'années, à cheval sur sa moto garée le long d'un trottoir. Le regard levé vers une fenêtre du premier étage où, vraisemblablement, Caro était en train de le prendre en photo. Il portait une tenue de motard en cuir, une main sur son casque, posé sur le réservoir, tandis qu'il levait l'autre dans un geste de grand seigneur un peu incongru. De longs cheveux noirs lui retombaient sur le front. Son sourire manquait de

naturel. On aurait dit qu'il se moquait de quelque chose ou de quelqu'un, peut-être de lui-même, en l'occurrence.

Nick aurait refusé de reconnaître le nombre de fois incalculable où il avait regardé cette photographie quand il était jeune, essayant de se faire une idée de la personnalité de son père à partir de son expression et de sa posture. Il n'avait jamais rien trouvé de probant. C'était un banal instantané d'un jeune homme à l'air buté qui ignorait qu'il n'atteindrait pas ses trente ans. C'était juste une photo. Geoff Nolan n'était pas vraiment là, et ne l'avait jamais été.

Nick reposa la photo dans la boîte, qu'il remit à sa place au fond du tiroir. Puis il entendit un bruit au rez-de-chaussée – la clé de Kate dans la porte d'entrée. Pris d'une brusque impulsion, il attrapa le téléphone et effaça le message de Caldwell.

« Chéri ? s'éleva la voix de Kate.

– En haut, cria-t-il en guise de réponse.

– Tu n'as pas oublié le fromage ?

– Non. »

Kate serait en Toscane toute la semaine suivante. Inutile qu'elle s'inquiète de savoir ce que Nick allait apprendre ou pas de ce type. Il le lui dirait à son retour… si toutefois il y avait quelque chose à dire.

« Je vois là une bouteille de vin rouge que j'ai bien envie d'ouvrir, dit-elle depuis la cuisine.

– N'hésite pas, fais-toi plaisir. »

Nick reposa le combiné, se leva et se dirigea vers la porte, convaincu qu'il arriverait à se sortir Martin Caldwell de la tête. Du moins jusqu'à lundi.

3

Mimori Takenaga n'avait pas encore répondu à l'invitation de Martin Caldwell lui proposant de le retrouver à Londres. En conséquence de quoi, la première chose qu'avait à faire Wada, dans la mesure où elle avait accepté d'aller au rendez-vous à sa place, c'était de le contacter. Son message avait été bref et courtois, et elle avait signé *Mimori Takenaga, famille Masafumi*. La rapidité avec laquelle Caldwell avait répondu les avait, elle et Kodaka, pris de court. En moins d'une heure, après un échange d'e-mails supplémentaires, ils avaient convenu d'un rendez-vous pour le mardi matin suivant, au salon de thé du British Museum.

Wada n'aurait pu nier, même si elle était tentée de le faire, que sa mission à Londres l'excitait terriblement. Elle n'y était allée qu'une seule fois auparavant, avec Hiko, pendant leur lune de miel en Europe. Elle ne se souvenait de rien d'autre que de traditionnelles scènes de cartes postales : Big Ben, Buckingham Palace, Tower Bridge, Trafalgar Square. Il serait intéressant de découvrir de quelle manière l'affecterait ce retour dans des lieux qu'elle n'avait connus qu'avec son mari. Et même s'il s'avérait que c'était une perte de temps, Mme Takenaga avait déjà versé à Kodaka plus qu'il n'en fallait pour couvrir les frais du voyage, si bien que rien ne serait perdu, ni le temps, ni l'argent.

Il y avait, cependant, une chose dont Kodaka ne lui avait pas parlé avant qu'elle ait pris rendez-vous avec Caldwell. Or elle trouva suspect le moment qu'il choisit pour la lui révéler. Avait-il voulu qu'elle s'engage avant de lui dévoiler cet élément supplémentaire de l'affaire Takenaga ?

« Il faut que vous sachiez que Takenaga-*san* a également lancé des accusations contre un homme dont sa mère lui avait dit qu'il avait été l'associé de son père en l'an 52 de l'ère Showa. Ce type n'a jamais fait l'objet d'une enquête policière, mais elle prétend, toujours au dire de sa mère, que, sitôt après la mort de Masafumi, ce même homme aurait retiré tout l'argent d'un compte secret qu'ils détenaient ensemble.

Apparemment, il y avait des sommes considérables sur ce compte, accumulées grâce à des opérations liées aux *sokaiya*. Masafumi avait parlé à sa femme d'un montant avoisinant les dix millions de yens. Si bien qu'on pourrait envisager sa mort comme… hautement profitable pour son associé.

– Et on connaît l'identité de cet ancien associé ? demanda Wada.

– Oui. »

L'heure du thé était passée. Le soir tombait. L'obscurité dans les bureaux de Kodaka s'intensifiait. Il sortit la bouteille de whisky et leur versa un verre à chacun.

« Hiroji Nishizaki », dit-il d'un ton calme.

Wada garda le silence. Si l'un des entrepreneurs majeurs du pays, fondateur et président de la Nishizaki Corporation, était d'une manière ou d'une autre impliqué dans la mort de Shitaro Masafumi, alors nul besoin de préciser qu'il allait falloir avancer prudemment – voire *très* prudemment. La Nishizaki Corporation s'était développée ces dernières décennies pour devenir un géant de l'investissement et du service de consultants. Sa prospérité initiale était due à l'acquisition et à la cession de titres de participation à d'autres sociétés – en règle générale, au moment le plus propice. Plus récemment, elle avait commencé à prodiguer des conseils à des prix exorbitants destinés à tous ceux qui se persuadaient d'avoir besoin d'un avis d'expert. La compagnie s'était scindée en deux entités censément indépendantes pour éviter les soupçons de conflit d'intérêts, Nishizaki Investment et Nishizaki Consultancy. Mais leur autonomie n'était pas évidente pour tout le monde, ne serait-ce que parce que Hiroji Nishizaki présidait seul aux destinées des deux. N'était-il qu'une sangsue s'engraissant aux dépens des efforts commerciaux consentis par d'autres ? Ou bien un juge avisé de ce qui était ou non profitable ? Les avis étaient partagés, mais tous s'accordaient à reconnaître la puissance de ce magnat de la finance. Sa richesse était légendaire, et la Nishizaki Corporation occupait souvent les premières places de l'indice Nikkei.

« N'en parlez à personne, poursuivit Kodaka. Le fait que Shitaro Masafumi ait pu connaître Hiroji Nishizaki – en admettant que ce soit le cas – il y a plus de cinquante ans ne prouve rien de particulier concernant les circonstances de la mort du premier. C'est un détail de second ordre, rien de plus. Tout ce que vous avez à faire, une fois à Londres, c'est écouter ce que Caldwell aura à vous dire et me rapporter ce que vous aurez appris.

– Entendu.

– Très bien. N'empêche, ça pourrait… compliquer les choses.

– Potentiellement, oui. »

Kodaka vida son verre avant de se verser une nouvelle rasade. Wada

avait à peine goûté au sien.

« Mais nos efforts pour l'instant devraient se limiter à l'identification de Peter Evans.

– Une copie de la photo pourrait se révéler utile.

– Je suis d'accord.

– Je vais essayer de voir ce que je trouve dans les archives du journal où est parue l'annonce. »

Kodaka jeta un œil sur les notes qu'il avait prises pendant son entretien avec Mme Takenaga. Il lui fallut allumer sa lampe de bureau pour les déchiffrer. Son whisky brillait comme une pépite d'or dans le rond de lumière qu'elle projetait.

« L'*Evening Standard* de Londres, lut-il. Mai 1992.

– Je m'y mets tout de suite.

– Oh, ça peut attendre demain, Wada. Un esprit fatigué n'arrive à rien.

– Quand est-ce que je pars pour Londres ?

– À vous de décider.

– Je vais essayer de réserver une place sur un vol pour lundi matin.

– Il se peut que j'aie d'autres informations à vous communiquer d'ici là. Je vais à Fukuoka demain. Takenaga-*san* m'a donné le nom et l'adresse du membre du groupe qui avait envoyé la photo à sa mère.

– C'est vraiment loin, tout ça.

– Loin dans le temps et dans l'espace. Mais le jeu en vaut peut-être la chandelle, et il se pourrait que j'en apprenne davantage. Je serai de retour à temps pour m'occuper du cabinet pendant votre absence.

– Laissez les choses en l'état, je vous prie. Je verrai ça à mon retour, dit Wada après un moment de réflexion.

– Bien sûr », répondit Kodaka en souriant.

Pendant son long trajet jusqu'à chez elle en métro ce soir-là, Wada se surprit à penser de plus en plus au lien existant entre leur affaire et Nishizaki. Quelque chose dans la voix de Kodaka quand il avait parlé de celui-ci avait laissé entendre qu'il en savait plus que ce qu'il était prêt à révéler. Il gardait souvent des informations pour lui, et il lui arrivait de s'occuper de choses dont Wada, finalement, était bien contente de ne rien savoir. En l'occurrence, des tas d'affaires dont il s'était chargé avant qu'elle commence à travailler pour lui pouvaient fort bien impliquer Nishizaki. Les *sokaiya* étaient en quelque sorte une spécialité de Kodaka. Et selon les allégations de Mme Takenaga, Nishizaki avait lui-même été un *sokaiya* dans le passé. Wada n'était pas certaine qu'on lui disait tout ce qu'elle avait besoin de savoir sur cette histoire. Ce que, à sa grande surprise, elle trouvait plus excitant que dérangeant.

Une fois dans son petit appartement, elle prit un repas frugal, puis, sans tenir compte de l'avis de Kodaka, elle se mit devant son ordinateur pour voir si elle pouvait accéder en ligne à des archives numérisées de l'*Evening Standard*.

Le résultat s'avéra frustrant. Il semblait qu'elle pouvait consulter des numéros à partir de l'année 1892, mais 1992 n'était pas sans poser problème. Elle renonça à sa tentative et passa à des tâches moins compliquées, à commencer par la recherche d'un billet d'avion. Elle en trouva un pour le lundi matin à 11 heures, avec des dates de retour flexibles. Puis elle entreprit de retenir quatre nuits à l'Envoy Hotel, l'établissement où, selon Mme Takenaga, était descendu le groupe de touristes à l'époque du décès de Shitaro Masafumi en 1977. Elle était désormais fin prête.

Alors qu'elle dormait d'ordinaire comme un bébé, Wada se réveilla à plusieurs reprises cette nuit-là et finit par se lever de bonne heure sans se sentir le moins du monde reposée. La méditation, qu'elle pratiquait pour ainsi dire tous les matins, se révéla pratiquement impossible. Elle décida donc de se rendre au bureau.

Elle avait de toute façon projeté d'y passer quelques heures, même si ce devait être plus tard dans la journée, pour s'acquitter de certaines tâches administratives qu'elle aurait dû accomplir en tout état de cause la semaine suivante. Les samedis matin de printemps, il régnait une paix sans pareil à Nihonbashi. Les oiseaux voletaient et gazouillaient à plein gosier. L'air semblait scintiller. Maintenant qu'elle était debout et vaquait à ses occupations, elle se sentait plus détendue, davantage en possession de ses moyens.

Le hall de l'immeuble de bureaux était calme ; le gardien derrière son comptoir leva un sourcil étonné en la voyant entrer. Elle lui sourit et le salua. Il lui rendit son salut.

Au moment où elle approchait de l'ascenseur, le *ding* précédant l'ouverture des portes retentit, et Kazuto Kodaka en sortit.

Wada s'aperçut d'emblée qu'il ne s'attendait pas à la voir. L'espace d'une seconde, il eut l'air pris en faute, avant de retrouver contenance.

« Wada ! s'exclama-t-il. Déjà de retour ?

– J'ai pas mal de choses à régler.

– Ah, oui, bien sûr », répondit-il.

Il portait un imperméable léger au-dessus de son costume de tous les jours et un petit sac de voyage à la main, ainsi qu'une sacoche bombée à l'épaule.

« Vous aviez oublié quelque chose ? lui demanda Wada.

– Mon carnet, dit-il en tapotant la poche de sa veste. Stupide de ma part de l'avoir laissé ici. »

Et aussi très inhabituel.

« À quelle heure est votre train ?

– Je prends le *Nozomi* de 9 h 10, précisa-t-il en jetant un coup d'œil à la pendule derrière le comptoir de la réception. J'ai tout mon temps, ajouta-t-il, soudain plus détendu. Vous m'accompagnez à la gare ? On discutera en chemin. »

La gare centrale de Tokyo était facilement accessible à pied de leur bureau, plus facilement même que d'habitude, de si bonne heure un samedi matin. Ils passèrent d'un pas rapide devant les hautes tours qui abritaient les sièges de divers établissements financiers. Wada se rendit compte tout à coup qu'elle ignorait où se trouvait celui de la Nishizaki Corporation. Il aurait pu tout aussi bien être au prochain coin de rue, pour ce qu'elle en savait.

Kodaka sembla lire dans ses pensées.

« Le siège de Nishizaki est à Ginza, dit-il. Plus d'endroits là-bas pour divertir les clients.

– Il vous est déjà arrivé de traiter une affaire liée à Nishizaki, Kodaka-*san* ?

– Il se peut que celle-ci ne lui soit en rien liée.

– Peut-être, en effet.

– Et peut-être que je n'ai pas répondu à votre question. C'est là ce que vous pensez ?

– Je n'ai pas réussi à retrouver la photo.

– Vous avez déjà fait des recherches ?

– Ça n'aurait servi à rien d'attendre.

– Et vous avez aussi réservé votre vol ?

– Japan Airlines, lundi matin. Comme on en avait convenu.

– Et l'Envoy Hotel ?

– J'ai retenu une chambre, oui.

– Il y aura eu beaucoup de changements en quarante-deux ans. Je ne suis pas sûr que séjourner dans le même hôtel vous apprendra grand-chose.

– Il faut bien que je dorme quelque part.

– Il me semble me rappeler que vous avez un frère à New York.

– Oui, c'est vrai. »

Haruto était une déception encore plus grande pour leur mère que ne l'était Wada, si tant est que ce soit possible. Elle, au moins, s'était mariée. Haruto n'y était jamais parvenu.

« Il travaille pour Nomura Securities.

– Vous l'avez vu quand pour la dernière fois ? »

À l'enterrement de leur père, telle était la réponse. Mais elle préféra ne pas donner de détails.

« Il y a trois ans.

– Trop longtemps. Vous devriez prévoir une visite.

– Peut-être quand nous serons un peu moins occupés.

– Oui, bien sûr », dit Kodaka en levant les yeux vers le ciel, tandis qu'ils attendaient pour traverser la rue.

Wada en fit autant. Elle n'aurait pas su dire s'ils voyaient la même chose.

« Je me demande quand ce moment viendra. »

Ils n'échangèrent plus un mot sur Nishizaki. Le silence de Kodaka sur le sujet s'attardait entre eux moins comme un malaise qu'une question en suspens.

La gare de Tokyo était déjà très animée, envahie par les voyageurs du week-end. Wada et Kodaka étaient deux éléments anonymes au milieu de la foule. Kodaka jeta un œil sur le panneau des départs des trains à grande vitesse pour voir si le sien était annoncé.

« À l'heure, dit Wada. Quai 16.

– Merci, lui dit Kodaka avec un sourire.

– Je vous souhaite un voyage fructueux.

– Même chose pour vous. Avancez prudemment avec Caldwell. Ne lui livrez rien. Nous voulons obtenir des renseignements de lui. Mais ce n'est pas à nous de lui en donner.

– Ce sera peut-être difficile.

– En ce qui concerne Nishizaki…

– Oui ?

– Il y a toujours eu des rumeurs à propos de liens possibles avec les *sokaiya*. Ce qui pourrait expliquer son aptitude à prédire avec autant de précision si telle ou telle compagnie a un bel avenir devant elle, ou non. On raconte également d'autres choses, nettement plus sombres. Mais c'est ce qui arrive souvent avec les gens qui réussissent. Leurs rivaux tendent à attribuer leur succès à des méthodes… plus ou moins légales. J'ai eu certaines affaires à traiter… sur lesquelles planait son ombre. Je ne vois pas comment le formuler autrement. Certains membres du personnel de la Nishizaki Corporation auraient été impliqués en sous-main. Toujours à l'arrière-plan, jamais sur le devant de la scène. Je n'ai jamais rien pu prouver. Il n'en reste pas moins que si c'est une affaire du même genre, la prudence s'impose. Vous me suivez ?

– Je suis toujours prudente.

– C'est vrai, acquiesça Kodaka. C'est bien pourquoi je vous emploie, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil vers les marches qui menaient aux quais. Il faut que j'y aille, Wada. Tenez-moi au courant régulièrement, d'accord ?

– Je n'y manquerai pas. »

Une courbette à peine esquissée, et Kodaka se dirigeait d'un pas pressé vers son escalier.

À mi-chemin, il se retourna et agita vaguement la main en signe d'adieu. Elle n'aurait su dire s'il souriait ou non. Mais c'était son cas à elle quand elle lui rendit son salut. Même si elle n'était pas certaine qu'il y ait eu là de quoi sourire.

Wada retourna au bureau, s'interrogeant sur la nature de ce que Kodaka avait pu emporter avec lui, chassant définitivement l'idée selon laquelle il aurait oublié son carnet. Non, il était venu chercher quelque chose de bien précis, qui avait peut-être un rapport avec les activités de Hiroji Nishizaki. Elle avait eu l'intention de passer en revue les placards où il gardait les fichiers des affaires classées, à la recherche d'un document pertinent. Mais elle soupçonnait fort désormais qu'une telle tentative se révélerait inutile.

Elle décida d'essayer malgré tout. Kodaka n'entendait rien à la notion de classement. Mais elle ne trouva aucun dossier concernant Nishizaki.

Ce qui n'était guère étonnant, bien sûr. L'explication était simple : le document était précisément ce que Kodaka était venu chercher.

4

Kate avait beau être partie pour la Toscane, Nick n'eut pas tout le week-end pour lui. Après avoir appris qu'il serait seul, April l'avait invité à venir déjeuner chez elle le dimanche.

Ce n'était pas un déjeuner dominical ordinaire. Pour la première fois depuis le décès de Caro, ses amis se réunissaient pour leur traditionnelle petite fête bien arrosée, et il s'agissait donc pour April d'un jalon important dans ses efforts pour surmonter la perte de la femme qu'elle avait aimée et avec laquelle elle avait vécu depuis la naissance de Nick.

Grandir avec deux mères, sans père, était une situation moins courante à l'époque où Nick était enfant qu'elle ne le deviendrait par la suite. Pour lui, bien sûr, c'était tout bonnement normal, même si certains garçons de son école voyaient les choses d'un autre œil. Mais Caro et April n'étaient pas du genre à le chouchouter. April avait pour habitude de plaisanter en disant que, s'il n'avait pas de père dans sa vie, du moins était-elle là pour faire office de *figure* paternelle. Du haut de sa jeune quarantaine, Nick ne pouvait s'empêcher d'être surpris par la manière dont les deux femmes s'étaient débrouillées pour rester des parents tout à fait acceptables en dépit des circonstances souvent chaotiques de leur vie de famille.

Nombre des amies qui seraient présentes au déjeuner étaient d'anciennes militantes ayant participé dans les années 1980 au camp de femmes pour la paix de Greenham Common, établi pour protester contre l'implantation d'une base de missiles. Dans son enfance, Nick avait vu Caro et April pratiquement s'organiser pour se faire arrêter tour à tour après avoir tenté d'escalader les grilles de la base de la Royal Air Force. Il supposait qu'il aurait dû leur savoir gré de s'être entendues pour que l'une des deux au moins soit toujours là pour s'occuper de lui.

Féminisme, pacifisme et socialisme, fréquemment assortis d'un régime végétarien et, plus récemment, vegan, étaient les éléments qui unissaient ce groupe de femmes aujourd'hui vieillissantes. Malgré son

chromosome Y, sa consommation impénitente de viande et son vote volatil, Nick était toléré dans leur cercle, et ce en vertu des souvenirs sentimentaux qu'elles gardaient du petit garçon qu'il avait été. Lors d'une de leurs manifestations, des photos des enfants des participantes avaient été accrochées aux grilles et, à ce titre, Nick jouissait d'un statut privilégié.

C'était une belle matinée, et Nick décida de marcher. Il remonta Greenwich Park, s'arrêta pour prendre un café à Blackheath, puis continua en direction du sud-ouest en passant par Lewisham. En arrivant à la maison de Caro et d'April – qui n'était plus que celle d'April, bien sûr –, il se demanda une fois de plus comment elles avaient fait pour aussi mal gérer leur situation financière. Au fil du temps, elles avaient dégringolé l'échelle immobilière londonienne, depuis une demeure mitoyenne à pignons à Dulwich, lieu de ses souvenirs les plus anciens, jusqu'à cette grande maison dénuée de tout confort et située pas tout à fait assez loin du centre de Catford pour faire partie de Forest Hill. « Parce que l'argent, c'était pas notre truc », lui aurait répondu Caro. Ce qui ne faisait absolument aucun doute.

Quand il arriva, la fête avait déjà commencé. April, qui avait perdu pas mal de poids pendant la maladie de Caro, commençait à en reprendre. Elle ressemblait de nouveau au souvenir qu'en gardait Nick : bien en chair, les joues rouges et l'œil brillant ; des cheveux blonds coupés court tirant sur le gris et un perpétuel sourire aux lèvres. Il soupçonnait le rubicond de ses joues de venir en partie de la quantité de gin qu'elle avait déjà absorbée.

« Seigneur, Nicky. J'ai eu une bonne crise de larmes ce matin en repensant au passé et à ce genre de réunions, quand Caro était l'âme et la vie de nos petites fêtes, lui confia-t-elle tandis qu'ils s'étreignaient. Mais il faut aller de l'avant, sans se laisser abattre. Alors prends un verre, montre-toi sociable et… haut les cœurs. C'est un ordre, d'accord ? »

Nick s'empara d'une bouteille de bière et se mit à circuler parmi les invitées qu'il connaissait pour la plupart depuis des années. Nombre d'entre elles avaient la soixantaine, des baby-boomeuses politiquement engagées, horrifiées par le Brexit et le réchauffement climatique, qui vivaient dans des quartiers plus résidentiels, mais encensaient Caro et April pour avoir choisi – comme s'il y avait eu là un choix – de s'installer dans un lieu « authentique ». Dispensant des cours dans le privé, Nick avait dû supporter pas mal de sarcasmes. Heureusement qu'il enseignait l'art, ça aidait à faire passer la pilule.

La plupart des convives avaient emporté leur verre dans le jardin, où le soleil capricieux réchauffait suffisamment l'air pour leur

permettre de rester dehors. Tandis qu'il écoutait, sourire aux lèvres, plusieurs amies de sa mère bavarder à propos d'elles-mêmes et de leurs enfants, il jeta un coup d'œil derrière lui vers la maison et surprit April en train de goûter un plat qui mijotait dans la cuisine. Elle était avec Nan, une femme un peu plus jeune à laquelle Nick avait déjà été rapidement présenté. Quelque chose dans leur langage corporel – quoi ? il n'aurait pas su le dire précisément – l'amena à penser qu'elles devaient être un peu plus que de simples amies. Il fut surpris de constater que cette idée ne l'horrifiait pas plus qu'elle ne le ravissait. April avait le droit d'aller chercher le bonheur où elle pouvait le trouver. Mais c'était là un autre marqueur du passage du temps depuis la mort de Caro. Et, à sa manière, il donnait à réfléchir.

L'après-midi se passa très bien. Le vin coulait en abondance, et les participantes refaisaient le monde à travers des débats doux-amers qui, pour d'obscures raisons, n'arrivaient pas à mettre un nom sur l'ennemi secret qui les avait privées de leurs espoirs en un avenir meilleur. C'étaient des femmes bien, avec des idées respectables. Et Nick les appréciait, surtout parce que, avec elles, il se sentait aussi proche de sa mère qu'il le serait jamais à présent qu'elle n'était plus, sa mère qui pensait et parlait comme elles, et avait les mêmes valeurs.

Quand les invitées se dispersèrent, April encouragea Nick à s'attarder. Café et cognac aidant, elle en arriva vite à parler de Caro, et Nick vit là une chance de l'interroger à propos de Martin Caldwell.

« Tu te souviens de la date exacte où tu as fait la connaissance de Caro ?

– Tu m'as déjà posé la question, Nicky. Et qu'est-ce que je t'ai répondu ?

– Je ne suis pas sûr de me le rappeler, dit-il en souriant.

– Sans doute parce que je n'en suis pas sûre moi-même, dit-elle en souriant à son tour. Mais je suis heureuse de pouvoir dire que nous nous sommes bel et bien rencontrées.

– Avant d'avoir vécu dans la même maison ?

– Oui, ça, c'est certain. L'une des raisons pour lesquelles j'ai emménagé là-bas, c'était pour être près de Caro et la convaincre qu'elle avait envie d'être près de moi.

– J'ai bavardé un moment avec Martin Caldwell après l'enterrement. Il vivait là-bas, lui aussi, non ?

– Marty ? Ouais, bien sûr. Qu'est-ce qu'il t'a raconté ? »

Y avait-il davantage que de la simple curiosité dans sa question ? Nick n'en était pas certain. April était loin d'être le livre ouvert qu'elle prétendait être.

« Il n'a pas dit grand-chose à ce sujet.

– Marty ne s'est jamais vraiment intégré. Trop… collet monté. Toujours solitaire. Je ne crois pas qu'il ait été vraiment heureux. Les dernières fois où je l'ai vu, il m'a fait l'impression d'être un peu… à l'ouest. Il n'a personne dans sa vie. N'a jamais eu personne, autant que je sache. Qui plus est, il est à la retraite maintenant, cela va sans dire, si bien qu'il ne voit pas grand monde au quotidien. Il y a mieux comme fin.

– Combien de personnes vivaient dans cette maison ?

– Oh… Six ou sept. Difficile d'être précise, avec tous les petits amis et toutes les petites amies qui circulaient. »

Afin d'éviter de paraître obsédé par Caldwell, Nick lâcha un autre nom qu'il n'avait pas encore mentionné.

« Miranda Cushing était une des colocataires, elle aussi, je me trompe ?

– Ouais, mais c'était avant qu'elle se consacre à des projets de plus grande envergure. »

Des projets dont la réalisation l'avait conduite au Parlement de Westminster, où elle avait ulcéré Caro et April en votant en faveur de l'invasion de l'Irak. Tony Blair l'avait récompensée d'un poste dans un ministère, avant de l'anoblir un peu plus tard. De Caro et d'April, elle avait obtenu en guise de récompense le double titre de lâcheuse et de belliciste. Nick ne l'avait jamais rencontrée personnellement, mais en avait bon gré mal gré beaucoup entendu parler.

« Et Marty ? C'était un bon ami de… mon père ?

– Bon sang, Nick, dit April en sursautant, ça fait un bout de temps que tu n'as pas parlé de lui.

– Je sais. Mais je suis orphelin maintenant. Ça fait réfléchir.

– Seul un enfant peut être orphelin. Je te rappelle par ailleurs que tu as encore la chance de m'avoir moi. Et je n'ai aucunement l'intention d'aller où que ce soit pour l'instant. Viens donc m'embrasser, va. »

Et c'est ainsi, comme ne manqua pas de le remarquer Nick, qu'une autre question fut éludée.

Une demi-heure plus tard, alors que Nick était sur le départ, il fit une dernière tentative à propos de Martin Caldwell.

« Il m'a dit quelque chose après l'enterrement dont je n'ai pas gardé un souvenir très clair. Au sujet de la maison que vous partagiez tous à Exeter. Il vit toujours dans cette ville, non ?

– Si, dit April, qui parut se demander un instant si elle devait entrer dans les détails, avant de finalement se lancer. Ce pauvre couillon ne se contente pas de vivre à Exeter, Nicky. Il habite précisément la maison qu'on partageait. Enfin, un appartement qui s'y trouve. La même putain de maison. Tu y crois, toi ? »

C'était bien ça. C'était bien ce que lui avait glissé Caldwell au cours

de leur brève conversation.

« Peut-être qu'il refuse d'oublier son passé d'étudiant.

– Si tu veux mon avis, c'est de le revivre qu'il a envie. Ce qui est on ne peut plus malsain.

– Tu crois vraiment ?

– Il faut aller de l'avant, Nicky. C'est ça, la vie. Et c'est ce que j'essaie de faire, du mieux que je peux.

– Ça s'est super bien passé aujourd'hui, April, lui dit Nick en glissant un bras autour de ses épaules. Caro serait fière de toi.

– Elle serait fière de toi aussi, lui répondit-elle, les yeux gonflés de larmes. Elle l'était toujours, ajouta-t-elle en chassant les larmes d'un coup de pouce, avant de lui jeter un regard sévère. Dis-moi, tu ne vas pas déprimer pendant que Kate n'est pas là, hein ?

– Bien sûr que non, la rassura-t-il avec un grand sourire. J'ai largement de quoi m'occuper. »

Et c'était le cas. Même si, le lendemain matin de bonne heure, alors qu'il se faisait son premier café, les choses prirent un tour inattendu. Le téléphone sonna. Quand il décrocha, il entendit la voix douce et si singulière de Caldwell à l'autre bout du fil. Il y discerna cependant une tension qui n'était pas là le vendredi précédent. Il avait l'air nerveux ou excité, peut-être les deux. Nick lui avait donné son numéro de portable, mais il semblait préférer le fixe.

« Martin Caldwell à l'appareil, Nick. Tu es… seul ?

– Pardon ?

– Je veux dire… est-ce que tu peux parler librement ?

– Je vous écoute, Martin. Quel est le problème ?

– Je ne vais pas pouvoir… me rendre à… notre rendez-vous de cet après-midi.

– Ah bon ?

– Je suis terriblement désolé. »

À sa grande surprise, Nick l'était tout autant.

« C'est dommage.

– Est-ce que nous pouvons le décaler de vingt-quatre heures ?

– Euh… pourquoi pas ?

– J'ai un imprévu… qui complique un peu mes plans. »

Quel imprévu pouvait bien se présenter, se demanda Nick, dans la vie apparemment vide de Martin Caldwell ?

« Entendu. Demain après-midi, donc ?

– Oui… Ça devrait aller.

– Vous êtes sûr ?

– Je suis vraiment désolé… de te faire faux bond comme ça.

– Aucun problème. Au fait, je me suis rappelé vous avoir entendu dire, lors de notre dernière conversation après l'enterrement, que vous

viviez toujours dans la maison que vous partagiez tous à une époque, avec Caro et April… et aussi mon père.

– Non, pas exactement. Il s'est passé plusieurs années… avant que je revienne vivre ici. Et… l'endroit avait beaucoup changé.

– Ça ne m'étonne pas.

– On pourrait peut-être organiser une rencontre ici… si ça te dit. Ça t'aiderait peut-être à te faire… une idée plus claire de la situation.

– Quelle situation ?

– Caro t'a-t-elle jamais parlé des autres colocataires qui partageaient la maison avec nous ?

– Pas vraiment. En dehors de Miranda Cushing, bien sûr.

– Ce n'est pas Miranda que j'avais en tête.

– Qui donc, alors ?

– Peter Ellery et Alison Parker. Les noms te disent quelque chose ?

– Non, je ne crois pas.

– À moi non plus.

– Pardon ? Je ne vous comprends pas.

– Je ne peux pas t'en dire plus pour l'instant. On se voit euh… demain. Disons… 17 heures. Ça te convient ?

– J'y serai.

– Il est… possible que… je sois un peu en retard. Mais, euh… À demain.

– Quelque chose ne va pas, Martin ?

– Je t'expliquerai tout demain, dit son interlocuteur au bout d'un long silence. Quand nous nous verrons. »

Sur ce, il raccrocha.

Tout en buvant son café, Nick se demanda à quel petit jeu pervers jouait Caldwell, à se donner des airs et à s'entourer de mystère en changeant ainsi l'heure et le jour de leur rendez-vous, tout en laissant entendre de grandes révélations à venir. Exeter n'était jamais qu'à quelques heures de Londres en train. Quel était donc son problème ?

La question poussa Nick à vérifier d'où avait appelé Caldwell. Exeter ou ailleurs ? Mais une autre surprise l'attendait. Caldwell avait masqué le numéro. Nick avait beau chercher, il ne voyait pas la raison d'un tel choix. En dehors de celle qui s'imposait, à l'évidence : Caldwell n'était pas à Exeter, et ne voulait pas que Nick sache où il se trouvait. À moins que… à moins qu'il ne veuille courir le risque que Nick l'apprenne.

Mais, bon Dieu, qu'est-ce qu'il se passait, au juste ? Et qui diable pouvaient bien être Peter Ellery et Alison Parker ?

5

Wada se rendit chez sa mère le dimanche après-midi. En règle générale, elle remplaçait une vraie visite par une longue conversation téléphonique jusqu'à ce que les récriminations de *Haha* se plaignant de ne jamais voir sa fille deviennent si insistantes qu'elle n'avait plus d'autre issue que de se déplacer en personne.

Il eût été impossible à Wada d'expliquer que la raison première de sa réticence à se retrouver dans la minuscule maison de Koishikawa n'était pas le désir d'éviter sa mère mais plutôt la mélancolie qui la saisissait chaque fois qu'elle y retournait. Elle ne comprenait pas vraiment pourquoi le seul fait de revoir le théâtre de ses souvenirs les plus anciens la déprimait à ce point, et pourtant c'était le cas, même si nombre de ces souvenirs, surtout ceux qui avaient trait à son père, étaient heureux.

Comme toujours, Wada resta soigneusement à l'écart du genre de conversation à cœur ouvert que l'on peut attendre entre une mère et sa fille. « Tu es un mystère pour moi », se lamentait *Haha* plus souvent qu'à son tour. Et Wada avait bien l'intention de le rester. En prenant de l'âge, elle trouvait de plus en plus de réconfort à garder ses pensées intimes pour elle. À cette occasion, elle prétexta le secret professionnel pour ne pas avoir à expliquer le pourquoi de son voyage à Londres ; elle se rendait là-bas, point. La conversation se limita donc essentiellement aux doléances de *Haha* à propos des modifications inopportunes apportées par la municipalité au ramassage des ordures et des changements tout aussi perturbants opérés dans la disposition des marchandises sur les rayons de la supérette voisine.

Wada se demanda si Kodaka l'appellerait dans la journée pour lui faire part de ce qu'il aurait trouvé à Fukuoka. Mais il n'en fit rien, et elle prit bien soin de ne pas téléphoner elle-même. S'il avait besoin de la contacter, il saurait le faire.

Il ne l'appela pas non plus le lendemain matin. Wada ne s'en inquiéta pas outre mesure. Kodaka gardait toujours pour lui autant

d'informations que possible. Elle était convaincue qu'elle aurait des nouvelles une fois arrivée à Londres. Il avait dit que, de toute façon, il comptait être de retour à Tokyo le lundi soir au plus tard.

Wada avait décidé de mettre à profit le long vol jusqu'à Londres pour réviser son anglais. Elle avait acheté une traduction de son roman préféré, *Sasameyuki*, de Junichiro Tanizaki, pour lire dans l'avion. Le titre anglais – *The Makioka Sisters* – ne donnait aucune idée de la subtilité allusive de l'original japonais. Le traducteur n'avait évidemment pas réussi à transmettre ce que le mot *sasameyuki* – « flocons de neige légers » – évoquait pour un lecteur japonais.

Wada n'en fut pas étonnée. Elle trouvait les différences entre les deux langues fascinantes, même si elles ne manquaient pas d'être frustrantes. Quant à *Sasameyuki*, elle l'avait lu à voix haute à Hiko pendant les premiers temps du coma dont il n'était jamais sorti. Les médecins lui avaient dit qu'il ne se remettrait pas, mais il lui avait fallu des mois pour les croire, et, pendant cette période, le conte distrayant de Tanizaki avait constitué sa seule source de consolation.

Elle commença le livre dans le train qui l'emmenait à l'aéroport de Narita et poursuivit sa lecture après le décollage. Elle se sentait trop bien réveillée pour, à l'image de la plupart des passagers, dormir quelques heures avant l'arrivée à Londres, prévue en milieu d'après-midi. Elle fit comme si le décalage horaire n'existait pas. Ce lundi serait tout bonnement pour elle une journée d'une longueur inhabituelle, mais sa résolution ne la porta pas au-delà de l'épreuve de l'atterrissage, de la récupération des bagages et du passage à la douane de Heathrow. Elle s'endormit dans le train pour Londres et atteignit l'Envoy Hotel, non loin de Russell Square, les yeux humides, en bâillant de manière incontrôlable sous le soleil printanier.

L'Envoy était un hôtel élégant mais conventionnel, destiné aux touristes et aux commerciaux. À la réception, Wada eut le temps de remarquer que l'établissement avait été modernisé de fond en comble. Comme l'avait présumé Kodaka, elle n'apprendrait pas grand-chose sur ce qui s'était passé quarante-deux ans plus tôt en se présentant sur les lieux aujourd'hui.

L'aménagement de sa chambre, banal et confortable, lui confirma cette impression. Même si elle découvrait le numéro de celle où était mort Shitaro Masafumi, cela ne ferait pas grande différence. L'Envoy Hotel de 1977 était hors d'atteinte.

Elle avait vérifié sa messagerie au moment de l'atterrissage, mais il n'y avait toujours aucune nouvelle de Kodaka. Minuit avait déjà sonné à Tokyo, il était peu probable qu'il la contacte avant le matin.

Ce qui donnait à Wada l'occasion de récupérer les quelques heures

de sommeil dont elle avait besoin. C'est à peine si elle arrivait à garder les yeux ouverts. Déballer ses affaires pouvait attendre. Elle tira les rideaux et s'allongea sur le lit.

Quand elle se réveilla, il lui fallut quelques secondes pour se rappeler qu'elle était à Londres et non à Tokyo. Elle n'avait aucune idée de l'heure. En regardant son téléphone, elle fut horrifiée de constater qu'elle avait dormi plus de sept heures. La lueur des lampadaires se devinait derrière les rideaux, et l'on entendait le chuintement de la circulation sur le bitume mouillé. Il avait dû pleuvoir pendant son sommeil.

Un message l'attendait. Il ne venait pas de Kodaka. Le numéro lui était inconnu. Elle ouvrit néanmoins la messagerie.

Le texto était envoyé par l'avocat auquel Kodaka recourait quand l'une de ses affaires frisait l'illégalité. Wada n'avait jamais rencontré Norifusa Dobachi en chair et en os, même si elle avait souvent eu sa secrétaire au téléphone. Il lui donnait l'impression d'un homme prudent et méticuleux. Qu'il eût son numéro ne laissa pas de la surprendre. Mais pas autant que le contenu du message.

Veuillez excuser cette façon de vous contacter. Rappelez-moi, je vous prie, dès que possible. Affaire très urgente.

Si Dobachi jugeait l'affaire très urgente, c'était qu'elle l'était. Wada passa un appel à son bureau depuis le téléphone de l'hôtel, craignant que le sien, maintenant presque déchargé, ne supporte pas une conversation un peu longue aux tarifs internationaux en vigueur. Elle s'attendait à tomber sur un message préenregistré, puisqu'il était 8 heures à peine passées à Tokyo. Mais ce fut Dobachi lui-même qui lui répondit dans l'instant.

« Dobachi-*san*. Wada à l'appareil.

– Wada-*san*. Vous n'appelez pas depuis le numéro sur lequel j'ai laissé mon message.

– Non. C'est le numéro d'un hôtel. Je ne suis pas à Tokyo.

– Je sais où vous êtes. Kodaka-*san* m'avait parlé de votre voyage.

– Ah bon ?

– Je ne vais pas tarder à vous expliquer la situation. Mais je vous dirai d'abord qu'au vu des circonstances, vous avez été très avisée de m'appeler de l'hôtel. Il faut que vous preniez toutes les précautions dont Kodaka-*san* a pu vous parler.

– Que s'est-il passé ? »

Elle l'entendit pousser un grand soupir avant de répondre dans ce qui ressemblait à un gémissement.

« Kodaka-*san* est mort. »

Wada en eut le souffle coupé. Comment était-ce possible ? Elle avait vu Kodaka et lui avait parlé seulement trois jours plus tôt. Comment

se pouvait-il que sa vie – tout ce qu'il était – ait cessé d'exister depuis ?

« Renversé par un chauffard, poursuivit Dobachi. Près de son appartement, hier soir. La police m'a contacté parce qu'elle a trouvé ma carte dans son portefeuille. Il traversait la rue en rentrant de la supérette à côté de chez lui.

– Je ne sais pas quoi dire. C'est… terrible.

– Terrible, c'est le mot. À en croire la police, ce pourrait être un acte délibéré. La voiture l'a heurté à deux reprises. D'après les témoins, il a été renversé, puis le véhicule s'est arrêté avant de rouler sur lui et de prendre la fuite. Personne n'a relevé le numéro d'immatriculation ni n'a été capable de décrire le conducteur, même si certains pensent avoir vu deux hommes à bord.

– Qui ferait une chose pareille, Dobachi-*san* ?

– Je l'ignore. Mais un détective privé se fait beaucoup d'ennemis. C'est dans la nature de sa profession.

– Je n'ai entendu parler d'aucune menace à son encontre.

– S'il en avait reçu, vous l'aurait-il fait savoir ? Le connaissant comme je le connaissais, je répondrais par la négative.

– Quand vous a-t-il dit que je quittais le pays ?

– Hier après-midi. Après votre départ, il est venu me voir au bureau sans rendez-vous. Il était… terriblement angoissé. Il rentrait tout juste d'un voyage d'affaires à Fukuoka et s'était rendu directement à l'agence où l'on avait pénétré par effraction et tout mis sens dessus dessous. L'ordinateur avait disparu ainsi que plusieurs dossiers papier. Il ne croyait pas à un simple cambriolage. Je lui ai demandé où vous étiez, et c'est alors qu'il m'a dit vous avoir envoyée à Londres… pour des raisons en lien avec son voyage à Fukuoka. C'est vrai ?

– Oui.

– À vous de juger s'il est sage de poursuivre la tâche dont il vous avait chargée. Malheureusement, vous ne travaillez plus pour lui puisque vous n'êtes liée par aucun contrat. D'un point de vue strictement légal, l'Agence de détectives Kodaka n'existe plus. Je vais, bien entendu, m'occuper des formalités nécessaires à la liquidation du cabinet. Opération qui serait plus facile avec votre aide, mais… je comprendrais que…

– Kodaka-*san* vous a-t-il parlé de l'affaire qui avait motivé son voyage à Fukuoka ?

– Il ne m'a donné aucun détail. Mais j'ai eu l'impression qu'il considérait le cambriolage de ses locaux comme un avertissement, une mise en garde. Pour lui-même… autant que pour vous. »

Les implications d'une telle révélation affluèrent à l'esprit de Wada. Kodaka était mort. L'ordinateur du bureau et les fichiers qu'il contenait avaient été volés. Elle se retrouvait seule, à l'autre bout du

monde, à la veille d'un rendez-vous avec un inconnu. Le choc laissa bientôt place à la panique. Que devait-elle faire ? Comment réagir ?

« Il a mentionné une autre personne, Wada-*san*. Mimori Takenaga. Vous la connaissez ?

– C'est une cliente.

– La cliente dans cette affaire ?

– Oui.

– Je vais procéder à une enquête discrète sur sa situation actuelle. En ce qui vous concerne…

– S'il y a vraiment un danger, je ne peux pas faire comme si de rien n'était.

– Vous pourriez vous arranger pour faire croire… que vous abandonnez l'affaire. Partir quelque part… en vacances… avant de rentrer chez vous. Je ne ferai rien pour annuler votre carte de crédit professionnelle tant que vous en aurez besoin. »

Était-ce la raison pour laquelle Kodaka avait fait allusion à son frère Haruto lors de la dernière – la toute dernière – conversation qu'ils avaient eue ? Histoire de lui faire comprendre que, si besoin, elle pourrait peut-être trouver refuge chez lui ? Si tel était le cas, il devait savoir qu'en acceptant Mme Takenaga comme cliente, ils jouaient avec le feu. Ce qui signifiait également qu'il devait en savoir beaucoup plus sur les tenants et les aboutissants de l'affaire que ce qu'il lui en avait révélé.

« J'ai autre chose à vous dire, Wada-*san*. Pendant que vous réfléchissez à ce que vous allez faire.

– De quoi s'agit-il ?

– Kodaka-*san* m'avait confié un dossier. Il l'avait emporté avec lui à Fukuoka, si bien qu'il ne se trouvait plus au bureau au moment du cambriolage. J'ai eu la nette impression que s'il l'avait pris avec lui, c'était pour se préserver d'une telle éventualité. »

Ainsi donc s'expliquait le prétendu oubli du carnet, se dit Wada. C'était ce dossier que Kodaka était venu chercher au bureau samedi dernier. Ce qui signifiait du même coup qu'il était capital pour l'affaire.

« Et que contient ce dossier ?

– Pas mal de documents, répondit Dobachi au bout d'un silence gêné. Je ne les ai pas examinés. Kodaka-*san* ne m'y avait pas autorisé. En revanche, il m'avait enjoint de vous les faire parvenir… si tel est votre souhait. »

Wada supposa qu'il s'agissait d'un des nombreux énormes classeurs cartonnés que Kodaka gardait dans son meuble de rangement.

« Qu'est-ce qu'il y a d'écrit sur la couverture ? » demanda-t-elle.

Kodaka avait pour habitude de griffonner sur ses classeurs, même si ses remarques n'étaient pas toujours explicites. Il aimait se lancer des

défis sténographiques dans la tenue de ses registres.

En répondant, Dobachi utilisa le mot *kage-boshi*, qui signifiait « ombre », tout particulièrement celle d'une personne. Instantanément, Wada se souvint de ce que lui avait dit Kodaka à propos de Hiroji Nishizaki et de ses activités. « J'ai eu certaines affaires à traiter… sur lesquelles planait son ombre. »

« Vous comprenez ce que cela veut dire, Wada-*san* ?

– Je crois, oui.

– Dites-moi ce que je dois faire du dossier. Kodaka-*san* a été très clair à ce sujet : en son absence, c'est une affaire qui ne regarde que vous. »

Une affaire qui ne regardait qu'elle. Wada aurait pu en vouloir à son employeur de l'avoir mise dans une telle situation. Mais la colère lui était étrangère. Sa mère s'était souvent plainte qu'elle était trop calme pour son propre bien. Sans doute était-ce dans sa nature. Comme l'était la dissimulation chez Kodaka.

« Si vous le souhaitez, poursuivit Dobachi, je peux mettre le dossier au coffre. Ou alors… le détruire.

– Non, je vous en prie, n'en faites rien. »

Sa réaction avait été instinctive. Elle ne supportait pas que les matériaux soigneusement compilés par Kodaka puissent être déchiquetés ou brûlés.

« Je vais donc le mettre au coffre, à moins que…

– Vous pourriez me l'expédier ?

– Bien sûr. Kodaka-*san* m'avait donné l'adresse de votre hôtel. Mais réfléchissez, Wada-*san*, s'il vous plaît. Vous n'êtes nullement tenue de poursuivre cette affaire. On pourrait même soutenir que ce n'est plus votre rôle dès lors que l'agence Kodaka ne fonctionne plus. Tout bien considéré, il serait plus sage… que vous laissiez tomber.

– Quand vous dites "plus sage", vous entendez "plus sûr" ? »

La réponse se fit attendre plusieurs secondes mais ne laissa planer aucun doute.

« Oui.

– Puis-je vous rappeler plus tard pour vous communiquer ma décision ? demanda Wada au bout d'un moment de réflexion.

– Je vous en prie. Je ne bougerai pas de la journée.

– Merci, Dobachi-*san*. »

Wada mit son téléphone à charger, sortit deux petites fioles de gin et une cannette de tonic du minibar et en versa le contenu dans un verre. Elle éteignit la lampe de chevet et ouvrit les rideaux. La pluie zébrait la vitre, traçant des larmes irrégulières. Elle s'assit sur le lit, avala une grande gorgée de son cocktail et s'adossa contre la tête de lit, son verre niché dans le creux de ses mains.

Elle se sentait en sécurité ici, dans l'obscurité d'une chambre d'hôtel au cœur d'une ville où personne ne la connaissait. Mais pour combien de temps ? S'ils étaient allés jusqu'au meurtre pour stopper Kodaka, ne risquait-elle pas de connaître le même sort une fois rentrée au Japon ? Si Nishizaki avait des contacts avec les *sokaiya*, un autre accident programmé ou une attaque du même genre serait facile à organiser. L'entreprise paraîtrait même tout à fait logique si l'on voulait se prémunir contre l'éventualité qu'elle en sache trop.

Elle alla vaillamment jusqu'au bout du gin. L'alcool calma un peu son angoisse et l'aida à y voir plus clair dans sa situation. Non, elle n'en savait pas trop. Pour tout dire, elle ne savait pratiquement rien. C'est à cela qu'il lui fallait remédier. C'était son unique recours.

Elle attrapa le téléphone de l'hôtel et composa le numéro de Dobachi. Il y eut un long silence avant que la sonnerie ne retentisse et qu'il décroche.

« Wada-*san* ?

– Elle-même.

– Avez-vous pris votre décision ?

– Oui, envoyez-moi le dossier. »

Wada passa le reste de la nuit pratiquement sans fermer l'œil. En demandant à Dobachi de lui envoyer le dossier, elle s'était engagée à rester à Londres plusieurs jours. Elle s'était engagée, en fait, à continuer ce que Kodaka avait commencé de si désastreuse façon. Chaque fois qu'elle y repensait, il lui semblait que c'était la seule chose à faire. En l'occurrence, toute forme d'action, y compris l'inaction, comportait des risques. Son tempérament timoré, peu aventureux, la poussait à fuir pour se mettre à l'abri. Mais qui sait, elle pouvait réussir dans son entreprise. Il était possible que Nishizaki ne soit pas au courant de son existence. Il était possible que Kodaka ait été renversé par un cadre lambda en état d'ivresse… ou le mari lésé d'une affaire de divorce dont il s'était occupé.

Oui, tout cela était possible.

Mais elle n'y croyait pas.

Le matin venu, elle n'y croyait toujours pas.

Son rendez-vous avec Martin Caldwell avait été fixé pour 10 h 30. Le British Museum n'était qu'à quelques minutes de marche de l'Envoy Hotel. Peut-être était-ce pour cette raison que Caldwell avait proposé cet endroit pour leur rencontre. Après tout, il pensait avoir rendez-vous avec la fille de Shitaro Masafumi. Il s'imaginait sans doute qu'elle aimerait voir l'Envoy, même si, comme Wada le savait à présent, il n'y avait rien à en tirer.

Wada se sentait toujours en sécurité, rassurée à l'idée que personne

ne pouvait savoir où elle se trouvait. Une situation qui risquait de changer quand elle rencontrerait Caldwell. On ne connaissait ni les fréquentations ni les intentions de cet homme. Beaucoup de gens savaient peut-être où il se trouvait, lui. Leur rendez-vous représentait un risque.

Un risque qu'il lui fallait courir malgré tout.

Elle entra au British Museum à 10 heures, portant bien haut un guide touristique de Londres en japonais qu'elle avait acheté à l'aéroport de Narita. Elle fit le tour de plusieurs salles pleines de statues anciennes. Le souvenir d'avoir parcouru ces mêmes salles en compagnie de Hiko lui revint à l'esprit, mais c'était un souvenir si lointain qu'il aurait pu être celui de quelqu'un d'autre, et non pas de la femme qu'elle était aujourd'hui. Elle se rendit au salon de thé que lui avait indiqué Caldwell – pas le grand établissement de la cour principale, mais le petit Montague Café situé près de l'entrée à l'arrière du musée. Elle resta un moment à boire un thé vert et à feuilleter ostensiblement son guide. Personne ne lui prêtait la moindre attention. Ce qui, en un sens, était rassurant. Elle avait toujours été le genre de fille que l'on trouvait facile d'ignorer. Et, en cet instant, passer inaperçue lui était d'un grand secours.

Elle ouvrait l'œil à la recherche d'un Anglais seul, la cinquantaine, correspondant à l'image mentale qu'elle se faisait de Martin Caldwell. 10 h 30, 10 h 45. Aucun homme solitaire, d'âge mûr, de quelque nationalité que ce fût, ne se montra. Personne ne lançait de regards appuyés dans sa direction. Elle vérifia son portable pour voir si s'affichait un message de Caldwell l'avertissant de son retard. Mais rien. Elle lui envoya un texto : *Où êtes-vous ?* Pas de réponse.

Et pas de Caldwell.

Elle avait fait des milliers et des milliers de kilomètres pour rencontrer cet homme. Pour apprendre ce qu'il savait au sujet de Peter Evans et de la mort de Shitaro Masafumi.

Mais la rencontre n'aurait pas lieu. Pas ici en tout cas, et pas maintenant. À 11 heures, elle était sûre qu'il ne viendrait pas, ce qui ne l'empêcha pas d'attendre une demi-heure de plus et un message qui ne vint pas.

Elle sortit dans la grande cour intérieure à l'avant du musée, passant en revue les implications possibles de la situation. Kodaka était mort. Caldwell était-il mort lui aussi ? Tout paraissait normal, en ce matin de printemps à Londres. Les pigeons, les touristes, les bus rouges et les nuages gris.

Mais non, tout n'était pas normal. Il s'était passé quelque chose. Qui était peut-être encore en train de se passer. Des événements sur lesquels elle n'aurait aucun contrôle. Le dossier envoyé par Dobachi

mettrait au moins deux ou trois jours à lui parvenir. D'ici là, elle n'apprendrait rien. Elle était désemparée. Et qui plus est peut-être bien en danger.

Réfléchis, s'exhorta-t-elle. Raisonne correctement. C'était le conseil que lui donnait souvent son père quand elle butait sur un problème en faisant ses devoirs. Il lui tapotait la tempe en disant : « Tu as un cerveau là-dedans. C'est pas pour rien. »

Elle se redressa et sortit dans Great Russell Street. Elle se sentait seule, vulnérable. Mais elle n'était pas sans ressources.

Et elle n'allait pas abandonner la partie.

6

Nick était incapable de s'intéresser à quoi que ce soit, surtout pas au paysage qu'il avait pensé achever durant l'absence de Kate. Le mystère entourant les intentions de Martin Caldwell et les réticences d'April à parler de leur existence commune à Exeter lui occupaient constamment l'esprit. Tant et si bien que, le mardi matin, il s'était décidé à faire tout ce qu'il pourrait pour en apprendre davantage sur Caldwell avant de le rencontrer.

Ce jour-là, April avait son cours de Pilates. Il paria sur un créneau qui lui parut plausible, tout en se disant qu'il pourrait toujours inventer un prétexte si elle n'était pas encore partie au moment où il arriverait, ou si elle rentrait alors qu'il était toujours chez elle. Mais comme après le cours elle allait souvent dans un café de Catford Broadway en compagnie de quelques-uns de ses condisciples, il était pratiquement certain d'avoir l'endroit pour lui tout seul.

Il ne s'était pas trompé. Quand il pénétra dans la maison au terme du court trajet depuis Greenwich, il sut aussitôt qu'elle était vide. Et silencieuse. Un silence qui, s'il n'y prenait pas garde, se remplirait des souvenirs de la voix de sa mère.

Il monta dans la chambre. Il restait quelques cheveux sur une brosse, et il se demanda si April avait délibérément choisi de ne pas y toucher. Il s'obligea à ne pas se laisser entraîner dans ce genre de réflexions.

S'il était venu, c'était pour le vieux carton à chapeau que Caro conservait en bas de son armoire et qui contenait non pas un chapeau mais des cartes, des lettres et des messages d'amis et de parents reçus au cours de sa maladie. De même que des barbouillages de visages souriants, œuvres de la fille de sa nièce âgée de quatre ans. Une collection poignante s'il en était. Et, au milieu de ce fatras, Nick en était sûr, la lettre que Miranda Cushing lui avait envoyée quelques mois avant sa mort.

« Ne dis surtout pas à April que Miranda m'a écrit, Nicky, l'avait supplié Caro quand il s'était présenté un après-midi à l'improviste et qu'elle lui avait montré la missive. Elle va faire une crise. Elle a toujours estimé que Miranda avait en quelque sorte trahi la lutte des classes en acceptant d'être anoblie.

– Tu ne l'as jamais beaucoup ménagée toi-même », avait rétorqué Nick.

Un beau sourire avait éclairé le visage de Caro. Il le revoyait dans ses moindres détails, et revoyait aussi le rayon de soleil qui l'avait baigné de son éclat.

« Laisser la politique s'immiscer entre des amis semble tellement ridicule quand on est dans ma situation.

– Qu'est-ce qu'elle raconte dans cette lettre ?

– La même chose que tout le monde. À quel point ils sont désolés. Et ils espèrent me voir bientôt sur pied. Ce n'est pas une mauvaise personne. En fait, de mauvaises gens, je n'en ai pas rencontré souvent. N'empêche, du papier vélin et un en-tête en relief, ce serait trop pour April. Dis, ça peut rester entre nous ?

– Bien sûr. »

Caro lui avait alors montré la lettre. Il avait aperçu une écriture ample et déliée et le code postal SW10.

« Elle parle des moments de folie que nous avons partagés quand nous vivions tous ensemble à Exeter. Mon Dieu, que nous étions jeunes ! Et nous avons fait des bêtises. Certaines pires que… »

Sa voix s'était éteinte. Elle s'était laissée aller contre le coussin qui la soutenait. Son regard s'était détourné vers la fenêtre, et vers le soleil qui brouillait tout derrière la vitre. Quand elle avait fini par reposer les yeux sur Nick, elle s'était contentée de dire :

« Pourquoi est-ce que tu ne nous prépares pas une infusion, Nicky ? Une camomille pour moi. »

Et voilà que cette lettre, il l'avait à la main. Avec l'adresse, le téléphone et l'e-mail imprimés en haut. Son œil s'égara sur des bribes de phrases.

J'ai vraiment été désolée d'apprendre… Je sais que nous avons eu des différends… Je trouve terriblement triste que nous laissions des désaccords d'ordre politique s'interposer entre nous… Je pense souvent à l'année où nous avons vécu ensemble à Exeter… Que de souvenirs attachés au 18 Barnfield Hill, n'est-ce pas – des bons, des mauvais et des tout bonnement incroyables ?… Je n'arrive pas à me faire à l'idée que toute cette folie a plus de quarante ans, et toi ?… T'arrive-t-il de penser à Peter et Alison ?… De te demander si les choses auraient pu tourner autrement ?… Surtout, ne te crois pas obligée de répondre à cette lettre… Tout ce que je veux, c'est que tu saches que tu es dans mon cœur, Caro.

Nick avait d'abord pensé à simplement noter les coordonnées de Miranda, mais, après la lecture de la lettre, il décida de l'emporter. April n'en avait certainement rien à faire. Il était même probable qu'elle en ignorait l'existence.

De retour dans sa voiture, il réfléchit un moment à la situation et se dit qu'il allait tenter sa chance. Il appela le numéro de portable inscrit sur la lettre.

Sans surprise, il tomba sur la messagerie vocale.

« Nick Miller à l'appareil. Le fils de Caro. Nous nous sommes rencontrés… il y a bien longtemps. J'espérais… euh, il faut que je vous parle de Martin Caldwell, je sais que votre lettre avait beaucoup touché Caro il y a quelques mois, avant sa mort, et je pensais que vous pourriez peut-être m'aider à comprendre ce qu'il se passe avec Martin. Il m'a contacté et, euh… bref, ce serait vraiment super si vous pouviez m'accorder quelques minutes au téléphone. À bientôt, j'espère. »

Il n'eut pas plus de chance avec le fixe. Nick y laissa une version à peine mieux structurée du premier message. Il se demanda si Miranda choisirait de l'ignorer. Une lettre pleine d'empathie à une amie mourante, c'était une chose. Établir après le décès de cette même amie une relation avec son fils sorti de nulle part, c'en était une autre. Il contempla l'en-tête. « Miranda, baronne Cushing ». Un vrai chiffon rouge agité devant un taureau, en ce qui concernait April.

Il avait fait démarrer le moteur et s'apprêtait à déboîter quand son téléphone sonna. C'était Miranda.

« Nick. Comme je suis contente de t'entendre. Surprise, aussi. »

Elle ne semblait pas le moins du monde perturbée par son appel. Sa voix était ferme, comme celle de quelqu'un qui a fait plus d'un discours en son temps.

« Que vous soyez surprise ne m'étonne pas. Merci de me rappeler.

– Aucun problème. Je suis désolée de n'avoir pas assisté à l'enterrement de Caro. Je me suis dit… que ça risquait d'être pénible.

– Caro vous a toujours considérée comme une amie.

– Je sais. Elle m'a appelée. Peu de temps après avoir reçu ma lettre. On a eu une longue discussion. Mais elle m'a prévenue qu'April me vouait toujours aux gémonies.

– Elle a ses principes.

– Loin de moi l'idée de les contester. Quoi qu'il en soit, je suppose que ce n'est pas à propos d'April que tu appelles.

– Non. C'est au sujet de Martin Caldwell.

– Il t'a ennuyé récemment ?

– Non, pas à proprement parler. Mais il veut me rencontrer et, ma foi…

– Il est passé me voir il y a pas longtemps. Je l'ai trouvé un peu

bizarre. Mais, à dire vrai, il est toujours bizarre.

– Pourquoi voulait-il vous rencontrer ?

– Je crois qu'il est très seul. C'est aussi bête que ça. Il t'a donné une raison particulière ?

– Oui. Mais je voulais d'abord… euh, me renseigner sur lui auprès de quelqu'un qui l'a connu quand il était étudiant.

– Oh, il est inoffensif. Et ce n'est pas un mauvais bougre. Un peu enclin à fantasmer, c'est tout.

– À fantasmer sur le passé ?

– C'est du passé qu'il veut te parler ?

– Oui, je crois. Quelque chose qui aurait à voir… avec mon père. Geoff Nolan.

– Eh bien, tu aurais intérêt à ne pas prendre pour argent comptant tout ce qu'il te dira. Que ce soit à propos de Geoff ou de n'importe qui d'autre. Tu dois le rencontrer quand ?

– Aujourd'hui en fin d'après-midi.

– Je vois. » Miranda s'accorda une minute de réflexion avant de dire : « Ce serait bien si, avant, nous nous rencontrions tous les deux, tu ne crois pas ? Tu pourrais m'en dire un peu plus sur toi. J'aimerais bien.

– D'accord.

– Peux-tu venir à Chelsea à temps pour le déjeuner ? Il y a un excellent italien à deux pas de chez moi. »

Miranda Cushing – Mme la baronne Cushing – était grande et élégante, avec des cheveux subtilement teintés, des yeux gris-bleu, des pommettes hautes et un sourire malicieux. Elle attendait Nick quand il arriva au restaurant, où abondaient les dames habituées à déjeuner dehors. Ses vêtements avaient dû lui coûter une fortune, mais elle les portait bien. Elle en était à la moitié d'un verre de prosecco, et elle l'encouragea vivement à en prendre un lui aussi.

Même si Nick, par égard pour April, aurait préféré ne pas apprécier Miranda, ce n'était pas une tâche facile. Elle avait toujours le rire au bord des lèvres et une lueur d'autodérision dans le regard. Elle parut sincèrement intéressée par ce qu'il lui raconta de sa vie et se montra d'une franchise désarmante quand elle lui fit le récit de la sienne : mariage précoce et divorce d'un mari italien – ce qui expliquait l'aisance avec laquelle elle commanda les plats du menu –, mère célibataire, entrée dans la politique – et des allusions à peine voilées à son habitude de n'adopter que les positions de nature à favoriser sa carrière –, et aujourd'hui une présence épisodique aux séances de la Chambre des lords, qui lui laissait beaucoup de temps libre pour se divertir, occupation à laquelle Nick eut l'impression qu'elle excellait.

Quand il lui montra quelques-uns de ses tableaux sur son portable,

elle remarqua qu'ils rappelaient Morandi. Ce qui ne fit que renforcer sa conviction que, derrière ses airs frivoles, elle cachait un esprit aux intérêts multiples, et stimuler du même coup sa curiosité pour ce qu'elle aurait à dire sur les occupants de la maison d'Exeter qu'elle avait elle-même habitée du temps où elle était étudiante.

« C'est si loin, tout ça, commença-t-elle, après qu'un troisième verre de vin eut huilé les rouages de sa mémoire. Le temps pour nous de la folle jeunesse. Une histoire vieille comme le monde. Beaucoup de joints, d'échanges de partenaires. Nous étions des filles et des garçons peu recommandables. Le plus souvent, on s'amusait comme des fous. Je suis sûre que Caro et April ont dû te décrire le genre d'ambiance dans laquelle on vivait. Et bon… ce qu'elles ne t'ont pas dit, je pense que tu pourras l'imaginer sans difficulté, en te référant à tes propres années d'université. Tu étais où, à la fac ?

– Liverpool.

– Où tu n'as pas vécu une vie d'ascète, je suppose.

– Non, pas vraiment.

– J'ai du mal à imaginer ce que Marty peut bien avoir à te dire sur Geoff, dit-elle, l'air pensif,.

– Et qu'est-ce que vous pouvez m'en dire, vous ?

– Ma foi, il était bel homme. Ma mère l'aurait trouvé superbe. En fait, je crois bien que c'est l'épithète qu'elle lui avait décernée après l'avoir aperçu le jour de la remise des diplômes. Sexy en diable. Les filles se le disputaient. Mais il ne connaissait aucune mesure… en quoi que ce soit. Bien sûr, on fumait pas mal de cannabis, comme je te l'ai dit. Mais Geoff, lui, n'a pas tardé à passer à la cocaïne. Et, à un moment, il avait même mis la main sur du LSD. Il consommait les drogues comme l'alcool. À l'excès. J'étais incapable de le suivre. Et tous les autres abandonnaient au bout d'un moment. Je n'ai pas été outre mesure étonnée quand j'ai appris comment il était mort. Il avait un côté suicidaire qui n'était pas étranger à son pouvoir de séduction. Mais on ne pouvait pas compter sur lui, ni lui faire confiance, ni espérer qu'il pense à quiconque en dehors de lui-même. » Miranda eut un haussement d'épaules avant d'ajouter : « Désolée.

– Inutile de vous excuser. J'étais déjà au courant de tout cela.

– Je n'ai jamais su que Caro avait une liaison avec lui, en dépit du fait que je vivais sous le même toit à l'époque, avant qu'elle me confie, des années plus tard, qu'il était ton père. Une liaison qui avait dû être assez brève… juste le temps de t'engendrer, j'imagine. Mais ta venue au monde ne l'a sans doute pas beaucoup touché, j'en ai peur. Il était comme ça.

– Bon. Mais qu'est-ce que Martin Caldwell pourra me dire de plus sur lui ?

– Dieu seul le sait. Geoff et lui n'étaient pas en bons termes, je crois

me souvenir.

– Combien de personnes vivaient dans la maison ?

– Huit. Il y avait deux étages et pas mal de chambres.

– Alors… il y avait vous, Caro, April, Martin, Geoff. Qui d'autre ?

– Eh bien… Vinod. Vinod Hardekar. Ses currys étaient à se damner. Il est devenu comptable, je crois. On n'a jamais repris contact.

– Au téléphone, Martin a parlé d'un certain Peter Ellery et d'une dénommée Alison Parker.

– Oui, ce sont les deux derniers. Les deux qui ne s'en sont pas tirés.

– Comment ça, "pas tirés" ?

– Ils sont morts noyés. Début juin 1977. Peu avant la fin de l'année universitaire. Un drame terrible. Je repense souvent à eux, surtout à Alison. Elle était tellement pleine de vie qu'il est difficile de croire que sa flamme ait pu s'éteindre à vingt et un ans. Mais… Caro et April ne t'ont jamais parlé de cette histoire ?

– Non, pas une seule fois.

– L'épisode a été extrêmement pénible. Elles ont sans doute pensé qu'il valait mieux l'oublier, tu vois.

– Que s'est-il passé ?

– C'était un long week-end avec un lundi férié, auquel s'ajoutait un mardi de congé à l'occasion du jubilé d'argent d'Élisabeth II. Je n'étais pas présente. J'étais partie passer quelques jours en France avec mon petit ami du moment. Bref, Peter, Alison et Marty ont décidé le dimanche d'aller faire un tour en Cornouailles. Quelque chose de tout à fait impromptu. Peter avait un camping-car. Il était le plus âgé de notre groupe – je te l'ai déjà dit ?

– Non.

– Oh, en fait, la maison était à Peter. Il en avait hérité à la mort de ses parents, tués dans un accident de voiture. Il était allé à Cambridge. Un vrai cerveau. Il préparait une maîtrise à Exeter. Ne me demande pas dans quelle spécialité. Quelque chose en histoire ancienne, sans doute l'Extrême-Orient. Il parlait japonais. Il possédait même quelques livres dans cette langue. Ce que je trouvais bizarre étant donné qu'il m'avait dit un jour que son père avait été fait prisonnier par les Japonais pendant la guerre. Mais il était lui-même bizarre, à tous points de vue. Il reste qu'il ne nous demandait pas de loyer. On se cotisait pour payer les charges. Si bien que personne ne se plaignait. Surtout pas Alison.

– Ils sortaient ensemble ?

– Vers la fin, oui. Au grand dépit de Marty, qui en pinçait pour Alison. Je suppose que c'est la raison pour laquelle il est allé en Cornouailles avec eux. Pour voir s'il pourrait les détacher l'un de l'autre.

– Comment ils se sont noyés ?

– Personne n'a jamais su exactement. Ils avaient bu, et fumé. Ils étaient sur la plage. La nuit est tombée. Ils sont allés se baigner. Enfin… seulement Peter et Alison. Marty, lui, s'était endormi, et ils l'ont laissé là où il était. Après ça… Dieu seul sait. Toujours est-il qu'ils n'ont pas réapparu. Et deux jours plus tard, le corps d'Alison était rejeté par la mer.

– Et Peter ?

– Son corps n'a jamais été retrouvé. Il est probablement dans une grotte sous-marine, coincé entre des rochers. Et c'est ce qui a toujours posé problème à Marty : sans le corps, il n'a jamais réussi à se convaincre que Peter était mort.

– Mais pour vous il n'y a pas de doute possible ?

– Au début, nous n'étions pas vraiment sûrs. On se demandait si par miracle il n'avait pas survécu. Mais bon, si c'était le cas, où était-il ? Et plus le temps passait, plus l'évidence s'est imposée à nous : il avait péri noyé lui aussi. »

La conversation s'interrompit tandis que l'on débarrassait leurs assiettes. Ils s'accordèrent un moment avant de se pencher sur les desserts.

« Un accident tragique, voilà à quoi se résume cette histoire, dit Miranda, l'air songeur. Mais Marty n'a jamais pu s'en tenir à cette version. Et maintenant…

– Maintenant quoi ?

– Je dois d'abord te dire que cela n'a rien à voir avec ton père, Nick. Geoff ne faisait pas partie de cette virée en Cornouailles. J'imagine que Marty t'a parlé de lui dans l'idée de capter ton attention afin de t'exposer sa dernière théorie. Il espère peut-être que tu y adhéreras davantage que je ne l'ai fait moi-même.

– Et qu'est-ce que c'est, cette théorie ?

– Il se trouve qu'il a mis la main sur une annonce parue dans l'*Evening Standard* au début des années 1990. Une femme qui vivait au Japon – oui, au Japon – demandait des renseignements sur un jeune Anglais du nom de Peter Evans qui avait travaillé en septembre 1977 pour son défunt père. Accompagnant l'annonce, il y avait une photo. De Peter Evans. Et… Bon, il ressemblait un peu à Peter. Le nôtre. »

Nick scruta son visage pour voir dans quelle mesure elle croyait à cette histoire.

« Vous me dites que Peter Evans était en fait Peter Ellery, c'est ça ?

– Non, ce que je dis, c'est qu'il y avait une *ressemblance*. C'était une photo dans un journal, donc forcément très floue. Mais cette ressemblance, ajoutée à celle existant entre les noms, a suffi à convaincre Marty que Peter ne s'était pas noyé en Cornouailles. Qu'il était bien vivant trois mois plus tard, et travaillait à Londres pour un homme d'affaires japonais.

– Mais vous, qu'en avez-vous pensé ?

– Je n'avais aucune certitude. La photo n'était pas suffisamment nette. Elle donnait l'impression d'un zoom sur une personne tiré d'un cliché plus grand. Peter Evans était barbu, plus mince que notre Peter, et il avait l'air, comment dire… bien plus âgé que celui que nous avions connu trois mois plus tôt. Sans compter que je n'avais aucune photo me permettant de les comparer. Marty en avait une, lui, mais il ne l'avait pas apportée pour me la montrer, ce qui, à mon avis, prouvait qu'il n'était pas sûr de la voir résister à l'examen. Les détails précis des visages s'effacent au fil des ans, au même titre que d'autres souvenirs. Si j'étais tombée sur la photo du journal sans avoir Marty penché au-dessus de mon épaule, il ne me serait jamais venu à l'esprit que ce pouvait être Peter. Mais c'est peut-être parce que je suis sûre qu'il s'est noyé en Cornouailles, va savoir. Cela se résume toujours à la même question : que désirons-nous croire ?

– Et Martin tient à ce que vous croyiez que c'est lui ?

– Absolument. Mon scepticisme ne l'a pas ébranlé. Il a dit qu'il avait écrit à cette femme au Japon, lui proposant de l'aider à identifier Peter Evans, et m'a demandé si j'avais envie de savoir ce qu'il en ressortirait. Évidemment, j'ai dit oui, tout en soupçonnant que l'affaire n'irait pas très loin. Mais, vendredi soir dernier…

– Vendredi ?

– Oui. Pourquoi ?

– C'est le jour où il m'a appelé.

– Eh bien… Manifestement, il avait décidé pour une raison ou pour une autre de t'impliquer. Est-ce qu'il t'a dit que la Japonaise l'avait contacté et venait à Londres cette semaine pour le rencontrer ?

– Non. Il m'a simplement dit qu'il voulait me parler de mon père.

– Je ne sais pas ce qu'il trafique, dit Miranda en secouant la tête. Pour être honnête…

– Oui.

– Je n'étais pas sûre que la Japonaise vienne vraiment. Je me suis même demandé s'il n'avait pas tout inventé.

– Avant de voir l'annonce.

– Exact. C'est bel et bien une annonce découpée dans un journal. Avec une date. Qui avait l'air authentique. Arriver à falsifier tout ça aurait représenté une tâche épouvantablement compliquée. C'est tout à fait hors de question.

– Vous pensez que Martin a pu perdre la boule ?

– À toi de me le dire. Quand tu l'auras vu. Excuse-moi, Nick, voilà le chariot des desserts. Je suggère qu'on ne les fasse pas attendre davantage et qu'on passe commande. »

Ils se séparèrent dans la rue, à mi-chemin entre le restaurant et la

maison de Miranda. King's Road et son brouhaha n'étaient pas bien loin, mais ce coin de Chelsea était calme et silencieux. Ils avaient finalement sauté le dessert, se contentant d'un café. Nick n'avait pas voulu courir le risque d'être en retard pour son rendez-vous avec Caldwell.

« Tu m'as dit que ta femme était où ? demanda soudain Miranda.

– En Toscane.

– Tu vas aller la rejoindre ?

– C'est un truc entre filles.

– Dommage, dit-elle en le regardant un moment, pensive. J'imagine que la curiosité nous ronge toute la vie quand on n'a jamais connu son père. Mais tu n'apprendras rien d'intéressant de Marty. Ça fait trente ans que Geoff est mort, quarante pour ce qui est de Peter et Alison. Tout ça, c'est de l'histoire ancienne.

– Vous êtes sûre que Peter Ellery est mort ? Sûre à cent pour cent ?

– Comment pourrais-je l'être ? Le corps n'a jamais été retrouvé. Mais s'il ne s'est pas noyé, pourquoi est-ce que personne ne l'a jamais revu ?

– Peut-être parce qu'il ne le voulait pas.

– Un peu exagéré, non ? Et en admettant, ce qui est hautement improbable, qu'il soit encore en vie, qu'est-ce que ça peut bien te faire ?

– Je ne sais pas. Peut-être Marty me le dira-t-il.

– Il trouvera bien quelque chose à te raconter, j'en suis sûre, dit-elle en baissant la voix et en se rapprochant de lui, la tête légèrement inclinée, comme pour partager un secret. Si tu lui en donnes l'occasion. »

Ce n'est qu'après avoir pris la direction de Greenwich que Nick se rendit compte qu'il avait omis de demander à Miranda où au juste, en Cornouailles, Alison Parker s'était noyée – et sans doute aussi Peter Ellery. Les plages ne manquaient pas là-bas. Il serait toujours temps d'interroger Martin Caldwell à ce propos, bien sûr, au cas où il ne donnerait pas de lui-même l'information.

De l'avis de Nick, toutefois, Caldwell n'avait plus le choix. Nick écouterait ce qu'il avait à dire au sujet de Geoff Nolan, de Peter Ellery et d'Alison Parker, de l'auberge espagnole d'Exeter en général. Il écouterait très soigneusement. Et si, comme il s'y attendait plus ou moins, le tout se révélait n'être que la tentative désespérée d'un homme solitaire pour revivre sa jeunesse, alors il n'y aurait plus qu'à laisser tomber. Il enverrait paître Caldwell. Il ne répondrait plus, ni à ses appels ni à ses messages, et tirerait un trait sur cette affaire.

Avec un peu de chance, il reviendrait bientôt à ses tableaux. Et laisserait cette histoire ancienne derrière lui pour renouer avec le

présent.

Mais Caldwell lui réservait encore une surprise. Il ne se présenta pas au rendez-vous. Pas plus à 17 heures qu'à 18, ou qu'à un autre moment. Cette fois-ci, pas même un coup de fil pour s'excuser. Il laissa sans réponse les appels autant que les messages de Nick. Au cours d'une soirée sans intérêt passée devant la télévision, ce dernier finit par se rendre à l'évidence : il s'était fait avoir. Ce que Caldwell avait pu avoir en tête, il était incapable de l'imaginer, pas plus qu'il n'aurait su dire si le rendez-vous non tenu faisait partie de son plan. Et, pour l'instant, il n'avait aucune envie de repenser à cette histoire.

« Qu'il aille se faire voir, ce jean-foutre », conclut-il en se versant un autre verre de vin.

7

Wada était à bord du train de 7 h 30 pour Exeter lorsque celui-ci quitta Paddington le lendemain matin. Elle essaya d'avancer dans sa lecture des *Makioka Sisters*, mais l'annonce de la mort de Kodaka l'avait privée de son habituelle capacité de concentration. Les caractères sur la page imprimée avaient une fâcheuse tendance à danser devant ses yeux, lui interdisant le réconfort que lui procurait d'ordinaire l'écriture de Tanizaki.

Elle avait été tentée de partir la veille pour Exeter à la recherche de Martin Caldwell, à la suite de son non-respect de leur rendez-vous au British Museum. Mais elle avait décidé qu'il valait mieux rester à Londres et attendre un éventuel message de sa part. Sans résultat. Elle n'avait pas davantage reçu de nouvelles de Dobachi. L'après-midi et la soirée s'étaient donc écoulés dans une inaction mortelle. Elle avait fait de son mieux pour ne pas penser aux derniers instants de Kodaka, ce qui s'était révélé impossible. Le sommeil n'était venu que fort tard et avait été intermittent.

L'aube s'était chargée d'apporter la clarté à défaut d'autre chose. Elle ne suivrait pas la voie la plus simple, ou, du moins sur le court terme, la plus sûre. Elle ferait ce qu'elle estimait, au vu des circonstances, être le mieux. Parce que c'était dans son tempérament. Et que lutter contre ce tempérament, comme elle ne le savait que trop, était parfaitement inutile.

La campagne anglaise déploya ses doux vallonnements de l'autre côté de la vitre pendant les deux heures et demie qui suivirent. À l'approche d'Exeter, le train traversa des prairies inondables à la végétation luxuriante. Le paysage baigné de soleil et resplendissant d'éclosions printanières lui fit regretter d'avoir limité à Londres, Windsor Castle et Stonehenge sa visite en Angleterre en compagnie de Hiko, lors de leur tour d'Europe en coup de vent il y avait des années de ça.

Une fois à Exeter, elle suivit les indications de son GPS pour aller de

la gare à l'adresse de Martin Caldwell, 18 Barnfield Hill. Même à pied, elle fut arrêtée et détournée à plusieurs reprises de son chemin par des travaux en tout genre et s'étonna qu'une ville aussi ancienne paraisse être encore en pleine construction.

Barnfield Hill, cependant, était un endroit calme, une rue légèrement en pente, bordée de pavillons qui semblaient dater du xixe siècle, ou, à tout le moins, du début du xxe siècle. À l'instar de ses voisins, quoique moins bien entretenu, celui du 18 était grand, en brique rouge et doté de fenêtres en saillie, même si celles-ci auraient eu besoin d'un sérieux coup de peinture. Une maison bourgeoise cossue à l'origine, à n'en pas douter, mais désormais divisée en appartements. Dans l'un desquels résidait Martin Caldwell.

Wada remonta l'allée pavée de briques jusqu'à la porte d'entrée où elle entreprit d'examiner les noms sur les sonnettes. Elle appuya sur celle qui annonçait « CALDWELL » et attendit, se demandant s'il allait répondre. L'Interphone resta silencieux, même quand elle appuya sur la sonnette une seconde fois, plus longuement.

Au cas où elle n'obtiendrait pas de réponse, elle avait l'intention, histoire de voir où ça la mènerait, d'appuyer au hasard sur deux ou trois autres noms dans l'espoir qu'on lui ouvre la porte. Avant même qu'elle ait le temps de mettre sa tactique à exécution, elle entendit des pas remonter l'allée derrière elle.

Elle se retourna et vit approcher une femme d'environ soixante-dix ans, trop chaudement vêtue pour la saison, qui ahanait sous le poids d'un sac de courses copieusement garni. Des cheveux gris et bouclés, un visage rond et un sourire plutôt agréable.

« Je peux vous aider, ma chère ? demanda-t-elle.

– Peut-être, répondit Wada. Je cherche Martin Caldwell.

– Je ne crois pas qu'il soit rentré.

– Rentré… d'où ?

– Vraiment, je n'en sais rien, répondit la femme avant de scruter le visage de Wada. Si je ne suis pas trop indiscrète, vous êtes japonaise ?

– Oui, en effet.

– C'est bizarre, ça.

– Bizarre ? Pas pour moi, non. J'y suis habituée, depuis le temps, dit Wada en souriant pour souligner le fait qu'elle s'essayait à un peu d'humour.

– Oui, bien sûr, dit son interlocutrice en pouffant. Excusez-moi. Ce que je voulais dire… c'est que Martin a dit qu'il devait aller à Londres pour rencontrer une Japonaise, donc c'est étrange qu'une Japonaise débarque ici pour le voir.

– Je suis justement la Japonaise qu'il devait rencontrer. Je m'appelle Mimori Takenaga. » Wada se demanda si Caldwell avait par hasard mentionné ce nom, mais la réaction de la femme suggéra que

ce n'était pas le cas. « Il n'est pas venu à notre rendez-vous, continua-t-elle, et je n'ai aucune nouvelle de lui.

– Ah, vraiment ? C'est quelque chose de… enfin, qui ne lui ressemble pas.

– J'ai fait le voyage jusqu'ici ce matin parce que je ne voyais pas d'autre moyen de savoir pourquoi il ne m'avait pas rencontrée comme nous en avions convenu.

– Je n'ai pas d'explication à cela, ma chère. Mais, maintenant que vous avez fait tout ce trajet, pourquoi ne pas entrer prendre une tasse de thé ? »

Tout en ouvrant la porte de la maison, la femme se présenta à Wada : Joan Stapleton. Elle la précéda dans un grand hall sur lequel donnaient, de chaque côté, les portes des appartements 1 et 2. L'accès à l'escalier menant aux étages supérieurs n'était pas direct, et il leur fallut franchir une autre porte. Mme Stapleton entreprit alors une ascension laborieuse en direction du premier.

Trois appartements ponctuaient le palier sur lequel elles arrivèrent, un à l'arrière de la maison, deux sur le devant. Mme Stapleton habitait le n° 4.

« Mon mari n'a pas l'air d'être rentré, dit-elle en ouvrant la porte. Allez, venez.

– Quel appartement occupe M. Caldwell ?

– Le 6. Au dernier étage. Il l'a pour lui tout seul. »

Elles pénétrèrent dans l'appartement n° 4. Les pièces étaient bien proportionnées, les plafonds hauts. Des lapins blancs de toutes tailles suivirent Wada des yeux depuis les étagères, les vitrines et les dessus de table tandis qu'elle avançait dans le sillage de Joan jusqu'à une cuisine encombrée, qui donnait sur un escalier de secours et une partie du jardin de derrière.

« Une tasse de thé ? proposa Joan en remplissant la bouilloire et en ouvrant la boîte qui se trouvait à côté.

– Oui, je veux bien, merci. »

Wada manqua défaillir à la vue des deux sachets négligemment jetés dans la théière.

Tandis que l'eau bouillait puis que le thé infusait – pendant un temps que Wada jugea bien trop long –, Joan l'interrogea gentiment afin de connaître la raison pour laquelle elle – ou plutôt Mimori Takenaga – avait fait tout ce chemin depuis le Japon dans le seul but de rencontrer Martin Caldwell. Il devint vite évident qu'elle considérait Caldwell comme quelqu'un qui n'était pas toujours capable de se débrouiller seul. Il devint tout aussi évident que le scénario imaginé par Joan et son mari Wally pour expliquer le rendez-vous de Caldwell à Londres avec une mystérieuse Japonaise relevait d'une

sorte de rencontre romantique sur Internet.

Wada se chargea d'expliquer que le romantisme n'avait rien à voir avec cette histoire. Elle était venue trouver Martin Caldwell pour faire la lumière sur les circonstances de la mort de son père survenue à Londres en 1977.

« Alors comme ça, Martin connaissait votre père ? demanda Joan, curieuse, tout en servant enfin le thé.

– Plus vraisemblablement, il connaissait quelqu'un qui le connaissait, madame Stapleton.

– Appelez-moi Joan, je vous en prie. Un biscuit ?

– Je n'ai pas faim, merci. »

Ce qui était vrai. Mais elle avait le sens de l'observation. En déplaçant la boîte de biscuits sur l'étagère, Joan avait remué une clé, pendue à un crochet au-dessus du plan de travail. Wada avait également la chance d'être dotée d'une bonne vue, qui lui permit de déchiffrer le no 6 inscrit sur l'étiquette attachée au porte-clés.

« C'est du *shortbread*. Délicieux. Vous n'en trouvez sans doute pas au Japon. »

Wada sourit, songeant au large choix de *shortbreads* écossais qu'elle avait vus au supermarché Takashimaya.

« D'accord. Vous me tentez », dit-elle.

Son plateau dans les mains, Joan prit la direction du séjour. Il ne fallut pas plus d'une seconde à Wada pour se pencher vers le plan de travail, décrocher la clé et la glisser dans la poche de son pantalon. Ce faisant, elle sortit un gant de son autre poche et le laissa tomber sur la table. Elle projetait de revenir le récupérer un peu plus tard en profitant de l'occasion pour remettre subrepticement la clé à sa place.

« Martin devait déjà vivre ici en 1977, poursuivit Joan, tandis que Wada la rattrapait. Il était étudiant, vous savez. Il m'a raconté que la maison était très animée à l'époque. Elle n'a été divisée en appartements que plus tard. Je suppose que lui et ses amis vivaient dans un genre de communauté, si vous voyez ce que je veux dire. » Elle avait prononcé le mot « communauté » comme si la seule idée d'un pareil arrangement était profondément sinistre. « Rien de tout ça aujourd'hui, inutile de vous le dire. Calme comme… eh bien, voilà, calme. Et c'est exactement comme ça que Wally et moi aimons cet endroit. Martin aussi. À notre âge, on se passe volontiers du bruit et des allées et venues incessants. »

Elles s'assirent. Wada réprima une grimace en avalant une gorgée de thé. Il était encore plus fort qu'elle ne le craignait. Elle grignota un morceau de *shortbread*.

« Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois, Joan ?

– Je ne suis pas vraiment sûre. Vendredi, je crois. Samedi, il était parti. De bonne heure, pour Londres, je dirais.

– Et vous n'avez pas de nouvelles depuis ?

– Pas un mot. Même si, à vrai dire, nous n'en attendons pas. Il est très secret, vous savez.

– Comment est-ce qu'il gagne sa vie ?

– Eh bien, dans le temps, il travaillait pour une compagnie d'assurances. Mais il a pris sa retraite il y a quelques années. Remarquez, il s'occupe. En tout cas, c'est ce qu'il dit. Je me demande pourquoi il n'était pas au rendez-vous. Il semblait l'attendre avec impatience. Où est-ce qu'il peut bien être ?

– C'est une bonne question. » Wada réussit à avaler encore un peu de thé, consciente qu'elle allait devoir tout boire avant de partir. Consciente aussi que plus vite elle partirait, plus vite elle pourrait tenter sa chance dans l'appartement de Caldwell. « J'aimerais bien connaître la réponse. »

Il fallut une autre demi-heure à Wada pour s'extirper de l'appartement des Stapleton. Joan promit de la prévenir dès que Caldwell rentrerait, et lui fit savoir qu'elle se chargerait de lui dire de la contacter lui-même pour lui fournir une explication et lui présenter ses excuses. En attendant, elle se montra fort intéressée par ce que Wada pouvait avoir à lui dire concernant le port du kimono, mais elle fut clairement déçue quand cette dernière lui précisa que ce genre de vêtement n'était absolument pas pratique, et que, précisément pour cette raison, elle ne le portait jamais.

« Mais ça vous irait si bien, ma chère. »

Impossible, vraiment, de ne pas aimer Joan Stapleton. Elle et *Haha* se seraient entendues comme larrons en foire. Pour finir, Wada opéra sa sortie, sauvée par un coup de téléphone qui empêcha son hôtesse de la retenir davantage. Joan agita la main et gratifia Wada d'un sourire quand elle referma la porte.

L'appel tombait à pic. Joan ne donnait pas l'impression d'être partisane de la brièveté au téléphone, il y avait donc peu de chances pour qu'elle regarde par la fenêtre et s'étonne de ne pas voir sa visiteuse s'éloigner dans la rue.

Une fois la porte du n° 4 refermée derrière elle, Wada se précipita en direction de l'escalier conduisant au n° 6.

Elle s'approcha de l'appartement de Caldwell sans bruit, d'un pas précautionneux, glissa la clé dans la serrure et la tourna lentement, puis ouvrit d'un geste hésitant. Elle tendit l'oreille un moment avant d'entrer.

Quand elle referma la porte, s'isolant du reste de la maison, l'atmosphère qui régnait dans l'appartement de Caldwell lui parvint par vagues. La lumière du jour pénétrait sous un angle différent ici

parce que les ouvertures se réduisaient à des lucarnes. Ce détail, ajouté à l'absence de moquette, remplacée par des tapis de tailles diverses jetés sur le plancher, conférait à l'ensemble des allures de mansarde. Ni désordre ni encombrement inutile. L'endroit paraissait à la fois masculin et solitaire, mais sans excès. Caldwell maîtrisait son univers.

En parcourant les pièces avec circonspection, elle guettait la moindre ondulation du plancher sous ses pieds, de peur que Joan entende des craquements au-dessus de sa tête. Mais elle avait toujours eu le pas très léger. Elle se souvenait de Hiko s'émerveillant de sa faculté à marcher sans faire le moindre bruit sur les fameux planchers rossignol du château de Nijo à Kyoto. Discrétion assurée.

Avec son unique fauteuil, face au poste de télévision, le salon lui confirma que Caldwell vivait seul. La cuisine n'était ni d'une propreté maniaque ni d'une saleté repoussante. Une porte à l'arrière donnait accès à l'escalier de secours. Accroché à côté, un calendrier affichait les mots « DENTISTE » et « 10 heures », inscrits sur la ligne correspondant au lendemain. Mais celle-ci avait été barrée. Rien dans la poubelle. Manifestement, Caldwell prévoyait d'être absent au moins plusieurs jours. Des plantes aromatiques poussaient dans des pots sur l'appui de la fenêtre. Basilic, coriandre, origan. La terre était humide. Wada se douta que Joan suppléait à l'arrosage en l'absence du propriétaire. Au moment où elle se détournait, elle surprit le reflet soudain d'un mouvement sur la porte vitrée du four. Mais, quand elle fit volte-face, elle n'aperçut rien d'autre que les arbres et le ciel derrière la fenêtre. Elle en conclut qu'il s'agissait d'un oiseau en vol – pas de quoi s'alarmer.

L'étape suivante, c'était le bureau, équipé d'une table, d'un ordinateur, d'un téléphone fixe, de rayonnages surchargés de livres, d'un meuble de rangement à deux tiroirs et d'une pile de cartons dans un coin, surmontée d'un amas de papiers.

Wada cliqua sur la souris, mais l'ordinateur resta muet. Il avait été débranché : autre signe, s'il en était, que Caldwell s'attendait à ce que sa visite à Londres ne se résume pas à un aller-retour dans la journée. Les tiroirs du bureau ne contenaient que de la papeterie : stylos, enveloppes, trombones, agrafeuse et calculette. Elle essaya d'ouvrir le premier tiroir du meuble de rangement, mais il était fermé à clé et celle-ci n'était visible nulle part.

Une petite lumière rouge clignotait sur le téléphone. Un message en attente. Wada appuya pour l'écouter.

« *Vous avez un nouveau message. Nouveau message reçu aujourd'hui à 9 h 29.* »

« *Marty, Miranda à l'appareil. Nick Miller me dit que tu ne t'es jamais pointé au rendez-vous que tu lui avais fixé. Ça va ? Tu sais que si tu as*

besoin d'aide, je suis là. Rappelle-moi dès que tu auras ce message. »

Miranda ? Nick Miller ? Sans doute des amis. La messagerie lui fournit le numéro de Miranda, qu'elle enregistra sur son portable. Puis, au moment où elle éteignait l'appareil, elle remarqua un bloc-notes à spirale posé à côté du téléphone de Caldwell. Un numéro commençant par deux zéros était inscrit au crayon sur la feuille du dessus, qu'elle arracha et fourra dans sa poche.

Elle jeta ensuite un coup d'œil à la pile de papiers sur les cartons. Des documents d'ordre personnel, apparemment, rien de plus : factures d'eau, d'électricité, relevés de compte bancaire et talons de carte de crédit vieux de plusieurs années.

En fouillant dans la pile, elle mit au jour le dessus d'un des cartons. Soudain, son regard se figea. Quelqu'un avait écrit au stylo-feutre noir : サリン

« Sarin ». En katakana.

Un moment, Wada pensa suffoquer. Elle recula d'un pas sans quitter les caractères des yeux. Elle les avait suffisamment vus dans les articles de journaux consacrés à l'attentat du métro de Tokyo, et plus tard dans ceux qui couvraient le procès de Shoko Asahara et des autres membres de la secte Aum Shinrikyo. サリン. Sarin. La cause de la mort de son mari, et de beaucoup d'autres maris comme lui. Mais c'était si loin, en d'autres lieux et d'autres temps. C'était au Japon. Quel rapport avec Martin Caldwell ? Pour quelle raison cet Anglais avait-il un carton où était inscrit ce mot, qui plus est en *japonais* ?

Elle sortit le carton de la pile et s'accroupit à côté. À l'origine, il avait de toute évidence contenu douze bouteilles de vodka Cossack. Il y avait des bouts de ruban adhésif sur les rabats, et, d'une écriture d'un rouge passé, le slogan *Ban the bomb*. Plus ces trois caractères katakana qui ne pouvaient avoir qu'un sens. Écrits à la main. Par quelqu'un qui connaissait la langue. Caldwell ? Ou bien Peter Evans, le traducteur de Shitaro Masafumi ? Était-ce là ce qui liait Caldwell à Evans ? Ils avaient donc été amis ?

Wada ouvrit les rabats et jeta un œil à l'intérieur. Le carton était rempli de papiers et de documents qu'elle commença à feuilleter. Des tas de coupures de journaux photocopiées remontant aux années 1970, pour la plupart des articles issus du *Western Morning News* et signés par un reporter du nom de Barry Holgate. Il y en avait beaucoup trop pour tout enregistrer d'un seul coup d'œil, mais quelques mots lui sautèrent aux yeux : « gaz neurotoxique », « guerre chimique », « sarin ». Plusieurs des titres mentionnaient un endroit appelé Nancekuke. Certains des articles incluaient des photos au grain épais de bâtiments industriels dans un lieu isolé en bord de mer et, pour l'un d'eux, la photo d'un écriteau fixé à une clôture grillagée : « MINISTÈRE DE LA DÉFENSE, CENTRE DE RECHERCHES DE

NANCEKUKE, PERMIS D'ENTRER OBLIGATOIRE, PHOTOS INTERDITES ». Il y avait également une carte, repliée de façon à mettre en évidence une bande côtière avec, surlignées, les pistes d'un aérodrome près d'un village appelé Porthtowan.

Tandis que Wada continuait à piocher dans les papiers, elle tomba sur une pochette Kodak jaune de photos, glissée entre les documents au milieu du carton. Elle la sortit et l'ouvrit. Une liasse de clichés, légèrement fanés. À en juger par l'âge des gens, leurs coiffures et leurs vêtements typiques des années 1970, Wada estima qu'il s'agissait de photos de Caldwell et de ses amis à l'époque où ils étaient étudiants – des membres de la communauté, peut-être, qui, d'après Joan, avaient vécu dans la maison, quand Caldwell faisait ses études. Partant de là, il se pouvait que l'un d'eux fût Peter Evans. Il était impossible, en revanche, de dire lequel.

Certains clichés avaient manifestement été pris dans le jardin du 18 Barnfield Hill. Wada reconnut la maison à l'arrière-plan. Sur l'un d'eux, un groupe de dix personnes se tenait devant la porte d'entrée : quatre jeunes hommes et quatre jeunes femmes. L'une d'elles était d'une beauté spectaculaire, avec de longs cheveux blonds et un regard franc et lumineux. Les autres ne manquaient pas d'attrait, ne serait-ce que par leur jeunesse, mais celle-là sortait nettement du lot. On la retrouvait sur plusieurs des photos, dont une demi-douzaine prises lors d'un pique-nique au bord de la mer, quelque part sur une large plage de sable, bien des années auparavant, avec une lumière qui se faisait de plus en plus douce et rare à chaque cliché, à mesure que le soir avançait.

Wada remarqua soudain la présence d'un objet qui avait été glissé dans la pochette au milieu des photos. À sa grande surprise, elle constata qu'il s'agissait d'une clé USB. Une minuscule étiquette y était collée, sur laquelle il était écrit, d'une main minutieuse, *Facetrail*.

Wada louchait sur le mot, sidérée, quand le téléphone sonna, si fort dans le silence de l'appartement qu'elle en sursauta. Elle se retourna pour le regarder. Que faire ? Attendre qu'on laisse un message ? Elle allait patienter jusqu'à ce que le répondeur se déclenche.

Mais elle changea d'avis juste à temps. Tout en glissant la clé dans la poche de son pantalon, elle s'approcha du bureau et souleva l'appareil.

Elle s'abstint de parler. Et au début, son correspondant en fit autant. Finalement, une voix masculine se fit entendre à l'autre bout du fil.

« Martin ? »

Elle ne répondit pas.

« Martin, vous êtes là ? Nick Miller à l'appareil. Mais, bon sang, qu'est-ce qui s'est passé hier après-midi ? Où étiez-vous ? »

Wada ne répondit rien.

« Vous allez vous décider à parler, Martin ? Vous aviez dit en avoir l'intention. Alors, à quoi rime ce silence ? »

Wada ne disait toujours rien.

« C'est bon, je raccroche, OK ?

– Non ! » s'exclama Wada instinctivement.

Elle ne pouvait laisser passer l'occasion d'apprendre quelque chose d'utile de son correspondant.

« Qui est à l'appareil ?

– Dites-moi…, répondit-elle, interrompue par un bruit quelque part dans l'appartement qui détourna momentanément son attention, avant qu'elle décide de poursuivre la conversation. Dites-moi d'abord qui vous êtes.

– Je vous ai déjà donné mon nom.

– Comment connaissez-vous Martin Caldwell ?

– C'est un vieil ami de ma défunte mère. Attendez une seconde. Vous êtes japonaise ? À vous entendre, on le dirait bien.

– Vous avez raison, répondit-elle, hésitante. En effet.

– Vous êtes la Japonaise que Martin était censé rencontrer à Londres cette semaine ?

– Hier. Il était censé me voir hier.

– Moi aussi. Comment vous appelez-vous ?

– Mimori Takenaga, dit-elle doucement, convaincue qu'elle devait continuer à faire semblant si elle voulait progresser dans son enquête.

– Vous êtes donc la femme qui essaie d'identifier l'Anglais que votre père, décédé depuis, a employé à Londres en 1977 ?

– Oui. Peter Evans.

– À moins que ce soit Peter Ellery. Qu'est-ce que vous fabriquez à répondre au téléphone de Martin ? »

La ligne fut soudain coupée.

Plus de tonalité. Rien. Comme si…

Une ombre tomba sur Wada quand elle se tourna vers la porte. Un homme se tenait face à elle, grand, voire très grand dans la mesure où il était japonais. Il était maigre, pour ne pas dire décharné, la peau tirée sur la mâchoire et le front. Ses yeux étaient si sombres qu'on les aurait dits noirs, à l'image de ses cheveux coupés en brosse. Il était également vêtu de noir : un jean et un sweat. Il tenait le câble du téléphone dans sa main droite. Il le jeta par terre tout en fusillant Wada du regard, avant d'écraser la prise du pied, la réduisant en miettes.

« Qui êtes-vous ? demanda Wada, un léger tremblement dans la voix, dont elle espéra que l'homme ne le remarquerait pas. Comment êtes-vous entré ?

– Et vous, qui êtes-vous ?

– Mimori Take…

– Non. Vous êtes Wada. À la solde de Kodaka. »

Fini le double jeu. Il savait qui elle était. Et il savait sans doute aussi pourquoi elle était là. Et il lui bloquait l'unique issue. Tandis qu'elle l'observait, le regard de l'homme s'égara vers le carton au milieu de la pièce. Celui sur lequel était écrit en japonais le mot « sarin ».

Il posa de nouveau les yeux sur elle.

« Dites-moi ce que vous savez de Martin Caldwell.

– Je ne sais rien.

– Il vaudrait mieux pour vous que ce soit vrai.

– Ça l'est. »

Il s'avança dans sa direction. Elle l'évita en reculant vers le bureau. Il fit un pas sur la droite, elle en fit un sur la gauche. Droite. Gauche. Il s'empara soudain du bord du bureau qu'il souleva et fit basculer sur le côté.

Le bureau retomba sur son plateau dans un grand fracas, envoyant valser la poussière. Plus rien ne les séparait, maintenant. Elle se pencha pour saisir la lampe qui était tombée à ses pieds. Mais au moment où elle se relevait en la brandissant pour se défendre, il se précipita sur elle, lui encerclant la gorge d'une main et la repoussant contre le mur, tandis que de l'autre, il essayait de lui arracher la lampe.

« Où est le dossier Nishizaki de Kodaka ? gronda l'homme, plongeant les yeux dans ceux de Wada comme s'il devait y trouver la réponse.

– Je… j'ignore tout… d'un dossier Nishizaki.

– Où est-il ? »

Elle tenait toujours la lampe à la main. Lorsqu'il l'avait écartée la première fois, son assaillant avait paru ne pas juger qu'elle représentait une menace – pas plus que Wada elle-même. Mais celle-ci n'était pas aussi faible qu'il semblait le croire. Elle leva son arme improvisée d'un geste rapide et lui abattit le pied en métal sur la tempe.

Il poussa un cri. Ses yeux s'agrandirent de douleur et de colère. La prise qu'il avait sur elle se relâcha juste assez pour permettre à Wada de se libérer. Elle voulut courir vers la porte, mais il la coupa dans son élan en l'attrapant par une cheville pour lui faire perdre l'équilibre.

Elle tomba. Un des pieds du bureau renversé se trouvait juste devant elle. En se voyant précipitée dans sa direction, elle sut que sa tête allait le heurter.

Le choc l'assomma. Elle sombra dans les ténèbres.

Elle ne resta pas longtemps inconsciente. Elle reprit connaissance dans un état cotonneux, allongée en travers du bureau renversé, le dos

coincé contre un des pieds, son sac cloué sous elle. L'homme était devant elle mais ne la regardait pas, trop occupé à fouiller dans le carton étiqueté « sarin », à la recherche de Dieu sait quoi.

À ce moment-là, on frappa un grand coup à la porte d'entrée, et elle entendit crier une voix masculine. Wally Stapleton, sans doute.

« Ouvrez cette porte. Je sais que vous êtes ici. Vous avez pris la clé. Ouvrez immédiatement. »

L'homme cessa de fourrager pour jeter un coup d'œil vers la porte. Peut-être regrettait-il déjà d'avoir envoyé valser le bureau aussi bruyamment. Ce qui avait averti les Stapleton non seulement de la présence de Wada dans l'appartement, mais aussi de la sienne.

« J'appelle la police si vous n'ouvrez pas. J'ai mon téléphone à la main et je fais le 999 si vous n'obtempérez pas tout de suite. »

L'homme grogna, exaspéré. Manifestement, il ne s'attendait pas à un tel contretemps. Il sortit de la poche de son jean un sac poubelle et le secoua pour l'ouvrir. Il vida le contenu du carton dans le sac avant de s'emparer de l'ordinateur qui gisait écran sur le sol et de le fourrer lui aussi dans le sac. Wada restait allongée, complètement immobile : avec un peu de chance, il en déduirait qu'elle était toujours inconsciente. Les coups sur la porte redoublaient d'intensité.

« C'est bon, vous l'aurez voulu. Je compose le 9… 9… 9. »

Le sac se déchira dès que l'homme le souleva. Certains des documents, dont la pochette de photos, se répandirent sur le sol. Il poussa un autre grognement d'exaspération. Coinçant le sac déchiré sous son bras, il se pencha pour récupérer les photos, mais dédaigna le reste et se précipita hors de la pièce sans un regard pour Wada. Elle le vit tourner pour entrer dans la cuisine et se dit qu'il avait dû pénétrer dans l'appartement par l'échelle d'incendie.

Wally Stapleton continuait à parler de l'autre côté de la porte, mais d'un ton plus posé. Wada se redressa et sentit aussitôt une douleur violente à la tête. Quand elle effleura la blessure, elle constata qu'elle était à vif et qu'elle avait du sang sur les doigts. Elle fut prise de vertige tandis qu'elle se relevait pour se remettre en mouvement.

Elle trébucha à plusieurs reprises et dut prendre appui sur le mur pour regagner le hall d'entrée. Mais Wally parlait toujours quand elle ouvrit la porte.

À l'instant où il la vit, cependant, il redevint silencieux.

« Je suis venue aussi vite que j'ai pu, dit-elle d'une voix rauque.

– Ne quittez pas », dit Wally dans son téléphone. Il était râblé, grisonnant là où il lui restait encore quelques cheveux, l'air pugnace. « Mais bon sang, qu'est-ce qu'il se passe ? demanda-t-il en examinant Wada, sourcils froncés. Comment vous vous êtes fait cette coupure à la tête ?

– J'ai été agressée.

– Il y a quelqu'un d'autre dans l'appartement ? dit-il en regardant autour de lui.

– Non. Il s'est enfui par l'échelle d'incendie.

– Putain, dit Wally en portant le téléphone à son oreille. Il y a non seulement une entrée par effraction, mais aussi une agression. Du moins, je crois. C'est un peu… Vous pouvez envoyer quelqu'un ? »

Wada fut de nouveau prise de vertige. Elle se sentit tomber.

La seconde d'après, le bras de Wally était autour d'elle. Elle était lourdement appuyée contre lui, consciente que c'était grâce à lui si elle était encore debout.

« Je crois que l'on va également avoir besoin d'une ambulance », eut-elle le temps de l'entendre articuler au téléphone.

8

La commotion que Wada avait subie ne lui facilita pas les choses quand elle voulut inventer une histoire susceptible de la sortir des griffes de la police du Devon et de la Cornouailles. Mais le jeune officier qui prit sa déposition eut l'air de la croire sur parole, et le délit qu'elle avait techniquement commis en subtilisant la clé de l'appartement chez les Stapleton sembla de moindre importance que les questions concernant le cambrioleur qui l'avait agressée. Heureusement pour elle, Joan avait vu l'homme s'enfuir, un gros sac noir sous le bras, avec une précision telle qu'elle n'avait pas pu rêver, et les signes d'une entrée par effraction dans la cuisine de Caldwell depuis l'échelle d'incendie ainsi que le chaos qui régnait dans le reste de l'appartement parlaient d'eux-mêmes.

Wada prétendit, non sans raison, qu'elle n'avait aucune idée de l'identité de son agresseur. Elle se garda bien d'ajouter qu'elle n'avait en revanche que peu de doutes quant à celle de l'homme pour lequel il travaillait. Elle s'en tint au nom qu'elle avait fourni, et par chance le policier ne demanda pas à voir son passeport. Par chance également, elle se souvint du nom de l'hôtel de South Kensington où elle et Hiko étaient descendus lors de leur lune de miel en 1994 et prétendit que c'était là qu'elle séjournait. Il était peu probable que la police vérifie ses dires. Celle-ci se montrait beaucoup plus préoccupée de faire circuler la description qu'avait livrée Wada de son agresseur et de la laisser se remettre à l'hôpital.

Elle inventa une histoire selon laquelle elle avait contacté Caldwell par Internet du fait de l'intérêt qu'ils manifestaient tous les deux pour l'histoire de la production du sarin, elle, en raison de la mort de son mari lors de l'attentat dans le métro de Tokyo en 1995, lui, en vertu de connaissances sur le sujet qu'il avait promis de partager avec elle s'ils se rencontraient. Autant qu'elle puisse en juger, le policier goba son récit sans broncher. D'ailleurs, pourquoi l'aurait-il mis en doute ? Wada savait très bien jouer les charmantes innocentes quand il le fallait, et sa blessure au front ne faisait que lui faciliter la tâche. Il finit

par s'excuser auprès d'elle pour l'agression qu'elle avait subie dans un quartier d'ordinaire si tranquille. Attitude qu'elle trouva, non sans ironie, on ne peut plus japonaise.

Le médecin qui l'examina à l'hôpital diagnostiqua une commotion cérébrale, ce qui expliquait sa sensation de vertige et cette étrange impression à chacun de ses déplacements de sentir son cerveau en léger décalage par rapport aux mouvements de son corps. Elle passa une IRM, sa blessure fut pansée, des antalgiques prescrits, et on l'informa qu'elle serait gardée en observation jusqu'au lendemain. La police aurait peut-être d'autres questions à lui poser, mais le médecin ne voyait rien, en dehors d'une aggravation soudaine de son état, qui pourrait empêcher sa sortie à ce moment-là.

L'indignation des Stapleton devant la façon dont elle avait profité de leur hospitalité avait fait place à la compassion. C'était une étrangère dans un pays inconnu, elle avait perdu son mari dans des circonstances abominables, ne pensait pas à mal quand elle avait pris la clé, et ce qui était arrivé n'était pas sa faute. Ils lui assurèrent qu'ils encourageraient la police à se montrer compréhensive à son égard. Et s'ils pouvaient faire quoi que ce soit pour l'aider à sa sortie de l'hôpital…

« C'est vraiment trop aimable », leur dit-elle. Elle le pensait sincèrement. Après tout, elle leur avait menti… et continuait à le faire. Elle le reconnaissait avec tristesse, mais il lui était impossible de leur avouer – et encore plus à la police – la vérité. Un tel aveu exigerait d'elle qu'elle parle de la clé USB Facetrail qui aurait si facilement pu finir entre les mains de son agresseur. Peut-être était-ce ce qu'il cherchait avant tout. Maintenant, c'était elle qui l'avait. Et elle avait bien l'intention de la garder. S'il y avait là des pistes à suivre, ce serait elle qui s'en chargerait. Il était hors de question de laisser quelqu'un d'autre le faire à sa place.

Alors qu'elle était dans son lit d'hôpital, dans une salle pratiquement déserte en cette fin d'après-midi, elle essaya tant bien que mal, entre des périodes de somnolence imprévisibles, de réfléchir à la prochaine étape. Pour lire le contenu de la clé, elle avait besoin de son ordinateur portable, mais elle l'avait laissé à Londres. Il en allait autrement, en revanche, pour le numéro de téléphone inscrit sur le bloc-notes de Caldwell. Sortant son portable du casier jouxtant son lit, elle appela le numéro.

« Hôtel Arnarson. »

Une voix d'homme, un anglais parlé avec un accent étranger.

« Vous êtes… un hôtel ? demanda Wada à voix basse.

– Pardon ?

– C'est à un hôtel que je m'adresse ? répéta-t-elle en élevant un peu

la voix.

– Oui, évidemment.

– Et vous êtes… où ?

– À Reykjavik.

– Reykjavik… en Islande ?

– Évidemment. »

L'homme commençait à s'énerver.

Wada réfléchit aussi rapidement qu'elle le pouvait, tout en constatant qu'elle n'était pas aussi vive que d'habitude.

« Ah, je crois qu'un ami à moi séjourne actuellement chez vous. Il s'appelle Martin Caldwell.

– M. Caldwell ? Un Anglais ?

– Oui.

– Il a séjourné chez nous, effectivement, mais il est parti il y a deux jours. »

Ça alors ! Que faisait Caldwell en Islande la veille du jour où il devait la rencontrer – ainsi que Nick Miller, apparemment – à Londres ? Wada ne voyait pas ce que cela pouvait signifier.

« A-t-il dit… où il allait ?

– Je n'étais pas de service au moment où il est parti. Il est peut-être rentré en Angleterre. »

Oui, peut-être, mais comment le savoir ? « Est-ce qu'il a… », commença Wada avant de s'interrompre quand un homme apparut au pied de son lit. Ce n'était pas un médecin. Il ne portait pas de blouse blanche. Difficile de dire ce qu'il était exactement. Un officier de police en civil ? Non, trop âgé, certainement. C'était un homme maigre d'au moins soixante-dix ans, aux vêtements fripés, légèrement voûté, chauve et portant des lunettes, mais néanmoins vif et doté d'un regard perçant. Sa veste en tweed et son pantalon de velours côtelé flottaient autour de lui comme s'il avait perdu pas mal de poids depuis qu'il les avait achetés, même si manifestement cela ne remontait pas à un passé récent.

« Excusez-moi, je rappellerai, dit-elle avant de raccrocher.

– Je ne voulais pas déranger, dit le visiteur. Cela vous ennuie si je reste ? L'infirmière semblait penser que rien ne s'opposait à ce que je m'entretienne avec vous. Ils me connaissent bien, ici. Je suis… un habitué, si l'on peut dire.

– Un habitué de quoi ? demanda Wada, l'air soupçonneux.

– Des visites, voyez-vous. Les malades un peu esseulés aiment bien bavarder avec quelqu'un de temps à autre. Je fais de mon mieux pour leur venir en aide. Heureux de voir que vous êtes suffisamment rétablie pour… euh… passer des coups de téléphone.

– Je n'ai aucune envie de "bavarder", merci, monsieur…

– Holgate. Barry Holgate », dit l'homme avec un sourire

énigmatique avant d'étudier un moment la réaction de son interlocutrice, puis d'ajouter : « Je pense que ce nom ne vous est pas totalement étranger. »

C'était le cas, en effet. Il s'agissait du reporter qui avait écrit la plupart des articles de journaux conservés par Caldwell.

« Oui, vous êtes journaliste, monsieur Holgate.

– Journaliste à la retraite, en fait, même si je travaille encore à l'occasion en free-lance, quand je ne suis pas visiteur d'hôpital. Un mot de votre part et je disparais. Ou vous pouvez aussi me faire sortir d'ici *manu militari* en tirant sur le cordon rouge derrière votre lit. Mais vous n'avez pas l'intention de faire quoi que ce soit de ce genre, je me trompe ? Ça vous dérange si je m'assieds ? » Sans attendre de réponse, il prit place sur une chaise à côté d'elle. « J'ai toujours des contacts dans la police. C'est par eux que j'ai eu connaissance du remue-ménage qui s'est produit au 18 Barnfield Hill. Et je me suis dit que je pourrais venir vous voir.

– Pourquoi ?

– Parce que la collection de coupures de journaux de Caldwell datait de la fin des années 1970, d'après votre déposition, et que par conséquent mon nom devait figurer sur la plupart d'entre elles. Exact ?

– Oui, c'est juste.

– Cet épisode, en ce qui me concerne, est une affaire non aboutie. Et j'espérais un peu, Mme Takenaga, que… vous pourriez me dire ce que manigance Caldwell.

– Je n'ai aucune idée de ce qu'il manigance, comme vous le dites.

– Non, vous ne me ferez pas avaler ça. Vous êtes venue de très loin pour le rencontrer.

– Mais en pure perte. »

Holgate poussa un soupir avant de se pencher en avant et de frotter ses grosses mains l'une contre l'autre.

« Écoutez, nous pourrions peut-être nous aider mutuellement.

– De quelle manière ?

– Vous me dites ce que vous savez en échange d'informations de base qui peuvent vous manquer.

– Quel genre d'informations ?

– Ah, vous ne me facilitez guère la tâche, Mme Takenaga. On m'a dit que vous aviez perdu votre mari lors de l'attentat au sarin dans le métro de Tokyo en 1995.

– Oui, c'est exact, dit-elle en le regardant bien en face.

– Mes condoléances.

– Merci.

– Terrible épreuve que vous avez vécue là.

– En effet. Les journalistes qui sont venus me voir à l'époque ont dit,

eux aussi, vouloir m'aider. Mais j'ai vite compris qu'ils ne faisaient que profiter de moi. Pour eux, j'étais simplement un bon sujet d'article.

– Ouch ! s'exclama Holgate, en grimaçant ouvertement. Ma foi, je dois bien reconnaître que ma profession n'a pas la meilleure des réputations.

– Vous pourriez améliorer la vôtre, monsieur Holgate.

– De quelle façon ?

– En me parlant, par exemple, de Nancekuke. Et des personnes qui habitaient au 18 Barnfield Hill en 1977.

– Nancekuke… Vous n'en avez jamais entendu parler ?

– Non, jamais. Jusqu'à aujourd'hui.

– Eh bien, c'était un aérodrome militaire situé sur la côte de la Cornouailles, dont on a fait après la guerre une usine de production de gaz neurotoxique. Il se trouve à environ cent cinquante kilomètres d'ici. Le site a été nettoyé, et il n'en reste pas grand-chose aujourd'hui. Il avait été choisi au départ pour son isolement : pas de grosses agglomérations à proximité susceptibles d'être menacées en cas d'accident, et une haute probabilité pour que le gaz répandu dans l'air à la suite d'une fuite éventuelle soit emporté au-dessus de la mer. On y a produit du sarin tout au long des années 1950. L'usine a ensuite continué à fonctionner en tant que centre d'expérimentation, produisant de petites quantités d'agents chimiques jusqu'à la fin des années 1970, pour finalement fermer en 1980. Rien de ce que je viens de dire ne relève d'informations officiellement disponibles du temps de son exploitation, vous comprenez. C'est par la suite que ça a commencé à se savoir. Si bien que, à l'époque où j'écrivais ces articles et où Martin Caldwell et ses amis activistes distribuaient des tracts aux vacanciers dans les bouchons estivaux sur l'A30 – l'autoroute qui mène en Cornouailles – en signe de protestation contre ce qui se passait à Nancekuke, ce qui s'y passait vraiment n'était que matière à rumeurs et à conjectures. Je suppose qu'on pourrait avancer que ce sont ces mêmes rumeurs et ces mêmes conjectures qui ont causé la mort de deux de ses amis en juin 1977.

– Comment cela ?

– Plusieurs employés de l'usine étaient morts, disons… dans des circonstances non élucidées. Et un bon nombre d'autres avaient été licenciés à la suite de sérieux troubles nerveux. Il était clair qu'il se passait quelque chose de sinistre par-delà la clôture de sécurité. J'ai commencé à fouiner ici et là. Peut-être que je suis en partie responsable des idées qui ont ensuite germé dans la tête de quelques jeunes idéalistes. Mais il s'agissait d'une histoire véridique, qui méritait d'être creusée. Un ex-employé de Nancekuke très remonté m'a fourni des renseignements pour le moins alarmants, mais pour l'essentiel je n'ai pas été autorisé à en faire état dans mes articles. J'ai

découvert plus tard que cet homme avait aussi été en contact avec Peter Ellery et Alison Parker, deux des colocataires de Caldwell au 18 Barnfield Hill – les deux qui sont morts. Je pense que ce sont ces révélations qui les ont poussés à passer à l'action.

– Quel genre d'action ?

– Difficile de le savoir exactement. Mais peut-être une tentative d'effraction pour pénétrer dans l'enceinte de Nancekuke. Le corps d'Alison Parker a été rejeté par la mer à Porthtowan, à moins d'un kilomètre et demi du site. Celui de Peter Ellery n'a jamais été retrouvé. Les deux jeunes gens avaient été vus, en compagnie de Caldwell, dans un pub de Towan Cross situé à un kilomètre environ à l'intérieur des terres, et ce dans la soirée précédant leur disparition. Quant à cet ex-employé de Nancekuke dont je parlais, Tom Noy, il habitait à Mount Hawke, à deux pas de Towan Cross. Aucune coïncidence là-dedans. Ce qui s'est réellement passé, comment ils sont morts, je l'ignore. Noyade accidentelle ? Confrontation fatale avec les services de sécurité de la base ? Je n'ai jamais été certain que Caldwell connaisse le fin mot de l'histoire. Mais une chose est sûre : il n'a jamais cessé d'essayer de percer le mystère, ce que votre voyage depuis le Japon tend à confirmer. Alors, allez-vous me dire ce que vous espériez apprendre de lui ? Ou ce que, d'après vous, il espérait, lui, apprendre de vous ?

– Il m'a dit qu'il avait des informations sur celui qui avait donné à Shoko Asahara, le chef d'Aum Shinrikyo, des détails sur la fabrication du sarin. » Wada se demanda si Holgate n'allait pas mettre en doute son explication, mais elle soupçonnait qu'il ne savait pas grand-chose de la façon dont la secte fonctionnait. « J'espérais qu'il me renseignerait sur d'autres personnes susceptibles d'avoir été responsables de la mort de mon mari.

– Je suis surpris que Caldwell ait pu établir une relation entre Nancekuke et l'attentat de Tokyo.

– Le point commun, c'est le sarin, monsieur Holgate.

– Quand même, il faut un gros effort d'imagination, non ? Il reste, poursuivit le journaliste en fronçant les sourcils, que Caldwell est introuvable. Et l'homme dont vous avez dit à la police qu'il avait volé son ordinateur était japonais, c'est bien ça ?

– En tout cas, il en avait l'air.

– L'histoire prend une tonalité nettement japonaise. Que pouvez-vous me dire d'autre ?

– Rien, j'en ai peur. Mais vous, vous pourriez m'en dire plus sur les autres résidents du 18 Barnfield Hill. Y avait-il parmi eux une dénommée Miranda ?

– Oui, acquiesça Holgate après un brusque haussement de sourcils. Miranda Cushing. Baronne Cushing, pour lui donner le titre qu'elle

porte aujourd'hui. Si j'avais su à l'époque qu'elle se ferait un nom dans le monde de la politique et finirait à la Chambre des lords, je me serais davantage intéressé à elle. Mais comment avez-vous…

– Il y avait un message d'elle sur le téléphone de Caldwell.

– Ça m'étonne qu'ils soient encore en contact. Que disait le message ?

– Que Caldwell ne s'était pas présenté à un rendez-vous prévu – à Londres, semblait-il – avec un certain Nick Miller. Et Miranda voulait savoir pourquoi.

– Miller ? Un des autres résidents s'appelait Miller, je crois. Une fille. Je ne me souviens pas de son prénom.

– Ça m'a plutôt l'air d'un prénom masculin. »

Wada ne jugea pas utile d'expliquer comment elle pouvait être sûre que Nick Miller était un homme.

« Oh, mais de nos jours vous ne pouvez pas juger à coup sûr du sexe d'une personne d'après son prénom, madame Takenaga. Du moins pas dans ce pays. Et puis… ce Nick pourrait être son mari, après tout. »

Ou son fils, songea Wada, sans aucune intention de le dire à voix haute.

« Tout cela n'en suggère pas moins, poursuivit Holgate, qu'il est en train de se passer quelque chose qui a ravivé des souvenirs vieux d'une quarantaine d'années. Je donnerais cher pour savoir de quoi il retourne.

– Et moi donc.

– Je parierais que vous en savez davantage que moi sur la question, madame Takenaga, dit le journaliste en la fixant d'un œil inquisiteur.

– Je ne vois pas ce qui pourrait vous le faire penser.

– L'intuition.

– Le flair du journaliste ?

– Si vous voulez, oui, soupira Holgate. Mais dites-moi, qu'allez-vous faire maintenant ?

– Rentrer au Japon, j'imagine. Si Caldwell… ne réapparaît pas.

– Non, vraiment ? Vous abandonneriez la partie ? D'un coup, comme ça ?

– Je n'ai pas d'autre choix, si ?

– Je pourrais peut-être vous aider, madame Takenaga. Mais il faudrait que vous soyez plus… franche avec moi. Plus bavarde.

– Je n'ai pas pour habitude d'être "bavarde" avec des gens que je connais à peine, monsieur Holgate.

– Particulièrement quand ils sont journalistes ?

– Ma foi… c'est ce que vous êtes, dit-elle avec un sourire. Vous me l'avez dit vous-même. »

Il soupira de nouveau, puis sortit son portefeuille et en extirpa une carte qu'il posa sur le petit meuble à côté du lit.

« Désolé, elle est un peu défraîchie. Il y a longtemps que je ne m'en suis pas fait imprimer de nouvelles. Mais vous y trouverez mes coordonnées. Et j'espère vraiment que vous vous en servirez. Quand vous serez prête.

– Pourquoi le ferais-je ?

– Pour discuter de la direction que vous allez prendre maintenant. Parce que je doute fort que vous retourniez tout de suite au Japon.

– Écoutez, je suis fatiguée. J'aimerais rester seule.

– Pas de problème, dit-il en se levant. Merci pour la conversation, d'autant que vous aviez clairement manifesté l'intention de ne pas vouloir bavarder. »

Pour Nick, la journée avait été une nouvelle fois pleine de frustrations. Il n'avait pas avancé sur son tableau après avoir bêtement décidé de faire une dernière tentative pour contacter Caldwell. Tout ce qu'il y avait gagné, c'était une brève conversation téléphonique avec Mimori Takenaga, la Japonaise que celui-ci était censé retrouver à Londres. Elle avait répondu au téléphone depuis l'appartement de Caldwell à Exeter, ce qui lui avait paru incompréhensible. Et elle n'avait pas dit grand-chose avant que la ligne soit brusquement coupée. Il n'y avait pas eu d'appel depuis. Bon sang, qu'est-ce que tout cela pouvait signifier ?

Ce soir-là, il devait rejoindre Mike Bennett, un ancien camarade d'université maintenant avocat, pour une de leurs soirées mensuelles autour d'un verre. Le lieu du rendez-vous était, comme à l'accoutumée, un pub très select donnant sur Blackheath Common. Nick essaya bien de se sortir Caldwell de la tête pour se concentrer sur l'exposé assez divertissant que lui faisait Mike des complications d'un procès en diffamation dont il venait de s'occuper, mais ses pensées ne cessaient de le ramener au vieil homme. Ce qui n'échappa pas à l'attention de son interlocuteur. Et Nick finit par lui révéler le mystère qui avait récemment fait irruption dans sa vie.

« Tu ne vas pas pouvoir te résigner à laisser les choses en l'état, n'est-ce pas ? dit Mike quand il eut terminé.

– J'ai pas tellement le choix, si ?

– Tu pourrais toujours faire comme cette Takenaga.

– C'est-à-dire ?

– Aller débusquer le type. Après tout, tu sais où il habite, non ?

– Oui, mais…, commença Nick, avant de laisser ses mots se perdre dans le silence.

– Exactement, enchaîna Mike en levant un sourcil moqueur. Mais quoi ? »

Sa joute verbale avec Holgate avait épuisé Wada. Elle aurait bien

voulu lui en demander davantage, mais cela n'aurait fait que le pousser à croire qu'elle lui cachait quelque chose. Sa méfiance profondément ancrée envers les journalistes rendait improbable le fait qu'elle se confie un jour à lui. Pourtant… L'une des maximes favorites de Kodaka – « Sait-on jamais ? » – lui revint en mémoire, et elle sourit au souvenir de la manière dont il l'aurait prononcée. Elle avait toujours du mal à croire qu'elle n'entendrait plus le son de sa voix. Mais c'était ainsi. Elle salua son conseil posthume d'un petit signe de tête et glissa la carte de Holgate dans son sac.

La clé USB Facetrail y était aussi soigneusement rangée. Elle était impatiente d'en connaître le contenu, mais ne pouvait le découvrir sans retourner à Londres ou utiliser l'ordinateur de quelqu'un d'autre, ce qu'elle ne se voyait pas faire sans courir de risques.

Pour l'instant, elle n'avait pas d'autre solution que de se servir de son téléphone pour consulter l'entrée « *facetrail* » sur Internet. Elle tomba directement dessus. À en croire le site, Facetrail – « Reconnaissance faciale » – proposait un service de recherche de personnes disparues. Il recourait soit à une photographie existante, soit à un portrait ressemblant à la personne disparue pour draguer des millions d'images en ligne, à la recherche d'une correspondance. Il prétendait disposer d'algorithmes de pointe qui le rendaient beaucoup plus performant que n'importe quel service comparable. Il se vantait, en fait, d'être à toute épreuve. *Si la personne que vous recherchez est vivante et qu'il en existe une image, nous la trouverons pour vous.* Caldwell avait-il essayé de retrouver quelqu'un ? Ça en avait tout l'air. Mais qui ? Peut-être la réponse se trouvait-elle sur la clé ? Et peut-être que celle-ci expliquait son départ pour l'Islande.

Tant de questions. Wada les ressassait sans parvenir à les sérier. Un passage par les toilettes lui apprit qu'elle était encore groggy et qu'elle n'avait toujours pas retrouvé son équilibre. Une douleur sourde persistait dans sa tête malgré les antalgiques. Sa faiblesse l'exaspérait, mais malgré ses efforts elle était incapable de la surmonter.

Elle dormait quand on lui apporta son dîner et se rendormit aussitôt après l'avoir terminé. Son corps avait vaincu son esprit. Qu'elle le veuille ou non, elle allait devoir se reposer.

9

À son réveil, Wada se sentait beaucoup mieux. Elle n'avait jamais mis bien longtemps à se remettre d'un accident ou d'une maladie. *Haha* prétendait que cette résilience, Wada la tenait d'elle, même s'il y avait peut-être une autre explication. « Pourquoi est-ce qu'Umiko est déjà debout ? » avait-elle entendu son père demander un jour à la suite d'une mononucléose infectieuse. « Parce que je n'ai pas commis l'erreur d'en faire toute une histoire », avait rétorqué sa mère.

L'heure était encore matinale, le service était calme, et Wada avait les idées claires. Elle sortit de son lit et s'essaya à marcher. Les douleurs et sensations de vertige avaient beaucoup diminué, même s'il lui fallait éviter les mouvements brusques. Elle s'habilla et quitta le service après avoir dit à l'infirmière de garde qu'elle sortait prendre l'air. Cette dernière ne sembla pas remarquer le sac que Wada serrait sous son bras. Pour être honnête, c'est à peine si elle sembla la remarquer tout court. Un phénomène qui, pour Wada, n'avait rien d'inhabituel.

Dehors, plusieurs personnes se pressaient à un arrêt de bus, qui ne lui prêtèrent pas la moindre attention quand elle les rejoignit. L'air était glacial, et la plupart d'entre elles se préoccupaient essentiellement de combattre le froid.

Le bus arriva. Par chance pour Wada, il se rendait à la gare St Davids. Elle monta avec les autres et acheta un ticket.

« Jusqu'au terminus, s'il vous plaît », dit-elle au chauffeur.

Une fois à la gare, il lui fallut attendre encore une demi-heure le train pour Londres. La journée n'allait pas tarder à se terminer au Japon, mais il n'était pas trop tard pour appeler Dobachi. Sa secrétaire lui fit savoir qu'il n'était pas au bureau, tout en lui confirmant l'envoi d'un paquet par courrier express le mardi précédent.

« Il devrait arriver aujourd'hui, Wada-*san*. »

Mais ce n'était pas tout.

« Dobachi-*san* m'a demandé de vous dire, si vous appeliez, qu'il a

mené une enquête sur la cliente de Kodaka-*san*, Mimori Takenaga. Elle vient d'être admise dans une clinique psychiatrique et les visites sont interdites. C'est tout ce qu'il a réussi à trouver.

– Merci. »

Wada se sentit défaillir en raccrochant. Kodaka était mort, peut-être Caldwell l'était-il également, et Mme Takenaga était maintenant sous bonne garde. Ce qui laissait Wada seule, vulnérable et mal équipée pour parer aux éventuelles attaques de ses ennemis. Ce qu'elle pouvait espérer de mieux, c'était que ceux-ci la jugent si mal préparée qu'ils ne se préoccuperaient pas d'elle.

Elle passa ensuite un autre appel à l'hôtel Arnarson à Reykjavik. L'homme qui répondit lui parut un peu plus aimable que celui à qui elle avait parlé la veille au soir. Elle renouvela sa demande concernant Martin Caldwell sans mentionner qu'on l'avait déjà informée de son départ.

« Ah, M. Caldwell. On ne compte plus les gens qui demandent après lui.

– Ah bon ?

– Mais oui. La police aussi s'intéresse à lui.

– A-t-il commis un délit ?

– Ça, je ne pourrais pas vous le dire.

– Pensez-vous qu'il soit encore en Islande ?

– C'est probable, oui. D'après la police, il n'a pas quitté le territoire. Mais… pouvez-vous me donner votre nom ?

– Je suis simplement une amie.

– Bien. Euh, excusez-moi, mais à vous entendre… vous ne seriez pas japonaise ?

– Pourquoi cette question ?

– Une des personnes qui est venue à sa recherche était un Japonais.

– Comment s'appelait-il ?

– Il est resté anonyme. Tout comme vous.

– Il était… grand ?

– Oui, en effet. Plus grand que moi. Et pourtant je ne suis pas petit.

– Merci du renseignement.

– Puis-je… »

Elle mit fin à l'appel et laissa ses yeux s'égarer un moment au loin. Il y avait des travaux de construction en cours sur le terrain à côté de la gare, comme, semblait-il, un peu partout dans Exeter. Mais son regard était fixé sur les collines à l'horizon. Le grand Japonais qui cherchait Caldwell à Reykjavik était forcément l'homme qui était venu chez lui à Exeter. Ce qu'il avait trouvé dans l'ordinateur qu'il avait emporté avec lui avait dû lui apprendre où était parti Caldwell. Mais que pouvait bien faire ce dernier en Islande ?

Le temps qu'elle monte dans le train, elle était complètement

épuisée. L'effort qu'elle avait dû fournir pour quitter l'hôpital et venir jusqu'à la gare l'avait privée de ses dernières forces. À moins que la responsabilité en incombe aux appels téléphoniques. Il y avait tant de choses qu'elle ignorait. Mais elle était bien décidée à en apprendre davantage. Sa détermination l'avait déjà sortie d'affaire jusqu'à présent. Peut-être pouvait-elle encore compter dessus.

Nick se réveilla de bonne heure, lui aussi. Tout en prenant son petit déjeuner, il se demanda s'il devait suivre le conseil de Mike. La question était de savoir s'il pouvait se permettre ce luxe. Il ne semblait pas, en fin de compte, exister un autre moyen de se sortir Caldwell de la tête. Il allait devoir se rendre à Exeter pour voir ce qu'il pourrait trouver.

Le temps était froid mais beau. Dès que l'heure de pointe fut passée, Nick se mit en route. Faire l'aller-retour dans la journée et résoudre ainsi le problème Caldwell, telle était son ambition.

Cela faisait du bien de s'activer. Il ignorait ce qu'il allait apprendre à Exeter. Rien peut-être. Dans ce cas, il saurait au moins qu'il n'y avait rien à attendre. Ce serait une fin en soi.

Wada était certaine de ne pas avoir été suivie depuis l'hôpital. Le cambrioleur chez Caldwell avait semblé plus intéressé par l'ordinateur de celui-ci – et ses photos – que par Wada. Mais elle était consciente de posséder quelque chose – la clé Facetrail – que l'homme avait sans doute également cherché, si bien qu'elle ne pouvait se permettre de baisser sa garde. Il était temps de recourir à certaines des tactiques que lui avait enseignées Kodaka. Elle prit un taxi pour se rendre à la National Gallery depuis Paddington, ressortit presque aussitôt par une autre porte, avant d'emprunter le métro pour aller jusqu'à Russell Square. La remontée sur la rue se faisait par ascenseur, mais elle était à peu près sûre que les autres occupants n'étaient tous que de banals voyageurs.

À l'Envoy Hotel, elle demanda s'il y avait un paquet pour elle. On lui répondit que non. Pour l'instant, en tout cas.

C'était sans importance. Pendant qu'elle attendait l'arrivée du paquet, elle était libre d'examiner le contenu de la clé. Elle pressa le pas jusqu'à sa chambre, où elle reçut un choc.

Le petit coffre de la penderie où elle avait remisé son ordinateur n'était plus dans l'état où elle l'avait laissé. La porte était ouverte, et l'ordinateur avait disparu.

Nick arriva à Exeter à l'heure du déjeuner. Il s'arrêta dans une station-service à l'entrée de la ville pour s'acheter un sandwich avant de se diriger vers le centre, en suivant les indications de son GPS

jusqu'au 18 Barnfield Hill.

C'était une grande villa victorienne en brique rouge dotée de bow-windows. Sa voisine était désormais un cabinet médical, et le no 18 avait été transformé en appartements. Le nom de Caldwell figurait bien à côté de la sonnette de l'appartement no 6. Nick appuya sur le bouton. Sans succès, comme prévu. Il allait devoir trouver quelqu'un prêt à répondre, avant de tenter de lui extorquer des renseignements sur le compte de Caldwell et de sa visiteuse japonaise.

Mais l'occasion ne lui en fut pas donnée. Avant qu'il trouve le temps d'appuyer sur une autre sonnette, la porte s'ouvrit. Un homme chauve et voûté qui devait avoir dans les soixante-dix ans, vêtu d'une veste en tweed et d'un pantalon de velours, franchit le seuil avant de s'arrêter net. Il dévisagea Nick avec curiosité.

« Vous cherchez quelqu'un ?

– Martin Caldwell.

– Bienvenue au club. Il est décidément très demandé.

– Vous le connaissez ?

– Un peu. Je viens de parler de lui à ses voisins. Il aurait, semble-t-il, disparu. Je suis journaliste. Ou du moins je l'étais. Je suis à la retraite maintenant. La première fois que j'ai rencontré le personnage, dans les années 1970, il vivait ici comme étudiant. Je m'appelle Barry Holgate.

– Nick Miller, répondit celui-ci en lui serrant la main.

– *Miller* ? interrogea Holgate, dont les yeux brillèrent soudain derrière ses lunettes. Vous êtes le type que Caldwell était censé rencontrer à Londres il y a deux ou trois jours.

– Comment le savez-vous ?

– C'est Mme Takenaga qui me l'a dit. Elle a écouté un message sur le téléphone de Marty hier, apparemment. Et devinez de qui ? De la baronne Cushing en personne.

– Vraiment ? Mme Takenaga est ici ?

– Je crains que non. En fait, elle aussi a disparu. Elle a quitté l'hôpital de bonne heure ce matin après avoir signé une décharge. Plus exactement, elle est partie sans rien dire.

– *L'hôpital ?* Mais qu'est-ce qu'elle faisait là-bas ?

– C'est une longue histoire.

– J'ai tout mon temps, vous savez.

– Et moi tout le mien pour vous la raconter. C'est une affaire étrange, mais attendez… Vous me rappelez quelqu'un, ajouta Holgate après avoir regardé Nick de plus près.

– Ma mère, peut-être. Elle vivait ici elle aussi, à l'époque. Caroline Miller.

– Non, pas elle. C'est… Vous êtes né en quelle année ?

– 1978.

– Ah, ah.

– Vous pensez peut-être à mon père ? Geoff Nolan. »

Nick n'avait pas vu beaucoup de ressemblance avec l'unique photo qu'il possédait de ce dernier, mais quelque chose lui avait peut-être échappé.

« Geoff Nolan ? répéta Holgate en se frottant le menton, l'air pensif. Voilà qui est intéressant.

– Pas vraiment, non », répondit Nick.

Mais l'expression de Holgate démentait ses propos.

« Pourquoi dites-vous ça ?

– Oh, pour rien. Écoutez, pourquoi ne pas entrer ? Je vais vous emmener chez les Stapleton. Eux pourront vous expliquer mieux que moi ce qui s'est passé ici hier. Et peut-être pourrez-vous de votre côté vous livrer à quelques éclaircissements. On a tous beaucoup à apprendre.

– Vraiment ?

– Oh oui, dit Holgate avec un hochement de tête énergique. Un sacré paquet de trucs. »

On fit venir le directeur de l'hôtel pour qu'il s'occupe de la déclaration de Wada concernant l'ouverture de son coffre pendant son absence. Il déploya beaucoup d'efforts et de charme pour tenter de la convaincre que, d'une manière ou d'une autre, elle devait se tromper. Peut-être le code était-il erroné. Peut-être n'avait-elle pas entré de code du tout. Puis il lui rappela la notice affichée dans la chambre, déchargeant l'hôtel de toute responsabilité pour la perte d'objets de valeur qui n'auraient pas été déposés dans le coffre de la réception. Il finit par couper court en lui demandant si elle voulait avertir la police et porter plainte.

Wada réfléchit une minute à la question avant de décider de n'en rien faire. « Peut-être que je me suis trompée », lâcha-t-elle entre ses dents. Ce qui arrangea le directeur. Mais la laissa perplexe à bien des égards. Après tout, le contenu de l'ordinateur ne dirait absolument rien de ses faits et gestes à celui qui s'en était emparé. Il était clair, néanmoins, qu'on savait où elle était descendue, alors qu'elle avait espéré que tout le monde l'ignorerait. Elle n'avait jamais été aussi vulnérable, autant exposée au danger. Il fallait à tout prix qu'elle se protège.

Elle hésita dans un premier temps à quitter l'hôtel sur-le-champ. Mais se résolut à ne rien tenter avant l'arrivée du paquet expédié par Dobachi. La tête lui tournait quand elle sortit du bureau du directeur.

Elle avala un ou deux comprimés de paracétamol et prit place dans un des fauteuils en cuir surdimensionnés de la réception en marbre poli. Le temps passa, mais pas son angoisse. Elle s'empara d'un

exemplaire du *Financial Times* sur la table devant elle et tourna les pages pour consulter le cours de la Bourse. La Nishikazi Corporation figurait dans le classement FT Gobal 500 et avait clôturé la veille à 10 574 yens, en légère hausse sur la semaine. C'était la seule valeur japonaise répertoriée à avoir grimpé plutôt que chuté.

Qui donc Wada cherchait-elle à tromper ? Nishizaki était inattaquable, du moins par des gens comme elle. Elle pouvait tout aussi bien…

C'est le moment précis que choisit un employé de la réception pour se matérialiser à côté d'elle, un large sourire aux lèvres, et lui annoncer qu'un paquet qui lui était destiné venait tout juste d'arriver.

Ils se rendirent au bureau et l'employé lui remit le paquet.

« Merci, dit-elle. Vous pouvez préparer ma note, s'il vous plaît ? Je monte débarrasser la chambre, avant de repasser pour régler. »

Maintenant qu'elle l'avait prise, la décision était irréversible, même si ses intentions futures s'ébauchaient à peine dans sa tête.

« Vous nous quittez aujourd'hui ?

– Oui, en effet. »

Comme Holgate l'avait laissé entendre à Nick, il lui fallait digérer un paquet d'informations. Les Stapleton ne manquèrent pas de se montrer compréhensifs, eux qui en avaient plus appris en vingt-quatre heures sur le compte de Martin Caldwell qu'au cours de toutes les années où ils l'avaient eu comme proche voisin. Ils lui firent le récit des événements qui avaient suivi l'arrivée la veille de Mimori Takenaga à leur porte, et Barry Holgate, de son côté, raconta comment le reporter qu'il était à l'époque avait couvert la mort de Peter Ellery et d'Alison Parker en juin 1977. Si Nick comprenait à présent pourquoi Mme Takenaga avait décroché le téléphone de Caldwell, il y avait encore beaucoup de choses qu'il ne saisissait pas, et il n'était pas le seul, en l'occurrence.

Les Stapleton n'avaient eu aucune nouvelle de la police. À en croire le contact que connaissait Holgate dans les forces locales cependant, celles-ci continuaient activement leur recherche du cambrioleur – décrit par Mme Takenaga comme un Japonais anormalement grand –, en dépit du fait que personne ne semblait l'avoir aperçu après qu'il avait quitté la maison. Quant à Mme Takenaga, on supposait qu'elle était repartie pour Londres.

« Je ne pense pas que l'affaire soit considérée comme prioritaire, se plaignit Mme Stapleton. De nos jours, il faut qu'un cambrioleur vous trucide dans votre lit pour que les flics s'y intéressent.

– La situation est complexe, mais pas préoccupante, dit Holgate en la gratifiant d'un sourire cynique. Je crains donc fort que cette histoire

ne retienne guère l'attention.

– Ils ne vont même pas se donner la peine de rechercher Martin, se lamenta Joan Stapleton. D'après eux, il n'est pas considéré comme porté disparu, mais simplement absent de son domicile.

– La réponse, dit Holgate avec une certaine satisfaction qu'il n'arrivait pas à dissimuler, remonte à quarante-deux ans. J'en suis certain.

– Et cette réponse, selon vous, quelle est-elle ? intervint Nick.

– Ah, là, vous me posez une colle. Mais je parierais que ça a quelque chose à voir avec vous.

– Avec moi ?

– Vous m'avez dit que Caldwell détenait des informations concernant votre père qu'il voulait vous communiquer. À la suite d'un événement récent.

– C'est en tout cas ce qu'il m'a raconté.

– Pourquoi ne pas faire un saut jusqu'à son appartement, histoire de voir si l'on ne pourrait pas y découvrir quelque indice ?

– Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée, objecta Wally. La police a sécurisé la scène de crime et nous a demandé de garder nos distances.

– Mais vous avez la clé ?

– Oui. Mme Takenaga me l'a rendue. Mais…

– Je ne vois pas où serait le mal, dit Joan.

– D'accord, concéda Wally, décidé par l'approbation de son épouse. Allons-y. »

Se baisser pour passer sous la Rubalise bleu et blanc de la police fut plus facile pour Nick que pour ses deux compagnons. Holgate, aussi souple qu'une planche à repasser, eut même besoin d'une main secourable. Une fois dans l'appartement de Caldwell, ils ne remarquèrent aucun signe des événements de la veille. Le bureau avait été redressé, le téléphone remis à sa place, apparemment intact, si ce n'est le cordon enroulé autour qui révélait que la prise murale avait été endommagée. La lampe dont s'était servie Mme Takenaga pour frapper le cambrioleur ainsi que les documents qui étaient tombés du sac en plastique que Mme Stapleton l'avait vu emporter avaient été saisis par la police comme pièces à conviction, en même temps que le carton vide.

C'était une grande déception pour Holgate, lequel avait espéré trouver là les coupures de ses anciens articles. Mais elles n'étaient nulle part. Et les cartons restants ne semblaient pas contenir quoi que ce soit d'intéressant. Les armoires de rangement fermées étaient plus prometteuses mais, sans la clé, ils ne pouvaient pas faire grand-chose. Pour le reste, l'appartement ne contenait que le mobilier de Caldwell,

ses livres, ses DVD, disques et CD. Pas de tableaux aux murs, pas de photos encadrées ici ou là. La bibliothèque était remplie de polars en poche. Les meubles contenant les disques indiquaient que ses goûts musicaux n'étaient pas allés au-delà des années 1970.

« Vous en avez vu assez ? demanda Wally quand ils eurent fait le tour de toutes les pièces.

– Je suppose », convint Holgate.

« Vous n'avez pas conservé vos vieux articles, Barry ? demanda Nick tandis qu'ils quittaient l'appartement.

– Pas de manière aussi exhaustive que semble l'avoir fait Caldwell.

– Pourquoi a-t-il gardé ces vieilles coupures de journaux, à votre avis ?

– Mais étaient-elles vraiment les siennes ? Il y avait une inscription en japonais sur le carton, à en croire Mme Takenaga. Or quelle est la personne qui vivait ici en 1977 et comprenait le japonais ?

– Peter Ellery.

– Exactement. Mme Takenaga n'a jamais eu l'occasion d'examiner les dates exactes des coupures. Sans compter que Caldwell aurait pu en ajouter certaines de son propre chef. Mais je parierais que l'essentiel du contenu de ces cartons – les coupures ainsi que les autres documents, peu importe lesquels – appartenait à l'origine à Ellery.

– Quel peut bien être le rapport de mon père avec toute cette affaire ? Il n'est jamais allé à Nancekuke, lui. Vous l'avez rencontré ?

– Geoff Nolan ? Non. Je ne crois pas. Mais peut-être que vous ne posez pas la bonne question. »

Ils arrivaient devant la porte des Stapleton à l'étage inférieur.

« Quelle est la bonne question, alors ? demanda Nick en regardant Holgate d'un air perplexe.

– Vous pourriez me déposer chez moi ? J'aimerais vous montrer quelque chose. Je m'attendais à en trouver un autre exemplaire à l'étage au-dessus. Mais…

– Un exemplaire de quoi ?

– Venez jeter un œil, Nick. Je pense que vous allez trouver ça hautement intéressant. »

Les idées de Wada n'étaient guère plus claires quand elle atteignit le cybercafé au nord d'Oxford Street qu'à son départ de l'hôtel. Le paquet de Dobachi était dans son sac, encore intact, puisqu'elle avait décidé de donner la priorité à la clé USB Facetrail de Caldwell. Son esprit s'emballait à mesure qu'elle faisait le tour des options les meilleures et les plus sûres. Sa tête lui faisait toujours mal, et l'étrange décalage de quelques fractions de seconde entre son cerveau et ses mouvements corporels continuait à la perturber.

Elle glissa la clé dans l'ordinateur et ouvrit son contenu. Beaucoup d'e-mails au cours des deux ou trois derniers mois entre Caldwell et un certain Kirk Mosley à propos de Facetrail. Nombre d'entre eux étaient accompagnés de pièces jointes. Caldwell avait engagé les services de cette compagnie pour retrouver un homme qui ne figurait que sous la désignation de « Sujet », porté disparu, du moins pour ce qu'en savait Caldwell, depuis 1977. Il avait fourni une photographie et quelques renseignements d'ordre biographique. *Né en 1953. Études à Sherborne et Cambridge. Parle couramment le japonais.* Le Sujet pouvait effectivement être Peter Evans. Et Caldwell semblait bien le connaître.

Facetrail avait eu recours à des procédés de vieillissement de la photographie du Sujet, produisant des portraits plausibles tous les cinq ans depuis sa disparition. Dans le même temps, le logiciel passait en revue une gamme étendue de portraits disponibles sur Internet d'hommes correspondant à l'âge, l'apparence et les qualifications indiqués. En l'espace de quelques semaines, une série de candidats avait été soumise à Caldwell, assortis chacun d'un degré de ressemblance possible, lequel n'était jamais très élevé. Caldwell les écartait l'un après l'autre, toujours avec la même réponse. *Pas lui.*

Puis, quelques semaines auparavant, la situation s'était débloquée.

Peter Driscoll. C'était le bon prénom. L'âge collait aussi. Et la photographie correspondait bien à la modélisation de l'ordinateur. Le reste des données était vague, ce qui jouait en faveur de ce profil. Sa carrière était nimbée d'un certain mystère. Il était responsable et PDG de Quartizon, une compagnie qui se chargeait de faciliter les négociations complexes entre des organisations soucieuses de garder lesdites négociations secrètes. Elle avait des bureaux à Bruxelles, à New York, à Tokyo et à Londres. Ceux de Londres étaient décrits comme étant situés dans un « endroit discret » de Mayfair.

La réponse de Caldwell avait été différente cette fois-ci. *Ça pourrait être lui.* Facetrail avait entrepris d'approfondir la recherche et fini par révéler un lien japonais autre que la simple existence d'un bureau à Tokyo. Quartizon était à cinquante pour cent la propriété de la Nishizaki Corporation.

C'était lui. Forcément. Et pour finir…

Caldwell avait fourni au site le nom de quatre amis du Sujet : Miranda Cushing, Vinod Hardekar, Caroline Miller, April Vyse. Et Facetrail avait fait mouche avec un de ces noms.

La femme qui avait laissé un message sur le téléphone de Caldwell, Miranda Cushing – désormais baronne Cushing –, avait partagé un logement avec Peter Ellery en 1977. Elle était rémunérée par Quartizon en tant que consultante épisodique, même si la nature des consultations n'était pas claire. Kirk Mosley soupçonnait que c'était un

moyen d'accéder aux cercles décideurs de Westminster.

Quel qu'ait été son rôle exact, Wada supposait que cela faisait d'elle un excellent choix pour communiquer indirectement avec celles ou ceux qui avaient envoyé l'homme rencontré chez Caldwell : Nishizaki ou Driscoll, peut-être les deux. Caldwell avait obligeamment inclus son adresse dans le corps des renseignements qu'il avait fournis à Facetrail.

Wada examina attentivement le visage de la baronne sur la photo accompagnant son profil. Très anglais, le visage, et une femme bien conservée pour son âge. Née en 1956. Diplômée de l'université d'Exeter. Pas un mot, en revanche, sur son flirt avec l'activisme au cours de ses années étudiantes.

Rien de bien surprenant. Wada devinait… quoi au juste ? De la circonspection, de la prudence, du cynisme peut-être, sous le sourire décontracté de la baronne. Elle faisait certainement toujours passer ses propres intérêts d'abord. Pour autant, elle ne devait pas être du genre trop déraisonnable. Telle était la conclusion de Wada. Conclusion dont elle était prête à tirer avantage.

Elle copia le contenu de la clé sur une autre qu'elle avait achetée en arrivant au cybercafé. Puis elle fit une réservation en ligne sur un vol qu'elle pouvait annuler si besoin était, avant d'ouvrir le paquet de Dobachi.

Comme promis, il contenait le dossier *Kage-boshi*. Les pages en étaient écornées, ce qui suggérait que Kodaka l'avait beaucoup consulté. Elles comportaient des notes de son écriture griffonnée bien reconnaissable, ainsi que des copies d'e-mails et de lettres datant pour certaines de plusieurs années. Wada allait devoir y apporter toute son attention. Et elle n'en avait pas le temps pour le moment. Elle rangea le dossier dans son sac et quitta l'établissement.

Barry Holgate habitait une maison jumelée dans un des faubourgs à l'est d'Exeter. On voyait dès l'abord qu'il n'avait rien d'un jardinier. Et l'intérieur confirmait qu'il ne consacrait pas beaucoup plus de temps à l'entretien de son foyer. La photo sur la tablette de la cheminée du salon – celle d'une femme aux yeux chaleureux qui aurait facilement pu être Mme Holgate –, jointe à l'impression très nette qu'elle ne vivait plus là, indiquait qu'il était probablement veuf. Mais Nick ne posa aucune question, et Holgate ne jugea pas utile de s'expliquer. Ils n'étaient pas là pour se raconter leur vie.

Holgate le conduisit à l'étage jusqu'à la chambre d'amis qui lui servait de bureau. Tapissée d'étagères pleines à craquer, la pièce était visiblement dédiée au peu de travail journalistique auquel il se consacrait encore. Il ouvrit un meuble de rangement vert à la porte métallique et descendit du rayon du haut un gros classeur de

documents archivés, avec, sur la reliure, une étiquette à moitié déchirée sur laquelle on pouvait lire la mention « Nancekuke ».

« Je crois que la plupart des coupures que je détiens ici existent en double dans la collection de Caldwell – ou celle d'Ellery, comme j'incline à le penser, dit Holgate tandis qu'il posait le classeur sur le bureau et l'ouvrait. Vous pouvez les consulter à votre guise. Mais vous serez surtout intéressé par l'article que j'ai publié le… » Il jucha ses lunettes sur le bout de son nez et feuilleta rapidement les coupures jaunies d'un numéro du *Western Morning News*. « Ah, voilà, reprit-il. Mercredi 8 juin 1977. »

Nick prit le document qu'il lui tendait, intitulé « UNE ÉTUDIANTE RETROUVÉE MORTE À PORTHTOWAN – ON CRAINT AUSSI POUR LA VIE D'UN AUTRE ÉTUDIANT ». Il se concentra sur la lecture de l'article.

Le corps d'Alison Parker, 21 ans, étudiante à l'université d'Exeter, a été découvert sur la plage de Porthtowan de bonne heure hier matin par une femme qui promenait son chien. Une autopsie est en cours, mais il s'agirait vraisemblablement d'une noyade. On craint aussi pour la vie d'un autre étudiant de la même université, Peter Ellery, 24 ans, porté disparu tout comme Mlle Parker.

Un porte-parole de la police du Devon et de la Cornouailles a révélé qu'un troisième étudiant de l'université d'Exeter, Martin Caldwell, 21 ans, s'était trouvé sur la plage en leur compagnie tard dans la soirée de dimanche mais avait perdu contact avec eux après s'être endormi. Il a dit aux policiers que les deux jeunes gens lui avaient fait part de leur intention d'« aller se baigner ». Ils étaient venus tous les trois en voiture d'Exeter plus tôt dans la journée et avaient été vus pendant la soirée en train de boire au Victory Inn, un pub de Towan Cross. La force de la marée le long de la côte à l'ouest de Porthtowan est réputée dangereuse pour les nageurs non aguerris. Le porte-parole a ajouté que, selon toute probabilité, M. Ellery s'était lui aussi noyé.

« Rien de vraiment sinistre là-dedans, si ? commenta Holgate. Des étudiants en goguette, une soirée prolongée sur une plage de Cornouailles, une issue malheureuse… Le rédacteur en chef ne m'a pas laissé ajouter qu'Ellery et Parker avaient été arrêtés et avaient reçu un avertissement pour avoir organisé des manifestations à Nancekuke, qui se trouve à moins de deux kilomètres de Porthtowan. Caldwell était trop effrayé pour en dire davantage sur le moment, mais je n'ai pas cru un instant qu'ils soient tous allés à Porthtowan juste pour un bain de minuit. Il y avait autre chose là-dessous. D'ailleurs, dès le début de l'enquête, le camping-car d'Ellery a été saisi. Mais… ça n'a rien donné de probant.

– Vous avez donc abandonné votre enquête ?

– Non. Je suis allé trouver Tom Noy, qui avait été vu au pub en leur compagnie, mais je n'en ai pas parlé dans le journal. Un sacré taiseux, celui-là, à moins que vous acceptiez d'endurer son laïus sur son procès contre le ministère de la Défense. Tout ce que je suis arrivé à tirer de lui, c'est la nette impression qu'il avait mis Ellery et Parker sur un coup mais n'était pas prêt à dire de quoi il s'agissait parce qu'ils étaient morts, et que lui allait se mettre dans un beau pétrin s'il avouait son rôle dans cette histoire. Puis j'ai appris d'un collègue du bureau de Plymouth qu'un de ses contacts parmi le personnel de Nancekuke prétendait qu'un garde avait été victime d'une blessure par balle alors qu'il était en service à la base pendant le week-end. Coïncidence ? Personnellement, j'en doute. Pas vous ?

– Un garde… blessé par balle ?

– Exact. Accidentellement, selon la version officielle.

– Et vous, votre version ?

– Je pense que Parker et Ellery se sont introduits dans la base pour suivre une piste que Noy leur avait fournie… Dieu sait ce qui s'est passé exactement, mais ça a mal fini pour eux. Il se passait des choses graves à Nancekuke à l'époque. Si vous vous en mêliez, c'était à vos risques et périls.

– Qu'est-ce que vous essayez de me dire ? Qu'ils ont été abattus par des gardes sur la base, et qu'à son tour un des gardes s'est fait tirer dessus ?

– Comment le formuler ? Alison Parker s'est noyée. Selon l'autopsie, elle était gravement blessée à la tête, une blessure qui pouvait malgré tout être due au fait d'avoir été projetée à plusieurs reprises contre des rochers après la noyade. Quant à Peter Ellery, la police a également conclu à une noyade, mais son corps n'a jamais été retrouvé. Emporté au large ou piégé dans une grotte. Tel a été le verdict. Dont vous ignoriez tout jusqu'à une date récente, parce que votre mère ne vous avait jamais rien raconté de tout ça. Je me trompe ?

– Non. Vous avez raison.

– Et à l'en croire, Geoff Nolan était votre père.

– Oui. Et alors ?

– Cette photo. » Holgate fouilla plus avant dans le classeur d'où il sortit une grande coupure avec un cliché en noir et blanc. « Je n'ai pas conservé l'article qui l'accompagnait. Mais la date figure au dos, dit-il en la retournant. Le 9 avril 1977, samedi de Pâques. Ils sont postés sur le bord de la route allant de Redruth à Portreath », poursuivit-il en tendant le cliché à Nick.

Ce dernier reconnut d'emblée Caro et April d'après d'autres photos qu'il avait vues d'elles à l'époque de leurs vingt ans. Il reconnut également Martin Caldwell. Il devina qui étaient les deux inconnus du

groupe de cinq : Peter Ellery et Alison Parker. Ils se tenaient sur un talus qui bordait une route encombrée par une circulation apparemment à l'arrêt. Caro et April tenaient une bannière accrochée sur des piquets. Dessus, une inscription, large et agressive. « VOUS ENTREZ DANS UNE ZONE DE GUERRE CHIMIQUE ». Alison – blonde, jeune et attirante dans son jean et son sweat – distribuait des tracts aux automobilistes qui passaient. Martin, à côté d'elle, en faisait autant.

Le cinquième élément du groupe, qui ne pouvait être que Peter Ellery, portait un appareil photo autour du cou et avait les yeux fixés de l'autre côté de la route, sur le photographe du journal. Il avait l'air calme mais déterminé. Une expression à la fois passive et provocatrice.

Mais ce ne fut pas ce qui retint l'attention de Nick. Il étudiait attentivement le visage de l'homme – ses traits, cette mèche qui lui barrait le front, l'angle du menton. Tout cela lui parut aussitôt familier.

« J'ai remarqué la ressemblance dès que je vous ai ouvert la porte à Barnfield Hill, dit Holgate. C'est frappant, non ?

– C'est Peter Ellery ? demanda Nick d'une petite voix.

– C'est bien lui. Pas de doute. »

C'était lui en effet. Peter Ellery, prétendument mort noyé à vingt-quatre ans, en juin 1977, huit mois avant la naissance de Nick. Peter Ellery. Son père. Et non Geoff Nolan. Mais bien cet homme. C'était incontestable.

10

La baronne Cushing habitait une grande maison dont la façade blanche donnait sur une rue calme et chic de Chelsea. Wada demanda au chauffeur de taxi de l'attendre le temps qu'elle sonne. Le résultat fut celui qu'elle craignait. Pas de réponse. Ce qui ne lui laissa d'autre option que de composer le numéro dont s'était servie Cushing pour appeler Caldwell. Wada aurait préféré de loin pouvoir tirer avantage d'une rencontre impromptue face à face, mais elle ne voyait guère ce qu'elle pouvait faire d'autre. L'heure tournait.

À sa grande surprise, la sonnerie fut interrompue par un « Allô ? » décidé.

« Baronne Cushing ?

– Oui. À qui ai-je l'honneur ?

– Je suis la Japonaise avec laquelle votre ami Martin Caldwell avait rendez-vous à Londres il y a deux jours.

– Je ne vois pas de quoi vous parlez.

– Je pense que si. Surtout, ne raccrochez pas, j'ai une proposition à vous faire.

– Une proposition ?

– Pour résoudre notre problème.

– *Nous* n'avons pas de problème, autant que je sache.

– Je crains bien que si. Martin Caldwell. Peter Ellery. Nancekuke. Shitaro Masafumi. J'ai des documents… que je suis prête à céder. »

Le silence se prolongea un long moment à l'autre bout de la ligne. Quel qu'ait été l'objet de sa réflexion, la baronne y consacrait de gros efforts.

« On peut se rencontrer ?

– Je suis à Westminster. Et très occupée.

– Ce ne sera pas long. »

Nouveau silence, avant que la baronne cède.

« Parliament Square. Dans une demi-heure. OK ? »

À peine Wada eut-elle le temps d'acquiescer que la ligne était déjà coupée.

Le trottoir devant les Chambres du Parlement regorgeait de manifestants agitant drapeaux et bannières. Un symbole bruyant et coloré de la controverse sur le Brexit que Wada avait découverte dans les journaux. Elle supposait que la baronne Cushing, en tant que membre de la Chambre des lords, avait un rôle à jouer dans ces débats qui n'en finissaient plus. Mais les grognements contrariés du chauffeur de taxi quand il la déposa ne donnaient guère à penser qu'il serait impressionné s'il savait de quoi il retournait.

« Plus d'escrocs là-dedans qu'à la prison de Wormwood Scrubs », grogna-t-il.

Cushing n'avait pas donné de point de rendez-vous précis, mais Wada traversa l'avenue pour gagner le centre de la place, là où l'agitation était moindre et où il n'y avait que des passants et des touristes à affronter. Elle avait déjà longé la pelouse d'un côté en direction de Westminster Abbey et s'apprêtait à faire demi-tour quand elle vit une femme, dont elle devina qu'il s'agissait de Miranda Cushing avant même d'avoir reconnu son visage. Elle s'avançait vers elle d'un pas décidé, vêtue d'une cape légère et d'un foulard coloré. Son menton levé haut suggérait à la fois dédain et suspicion.

« Vous devez être Mimori Takenaga, dit-elle en approchant.

– Et vous, vous devez savoir que ce n'est pas le cas.

– Vraiment ? Marty m'a dit que c'était le nom de la femme qu'il devait retrouver.

– Je m'appelle Wada.

– Vraiment ? Alors, Takenaga, c'est quoi ? Un *nom de plume* 1 ?

– J'ai cru comprendre que vous étiez très occupée.

– En effet.

– Moi aussi. J'ai un avion à prendre.

– Vous allez où ?

– À New York. Voir mon frère.

– Il appréciera l'attention. »

Wada sortit de sa poche la clé USB et la tendit à Cushing.

« Remettez ça à M. Driscoll.

– À qui ?

– Contentez-vous de la lui faire passer, s'il vous plaît.

– Je ne connais personne de ce nom.

– La clé appartient à Martin Caldwell.

– Vous l'avez volée ?

– Je l'ai prise. Et maintenant je veux que ce soit vous qui l'ayez, pour la remettre à M. Driscoll.

– Vous en avez conservé une copie, sans nul doute.

– Je veux que M. Driscoll comprenne que je ne suis pas une menace

pour lui. Je pars à New York. Pour quelque temps. Je ne travaille plus sur l'affaire Takenaga. Je suis… hors circuit.

– Hors circuit ?

– S'il me laisse tranquille, j'en ferai autant de mon côté.

– C'est là votre proposition ?

– Oui.

– J'insiste, mademoiselle Wada, je n'ai aucune idée de ce dont vous me parlez. Vous me comprenez ?

– Transmettrez-vous mon message ? »

Cushing ouvrit son sac et y laissa tomber la clé, avant d'esquisser un étrange petit sourire à l'adresse de son interlocutrice.

« J'espère que New York vous plaira.

– Je l'espère aussi.

– Au revoir, donc. »

Wada suivit des yeux la baronne qui pivota sur ses talons et s'éloigna, sans un regard pour elle. Si un accord avait véritablement été conclu, elle n'avait de toute évidence aucune intention de le reconnaître.

Pas plus, tout bien considéré, qu'elle-même n'avait l'intention de le respecter.

Wada marcha lentement en direction de St James's Park. Elle héla le premier taxi libre qui se présenta et demanda à se faire conduire à l'aéroport de Heathrow. Assise sur la banquette de la voiture qui se dirigeait vers l'ouest, elle ouvrit de nouveau le dossier *Kage-boshi* et commença à en examiner le contenu, en détail, cette fois-ci.

Elle était au-dessus de l'Atlantique dans son vol pour New York quand elle prit la mesure des renseignements que Kodaka avait amassés au sujet de Hiroji Nishizaki et de ses opérations financières. Certaines données provenaient d'affaires que Kodaka avait traitées au fil des ans : liens avec les *sokaiya*, espionnage commercial, personnes disparues ; d'autres semblaient relever de ses propres conclusions et conjectures concernant les agissements de Nishizaki, lesquelles étaient fondées sur une vue d'ensemble de toutes ces activités.

Il n'y avait guère de doute quant au fait que Kodaka était convaincu de l'implication de Nishizaki dans des pratiques frauduleuses : corruption, chantage, trafics boursiers, délits d'initiés. Sans compter des soupçons bien pires encore. Plusieurs cas de disparitions de dirigeants au sein de compagnies avec lesquelles Nishizaki avait eu à traiter s'étaient conclus par la découverte de corps flottant dans la baie de Tokyo.

Il semblait à Wada que Kodaka avait commencé à récolter tous ces renseignements sur Nishizaki après avoir repéré sa patte dans un

certain nombre d'affaires et avant de découvrir, peut-être à sa propre surprise, qu'il était partout – rapports, documents, rubriques nécrologiques, décisions de justice et procès-verbaux de police –, sans jamais apparaître nommément nulle part. Au début, ça n'avait été qu'à force de croiser les données que Kodaka avait pu établir des liens entre elles. Jusqu'au moment, difficile à dater, où ces liens avaient acquis une telle consistance qu'il était devenu impossible de les ignorer.

La réussite de Nishizaki paraissait tenir au fait qu'il ne correspondait pas au profil que recherchaient instinctivement les autorités en matière de délits commerciaux. Aucun groupe de *sokaiya* connu ne lui était associé ; il n'avait rien à faire avec les *yakuza*. Pour ce qu'elles en savaient, c'était simplement un entrepreneur au talent phénoménal.

Mais les autorités n'avaient pas cherché avec suffisamment de constance. Parce qu'elles n'avaient pas de raison particulière de le faire. Il y avait toujours quelque chose réclamant leur attention ailleurs.

Avec Kodaka, ce n'était pas la même chanson. Quand Wada pensait à lui, comme elle le fit durant toute cette longue nuit de vol, elle se rappelait son opiniâtreté ainsi que son inépuisable patience. Il ne renonçait jamais. Le temps ne comptait pas pour lui. Et le dossier *Kage-boshi* en était un témoignage. Les détails. La précision. La perspicacité. Dates ; moments ; noms ; lieux ; liens ; associations ; conclusions suggérées mais jamais données en clair. Était-ce vraiment à l'ombre de Nishizaki que le dossier devait son nom ? Ou bien était-ce Kodaka qui jetait son ombre sur sa proie ?

Dans ce cas, ladite proie avait fini par repérer cette ombre, et Kodaka l'avait payé de sa vie. Wada savait pertinemment ce qu'il aurait dit s'il l'avait encore pu. « Ne commettez pas la même erreur. » De même qu'elle savait aussi ce qu'elle lui aurait répondu. « Pas question. » Et pourtant elle était bien là, en train de lire le dossier, prête, selon toute vraisemblance, à passer outre son conseil.

Et elle était bien là, aussi, dans sa pochette plastique transparente en fin de dossier, l'information qui expliquait tout, la raison pour laquelle, comme l'avait subodoré Kodaka, elle était prête à commettre la même erreur. *Exactement* la même.

Yozo Sasada. Le membre d'Aum Shinrikyo qui avait répandu le sarin dans le wagon du métro où se trouvait son mari Hiko le matin du 20 mars 1995. Sasada avait également été accusé, mais reconnu non coupable, d'avoir participé au meurtre huit mois plus tôt de la famille Chijimatsu, en diffusant du sarin dans leur système de climatisation. La justice s'était montrée incapable de faire ressortir un mobile qui aurait pu conduire Aum Shinrikyo à s'en prendre à eux ; en

conséquence de quoi, elle avait dû abandonner les charges.

Kodaka avait décidé de fouiller dans le passé de Sasada. Ainsi que dans celui de Mitsugi Chijimatsu, le chef du clan. Et qui avait-il retrouvé là, comme par hasard ? Nishizaki.

Mitsugi Chijimatsu était un avocat spécialisé en droit des affaires qui avait chaque fois conseillé la compagnie visée dans plusieurs OPA infructueuses lancées par la Nishizaki Corporation. Il n'y avait pas de preuves irréfutables, mais Kodaka soupçonnait clairement que cette collaboration avait fait de Chijimatsu la bête noire de Nishizaki.

Quant à Sasada, les recherches de Kodaka avaient établi que, avant de rejoindre les rangs d'Aum Shinrikyo, il avait occupé un poste subalterne au sein d'une compagnie en partie détenue par Nishizaki : Quartizon.

Le cercle était complet, et si Kodaka n'en avait eu qu'une vue partielle, Wada, elle, pouvait se flatter d'embrasser l'ensemble du regard. Peter Ellery, Peter Evans, Shitaro Masafumi, Hiroji Nishizaki, Yozo Sasada, Peter Driscoll. Et tout au centre du cercle, le sarin.

Nombre des passagers de l'avion s'étaient désormais assoupis. Wada, elle, était on ne peut plus éveillée. Un lien existait bel et bien. Un fil conducteur tissé sur une quarantaine d'années. Et la mort de son mari faisait partie intégrante de la toile.

Elle ignorait ce que cela signifiait. Elle discernait le contour du secret, sans en percevoir le dessin. Sans doute Martin Caldwell avait-il été dans la même situation. Il s'était approché de la réponse à force de réflexion mais ne l'avait pas tout à fait atteinte. Et à présent, il était au mieux un fugitif tentant d'échapper à Nishizaki, au pire une autre de ses multiples victimes.

Wada elle-même courait le risque d'en grossir le nombre. À moins de disparaître en se cachant dans l'espoir de se faire oublier. D'un autre côté, qu'y gagnerait la femme de quarante-sept ans, solitaire et désormais sans emploi qu'elle était ? La survie, sans doute. Mais une survie pleine de regrets. Dont elle ne voulait pas.

Et elle était fermement décidée à tout faire pour l'éviter.

L'avion atterrit à JFK avec du retard, et il fallut à Wada plus de deux heures pour passer les services de l'immigration et récupérer sa valise. Un taxi lui fit traverser les canyons de gratte-ciels de Manhattan, qui lui étaient familiers grâce aux programmes télévisés importés des États-Unis que son père adorait regarder. Le taxi la déposa devant l'immeuble où vivait son frère, face à l'Hudson. Ce quartier chic suggérait qu'il s'était fort bien débrouillé chez Nomura, même si l'appartement était petit, d'après les normes américaines, et l'aurait été encore davantage s'il avait abrité quoi que ce soit en matière de mobilier. Il semblait que Haruto n'avait pas amassé

beaucoup de possessions depuis son installation à New York, en dehors d'une garde-robe complète de costumes.

Il l'accueillit non sans affection mais d'un air las. Il était minuit passé, et en règle générale Haruto commençait de bonne heure à la banque. Ils n'avaient pas grand-chose à se dire, même si l'annonce de son arrivée dans un délai aussi bref avait dû l'étonner. Wada n'en était pas surprise. Leur relation avait toujours été fondée sur une curiosité minimale concernant leurs vies respectives – c'était le secret de leur coexistence harmonieuse dans la maison minuscule où ils avaient grandi. Il ne lui demanda même pas combien de temps elle comptait rester. L'eût-il fait que son étonnement s'en serait trouvé accru.

Comprenant qu'il n'arriverait jamais à Porthtowan avant la tombée de la nuit, Nick prit une chambre dans un hôtel bon marché dans les faubourgs de Newquay et fit de son mieux pour ignorer les familles en vacances autour de lui. Il s'égara dans le centre-ville où il mangea un morceau dans un restaurant italien qui n'avait rien d'authentique, avant de rentrer à l'hôtel. Il n'arrivait pas à penser à autre chose qu'au mystère entourant l'homme qu'il savait devoir considérer comme son père : Peter Ellery. Le moment viendrait – et il ne saurait trop tarder – où April allait devoir s'expliquer sur le mensonge qu'elle et Caro lui avaient servi. En attendant, Nick se sentait obligé de voir l'endroit où la vie d'Ellery, en même temps que celle d'Alison Parker, s'était officiellement terminée quarante-deux ans plus tôt.

Il n'y avait bien entendu aucun doute quant au fait qu'Alison Parker s'était noyée au large de la plage de Porthtowan, cette nuit de juin 1977, même si les circonstances de la noyade demeuraient un mystère. La mort de Peter, en revanche, n'était qu'une supposition, une éventualité, au mieux une *probabilité*. Assurément, Martin Caldwell pensait pouvoir prouver que Peter Ellery se faisait passer pour Peter Evans à Londres trois mois après sa disparition supposée en Cornouailles. Et il y avait fort à parier qu'il avait projeté de révéler à Nick que Peter était toujours vivant à ce jour et avait endossé une autre identité.

Nick était désorienté par ce qu'il avait appris en l'espace de quelques heures : que son père n'était pas celui qu'il avait toujours cru, que, somme toute, il n'était peut-être pas décédé. Il s'était fait à l'absence d'une telle figure dans sa vie. Mais cette absence était liée à sa mort, une mort survenue à l'époque où Nick n'était encore qu'un nourrisson, ce qui excusait son père de toute forme de négligence à son égard. Tout avait changé à présent. Sa mère l'avait induit en erreur. Son vrai père n'avait probablement jamais su qu'il avait un fils.

Pour autant, était-il toujours en vie ? Caldwell était-il vraiment sur une piste ? La réponse, Nick ne la trouverait pas le lendemain à

Nancekuke, puisque l'usine de gaz neurotoxique avait été détruite depuis longtemps et le site débarrassé de toute trace de son ancienne activité. Ce n'était plus désormais qu'une station radar de la Royal Air Force. Officiellement, en tout cas. Holgate avait laissé entendre que des bruits circulaient encore sur d'étranges mouvements dans cette zone. Mais les gens, on le sait, aiment bien les rumeurs, et ils n'en ont jamais assez.

Nick n'avait que faire des rumeurs, ce qu'il voulait, lui, c'étaient des faits. Il voulait cette vérité qu'on lui avait si longtemps refusée. Et il comptait bien l'obtenir.

Néanmoins, il fallait d'abord qu'il remonte à la source du mystère.

Wada dormait peu, surtout quand elle n'était pas chez elle. Il faisait encore nuit quand elle entendit Haruto s'activer dans la cuisine en veillant à faire le moins de bruit possible pour ne pas la réveiller.

Ses premiers mots quand elle pénétra dans la cuisine furent des excuses pour l'avoir dérangée. Elle les balaya d'un revers de main et lui demanda une tasse de ce thé qu'il était en train de préparer.

Ils s'assirent de part et d'autre d'une table recouverte d'un marbre dont les arabesques luisaient sous les spots.

« Je dois être au bureau de bonne heure ce matin », expliqua Haruto.

Dans la mesure où il n'était pas encore 5 h 30, l'explication paraissait superflue.

« Ils te mènent la vie dure ?

– Il y a beaucoup à faire, tu sais. »

La réponse était évasive, mais elle n'eut pas envie d'insister.

« Je ne vais pas rester longtemps.

– Le week-end, au moins ?

– Non. Je repars ce soir, en fait.

– *Ce soir ?*

– Désolée.

– Mais où vas-tu ?

– Mieux vaut pour toi que tu ne le saches pas.

– Tu m'inquiètes, là, dit Haruto en fronçant les sourcils.

– On pourrait peut-être déjeuner ensemble.

– Tu ne vas pas me faire croire que tu es venue jusqu'à New York uniquement pour déjeuner avec moi.

– Non, en effet.

– Alors pourquoi ?

– Je t'expliquerai pendant le déjeuner. Mais juste une chose.

– Quoi donc ?

– Ne parle de ma visite à aucun de tes collègues, s'il te plaît.

– Pourquoi ? demanda Haruto, avant de la gratifier d'un regard

entendu. Tu m'expliqueras pendant le déjeuner, je suppose ?
– Oui.
– Je ne disposerai pas de beaucoup de temps.
– On essaiera d'en tirer le meilleur parti.
– Espérons-le », dit-il en la regardant fixement.

Nick quitta l'hôtel de bonne heure, et il était à Porthtowan dès 9 heures. Le village semblait désert, même si la matinée était lumineuse et que le soleil scintillait sur les vagues. Mais un vent froid poussait la marée montante. De minuscules grains de sable lui picotèrent le visage tandis qu'il s'avançait sur les dunes qui surplombaient la plage.

À en croire la déposition de Caldwell à la police en juin 1977, lui et ses deux compagnons avaient apporté quelques bouteilles de bière et de vin sur la plage après avoir quitté le Victory Inn tout en haut du village. Ils s'étaient assis à l'abri des dunes pour boire et fumer en attendant que vienne l'obscurité. Caldwell s'était endormi. Le froid mordant l'avait réveillé. Il était seul. Ses compagnons n'étaient plus là.

Pour finir, il était revenu à Exeter en bus et en train, même si la présence du camping-car de Peter sur le parking l'avait laissé perplexe quant à ce qu'ils pouvaient bien faire, lui et Alison. Il avait cogné sur la porte sans obtenir de réponse. Étaient-ils en train de lui jouer une sorte de mauvais tour ?

Quand, le lendemain matin, il vit qu'ils n'avaient toujours pas réapparu ni téléphoné, lui et les autres occupants du 18 Barnfield Hill avaient décidé qu'il était temps de donner l'alerte, ignorant que le corps d'Alison Parker avait déjà été retrouvé sur la plage où Caldwell l'avait vue pour la dernière fois.

Nick remonta la plage jusqu'à la passerelle par-dessus le cours d'eau qui traversait Porthtowan pour venir se jeter dans la mer, puis gravit la longue pente qui menait au sommet des falaises au sud-ouest du village. Dans la mesure où la marée montait, on ne voyait pas grand-chose de la plage au pied des falaises ni des grottes dans lesquelles le corps de Peter Ellery aurait pu être entraîné et retenu prisonnier. Aucun signe non plus de la canalisation qui avait rejeté à la mer les déchets de l'usine de gaz toxique. À en croire un des articles de Holgate, certains estivants s'étaient plaints de souffrir de mystérieux troubles neurologiques après s'être baignés à proximité de la canalisation, à l'époque où l'usine était encore en activité et même longtemps après. L'usine en question avait disparu des années plus tôt, bien sûr, en même temps que de nombreuses annexes. Les photos que Holgate avait montrées à Nick révélaient la présence d'un petit site industriel à cet endroit dans les années 1950 et 1960. Aujourd'hui,

tout ce qu'il voyait au loin, c'étaient deux ou trois constructions basses et le dôme d'un radar.

Il suivit du regard la clôture grillagée qui montait et descendait en épousant le contour des falaises, cherchant à savoir où et comment Peter et Alison avaient pu pénétrer sur le site. Qu'ils l'aient fait, il n'en doutait pas, même s'il n'était pas certain de savoir pourquoi. Holgate non plus, d'ailleurs. Quoi que Tom Noy ait pu raconter, il n'avait plus dit un mot après la noyade. Caldwell en avait fait autant. Le choc causé par la mort d'Alison – et celle présumée de Peter – les avait réduits au silence, peut-être parce qu'ils avaient pris peur. Non sans raison.

Tom Noy avait emporté son secret dans la tombe en 1982, victime d'un cancer du foie à cinquante-sept ans. « Pas de danger que le ministère de la Défense se fende de pensions indues pour les employés de Nancekuke », avait ironiquement remarqué Holgate.

Quant à Caldwell, il avait fini de toute évidence par ne plus être effrayé. Ou peut-être que le fait de découvrir que Peter Ellery n'était pas mort cette nuit-là l'avait finalement poussé à l'action. Pourtant, des raisons d'avoir peur, il y en avait toujours, semblait-il. Même au bout de quarante-deux ans.

Une demi-heure d'une marche soutenue montra à Nick le peu qu'il y avait à voir à Nancekuke – ou RAF Portreath, comme l'endroit avait été rebaptisé. Un ancien aérodrome avec quelques bâtisses juché sur un promontoire battu par les vents au-dessus de l'Atlantique. Son passé mortifère avait été effacé, ses bâtiments démolis, ses équipements enfouis, son terrain décontaminé. Tout avait disparu. Et bon débarras. S'il fallait en croire ce qu'on lisait dans les journaux.

Seul subsistait un panneau accroché à la clôture, témoin impitoyable de ce passé : « PROPRIÉTÉ DU MINISTÈRE DE LA DÉFENSE – ENTRÉE INTERDITE ». Restez à l'écart ; n'approchez pas ; faites comme s'il ne s'était rien passé. Tel était le message. Quoi qu'il ait pu arriver en ces lieux, officiellement, il ne s'était rien produit. Pas d'histoire, pas de secret. Rien.

Rien en dehors du vent froid et cinglant qui balayait la plage. Et de la question qui taraudait désormais Nick, aiguisée par l'idée – la certitude grandissante – que Peter Ellery était son père : qu'était-il arrivé cette nuit-là ? Que s'était-il *vraiment* passé ?

Haruto avoua à Wada n'avoir jamais mangé au restaurant où ils se retrouvèrent à midi et demi ce jour-là. Mais ce n'était pas loin de son bureau, les sushis étaient hautement recommandés, et il s'était débrouillé pour se ménager une pause d'une heure pleine à passer avec sa sœur. En conséquence, elle se garda de toute réflexion désobligeante au sujet de l'énorme figurine sans grâce Hello Kitty qui

lui faisait signe avec sa patte depuis le coin du bar.

Elle découvrit que Haruto n'avait pas eu leur mère au téléphone depuis plusieurs semaines.

« Chaque fois que je pense à l'appeler, je songe à toutes les questions dont elle va m'accabler à propos de ma vie sociale, et je me dis que ça peut attendre », reconnut-il.

Wada compatit.

« Tu travailles toujours pour ce détective privé ?

– En quelque sorte », répondit-elle.

Ce n'était pas si éloigné de la vérité. Certes, Kodaka était mort, et, techniquement parlant, elle n'était plus son employée, mais elle avait repris le travail qu'il avait commencé.

« Donc, tu es en vacances, ou est-ce que c'est un voyage d'affaires ?

– Que répondrais-tu si je te disais que j'essaie de retrouver la trace d'un des hommes responsables de la mort de Hiko ?

– Je dirais qu'ils ont pendu Asahara et cet autre type, Sasada, l'an dernier. Ce qui, à mon sens, clôt ce chapitre. Mais, ajouta-t-il en lui lançant un regard de côté, je parie que, pour toi, il n'en est rien.

– Il y a quelqu'un d'autre derrière Sasada. L'ombre de quelqu'un d'autre, devrais-je dire.

– Je ne te suis pas.

– Si on te demande où je suis allée, parle de… la Californie… ou de l'Alaska.

– Où vas-tu, en réalité ?

– Là où me conduit l'ombre.

– Tu es consciente que tout ça paraît complètement dingue ?

– Tu me crois folle ?

– Non. Je n'ai jamais vu quelqu'un de plus sensé que toi, Umiko. Tu es la personne la plus raisonnable du monde. Ce que je veux dire, c'est que, avec ce qui est arrivé à Hiko, tu aurais pu t'effondrer. Mais non, tu as continué à avancer.

– Ce détective privé… Kodaka. » Jusqu'à cet instant, elle n'avait pas encore décidé de lui parler de son ancien employeur, mais elle se sentit brusquement obligée de le faire. « Il vaudrait peut-être mieux que tu le saches : il est mort.

– Mais comment ? s'exclama Haruto avec un sursaut de surprise.

– Renversé par un chauffard qui a pris la fuite.

– Ça a quelque chose à voir avec…

– Oh, oui. Bien sûr, dit-elle en se tournant vers lui. L'enquête suppose que je prenne quelques risques.

– Quelques *risques* ? Allons, tu viens juste de me dire que ton patron s'est fait assassiner.

– Du moins je le pense. Ça y ressemble fort.

– Alors, cette enquête, laisse-la tomber. Pendant que tu le peux

encore. Hiko est mort, le type responsable de l'attentat au sarin l'est aussi. Et tout ça s'est produit il y a plus de vingt ans.

– Ça ne fait que quelques jours qu'on a tué Kodaka.

– Qui est ce "on" ?

– Je ne te le dirai pas. Ça risquerait de te mettre en danger, et souviens-toi, les risques, c'est moi qui les prends, pas toi. C'est la grande sœur qui parle, d'accord ? Il vaut mieux que tu ne saches rien.

– Dans ce cas, pourquoi tu me racontes tout ça ? rétorqua-t-il en fronçant les sourcils, signe chez lui d'exaspération.

– Parce que j'ai besoin que tu comprennes que l'affaire est grave.

– J'ai bien compris, Umiko, je te remercie. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi tu es venue à New York.

– Pour lancer mes poursuivants sur une fausse piste. Pour leur faire croire que j'ai fait ce qu'ils veulent me voir faire, autrement dit, renoncer. Mais je n'en ai pas l'intention.

– Bien sûr que non, dit Haruto en hochant douloureusement la tête.

– Tu vas donc m'aider, pas vrai ? En racontant à quiconque te le demandera que je visite les États-Unis.

– Bien entendu. » Il avait l'air contrarié, mais il ne reviendrait pas sur sa parole et c'était le principal. « Qu'est-ce que tu voudrais que je fasse d'autre ?

– Ne t'inquiète pas pour moi. Je suis plus solide que j'en ai l'air.

– Je sais. Mais l'es-tu assez ?

– Eh bien, on ne va pas tarder à le savoir, non ? » dit-elle avec un sourire.

Après être revenu à Porthtowan, Nick prit sa voiture pour se rendre devant l'entrée principale côté terre du site de la Royal Air Force, d'où il voyait mieux les bâtiments qu'il avait eu l'occasion d'apercevoir de loin. Il y avait une guérite de gardien, et la grille était sous vidéosurveillance. C'était tout. Le présent de Nancekuke ne ressemblait guère à son passé.

Si seulement il pouvait revenir à ce soir de juin 1977, suivre Peter Ellery et Alison Parker une fois qu'ils avaient abandonné Martin Caldwell sur la plage pour grimper le sentier que lui-même avait suivi ce matin, alors il saurait. Il comprendrait. Puisque c'était impossible, il n'existait qu'un seul autre moyen de découvrir ce qui s'était produit. Il lui fallait trouver la personne qui savait – son père. Et le lui demander.

Une demi-heure plus tard, il était sur l'A30 en direction de l'est et de Londres pour y entamer ses recherches.

Haruto retourna travailler une fois terminé son repas de sushis avec Wada. Elle aurait déjà quitté son appartement à l'heure où il rentrerait

ce soir, ce qui donna à la sobriété de leurs adieux une note d'autant plus poignante quand ils se séparèrent devant le siège de Nomura, au Worldwide Plaza.

De là, Wada emprunta la Fifth Avenue et remonta lentement vers le nord en direction de Central Park. Au milieu du tumulte de la circulation et des passants affairés, son anonymat lui procurait un sentiment aigu de sécurité. Une petite Japonaise solitaire, d'âge mûr, qui se frayait un chemin dans les rues de New York. Personne n'aurait pu croire qu'elle était pressée. Ou qu'elle était animée d'intentions téméraires ou hasardeuses. Personne n'aurait pensé quoi que ce soit à son propos.

Ce qui lui convenait tout à fait.

---

1. En français dans le texte original. *(N.d.T.)*

11

Le trajet jusqu'à Londres depuis la Cornouailles fut long et éprouvant au milieu de la circulation dense du vendredi après-midi. Un soir frileux tombait quand Nick atteignit Catford. Il avait craint qu'April soit sortie, mais il y avait de la lumière dans la maison. Une chance pour lui, mais pas pour April. Elle allait devoir répondre aux questions que Nick comptait bien lui poser.

« Nicky, chantonna-t-elle presque en lui ouvrant la porte. Tu aurais dû m'avertir de ta visite.

– J'interromps quelque chose, dis-moi ?

– Non, répondit-elle avec un léger froncement de sourcils. Mais je m'apprêtais à sortir.

– Un rendez-vous amoureux ?

– Puisque tu le demandes, oui.

– Nan ?

– Ouais.

– C'est super pour toi.

– On a quand même le temps pour un petit verre. Une bière ? Un verre de vin ?

– Non, rien. Merci. »

Ils étaient dans la cuisine à présent. April ouvrit la porte du réfrigérateur, s'empara d'une bouteille de vin blanc dont elle se versa une rasade. Elle agita la bouteille d'un geste tentant en direction de Nick.

« Tu es sûr ?

– Rien pour moi, merci.

– OK, dit-elle en remettant la bouteille au frigo avant de boire une gorgée. Alors, comment va ?

– Comment va quoi ?

– Tu n'as pas l'air dans ton état normal, Nicky. Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Tout un tas de trucs, April, pour ne rien te cacher. Tout un tas de putains de trucs.

– Eh bien… raconte un peu. »

Pour toute réponse, il sortit la photo que Holgate lui avait prêtée, celle qui montrait cinq jeunes contestataires sur la route de Redruth à Portreath le samedi de Pâques 1977. Sans un mot, il la laissa simplement la prendre et contempler l'image en noir et blanc des versions plus jeunes d'elle-même et de ses amis : Caro et elle brandissant la bannière « VOUS ENTREZ DANS UNE ZONE DE GUERRE CHIMIQUE » ; Martin Caldwell et Alison Parker obligeant les automobilistes à accepter leurs tracts ; Peter Ellery fixant la caméra de l'autre côté de la rue.

« Seigneur, dit-elle avant d'avaler une grande gorgée de vin. C'est la foire aux souvenirs. »

Elle essayait de paraître naturelle, tentait désespérément de faire comme si la photo ne lui renvoyait pas son mensonge en plein visage.

« Pourquoi Caro et toi m'avez raconté des salades à propos de mon père, April ?

– Non, on n'a pas…, dit-elle, incapable de poursuivre. Comment tu as eu ça, Nick ?

– Par Barry Holgate, reporter à la retraite du *Western Morning News*. Si tu veux vraiment le savoir.

– Tu es allé à Exeter ?

– En effet. Et plus précisément, au 18 Barnfield Hill.

– Tu ne vas pas croire tout ce que dit Martin. Il est…

– Porté disparu, pour l'instant. On ne sait pas où le chercher. Je ne l'ai pas vu personnellement, mais Holgate m'a dit à peu près tout ce que j'avais besoin de savoir.

– Tu ne vas pas croire tout ce qu'il raconte lui aussi. Holgate ? Je me souviens bien de lui. L'incarnation du journaliste carriériste. Qui aurait fait n'importe quoi pour obtenir un scoop. Il ne nous aimait pas, aucun d'entre nous. On n'était pas son genre. Son genre de lecteurs, j'entends… »

Nick lui arracha la photo si brutalement qu'un peu de vin se répandit sur le sol. Ils se dévisagèrent un moment en silence. Sur son visage, Nick déchiffra un mélange de culpabilité et de regret auquel s'ajoutait quelque chose qui ressemblait à de la peur.

« Tu crois pas qu'on pourrait arrêter les conneries, April ? Elles ne s'imposent pas, si ? Je sais pas ce qui se passe avec Martin. Un tas de choses, c'est sûr. Mais ce que je sais – ce qui se voit comme le nez au milieu de la figure –, c'est que l'autre type de la photo, celui qui n'est pas Martin, ressemble comme deux gouttes d'eau à celui que j'étais au même âge. Ça se voit, non ? dit-il en lui mettant la photo sous les yeux. C'est évident, non ? »

Elle ne répondit rien. Il entendait son souffle, rapide et saccadé. Il lui faisait de la peine, et il s'en voulait au souvenir de tout l'amour

qu'elle lui avait prodigué aussi loin que remontaient ses souvenirs. Mais pas suffisamment pour s'arrêter. Elle ne lui devait pas grand-chose. Mais elle lui devait bel et bien la vérité sur son père.

« Mon père, c'était Peter Ellery, pas Geoff Nolan. Tu ne vas pas le nier, si ? »

Le silence s'étira, s'alourdissant au fil des secondes.

« Il faut que je m'asseye », finit-elle par dire.

Elle s'approcha de la table et se laissa aller lentement sur une chaise. Elle but une nouvelle gorgée. Le verre était presque vide.

« Passe-moi la bouteille, tu veux bien, Nicky ? »

Il la sortit du frigo, lui remplit son verre avant de s'asseoir en face d'elle.

« Ça vaut ce que ça vaut, dit-elle en pesant soigneusement ses mots. J'ai dit à Caro que ce n'était pas une bonne idée de faire passer Geoff pour ton père. Ce qui ne m'a pas empêchée de vivre avec et de cautionner ce petit… pieux mensonge.

– Parce que selon toi, c'était un *petit* mensonge ?

– Eh bien, Peter était mort. Tout le monde en était persuadé, et tu arrivais à un âge où il fallait te dire quelque chose. Et puis Geoff est mort à son tour. Une mort providentielle, qui tombait à pic. Alors…

– Quel mal y aurait-il eu à me dire la vérité ?

– Caro avait prédit – et, à voir la manière dont tu réagis aujourd'hui, elle avait raison – que si tu apprenais un jour que ton père n'était que présumé mort, sans que personne ne puisse affirmer avec certitude qu'il l'était, tu n'arrêterais pas de te demander si en réalité il n'était pas vivant quelque part sur cette terre. Elle avait peur que ça devienne chez toi une obsession, quelque chose qui finirait par… détruire ta vie. Or elle a toujours voulu le meilleur pour toi, Nicky. Elle comme moi, d'ailleurs. Et un père fantôme, ça n'était pas ce qu'on pouvait rêver de mieux pour toi. Tandis que Geoff, mort et enterré, semblait… préférable. Et de très loin.

– Mais les autres – Martin, Miranda – ont dû comprendre que j'étais bel et bien le fils de Peter.

– Caro ne leur a jamais dit qui était le père. Et la ressemblance n'est devenue évidente qu'assez tard, à une époque où ils ne te voyaient plus guère et où ils n'avaient aucune raison de douter de la paternité de Geoff Nolan. Je suppose qu'ils ont préféré ne pas réveiller le chat qui dort, comme on dit.

– Sans doute. Mais il y avait plus d'un chat endormi, je me trompe, April ? Effacer Peter Ellery de ma vie était une chose. Effacer toutes les circonstances de sa disparition et de la mort d'Alison Parker… c'en était une autre.

– Si on t'avait raconté tout ça, on aurait risqué d'éveiller ta curiosité à propos de Peter. Et si jamais tu étais tombé un jour sur une photo de

lui…

– J'aurais compris ! »

Elle but encore un peu de vin et le regarda avec une véritable sincérité.

« Nous avons fait ce que nous pensions être le mieux pour toi, Nicky. Vraiment. Quelle différence cela fait-il de savoir que l'un plutôt que l'autre de ces deux morts est ton père biologique ?

– Aucune, je suppose. Sauf si l'un des deux qui était censé être mort ne l'est finalement pas. Dans ce cas, on ne pourrait pas dire que vous avez fait ce qu'il y avait de mieux pour moi, je me trompe ?

– Mais il l'est, mort. Il n'y a absolument aucune raison de penser le contraire.

– Vraiment ? Tu es sûre que Martin Caldwell n'en a pas trouvé une, de raison ?

– Martin a toujours voulu croire que Peter était vivant. Ne serait-ce sans doute que pour dissiper un peu la culpabilité générée par les événements de cette nuit-là. Il veut tellement y croire qu'il est prêt à déformer les faits pour les plier à sa volonté.

– Tu étais au courant de ce qu'ils comptaient faire en allant à Nancekuke ?

– Pas à l'époque. Caro et moi ne faisions pas confiance à l'informateur de Peter.

– Tom Noy ?

– C'est ça. Nous ne le croyions pas fiable. Il était tellement ulcéré par le traitement que lui avait fait subir le ministère de la Défense que l'on ne pouvait pas croire un mot de ce qu'il disait. Peter et Alison n'étaient pas de cet avis. Nous n'étions pas d'accord avec eux là-dessus. Ils ont manifestement décidé qu'il valait mieux ne pas nous tenir au courant de leurs projets. Marty leur a emboîté le pas. Il était dingue d'Alison au point de faire n'importe quoi pour elle du moment qu'elle le suggérait. Quant à elle… elle avait l'étoffe d'une guerrière. Distribuer des tracts, brandir une banderole, c'était bien trop sage pour elle. Elle voulait… s'engager à fond. Martin nous a dit par la suite qu'ils projetaient de pénétrer dans l'usine pour filmer les réserves de sarin et d'un truc encore bien pire qui, d'après Noy, était fabriqué là. Il s'est bien gardé de le dire à la police, et on a fait pareil. On avait tous une trouille bleue d'être arrêtés comme complices. On traversait des heures terribles. Alison morte ; Peter présumé mort ; Marty au bord de l'implosion ; Miranda nous accusant de les avoir laissés partir ; Geoff obsédé par l'idée que la police allait mettre la main sur sa drogue ; et Vinod qui n'ouvrait pratiquement pas la bouche. On n'est même pas allés à l'enterrement d'Alison, tu sais. On n'avait pas le courage d'affronter sa famille. Ça avait lieu très loin, dans le Lincolnshire, mais… je ne me le suis jamais pardonné.

– La police devait savoir que vous lui cachiez quelque chose.

– Ça dépend de ce que lui avait dit le ministère de la Défense, lequel n'avait certainement aucune envie de voir filtrer des infos sur ce qui s'était passé à Nancekuke, ou des mesures prises à l'égard des intrus. Ils ont sans doute été bien contents de voir l'enquête policière ne pas aboutir.

– Tout comme vous ?

– On ne pouvait rien faire pour ramener Alison et Peter à la vie. Alors on a… essayé de laisser tout ça derrière nous.

– Sans que ça fasse trop de vagues. Jusqu'à aujourd'hui.

– Je suis désolée, Nicky, dit April avec un mince sourire. Vraiment désolée.

– Je sais que Caro et toi ne cherchiez qu'à me protéger, April. Mais il me semble aussi que vous cherchiez au moins autant à vous protéger, vous. »

Elle le regarda bien en face sans essayer de se dérober. L'une des qualités les plus touchantes d'April, c'était sa volonté d'assumer ses propres faiblesses quand il le fallait. Les larmes lui gonflaient les yeux tandis qu'elle soufflait :

« C'est vrai.

– Et ce que tu as dit à propos de Martin cherchant à se convaincre que Peter était encore en vie ? Tu ne crois pas que Caro et toi, vous vous efforciez de croire exactement l'inverse ?

– Sans doute que si.

– J'avais le droit de savoir.

– Oui. Et on t'en a privé. C'est simplement que… on n'a jamais réfléchi en ces termes à ce que nous faisions. Quel foutu gâchis, dit-elle en finissant son verre. Tu as une idée de l'endroit où se trouve Marty, Nicky ?

– Aucune. Mais je ne suis pas le seul sur ses traces. Son appartement a été cambriolé.

– Non… Cambriolé ?

– Et même à deux reprises, si l'on compte la Japonaise qui s'est servie d'un double de la clé. Ça a mal tourné pour elle. Elle a été frappée à la tête par l'homme qui a volé l'ordinateur de Martin. Lui aussi japonais, apparemment.

– Des Japonais tous les deux ? demanda April, bouche bée, totalement interloquée.

– Ouais. Pourquoi, ça t'évoque quelque chose ?

– Cette femme, tu l'as rencontrée ?

– Non. Elle était sortie de l'hôpital et avait disparu lorsque je suis arrivé. Mais Holgate, lui, si.

– Tu connais son nom ?

– Mimori Takenaga.

– Takenaga ? répéta April, dont l'expression suggérait que ce nom ne lui était pas inconnu. Qu'est-ce que tu sais d'elle ?

– Eh bien, elle a dit à Holgate qu'elle avait prévu de retrouver Martin à Londres parce qu'il prétendait avoir des informations sur le compte d'Aum Shinrikyo – tu te souviens d'eux ? – et sur la manière dont la secte s'était procuré le secret de fabrication du sarin utilisé lors de l'attentat du métro de Tokyo en 1995. Son mari est l'une de leurs victimes. Or Martin ne s'est pas présenté au rendez-vous, et elle a donc décidé de se rendre à Exeter.

– Comment Marty pouvait-il posséder des informations sur Aum Shinrikyo ?

– Dieu seul le sait. Mais on fabriquait bien du sarin à Nancekuke, non ? Il y a donc forcément un lien.

– Mais non, ça n'est pas possible. Ça n'a aucun sens.

– Ça pourrait en avoir à condition que tu me dises ce que tu sais, toi, de Mimori Takenaga. Parce que, manifestement, tu sais quelque chose.

– A-t-elle dit que c'était Marty qui l'avait contactée ? Ou l'inverse ? s'enquit April en fronçant les sourcils et en se frottant le front.

– Non, pas l'inverse. C'est bien lui qui l'a contactée.

– Seigneur. Comment a-t-il… »

Elle semblait soudain incapable de penser. Quelque chose la troublait. Profondément.

« Comment a-t-il quoi ?

– Attends une seconde, je reviens. »

Elle bondit sur ses pieds et se précipita dans le hall. Puis il entendit ses pas résonner dans l'escalier.

Il désobéit et se leva pour la suivre jusqu'au bas des marches. En levant la tête, il vit son ombre danser sur les murs. Il l'entendait haleter tandis qu'elle fouillait dans le placard du palier.

« April ? lança-t-il.

– Je n'en ai pas pour longtemps, répondit-elle, le souffle court.

– Mais qu'est-ce que tu cherches ? » demanda-t-il en commençant à monter.

Le temps qu'il atteigne le palier, il s'aperçut qu'elle avait sorti plusieurs sacs et cartons du placard, avant de soulever le carré de moquette qui était en dessous.

« Putain, souffla-t-elle d'un air accablé.

– Qu'est-ce qu'il y a ? »

Elle s'assit lourdement et s'appuya contre la balustrade. Des larmes glissaient sur ses joues quand elle leva les yeux vers lui.

« Ta mère, dit-elle d'une voix mal assurée. Elle était tellement sentimentale. Elle n'aurait pas fait de mal à une mouche. Littéralement.

– Je sais.

– C'était pour ça, pour sa gentillesse, que je l'aimais. Parce qu'elle était profondément… humaine.

– Ça aussi, je le sais.

– Elle a dû le prendre en pitié près de la fin. Sans surprise, en fait. Elle prenait tout le monde en pitié. Sauf elle-même.

– Qui est-ce qu'elle a pris en pitié ?

– Quelques jours avant Noël, une semaine environ avant sa mort, quand je suis rentrée à la maison, j'ai tout de suite compris que, vu son état, elle avait dû faire des efforts exagérés. Elle a dit qu'elle était allée se promener. Ce qui était complètement fou. Elle n'était pas capable de se déplacer sans aide. J'ai pensé que c'était peut-être… une promenade imaginaire. Mais aujourd'hui j'aurais tendance à croire qu'elle est bel et bien sortie de la maison. Pour aller jusqu'à la boîte aux lettres la plus proche, où elle a posté un courrier pour Marty.

– Qui disait quoi ? demanda Nick en s'approchant d'elle et en s'agenouillant à son côté.

– C'était une petite annonce parue dans l'*Evening Standard* de mai 1992.

– Et qui émanait de Mimori Takenaga. »

Elle sembla choquée quand elle comprit que Nick était déjà au courant pour l'annonce. Elle écrasa ses larmes du pouce.

« Qui te l'a dit ?

– Miranda. Martin la lui avait montrée. Sans dire comment il l'avait obtenue.

– Et pourquoi la lui montrer à *elle* ?

– Il espérait sans doute qu'elle lui confirmerait que Peter Evans était en fait Peter Ellery. Ce qu'elle n'a pas fait. Même si elle a reconnu une indéniable ressemblance. Mais je crois qu'elle s'inquiète pour Martin.

– Miranda ne s'est jamais inquiétée que pour elle-même.

– Tu n'es pas un peu dure avec elle ? lui demanda Nick en tapotant sa main trempée de larmes.

– Peut-être. Mais elle n'a aucun principe. Tu ne peux pas faire confiance à quelqu'un dénué de tout principe.

– Caro en avait, elle, des principes.

– Oh, que oui. À la pelle. Bien trop à mon goût, parfois.

– Mais elle ne m'a rien dit de cette petite annonce, qui prouvait – peut-être pas de façon définitive, mais quand même – que mon père n'était pas mort cette nuit-là à Nancekuke.

– Elle voulait t'en parler, mais je l'en ai dissuadée. Tu traversais une période difficile à cette époque. Tu avais quel âge ? Quatorze ans ? Les garçons de quatorze ans, ça donne du fil à retordre, crois-moi. Par bonheur, ils n'ont pas pour habitude de feuilleter l'*Evening Standard* le soir après l'école.

– Tu pensais que c'était Peter sur la photo ?

– On n'était pas sûres. C'est la vérité vraie, je te jure. Mais te dire que c'était lui ton père, et pas Geoff Nolan ? Cela revenait à avouer un mensonge alors que personne ne nous y obligeait. S'il était vivant, il n'avait manifestement aucune envie qu'on le sache. Alors on n'a rien dit, en priant pour qu'aucun des autres ne tombe sur l'annonce… ou bien, s'ils la voyaient, qu'ils ne disent rien non plus. Marty ne vivait pas à Londres, bien sûr, et on en a déduit qu'il ne risquait pas de la lire. Ce qui valait aussi pour Vinod. Et ne laissait donc que Miranda. Or celle-ci était à l'époque au beau milieu de sa campagne pour se faire élire au Parlement. Nous étions convaincues qu'elle ne tenterait rien qui puisse attirer l'attention sur ses liens avec Peter.

– Mais vous avez gardé l'annonce ?

– C'est Caro qui a insisté. Elle pensait qu'un jour finirait par arriver où il faudrait qu'on t'en parle. Au lieu de quoi, il semblerait que ce jour soit venu quand elle a décidé que c'était Marty qui avait besoin d'être mis au courant. L'annonce donnait le nom et l'adresse d'une femme au Japon qui offrait mille livres de récompense pour des renseignements visant à identifier Peter Evans, lequel avait travaillé pour son père à Londres en septembre 1977. Je crois que Marty a tout de suite compris. Il a écrit à cette Japonaise.

– Et il a fini par obtenir une réponse. Suggérant une rencontre à Londres, un peu plus tôt dans la semaine. Il projetait de me voir, moi aussi. Pour me dire ce qu'il avait découvert au sujet de mon père. Mais sa prise de contact avec Mimori Takenaga semble lui avoir attiré des ennemis. À présent, Martin a disparu. Et peut-être bien que Takenaga aussi, parce que je n'ai aucune idée de l'endroit où elle a pu aller après Exeter.

– On dirait que quelqu'un s'oppose à ce que Marty, ou quiconque, d'ailleurs, tente de suivre la piste Peter Evans.

– Quelqu'un qui pourrait être Peter lui-même ?

– Possible. Il a toujours eu un côté secret. Pas moyen de savoir ce qu'il pensait vraiment. Insondable, voilà comment on pourrait le définir. Ce qui d'une certaine manière le rendait attirant. Et il avait ce qu'on pourrait appeler du charisme. Caro était complètement fascinée, même si elle en avait fini avec lui à l'époque où il… serait mort. S'il est encore en vie, il doit avoir délibérément tourné le dos à son existence d'avant pour faire peau neuve. Peut-être qu'il ne peut pas se permettre de voir sa précédente identité révélée au grand jour. Je n'aimerais pas avoir Peter comme ennemi. Je crois qu'il pourrait se montrer… impitoyable, s'il le jugeait nécessaire.

– Et dangereux aussi ?

– Qui sait ce que quarante années ont pu faire de lui ? Je connaissais Peter Ellery, Nicky. L'homme qu'il est ou a pu devenir est

un inconnu pour moi.

– Qui n'en reste pas moins mon père.

– C'est vraiment si important ? s'enquit April en posant la tête sur son épaule.

– Ça ne devrait sans doute pas. Mais je sens au plus profond de moi que ça l'est. »

Le téléphone se mit à sonner en bas dans la cuisine.

« Ce doit être Nan, dit April. Qui se demande où je suis. En fait, je me le demande moi-même. Kate rentre quand ?

– Demain.

– Tu devrais parler de tout ça avec elle. Avant de décider quoi que ce soit, je veux dire. Tu n'es pas responsable de Marty. Ni de cette Japonaise. Quant à Peter, s'il est toujours en vie, il pense à l'évidence qu'il ne te doit rien.

– Il y a de grandes chances pour qu'il ne sache même pas que j'existe.

– Tu aurais peut-être tout intérêt à laisser les choses en l'état. »

La sonnerie du téléphone s'arrêta.

« Mais tu n'en as pas du tout l'intention, n'est-ce pas ?

– Je ne vais pas avoir le choix, je crois. Si je ne retrouve pas Martin. Ou Mimori Takenaga.

– J'aimerais croire que cela t'arrêterait. Mais tu as hérité de l'entêtement de Caro. Il y avait des choses sur lesquelles elle refusait de céder. Ça vaut aussi pour toi. En voilà un bel exemple. Peut-être a-t-elle envoyé l'annonce à Marty parce qu'elle savait qu'il finirait par te parler sérieusement de Peter. Et alors…

– La vérité éclaterait.

– Ma foi, oui, concéda tristement April. Quelle qu'elle soit. »

12

Un second vol long-courrier en vingt-quatre heures constituait une perspective qui n'était pas pour réjouir Wada, mais elle estimait que l'effort en valait la peine. Au cas où quiconque lui aurait prêté attention – et elle doutait fort que ce fût le cas –, elle avait fait son possible pour donner l'impression qu'elle se retirait de l'enquête de Kodaka relative aux affaires de Nishizaki. Elle s'était même servie de sa propre carte de crédit pour régler cette partie-là du voyage plutôt que de celle de l'agence.

Elle avait une idée plus que vague de ce qui l'attendait en Islande, et elle s'efforça de ne pas trop s'appesantir sur la question en se plongeant dans sa lecture de réconfort, *The Makioka Sisters*, dès que son avion eut décollé de JFK. Tentative futile non pas parce qu'elle n'était plus d'humeur à apprécier l'écriture pleine de fantaisie de Tanizaki, mais parce que l'homme assis à côté d'elle, un Américain bedonnant, à la tignasse épaisse et vêtu d'un costume qu'il avait dû acheter quand il pesait dix kilos de moins, s'obstina à lui faire la conversation.

Les préjugés de Wada à l'encontre des Américains – surtout les hommes – furent confirmés par presque tout ce que George Guptill avait à dire. Il présenta un nom et une main tendue qu'elle jugea difficile de refuser, pour alterner ensuite des révélations superflues le concernant (marié, sans enfants, habitant le New Jersey, en route pour l'Islande dans le but de tenter d'établir une franchise pour la chaîne de burgers de son patron sur la côte Est) et des questions indiscrètes concernant Wada. Celle-ci estima que ses réponses, sans être cassantes, étaient suffisamment froides pour le convaincre d'arrêter son enquête, mais il sembla prendre sa réticence comme un défi et se mit à émettre à son propos des suppositions hasardeuses qu'elle finit par devoir corriger, lui fournissant par là même la satisfaction d'en découvrir beaucoup plus sur elle qu'elle ne l'aurait voulu.

Cela n'alla pas très loin, bien sûr. Mais George refusait obstinément de se laisser démonter.

« Rien n'est plus attirant chez une femme qu'une petite dose de mystère, mademoiselle Wada. » (Elle avait soigneusement évité de lui donner autre chose que son nom de famille.) « C'est quelque chose que ma femme n'a jamais voulu comprendre. »

Le temps que George en arrive à son troisième verre, il se livrait à un interrogatoire en règle concernant les écrits de Tanizaki et les complexités de la langue japonaise. Lentement, et à son plus grand étonnement, Wada se laissa entraîner. Elle se surprit même à illustrer un point de linguistique en lui expliquant que la famille Toyoda était soupçonnée d'avoir changé le nom de son entreprise en « Toyota » parce que ce mot comportait, en termes de numérologie, les huit traits porteurs de chance promettant la prospérité. Pour quelque obscure raison, l'anecdote eut le don de l'amuser énormément. Mais à quoi pensait-elle donc, se demanda-t-elle plus tard.

George s'endormit peu après, ce dont elle lui fut infiniment reconnaissante.

Il lui fallut, quant à elle, beaucoup plus longtemps pour en faire autant.

Ce fut lorsque l'avion entama le samedi matin sa descente vers l'aéroport de Keflavik, dans un ciel plombé d'épais nuages et de crachin, que Wada comprit pourquoi elle avait succombé aux efforts de George pour engager la conversation. Il n'avait rien à voir avec Kodaka, Nishizaki ou l'un des nombreux mystères entourant la mort de Shitaro Masafumi. Il était complètement en dehors de cette affaire, ce qui était parfaitement rassurant. Elle n'avait rien à craindre de lui. Et en acceptant de lui parler, elle avait réussi à oublier, ne serait-ce que pour un court moment, les problèmes qu'elle allait devoir affronter.

George ne se réveilla qu'une fois l'appareil sur le tarmac. L'œil chassieux et le cheveu en bataille, il cherchait encore son sac dans le compartiment à bagages quand Wada débarqua, se disant que c'était sans doute la dernière image qu'elle garderait de lui, puisqu'ils ne se reverraient plus.

Mais c'était le sous-estimer. Louer une voiture était hors de question pour la bonne et simple raison que Wada ne conduisait pas. Comme bon nombre des habitants de Tokyo, elle n'en avait jamais saisi la nécessité. En conséquence de quoi, elle rejoignit la file d'attente du bus pour Reykjavik. En moins de trois minutes, George apparut à ses côtés.

« Pourquoi ne pas partager un taxi, mademoiselle Wada ? Je ne sais pas vous, mais moi j'ai horreur d'attendre le bus. »

Quelque chose dans son sourire froissé interdisait toute forme de refus.

Donner des indications au chauffeur de taxi impliquait qu'ils apprennent tous les deux où l'autre descendait. Le Hilton, dans le cas de George, tandis que Wada avait réservé au Sol, un hôtel qui présentait l'avantage d'être à proximité immédiate de l'Arnarson, où Caldwell avait été vu pour la dernière fois.

Ils quittèrent l'aéroport en traversant des champs de lave noircis et désolés sur lesquels pesaient, comme une épaisse fumée, des nuages bas et chargés.

« Rien à voir avec le New Jersey », commenta George.

Rien à voir, de fait, avec aucun des endroits qu'aurait pu convoquer Wada en imagination.

Reykjavik était un chaos de bâtiments pour l'essentiel modernes, parmi lesquels le Hilton, un gros bloc de verre et d'acier surplombant une autoroute très fréquentée à la périphérie du centre-ville. George tendit sa carte à Wada, la pressant de le contacter si elle avait un peu de temps libre dans la soirée.

« Comptez sur moi pour faire passer un bon moment à une fille. »

Wada ne savait plus quand on l'avait appelée « une fille » pour la dernière fois, mais la nouveauté ne suffit pas à la convaincre de lui confier son numéro de téléphone. Passer un bon moment, que ce soit le soir ou à toute autre heure de la journée, ne figurait tout simplement pas à l'ordre du jour.

Le Sol se trouvait dans une zone plus calme – ni ancien ni récent, de catégorie standard, voire modeste, ce qui convenait parfaitement à Wada. Elle monta dans sa chambre, déballa ses affaires, prit une douche et céda au léger décalage horaire pour s'autoriser ce qu'elle croyait être une petite sieste.

À Greenwich, Nick avait mal dormi, même si dans son cas, la cause n'était pas imputable aux fuseaux horaires. Le voyage qu'il avait fait dans le passé d'autres personnes avait à sa manière laissé des séquelles comparables. Il se sentait désorienté et en décalage avec sa vie habituelle. À peine quelques jours plus tôt, il attendait le retour de Kate avec impatience. Et voilà qu'il se prenait aujourd'hui à souhaiter qu'elle reste absente plus longtemps, le laissant libre de creuser plus avant le mystère qui entourait son père sans avoir à lui expliquer ni ce qu'il faisait ni, surtout, pourquoi.

Il se leva de bonne heure, conscient que Kate s'attendrait à ce qu'il ait fait quelques courses avant son arrivée. Mais la seule idée d'avoir à vérifier ce qu'il allait devoir acheter avant de sortir, comme s'il s'agissait d'un week-end ordinaire, comme si son monde n'avait en rien changé, n'était pas tant absurde qu'impossible à concevoir. Il lui

fallait des réponses aux nombreuses questions soulevées par les aveux d'April. Réponses qu'elle avait été incapable de fournir.

À cet instant précis, une seule personne à son sens était susceptible de lui en dire plus. Plus tôt il irait la voir, plus il avait de chances de la prendre au dépourvu ; il avala rapidement son petit déjeuner, s'habilla à la hâte et sortit.

Les rues résidentielles de Chelsea, bordées d'élégantes maisons de ville précédées de jardins colorés, étaient calmes d'aussi bonne heure un samedi matin. Il faisait frais, des nuages de pluie masquant le soleil à intervalles plus ou moins réguliers. Les places de parking étaient rares, et Nick dut marcher cinq bonnes minutes avant d'atteindre la porte de Miranda.

En approchant, il fut surpris de voir un homme élancé, aux cheveux noirs, émerger de derrière un massif de glycine et s'avancer sur le trottoir.

Son étonnement ne fit que croître quand il s'aperçut que l'homme était asiatique, très certainement japonais, en dépit de sa haute taille. Le cambrioleur de l'appartement de Caldwell à Exeter était un Japonais exceptionnellement grand, d'après la description qu'en avait faite Wada à la police. Était-ce à nouveau lui ?

L'homme tourna subitement sur sa gauche et s'éloigna, non sans avoir jeté un regard rapide et néanmoins glaçant à Nick par-dessus son épaule. Celui-ci s'arrêta avant de se remettre à avancer, d'un pas plus lent, puis poussa un soupir de soulagement lorsque l'homme disparut de son champ de vision au bout de la rue.

La réponse aux coups de heurtoir de Nick le surprit par sa rapidité. Miranda ouvrit la porte à la volée et lui jeta un regard furieux. Puis son expression s'adoucit. Elle ne s'attendait pas à voir Nick sur le seuil. Elle était en survêtement, nettement moins apprêtée que lors de leur dernier repas ensemble. Moins détendue, aussi. Beaucoup moins.

« Nick, s'exclama-t-elle, en voilà une surprise !

– Vous vous attendiez à le revoir ?

– Qui ça ?

– Votre dernier visiteur. Je l'ai vu quitter la maison.

– Tu parles de l'Irlandais », dit-elle en regardant la rue derrière lui.

Le ton était tout à la fois circonspect et désinvolte. Nick ne parvint pas à déterminer son humeur avec précision.

« Il ne m'a pas paru irlandais.

– Je n'ai jamais dit qu'il l'était.

– S'il ne l'est pas, pourquoi en ce cas…

– Tu entres ?

– Je peux ?

– Évidemment », dit-elle, retrouvant un peu de sa vivacité.

Elle le précéda le long d'un hall haut de plafond et chargé de moulures, jusqu'à la cuisine, grande et bien équipée dans un style minimaliste. Ils se tenaient maintenant à l'arrière de la maison donnant sur un jardin soigneusement entretenu et vibrant des couleurs du printemps. On entendait le chant des oiseaux à travers une fenêtre entrouverte, même si le reste de la maison donnait l'impression d'être parfaitement vide et silencieux.

« Un café ? Je viens juste d'en faire.

– Volontiers, oui. Ce serait super. »

Elle saisit sa tasse, but une gorgée, puis s'empara de la cafetière pour le servir. Il remarqua une bouteille de whisky débouchée à côté, dont il devina qu'elle avait dû en verser dans son café. Il s'avança dans ses conjectures en supposant que ce n'était pas dans ses habitudes du samedi matin.

« Désolé si je vous ai, euh…

– Peu importe. Qu'est-ce qui t'amène, Nick ?

– Mon père.

– Je crois t'avoir dit tout ce que je savais sur Geoff pendant notre déjeuner.

– Je ne vous parle pas de Geoff Nolan.

– Mais tu viens juste de dire…

– Je vous parle de Peter Ellery. Mon père. Le vrai.

– Ah, je vois, dit-elle en s'asseyant à table et en lui intimant d'un geste d'en faire autant. Si je comprends bien, Marty a pris les devants et t'a tout raconté.

– Non. Ce n'est pas lui.

– Mais tu l'as vu, non ?

– Il n'est jamais venu à notre rendez-vous.

– Ça, c'est du Marty tout craché. Pas fiable pour deux sous. Alors qui te l'a dit ? Pas April, quand même.

– Barry Holgate.

– Qui ça ?

– Un journaliste à la retraite. Qui travaillait pour le *Western Morning News* à Exeter.

– Tu es allé à Exeter ?

– En effet, Miranda. Et je me suis rendu au 18 Barnfield Hill, pour ne rien vous cacher. Parce que je voulais mettre la main sur Martin Caldwell. Mais il n'était pas là. Personne ne sait où il est. Des tas de gens le cherchent en dehors de moi, vous savez. Dont vous, si j'en crois le message que vous avez laissé sur son téléphone.

– Tu l'as écouté ? Mais comment ?

– Non, pas moi. C'est Holgate qui me l'a appris. Les voisins nous ont laissés entrer dans l'appartement de Martin. Il a été cambriolé. Son

ordinateur a été volé. La Japonaise que Martin était censé rencontrer a été blessée par le cambrioleur, et elle a également disparu depuis, ce qui revient à dire que je ne peux pas lui demander d'explication. Quant à Peter Ellery, Holgate m'a montré une photo datant de 1977 sur laquelle il apparaît, en compagnie de Caro, d'April, de Martin et d'Alison Parker. La ressemblance est pour le moins frappante. Comme elle a dû l'être, pour vous et tous les autres, toute ma vie.

– Bon sang, j'ai besoin d'une cigarette. Donne-moi une minute. »

Miranda s'en alla chercher de quoi fumer, interpellant Nick depuis la pièce voisine.

« Je n'ai aucune responsabilité dans cette affaire. C'est Caro qui a décidé qu'il valait mieux pour toi ne pas savoir qui était ton père. Je ne peux pas dire que je le lui reproche. »

Elle revint, cigarette allumée et paquet dans la main. Elle lui en offrit une, qu'il refusa d'un signe de tête.

« Bon, eh bien maintenant tu sais, dit-elle en se rasseyant. Alors, tu te sens mieux ?

– J'essaie de me faire à l'idée.

– Je ne suis pas sûre de pouvoir t'aider, sur ce point.

– Peter Ellery est toujours en vie, n'est-ce pas ?

– En tout cas, c'est ce que croit Marty.

– Et vous aussi.

– Ah bon, vraiment ?

– Sinon, pourquoi avoir appelé Martin ?

– Je me faisais du souci à son sujet.

– À raison, apparemment.

– Non, ce que je veux dire, c'est que je m'inquiétais de son état d'esprit.

– Une idée de l'endroit où il a pu aller ?

– Aucune. Écoute, Nick, je suis désolée que tu aies dû attendre si longtemps pour découvrir la vérité sur ton père, mais les responsables, ce sont Caro et April. Ce n'était pas ma décision. Je n'ai rien à voir là-dedans. Je ne sais vraiment pas que te dire de plus. Peut-être que Peter s'est noyé en même temps qu'Alison, peut-être pas.

– Pourquoi volerait-on l'ordinateur de Martin, Miranda ? Faisons un peu le tour des hypothèses, voulez-vous ? Entrer par effraction n'est déjà pas une mince affaire. Sans compter que cette effraction-là avait un but précis. Qu'est-ce que Martin peut bien savoir de si important – de si dangereux – pour que des gens soient prêts à de telles extrémités afin d'étouffer ce qu'il avait à dire à leur sujet ?

– Je suis tout bonnement incapable de l'imaginer, dit Miranda en tirant longuement sur sa cigarette.

– Vraiment ? Votre précédent visiteur ne vous a pas rencardée ?

– Comment le pourrait-il ? Il n'a rien à voir avec tout ça, dit-elle

après une courte hésitation, pataugeant à la recherche d'une explication un tant soit peu plausible pour justifier ses liens avec cet homme. Ce qu'il faisait ici ne te regarde pas.

– Vous pourriez être dans le vrai si ce n'est qu'avant de disparaître, Mme Takenaga – la femme qui a fait tout le voyage depuis le Japon pour rencontrer Martin – a fourni à la police une description de l'homme qui s'était introduit dans l'appartement. Laquelle correspond en tout point à votre… Irlandais. »

Miranda écrasa sa cigarette avant de fixer Nick un long moment.

« Qui est vraiment cet homme ? insista-t-il. Pour le compte de qui travaille-t-il ?

– Pas pour moi, si tu veux tout savoir.

– Pour qui, alors ? »

Miranda eut un moment d'hésitation. Comme si ses nerfs commençaient à flancher.

« Si Peter ne s'est pas noyé en même temps qu'Alison, s'il est encore vivant aujourd'hui, il a de toute évidence décidé, pour des raisons qui lui appartiennent, de tirer un trait sur sa vie passée, son ancienne identité, sur tout ce qu'était Peter Ellery jusqu'en 1977. Ce n'est pas rien de faire une chose pareille. Il faut vraiment une bonne raison pour s'y résoudre. Pour effacer tout ce qu'on a été. Recommencer à zéro. Reconstruire sa vie. Avec un nouveau nom, une nouvelle personnalité, un nouveau moi.

– Sauriez-vous me dire pourquoi il se serait donné toute cette peine, Miranda ?

– Non, j'en ai peur.

– Je pense, moi, que c'est en rapport direct avec les événements de cette fameuse nuit à Nancekuke. Peter et Alison se sont introduits dans l'usine à la recherche de secrets sur la fabrication du gaz neurotoxique qu'on y produisait. Alison a fini noyée. Un des gardes s'est fait tirer dessus. Et Peter, lui… a disparu.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire de garde blessé ? D'où sors-tu ça ?

– Ma source, Holgate.

– Encore lui ! Ce n'est qu'un journaleux en mal de théories conspirationnistes.

– Peut-être. Mais ne venez-vous pas vous-même de dire que Peter devait avoir une bonne raison – une raison impérieuse même – de vouloir échapper à sa vie passée ?

– C'est vrai. Ce qui signifie également que tu ne devrais plus t'obstiner à le rechercher. S'il est encore en vie, soit il n'est pas au courant de ton existence, soit, dans le cas contraire, il ne veut rien avoir à faire avec toi. C'est difficile à accepter, je comprends, mais tu aurais sans doute intérêt à lâcher l'affaire.

– C'est un avertissement ?

– Simplement un conseil, Nick. Et mieux vaudrait le suivre, à mon avis.

– Savez-vous où il se trouve ?

– Désolée, dit-elle avant d'allumer une autre cigarette. Je ne peux pas t'aider.

– Moi, je crois que si.

– Si tu continues comme ça, Nick, je vais devoir te demander de partir.

– Si je déclare à la police d'Exeter que j'ai vu aujourd'hui sortir de chez vous l'homme qu'elle recherche en lien avec le cambriolage de l'appartement de Martin et l'agression contre Mme Takenaga, ils ne manqueront pas de vouloir vous poser quelques questions. Il a été vu par un des voisins aussi bien que par Mme Takenaga, au passage. Et il a sans conteste une apparence très reconnaissable. Alors, vous tenez vraiment à ce que j'aille trouver la police ?

– Je préférerais que tu t'abstiennes.

– Bien, mais en ce cas vous allez devoir me dire qui est cet homme. Et pour qui il travaille. Dites-moi ce que vous savez. Parce que vous savez quelque chose, Miranda. C'est une évidence.

– S'il y a une chose que je sais, c'est qu'il vaudrait mieux pour toi que tu oublies tout ça.

– Mais je n'en ai aucunement l'intention. Je ne peux pas me le permettre, c'est tout.

– C'est bien dommage. Pour toi comme pour moi, dit-elle en l'examinant avec attention tout en tirant sur sa cigarette. Tu sais, Nick, quand on est jeune, on ne pense jamais que ce qu'on fait – de fou, d'irréfléchi, d'impardonnable – nous rattrapera un jour ou l'autre avec l'âge. Tu crois que c'est fini, terminé. Et les choses peuvent effectivement sembler l'être. Pendant des années. Des décennies. La plus grande partie de ta vie. Jusqu'au moment où…

– Comment puis-je retrouver mon père ?

– Je pense partir quelques jours pour Pâques. J'ai besoin d'une pause, je crois. Tu devrais peut-être en faire autant.

– Ça ne ressemble pas à une réponse à ma question.

– Eh bien, il y a certaines questions qui ne trouvent pas de réponses, vois-tu. Mais… si tu veux vraiment aller quelque part… je pourrais peut-être te suggérer une destination. En échange, tu me fiches la paix. »

Elle croisa son regard. Elle était en train de lui proposer une sorte de marché. Voilà où ils en étaient.

« Une destination ? Laquelle ?

– Attends-moi ici, je vais chercher quelque chose. »

Elle sortit de la cuisine, et il l'entendit monter l'escalier. Le plancher

dans la pièce au-dessus de lui se mit à craquer. Il n'aurait su dire ce qu'elle était en train de faire. Il se saisit de sa tasse et la renifla. L'arôme du whisky mêlé au café était reconnaissable. Elle le cachait bien, mais elle était sous pression. Et ce n'était pas lui qui en était la cause. Quel genre de message l'Irlandais avait-il pu transmettre à la baronne Cushing ? Et ce message, de qui venait-il ?

Il l'entendit redescendre. Elle pénétra dans la cuisine, les mains vides, se dirigea vers la porte-fenêtre qui ouvrait sur le jardin et lui fit signe de la suivre.

Quelques secondes plus tard, ils étaient dans le patio, profitant de l'air frais et du chant des oiseaux. Une table en fer forgé était installée là, entourée de deux chaises.

« Une raison particulière pour que nous venions jusqu'ici ? » demanda Nick.

Miranda ne répondit pas. De la poche de son survêtement, elle sortit une petite boîte en métal grise et oblongue qu'elle posa sur la table. Peut-être, songea-t-il, était-ce là sa réponse.

« Qu'est-ce que c'est ?

– La boîte est à l'épreuve de toute forme de détection, répondit-elle dans un murmure. C'est le genre de protection que certains utilisent aujourd'hui pour leurs cartes de crédit, mais là, c'est vraiment le top du top en matière de sécurité. Ouvre-la. »

Nick s'exécuta. À l'intérieur, enchâssée dans un cadre, une carte noire avec un seul mot imprimé dans l'angle supérieur gauche, en lettres capitales blanches. « ÉMERGENCE ». Il sortit la carte et la retourna. Il n'y avait rien sur l'envers. Le matériau avait une drôle de texture. Il n'aurait su dire si c'était du plastique ou du métal.

« Je veux que ce soit bien clair entre nous, Nick, poursuivit Miranda. Je ne veux plus entendre parler de toi à partir d'aujourd'hui, d'accord ? Et encore moins de la police.

– Tout dépend de ce que vous me donnez.

– Un passe pour une vente aux enchères. Qui se tiendra mercredi prochain à 18 heures.

– Quel genre de vente ?

– Il va falloir que tu t'y rendes pour le découvrir.

– Elle se tient où ?

– Les choses sont claires. La date, l'heure, le lieu et le passe. C'est tout ce que je peux te donner. Il ne m'appartient pas de te révéler le reste. On est d'accord ? »

Nick regarda la carte qu'il tenait dans sa main. Émergence. Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ? Qu'est-ce qui était mis aux enchères ?

« Et cela devrait me conduire à mon père ?

– Sommes-nous *d'accord* ? »

Son expression ne laissait rien transparaître. Nick devait faire un choix. Mais il sentit qu'en dernière analyse il n'existait qu'une seule option.

« Nous sommes d'accord, dit-il en hochant la tête.

– Fort bien. Laugavegur 3, Reykjavik, Islande. Voilà pour l'adresse.

– Et…

– Et rien d'autre. » Elle lui retira doucement la carte des mains, la replaça dans la boîte qu'elle referma. « Ne montre ça à personne avant de t'en servir au moment de la vente.

– Mais…

– Adieu, Nick. »

Il était presque midi quand Wada se réveilla. Furieuse d'avoir dormi aussi longtemps, elle sortit à la hâte et, s'aidant du plan de la ville qu'elle avait pris sur le présentoir du hall, gagna l'hôtel Arnarson, lequel avait meilleure allure que le Sol, sans mériter pour autant le qualificatif de « chic ». En l'entendant, elle fut à peu près sûre de reconnaître l'employé de la réception comme étant le plus coopératif des deux hommes qu'elle avait eus au téléphone. À en croire son badge, il s'appelait Bjarni. Il apparut bientôt que lui aussi reconnaissait la voix de Wada. Après s'être excusé personnellement auprès d'elle du temps qu'il faisait – « Épouvantable, mais le printemps, en Islande, c'est comme ça » –, il fronça légèrement les sourcils et lui dit :

« On ne s'est pas déjà parlé au téléphone récemment ?

– J'ai appelé pour savoir où en était mon ami Martin Caldwell.

– Ah ! Oui, bien sûr. Vous n'aviez pas laissé votre nom.

– Je m'appelle Wada.

– Vous avez finalement eu des nouvelles de M. Caldwell, mademoiselle Wada ?

– Non. C'est la raison pour laquelle je suis venue jusqu'ici.

– La police en a peut-être. Je peux vous donner le nom et le numéro de téléphone de l'officier chargé de cette affaire.

– Ce serait vraiment très gentil à vous. Merci. »

Bjarni jeta un coup d'œil à son ordinateur avant de griffonner les informations sur une carte de l'hôtel.

« Je peux le contacter pour vous, si vous voulez.

– Ne vous dérangez pas, je vous en prie, je m'en occupe. » Wada espérait bien éviter dans la mesure du possible tout contact avec la police. Laquelle risquait fort d'avoir plus de questions pour elle qu'elle n'en aurait de son côté. « Au téléphone, vous avez parlé de plusieurs personnes en dehors de moi qui auraient cherché à savoir où se trouvait M. Caldwell.

– Quelques-unes en effet, mademoiselle Wada. Nous avons reçu

plusieurs appels. D'ailleurs, c'est étrange, la plupart des correspondants n'ont pas laissé leur nom. Sauf un. Je suppose que vous aimeriez lui parler, n'est-ce pas ?

– Effectivement.

– Eh bien…, dit-il en consultant son registre avant de lui tendre une seconde carte de l'hôtel. Voilà.

– Merci, dit Wada en lisant ce qu'il avait écrit : un nom aux consonances islandaises – Erla Torfadottir – et un numéro de téléphone. Vous pensez avoir bientôt des nouvelles de la police ?

– C'est possible. Vous voulez que je leur dise où vous êtes descendue ?

– Je préférerais que…

– Je n'en fasse rien ?

– Pour l'instant, oui. Pas avant que j'aie…

– Parlé à Erla, peut-être ?

– Oui, acquiesça Wada avec un sourire reconnaissant. Exactement. Pas avant que j'aie parlé à Erla Torfadottir. Ensuite…

– Ensuite, vous me le ferez savoir », dit Bjarni en lui adressant un grand sourire.

13

Une fois arrivé chez lui, Nick réserva un vol pour l'Islande dès le lundi, ainsi qu'un séjour de quatre nuits dans un hôtel de Reykjavik. Le tout représentait une dépense aussi excessive que ridicule, entre le délai très court et l'arrivée imminente des congés de Pâques, mais pareilles considérations le laissaient désormais indifférent. Il n'avait par ailleurs pas décidé ce qu'il allait dire au juste à Kate, mais il disposait du reste du week-end pour tenter de la convaincre qu'il n'avait pas perdu la tête. Il ne voulait pas qu'elle s'inquiète à son sujet, autrement dit, il était hors de question de lui dévoiler tout ce qu'il avait appris.

La famille de Kate était un modèle de la normalité qui règne au sein de la moyenne bourgeoisie britannique. Il était évident que ses parents s'aimaient toujours, et aucun des deux n'avait jamais été marié à quelqu'un d'autre. Pas d'enfants d'une relation antérieure, seulement Kate la raisonnable et ses deux raisonnables de sœurs. En comparaison, le passé de Nick était outrageusement non conventionnel.

À peu près à l'heure où l'avion de Kate devait atterrir à Gatwick, Nick avait mis au point une version des faits qu'il croyait possible, sinon facile de comprendre : Martin Caldwell avait décidé que le moment était venu de lui révéler l'identité de son vrai père, un homme qui devait assister à une vente aux enchères programmée pour le mercredi suivant à Reykjavik. Il avait en conséquence entrepris d'aller en Islande pour rencontrer Caldwell, assister à cette vente, se présenter à son père et voir ce qu'il adviendrait.

Il téléphona à April, qui promit de ne rien dire à Kate si celle-ci tentait de lui extorquer des informations, en dehors du fait que Caro et elle avaient induit Nick en erreur quant à son véritable père.

« Je m'en vais quelques jours, expliqua-t-il. Je ne veux pas que Kate s'inquiète pour moi.

– Tu vas où, Nick ?

– Le retrouver.

– Tu me garantis que tu reviendras sain et sauf, pas vrai ?

– Évidemment. Pourquoi veux-tu qu'il m'arrive quelque chose ?

– Je ne sais pas. Mais…

– Ne t'inquiète pas, April, tout ira bien. C'est quelque chose que je dois absolument faire. Une fois que ça sera fait…

– Tout redeviendra comme avant ?

– Bien sûr, voyons. Assure-toi simplement que Kate ne se fasse pas inutilement du souci à mon sujet.

– Je ne lui en donnerai pas l'occasion, Nicky. Tu peux compter sur moi.

– Je sais.

– Promets-moi d'être prudent.

– Promis.

– Je suppose que je vais devoir me contenter de ça », dit-elle en poussant un soupir presque inaudible.

Assise dans un café du centre de Reykjavik, Wada attendait une réponse au message qu'elle avait laissé sur le téléphone d'Erla Torfadottir. Il tombait un crachin glacial, les nuages pesaient sur la grisaille de la ville et le bras de mer argenté sur laquelle elle donnait.

Indubitablement, la capitale attirait beaucoup les touristes. Les rues regorgeaient d'Américains, de Chinois et d'Européens de toutes nationalités – il y avait même quelques Japonais. Wada, penchée sur son bol de soupe, se demandait ce qui pouvait faire venir tous ces gens ici. Trekking sur les glaciers, geysers, sources d'eau chaude, volcans et aurores boréales, selon les publicités figurant au dos de son plan. Rien de nature à la faire venir, elle.

Mais le voyage dans le seul but de voyager n'avait jamais attiré Wada. Elle n'aimait pas les accrocs dans la routine. Ils avaient le don de la déstabiliser. Et pour l'instant, elle l'était déjà suffisamment. Même si cela ne l'empêcherait pas de faire ce qu'elle avait en tête.

Quand son téléphone sonna, elle répondit avant d'avoir pu vérifier qui l'appelait.

« Allô ?

– Umiko Wada ?

– Oui. Erla Torfadottir ?

– C'est bien moi. J'ai eu votre message. » Elle semblait jeune, mais pas vraiment insouciante : on entendait une pointe d'anxiété dans sa voix. « À propos de Martin Caldwell.

– Vous le connaissez ?

– Nous nous sommes rencontrés la semaine dernière, et nous étions censés nous revoir.

– Moi aussi, j'étais censée le retrouver, à Londres. Il ne s'est jamais présenté.

– Et vous êtes venue à sa recherche jusqu'en Islande ?

– Oui. Vous pouvez m'aider ?

– Vous êtes japonaise, Umiko ?

– Oui. J'ai fait tout le voyage jusqu'à Londres depuis Tokyo pour le rencontrer.

– Vous deviez avoir une sacrée bonne raison pour faire tout ce chemin.

– Effectivement. Pouvons-nous discuter de ça face à face, Erla ?

– Peut-être. Mais… il faut que je sache… Vous travaillez pour une société japonaise ?

– Non, pas du tout.

– Nous devons être prudentes.

– Je le suis toujours. Pouvons-nous nous rencontrer ?

– Reykjavik Roasters, Brautarholt, d'ici une heure, finit par dire Erla au bout d'un long silence. C'est bon pour vous ?

– C'est bon. »

Wada fut tentée d'appeler Dobachi avant son rendez-vous pour savoir comment progressait l'enquête sur l'assassinat de Kodaka. Mais elle se rappela à temps, tout en marchant le long du front de mer noyé dans le crachin qui devenait de plus en plus dense, qu'elle n'était pas censée être en Islande. Pas plus qu'elle n'était censée continuer à s'intéresser au mystère entourant la mort de son ex-employeur. Elle était seule, livrée à elle-même. Et mieux valait qu'elle le reste.

Reykjavik Roasters était bondé d'étudiants penchés sur leur ordinateur ou leur iPhone et de nuées de jeunes mères avec leurs bébés dans des poussettes. Wada emporta son café jusqu'à un banc devant la fenêtre et regarda la rue tout en le buvant, dévisageant les passants pour tenter de savoir si elle arriverait à repérer Erla. De nombreuses candidates passèrent devant l'établissement sous forme de jeunes Islandaises blondes, grandes et sveltes, mais aucune de celles qui entrèrent dans le café ne s'approcha d'elle, même si, en tant qu'unique Asiatique dans la salle, elle était facilement repérable.

C'est alors que son téléphone sonna.

« Allô ?

– Erla à l'appareil. Vous voyez un Euromarket d'où vous êtes assise ? »

Il y avait en effet un genre de supérette de l'autre côté de la rue. D'où elle était, Wada n'arrivait pas à en déchiffrer le nom mais se dit que ce devait être l'endroit auquel pensait Erla.

« Oui, je le vois.

– J'en sors à l'instant. »

Une jeune femme apparut aussitôt sur le seuil du magasin. Comme

Wada s'y attendait, elle était grande, jeune, mince et blonde. Elle portait un jean et un anorak jaune. Elle regarda dans la direction de Wada et se mit à marcher.

« Suivez-moi », dit-elle, avant de raccrocher et de glisser son téléphone dans sa poche.

Wada abandonna son café, enfila son manteau et lui emboîta le pas.

Erla avançait à un rythme soutenu, sans un regard en arrière. Wada la rattrapa presque, avant de ralentir l'allure, jugeant qu'il valait mieux ne pas marcher à sa hauteur.

Elles traversèrent une rue adjacente et se retrouvèrent devant une grande bâtisse moderne de trois étages dans des tons clinquants de rouge, bleu et jaune : « STUDENTAGARÐAR », annonçait la façade. Wada devina qu'il devait s'agir d'une résidence étudiante, ce qui expliquait le nombre de jeunes gens au Reykjavik Roasters.

Erla pénétra dans une cour centrale avant de gravir les marches qui menaient au deuxième étage, puis de suivre la passerelle qui longeait les appartements jusqu'à la porte du nº 240. Elle ne regardait toujours pas derrière elle, même si elle devait savoir que Wada la suivait. Elle ouvrit et entra, laissant la porte entrouverte.

Wada la poussa juste assez pour se glisser à l'intérieur, jetant un dernier coup d'œil alentour. Personne en vue.

L'appartement n'était pas petit selon les normes japonaises, mais Wada soupçonna que, pour un Islandais, il devait être minuscule. Il y avait un vestibule, une cuisine où ne pouvait pas tenir plus d'une personne, une porte fermée qui conduisait sans doute à la salle de bains et une seule autre pièce qui faisait office à la fois de salon, de bureau et de chambre à coucher. La peinture bleu foncé des murs ne faisait rien pour égayer l'ensemble. Erla avait quitté son anorak et l'avait accroché à une patère. Elle se tenait dans l'entrée du salon. Par-dessus son épaule, Wada pouvait voir son propre reflet dans une longue glace étroite.

« Bonjour, dit Erla.

– *Hæ* », fit une autre voix, celle d'un homme encore plus grand et plus mince qu'Erla.

Il lança ses jambes hors du lit où il était allongé et se mit debout, le sommet de sa tête frôlant le plafond. Il était visiblement plus âgé qu'Erla, peut-être de cinq ou six ans, mais avait conservé cette allure décontractée de l'éternel étudiant.

« Je vous présente Kristjan Einarsson, dit Erla. Kristjan, voici Umiko. »

Kristjan avait des cheveux châtain clair noués en queue de cheval et une barbe effilée qui accentuait l'étroitesse de son visage. Il fixa Wada de son regard bleu saphir.

« Vous êtes japonaise, c'est ça ? demanda-t-il sans la moindre trace de courtoisie.

– Exact, dit Wada. Et vous, vous êtes islandais.

– Bien sûr. Et depuis des générations.

– Vous connaissez tous les deux Martin Caldwell ?

– Ouais. On le connaît tous les deux. Et vous, comment vous le connaissez ?

– On était censés se rencontrer. À Londres. Et il n'est jamais venu.

– Et vous avez fait tout ce chemin pour le retrouver ?

– C'était un rendez-vous important. »

Erla murmura quelque chose en islandais. Kristjan approuva d'un hochement de tête.

« Martin a dit qu'il retournait en Angleterre pour rencontrer une Japonaise. Je suppose que c'est vous. Même s'il ne nous a jamais donné votre nom. »

Le regard qu'il échangea alors avec Erla amena Wada à s'interroger sur la véracité de cette assertion.

« Vous pouvez m'aider à retrouver Martin Caldwell ?

– Et vous, vous pouvez nous donner un coup de main pour le retrouver ?

– Peut-être. Peut-être qu'on pourrait au moins s'entraider.

– Ouais. Mais pour ça il faudrait qu'on se fasse mutuellement confiance. Or je ne vous fais pas confiance, Umiko.

– Mes amis m'appellent simplement Wada.

– Et Martin était votre ami ?

– Non, je ne l'ai jamais vu.

– Alors on a une longueur d'avance sur vous. Mais on ignore où il est. Il semblerait qu'il n'ait pas quitté l'Islande. En dehors de ça…, dit Kristjan en haussant les épaules.

– Qu'est-ce que vous lui vouliez, à Martin ?

– Et pourquoi est-ce qu'on devrait vous le dire ? intervint Erla. Donnez-nous une seule bonne raison. »

Wada pesa ses options. Le couple était manifestement soupçonneux, peut-être à juste titre. Elle était venue en Islande dans le but de découvrir tout ce qu'elle pouvait. Sans prendre quelques risques, elle n'apprendrait pas grand-chose. Il était temps de se lancer.

« Martin Caldwell voulait rencontrer une femme du nom de Mimori Takenaga. Elle n'a pas été en mesure de quitter le Japon et m'a envoyée à sa place. Je suis employée par un détective privé. M. Caldwell a dit à Mme Takenaga qu'il pouvait lui fournir des informations concernant un Anglais qui travaillait pour son père au moment de la mort de celui-ci – apparemment un suicide – à Londres en 1977. D'après ce que j'ai pu découvrir, cet homme, qui s'appelait Peter Ellery, fréquentait la même université que M. Caldwell. Sauf que

Mme Takenaga le connaissait sous le nom de Peter Evans. Et il semble maintenant qu'il soit devenu Peter Driscoll.

– Et ce détective privé pour lequel vous travaillez, c'est qui ? demanda Kristjan.

– Kazuto Kodaka. Il faut que je vous dise qu'il a été tué – renversé par un chauffard – après mon départ de Tokyo. Et que Mme Takenaga a été placée en hôpital psychiatrique par sa famille.

– Et Martin a disparu, dit Kristjan en secouant la tête. Ça fait un foutu paquet de mauvaises nouvelles.

– En effet.

– Qu'est-ce que vous savez à propos de Peter Driscoll ?

– Il dirige une société de courtage, Quartizon, détenue en partie par la Nishizaki Corporation.

– Quel genre de transactions négocie-t-elle ?

– Je ne suis pas sûre. Peut-être que vous, vous le savez.

– Peut-être bien. »

Kristjan dit quelques mots à Erla en islandais. Elle ouvrit un tiroir dans un placard à côté du lit, sortit quelques feuilles de papier à cigarettes et un sachet dont Wada supposa qu'il ne s'agissait pas de tabac, avant de commencer à rouler deux pétards. Kristjan s'assit au bord du lit et fronça les sourcils en direction de Wada.

« Si votre patron est mort et que votre cliente a été enfermée, pourquoi est-ce que vous n'avez pas laissé tomber l'affaire ?

– J'aimais bien mon patron. Et je ne suis pas sûre d'avoir vraiment le choix. Pas sûre de pouvoir me permettre d'abandonner maintenant.

– Vous êtes dans de sales draps, Wada.

– Oui, je sais.

– Encore pire que nous. »

Erla tendit un joint à Kristjan. Il l'alluma, elle fit de même avec le sien.

« Vous en voulez un ?

– Non, merci.

– Un coup à boire, alors ? On a de la vodka.

– Non, rien pour moi. Si ce n'est des réponses. »

Kristjan échangea à nouveau un regard avec Erla, qui sembla décisif.

« OK, dit-il, chassant un nuage de fumée embaumant le cannabis. Je tiens un blog sur les terres tombées aux mains des étrangers en Islande. Je m'intéresse plus spécifiquement aux rachats camouflés de fermes et de domaines. Il y en a pas mal depuis quelque temps, et certains d'entre nous n'aiment pas ça du tout. J'ai nommé publiquement Quartizon en tant qu'intermédiaire dans nombre de ces transactions. Le bruit court que la société aurait des options sur des centaines, voire des milliers de parcelles. Depuis, ils ne me lâchent

plus. Menaces, injonctions, tout l'appareil légal, et du lourd. Sans compter certaines menaces qui, elles, n'ont rien de légal visant ma sécurité personnelle, ainsi que celle d'Erla.

– Quartizon me fiche une trouille bleue, dit doucement Erla. Je donnerais cher pour ne jamais avoir entendu parler d'eux.

– Certains de mes articles de blog étaient en islandais, d'autres en anglais. Martin a lu un de ces derniers. Il m'a contacté. Je lui ai dit que la situation avec Quartizon s'était sérieusement dégradée. Il m'a proposé son aide. Il avait des renseignements sur Peter Driscoll, qui pouvaient peut-être nous permettre de nous débarrasser d'eux. Mais en échange, lui aussi voulait qu'on l'aide. À découvrir ce que trafiquait Quartizon. Le tableau complet, disait-il. Il n'y a aucune raison pour que leurs opérations d'achat se limitent à l'Islande. Et c'est Nishizaki, depuis le Japon, qui tire les ficelles. Il faudrait savoir ce qu'il se passe exactement.

– Je pense que la Nishizaki Corporation entretient des liens avec des organisations criminelles, dit Wada. Et c'est le fait d'enquêter sur eux qui a causé la mort de Kodaka.

– On devrait laisser tomber tout ça, dit Erla en regardant Kristjan d'un air suppliant. C'est trop dangereux.

– Et les laisser s'en tirer comme ça ? fulmina Kristjan, furieux. Putain, pas question. On est islandais, Erla. Il s'agit de *notre* terre. Ils n'ont aucun droit d'agir comme ils le font.

– Mais on ne peut pas les arrêter.

– Peut-être que si. Avec l'aide de Wada. Elle, elle est japonaise.

– En quoi est-ce si important ? demanda Wada.

– Quartizon a ouvert une officine à Reykjavik l'an dernier. Toute petite, très discrète. Je connais quelqu'un qui y travaille. Et qui n'aime pas beaucoup leurs magouilles – pas même celles dont il est au courant –, mais bon, ils paient bien, du coup… il se contente de faire son boulot. Mais il a un penchant pour la bouteille. Et quand il a bu, il me raconte des choses.

– Du genre ?

– Récemment, Quartizon a loué des locaux plus grands en plein centre-ville. Où ils ont ouvert une galerie d'art, mais d'après mon copain, c'est juste une couverture qui cache quelque chose de beaucoup plus gros dans les tuyaux. La compagnie cherche à mettre en œuvre un projet top-secret appelé Émergence, dont on ne lui a rien dit. Il n'a aucune idée de ce dont il s'agit. Il n'est pas autorisé à accéder aux dossiers. Seul le personnel japonais – qui ne représente que quelques employés – est dans le secret. Ainsi que Driscoll, de toute évidence.

– Driscoll est ici, à Reykjavik ?

– C'est ce qu'on pense, oui. En train de préparer le terrain pour le

lancement de ce putain de projet. Si l'on pouvait découvrir sur quoi il porte… »

Erla attrapa le bras de Kristjan et se mit à lui parler rapidement en islandais. Wada saisit au passage les noms de Quartizon, Driscoll et Caldwell. À voir son expression, Kristjan ne prêtait pas vraiment attention aux paroles de sa compagne. Quand celle-ci eut terminé, il leva les yeux au ciel.

« Bon, soit on agit, soit on ne bouge pas, dit-il au bout d'un moment. Mais moi, je ne vais pas rester là à ne rien faire pendant que Driscoll brade des portions de mon pays comme des filets de poisson. D'après ce que m'a dit mon ami, vous pourriez être la personne qu'il nous faut, Wada. Les dossiers Émergence sont tous en japonais, et il serait incapable de les comprendre même s'il les ouvrait. Vous, en revanche, vous n'auriez pas de problèmes, si ?

– Vous venez de dire qu'il n'y avait pas accès.

– L'accès lui est interdit, c'est vrai. Mais je suis presque sûr qu'il pourrait consulter les fichiers s'il le voulait. Cela reviendrait à une sorte de violation du règlement de la compagnie. Et risquerait d'entraîner son renvoi. Pourquoi courir ce risque s'il est incapable de déchiffrer le contenu des fichiers ? Mais avec vous, le risque en vaut la peine. Mon ami sait que ce qu'ils font chez Quartizon n'est pas bon pour l'Islande. Et je pense qu'il serait prêt à coopérer. Il faut juste qu'on le persuade. Alors, qu'est-ce que vous en dites ?

– Je suis d'accord, répliqua Wada, sans plus réfléchir.

– Génial. Je l'appelle tout de suite. Pour convenir d'un rendez-vous. »

Kristjan empoigna son téléphone. Wada regarda Erla qui se frottait les mains nerveusement. Elle n'aimait pas ce qu'ils étaient en train de faire. Peut-être connaissait-elle trop bien l'ami de Kristjan. Une minute s'écoula.

« Il ne répond pas, dit Kristjan. Je lui fais un texto.

– Vous le connaissez, cet ami, Erla ? » demanda Wada pendant que son compagnon tapait son message.

Erla acquiesça. Quand elle répondit, ce fut à voix basse. Wada sentit qu'elle ne souhaitait pas que Kristjan entende sa réponse.

« Ragnar est comme le tabouret de ma cuisine.

– Et qu'est-ce qu'il a, ce tabouret ?

– Il est branlant.

– Ouais, dit Kristjan, qui finit son texto et adressa un mince sourire à Wada. Ragnar est un tabouret bancal. Mais c'est *notre* tabouret.

– Qu'est-ce que tu lui as dit ? voulut savoir Erla.

– Que nous avions ici une personne qu'il doit absolument rencontrer. Dès que possible. Pour son bien, pour le nôtre, pour celui de tous. »

Un court silence s'ensuivit. Comme s'ils attendaient que Ragnar se manifeste. Wada ne cessait de penser à ce à quoi ils allaient devoir se mesurer.

« Où séjourne Driscoll quand il est en Islande ?

– Au Borg, je dirais. C'est notre hôtel le plus chic. Enfin, je ne fais que supposer.

– Mais vous l'avez vu ?

– Non, pas de mes propres yeux. Il arrive, repart, revient, sans arrêt. Un type en costard avec une limousine à vitres teintées et un jet privé à l'aéroport de Reykjavik. Nos chemins ne se croisent pas, Wada. Il appartient au gotha de la haute finance internationale. Moi, je fais partie des… petites gens. » Son téléphone vibra. « Une seconde, fit-il avant de consulter son écran. Ragnar a répondu.

– Et il dit quoi ? demanda Erla, visiblement anxieuse.

– C'est OK. Jarðfræðingur, à 22 heures. C'est un bar. Ça sera bruyant, mais c'est pas plus mal. Personne n'entendra notre conversation.

– À 22 heures, il sera soûl, objecta Erla d'un air dubitatif.

– Tant mieux à la limite, dit Kristjan. On a besoin qu'il ait un coup dans le nez pour accepter une telle mission.

– Il en aura peut-être plusieurs dans le nez.

– Ah, donne-lui une chance. Donne-*nous* une chance. Et puis, t'as pas besoin de venir, si tu n'y tiens pas. Mais vous, Wada, vous viendrez, non ? »

Wada hocha la tête. Il fallait tenter le tout pour le tout. Là-dessus, elle n'avait aucun doute. Même si, quant aux résultats, ils nageaient dans l'incertitude la plus complète.

« Oui, je serai là. »

C'est peut-être parce qu'elle se sentait complètement détendue après ses vacances en Toscane que Kate accueillit la nouvelle du départ imminent de Nick pour l'Islande avec plus d'équanimité que prévu, et qu'elle alla jusqu'à lui donner raison quand il avança qu'elle ne désirerait sans doute pas l'accompagner puisqu'elle rentrait tout juste de voyage. Elle continua à le surprendre en lui disant qu'elle n'avait jamais été entièrement convaincue que ce Geoff Nolan dont la mort était tombée si à propos puisse être son père. Nick reconnut là l'un de ces jugements après coup dont elle avait le secret, mais il s'abstint de toute remarque, heureux de voir qu'elle ne manifestait pas plus de curiosité quant à l'identité de son vrai père.

« De toute évidence, c'est quelque chose que tu dois faire, déclara-t-elle comme si cela expliquait tout, même si… Quoi que tu découvres à son sujet, tu seras de retour pour la fin de la semaine, non ? N'oublie pas que maman nous a invités à déjeuner le dimanche de Pâques. »

Bon, on y était. Il faudrait qu'il soit rentré pour ce jour-là. Rien d'autre ne comptait, apparemment. Mais dans l'intervalle… Nick aurait sans doute découvert la vérité. Il était bien décidé à tout faire pour ça.

Wada avait convenu de retrouver Kristjan devant le portail ouest de la Hallgrimskirkja, la grande église gothique en béton qui dominait les contours de Reykjavik. Le crachin tombait toujours, voilant les projecteurs qui l'illuminaient, mais il y avait encore quelques touristes pour admirer son imposante architecture. Wada s'essaya à faire comme eux, mais le cœur n'y était pas. Elle était en avance pour le rendez-vous, après avoir passé la première partie de la soirée à se ronger les sangs à son hôtel. À présent, elle faisait les cent pas pour se protéger du froid désormais très vif, tout en espérant que Kristjan serait en avance comme elle.

Mais non. Quelqu'un d'autre, cependant, semblait avoir deviné qu'elle risquait de se montrer avant l'heure dite. Son téléphone sonna, et la personne qui appelait – en l'occurrence, Erla – lui demanda de rejoindre le côté sud, plongé dans l'ombre, de la place qui entourait l'église.

Elle se mit à marcher dans cette direction, et bientôt quelqu'un émergea de l'obscurité pour l'aborder.

« Nerveuse ? s'enquit Erla, tirant sur une cigarette tout en présentant elle-même tous les signes de la nervosité.

– Je croyais que vous ne deviez pas venir avec nous, répondit Wada.

– Oui, c'est vrai. Je suis là simplement pour vous avertir.

– Vous ne faites pas confiance à Ragnar, je sais.

– Il pourrait se montrer pire qu'indigne de confiance.

– Comment ça ?

– Il travaille pour Quartizon, et peut-être qu'il ne fait que semblant d'avoir des doutes à leur sujet. Si ça se trouve, il nous tend un piège.

– Mais c'est nous qui avons demandé à le rencontrer, pas l'inverse. Comment pourrait-ce être un piège ?

– Si Driscoll apprend que nous nous sommes montrés curieux, il pourrait vous attendre au tournant.

– Kristjan pense que Ragnar est de notre côté.

– C'est plutôt ce qu'il *veut* penser.

– Il le connaît mieux que vous.

– Et moi, je connais Kristjan mieux qu'il ne se connaît lui-même. Non, croyez-moi, ce n'est pas une bonne idée.

– Vous en avez une meilleure ? »

Erla n'eut aucune réponse à offrir en dehors de quelques nouvelles bouffées fébriles sur sa cigarette.

« Eh bien, dans ce cas…

– Ne croyez pas tout ce que dit Ragnar, c'est tout. Ah, merde. » Elle avait regardé derrière Wada et vu Kristjan approcher. « Ne lui dites pas que j'étais là. »

Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, Wada aperçut à l'autre bout de la place une haute silhouette maigre flottant dans un long manteau. Quand elle se retourna, Erla avait disparu, laissant dans son sillage l'odeur de sa cigarette, seul témoin de sa présence.

Wada haussa les épaules et repartit vers l'église. Erla avait peut-être raison de se méfier de Ragnar. D'un autre côté, Kristjan avait peut-être raison de lui faire confiance. Et Wada savait désormais qu'elle n'irait pas bien loin sans prendre quelques risques.

« Vous avez l'air encore plus petite dehors que dans l'appartement d'Erla », lança Kristjan.

Wada fut déconcertée par cet accueil.

« Qu'est-ce que ma taille a à voir dans l'affaire ?

– Rien. C'est juste que… Oubliez ça.

– Il est loin, le bar ?

– À dix minutes, pas plus.

– Allons-y.

– OK. »

Kristjan se mit en route, pratiquement au pas de charge avec ses longues jambes. Wada dut se démener pour rester à sa hauteur.

« Je dois vous avertir que Ragnar n'aime pas beaucoup les Japonais avec qui il travaille, reprit Kristjan. Alors, vous pourriez ne pas être… son genre.

– Est-il vraiment nécessaire que je lui plaise ?

– Sans doute pas, non. Mais, pour ne pas prendre de risques, ne lui donnez pas votre vrai nom.

– Pourquoi ?

– Comme ça, ça lui sera plus difficile de fouiner si par hasard il devient méfiant. Ou se montre trop bavard.

– Très bien. Je serai donc… Abe.

– Comme votre Premier ministre ?

– C'est un nom courant au Japon.

– D'accord. Va pour Abe. »

Le café Jarðfræðingur était bruyant, sombre, très animé. On y diffusait une sorte de *heavy metal* islandais. Wada possédait une excellente ouïe, ce qui pour elle avait toujours été autant un avantage qu'un inconvénient. Sans compter qu'elle n'avait pas l'oreille musicale – la musique lui étant totalement indifférente ou, comme dans le cas présent, profondément insupportable.

Non que la chose eût une quelconque importance. Kristjan insista

pour lui offrir la même bière que celle qu'il était en train de consommer, avant de lui saisir la main – soit pour que les autres clients comprennent qu'ils étaient ensemble, soit pour s'assurer qu'elle ne se perde pas – et la guida à travers deux ou trois salles aux murs en pierre brute, plus petites et tout aussi bondées, où des rayons de lumière stroboscopique révélaient par intermittence un agrégat de buveurs, vêtus de cuir pour la plupart. Les hommes arboraient de grosses barbes et des tatouages, et les femmes des cheveux longs et des tatouages elles aussi.

La dernière salle dans laquelle ils arrivèrent était un peu moins encombrée et légèrement moins bruyante, parce que plus éloignée des enceintes. Elle était également dotée de canapés bas en cuir, dont l'un était occupé, pratiquement en position couchée, par un homme assez fort, au teint pâle, qui avait posé sur son estomac rebondi une bouteille et un iPhone. Il avait des cheveux noirs, des tempes qui commençaient à se dégarnir et un double menton naissant, mais pas de barbe, ce qui attirait d'autant plus l'attention dans cet environnement, au même titre que son jean et son tee-shirt. Kristjan et lui échangèrent un regard et quelques phrases en islandais.

« Je vous présente Ragnar, dit Kristjan. Ragnar, voici Abe.

– *Hæ*, grogna Ragnar en levant les yeux sans sourire sur Wada. *Konnichiwa*.

– On m'a dit que vous ne parliez pas japonais, s'étonna Wada. Serait-ce une fausse information ? »

Kristjan se mit à rire. Mais pas Ragnar. Il continuait à fixer Wada, sans pour autant manifester la moindre réaction.

« Merci d'avoir accepté cette rencontre, dit Kristjan d'un air enjoué.

– Pas de problème », répliqua l'autre d'une voix fatiguée.

Kristjan enchaîna avec quelques mots en islandais, s'assit près de Ragnar et fit signe à Wada de prendre place à côté de lui. Quand elle s'exécuta, la dépression causée par le poids de Ragnar dans le canapé faillit la projeter contre lui. Elle dut s'arrimer à l'accoudoir pour éviter le contact.

Ragnar avala une lampée de sa boisson en les regardant tour à tour.

« Pourquoi devrais-je passer mon samedi soir avec une Japonaise d'âge mûr à Reykjavik, tu veux me dire, Kristjan ? Je m'en tape déjà toute la semaine au bureau. »

Kristjan se pencha tout près pour lui répondre et lui parla sur un ton qui aurait paru normal partout ailleurs, mais ne s'élevait pas au-delà du murmure dans le tohu-bohu ambiant.

« Tu as dit toi-même qu'il te fallait être capable de lire le japonais pour pouvoir comprendre ces fichiers, Ragnar. C'est pourquoi je t'ai amené quelqu'un capable de le faire. Parce qu'elle est bel et bien japonaise et qu'elle a l'avantage de ne pas travailler pour Quartizon.

– Comment peux-tu en être sûr ?

– C'est la femme que Caldwell devait rencontrer à Londres.

– Celle qui était censée lui fournir des trucs compromettants sur Driscoll ?

– J'ai des renseignements sur le passé de cet homme qui pourraient se révéler préjudiciables pour lui, l'interrompit Wada. Mais je crois que, pour l'instant, nous devrions nous concentrer sur les agissements de la compagnie en Islande. Est-ce que vous pensez pouvoir nous aider ?

– Et pourquoi je le ferais ?

– Parce que l'affaire vous tient à cœur. D'après Kristjan.

– Alors ? dit celui-ci en serrant l'épaule de Ragnar. C'est bien vrai, non ? »

Ragnar réfléchit un moment à la question, soutenu dans cet effort par une longue gorgée de bière.

« Vous voulez que je vous fasse entrer ?

– *Já.* Et comment.

– Trop risqué, dit l'autre en secouant la tête.

– C'est à nous de nous en inquiéter.

– Et moi, c'est pour moi que je m'inquiète, grommela Ragnar.

– On te demande pas de venir avec nous. Tu nous dis juste comment faire. Et on partage avec toi ce qu'on trouve. Abe pourra alors te détailler le plan de Driscoll.

– Va savoir, j'ai peut-être pas envie de le connaître, ce plan.

– Bien sûr que si. Ça te démange.

– C'est vrai, admit Ragnar en hochant lentement la tête. Ces bâtards rigolent de moi. Pas parce que je suis drôle, mais parce qu'ils en savent plus que moi.

– Donc…

– Je peux vous faire entrer. Et vous brancher sur le système. Ça, c'est sûr, je peux le faire. Mais après, vous vous débrouillez tout seuls. Compris ? Je pourrai plus rien pour vous.

– Message reçu », dit Kristjan en lui serrant de nouveau l'épaule.

Une autre longue pause s'ensuivit, au bout de laquelle Ragnar demanda :

« Et vous êtes pressés ?

– Il faudrait que ce soit avant le lancement du projet.

– Ce qui veut dire d'un jour à l'autre. Y a quelque chose qui se prépare, c'est clair.

– Aussi tôt que possible, alors.

– Faudrait opérer de nuit.

– Bien sûr.

– Demain ?

– Pourquoi attendre jusque-là ? intervint Wada.

– Je croyais que, vous autres, vous étiez connus pour votre patience, répliqua Ragnar en lui adressant un regard méprisant. Avec la cérémonie du thé, et tous ces salamalecs qui prennent un temps fou.

– Je n'apprécie pas beaucoup d'être traitée de "vous autres", dit Wada d'une voix toujours posée.

– *Sumimasen*, vraiment.

– Et vous n'avez pas répondu à ma question. Pourquoi attendre demain ?

– Parce que je serais le putain de suspect no 1 si l'on venait à découvrir que les fichiers ont été ouverts sans autorisation de la direction, ce qui arrivera tôt ou tard, et sans doute plus tôt que tard. Il me faut donc un alibi. Demain soir, je vais passer la nuit chez mes parents à Akranes. Je vous donnerai les codes d'entrée dans le bâtiment et dans les bureaux de Quartizon, et aussi le mot de passe pour accéder à un des terminaux. Il vous faudra les mémoriser. Je ne veux rien d'écrit, rien d'enregistré.

– Ça s'annonce très bien tout ça, dit Kristjan.

– Ah oui ? Pourtant ce qui s'annonce bien peut parfois mal tourner. Ne l'oublie pas, Kristjan.

– Je m'en souviendrai. Alors… tu nous donnes les codes et le mot de passe ? Ou est-ce que tu as besoin d'une autre bière avant ? »

14

Le dimanche à Reykjavik s'avéra tout aussi sinistre que le samedi à Reykjavik. Un crachin, qui virait par intermittence à la pluie, striait la grisaille de la ville. Wada n'avait rien d'autre à faire qu'attendre que la journée se passe. Elle ne devait retrouver Kristjan qu'à minuit. D'ici là, elle était livrée à elle-même. Quant à Kristjan, il avait rendez-vous avec Ragnar avant que ce dernier parte pour Akranes, à une vingtaine de kilomètres au nord le long de la côte. C'est alors seulement qu'il devait lui révéler les codes d'entrée et le mot de passe. Ragnar avait refusé de les lui donner la veille au soir, craignant qu'ils n'attendent pas jusqu'au dimanche pour s'en servir. À moins que, comme le soupçonnait fortement Erla, il eût besoin de temps pour mettre en place le piège dans lequel il avait l'intention de les faire tomber. Wada non plus n'écartait pas cette possibilité, mais elle avait décidé de faire confiance au jugement de Kristjan, et il n'y avait désormais plus moyen de reculer, parce que reculer reviendrait à s'avouer vaincue. Sans compter que les choses n'en resteraient probablement pas là. Si elle ne se lançait pas sur les traces de Nishizaki, ce serait lui qui finirait par la rattraper.

Le matin, elle se livra au petit travail de reconnaissance qui était à sa portée, en dénichant l'adresse des bureaux de Quartizon, lesquels occupaient le dernier étage d'un banal immeuble sur Hafnarstræti, à une rue au nord de l'artère principale, Austurstræti. La preuve physique de la présence de la compagnie se résumait à la lettre Q en relief sur une plaque en acier brossé. Aucune caméra braquée sur l'entrée, ni aucun signe patent de surveillance, mais les fenêtres de Quartizon à l'étage étaient toutes en verre réfléchissant. Wada leva les yeux dans leur direction sans rien voir d'autre que l'image de mouettes en vol dans le ciel. Les bureaux se trouvaient non loin de l'hôtel Borg, un élégant bâtiment Art déco situé sur le côté est de la place Austurvöllur. Au sud se trouvait le parlement islandais. Pareille proximité amena Wada à se demander si Driscoll était de mèche avec certains hommes politiques islandais dans la gestion de ses affaires. Il

y avait une constante dans toutes ses actions, Wada le pressentait sans parvenir à l'identifier.

Elle faillit aller demander au Borg si Driscoll était un de leurs clients, mais se fit la réflexion qu'il était plus sage d'aller s'asseoir au très parisien Café Paris, au nord de la place, et de siroter un café tout en surveillant les allées et venues des résidents du Borg. Aucune limousine ne s'arrêta devant. Personne qui ressemblât de près ou de loin au Peter Driscoll qu'elle avait vu sur les portraits Facetrail ne se présenta obligeamment à sa vue. Si Driscoll était descendu là, il faisait profil bas.

Elle poursuivit sa surveillance pendant une bonne heure, avant de partir, convaincue que la seule chose sensée à faire désormais était d'aller s'allonger dans sa chambre d'hôtel et d'attendre que les heures s'égrènent.

La journée s'annonçait longue.

Nick et Kate allèrent déjeuner au restaurant ce dimanche, et traversèrent Greenwich Park en flânant pour rentrer chez eux. Nick encouragea Kate à lui parler de ce qu'elle et ses amies avaient fait en Toscane, sans pour autant réussir à la distraire du sujet qu'elle trouvait de plus en plus fascinant, à savoir l'identité du père de Nick. « Je tiens à savoir tout ce qui se passera à Reykjavik en temps réel », l'informa-t-elle. Il l'assura qu'il n'y manquerait pas. Au vu des circonstances, c'était une garantie qu'il ne pouvait pas ne pas fournir. Même s'il n'avait aucune idée de ce qu'il pourrait bien arriver quand il présenterait à la vente aux enchères la carte que Miranda lui avait donnée. À partir de là, les paris étaient ouverts. Chose que Kate n'avait absolument pas besoin de savoir.

La nuit tomba enfin sur Reykjavik. Wada mangea dans sa chambre, puis s'assit pour regarder pendant une heure ou deux les programmes du dimanche de la télévision islandaise avant de partir pour son rendez-vous avec Kristjan. La pluie s'était arrêtée, mais une brume glaciale s'accrochait aux murs des bâtiments. Les passants étaient rares. Malgré tout, elle eut du mal à repérer Kristjan, en jean noir, casquette de baseball et capuche, une ombre verticale parmi d'autres dans le gouffre d'obscurité qui s'étendait entre le centre-ville et l'opéra Harpa.

« Prête ? » se contenta-t-il de dire, avant de passer devant elle pour emprunter un chemin détourné jusqu'à la section déserte de la rue où se trouvaient les bureaux de Quartizon.

Ils longèrent lentement le bâtiment, avant de revenir sur leurs pas quand ils se furent assurés que personne ne les suivait ni ne marchait simplement dans la rue derrière eux. Ils semblaient avoir tout le

quartier pour eux.

Non pas qu'il eût été dramatique d'être aperçu par un passant. Kristjan entra un code à six chiffres, la porte s'ouvrit avec un bourdonnement obligeant et ils s'introduisirent dans le hall de l'immeuble. Un détecteur de mouvement lumineux révéla un espace de marbre nu. Ils prirent l'ascenseur jusqu'au deuxième étage pour se retrouver dans un hall anonyme pourvu d'un autre détecteur de mouvement. Devant eux, sur une plaque à côté d'une double porte, on pouvait lire la même lettre Q, légèrement mystérieuse mais bien distincte. La porte s'ouvrit quand Kristjan entra un second code à six chiffres.

Un éclairage basse tension s'alluma dès qu'ils pénétrèrent dans les bureaux.

L'endroit avait tout des locaux administratifs classiques : moquette et murs pastel, bureaux et salles de conférence distribués autour d'une zone d'accueil centrale. Le silence et le vide avaient un côté inquiétant, pas plus cependant que ce que l'on pouvait attendre d'un espace de travail en dehors des heures de bureau.

« Troisième porte à gauche, chuchota Kristjan. C'est là que se trouve le terminal dont Ragnar a dit qu'on pouvait l'utiliser.

– Pas le sien, je suppose, murmura Wada.

– Certainement pas. À mon avis, c'est celui d'un collègue qu'il n'est que trop heureux de foutre dans la merde. Allez, on y va. »

Kristjan partit au pas de course, suivi de près par Wada.

Il obliqua pour entrer dans une pièce dont la porte était ouverte. La fenêtre était pourvue de stores vénitiens, qu'il ajusta pour masquer la vitre et la nuit derrière, avant de s'occuper de l'ordinateur. Il sortit de sa poche un petit rouleau de papier collant, en déchira un morceau avec lequel il couvrit la caméra sur le haut de l'écran.

« On n'est jamais trop prudent », dit-il en surprenant le regard de Wada. Puis il brancha l'ordinateur. « Laisser les appareils en veille est *verboten*, a dit Ragnar, ajouta-t-il. Espérons que le code qu'il m'a donné fonctionne.

– Pourquoi ce ne serait pas le cas ?

– Y a pas de raison, j'imagine. C'est juste que… enfin, vous voyez. » L'écran s'alluma. « Ça marche, dit-il avant de taper onze chiffres et de laisser quelques secondes s'écouler. Ça y est. On est dessus. »

Wada s'assit à son côté. L'écran fourmillait d'icônes aux noms japonais. En les passant en revue, elle repéra presque aussitôt le dossier qu'elle cherchait. Émergence. Elle mit le doigt dessus et chuchota à l'oreille de Kristjan :

« Celui-là. »

Il cliqua dessus. Une forêt de fichiers apparut, avec à nouveau des

titres en japonais. « Émergence parcelle 1, 2, 3 » et ainsi de suite. Qu'elle traduisit pour Kristjan.

« Je ne vois aucun chiffre, objecta-t-il.

– Ils ont utilisé les caractères kanji au lieu des chiffres arabes, expliqua Wada. Je reconnais que c'est inhabituel dans le système d'une entreprise.

– Plus difficile à comprendre pour un non-Japonais.

– C'est vrai.

– Heureusement que vous êtes là. »

Il se leva et lui fit signe de prendre sa place.

Elle ouvrit « Émergence parcelle 1 ». À nouveau des chiffres en caractères kanji, par groupes de quatre. Chaque groupe semblait être lié à un ensemble de notes figurant ailleurs dans le document. C'est à peu près tout ce qu'elle put glaner au premier coup d'œil. Manifestement, comprendre de quoi il retournait prendrait du temps.

« Alors ? demanda Kristjan.

– Je ne sais pas trop. C'est… complexe.

– Mais vous pouvez le lire quand même ?

– Bien sûr.

– En ce cas, on n'a plus qu'à mettre tout le bordel sur une clé USB et foutre le camp d'ici. »

Il sortit une clé de sa poche et la brancha à l'arrière de l'ordinateur. Wada regarda les groupes de chiffres pendant qu'ils attendaient que l'appareil la détecte. C'est alors qu'elle remarqua, noyés au milieu des chiffres, « nord » et « ouest » inscrits en kanji. Nord et ouest ? Associés à des groupes de chiffres ? Il s'agissait forcément de coordonnées géographiques, dont on avait omis de préciser en kanji les degrés, les minutes et les secondes.

Elle fut distraite un instant quand l'appareil reconnut la clé. Elle fit glisser le fichier. Et… rien. Il ne se passa strictement rien. En dehors de l'apparition sur l'écran du message *Opération non autorisée*.

« Ça ne marche pas.

– Et pourquoi ça, bon Dieu ? » Kristjan arracha presque Wada de son siège et se mit à balader la souris tout en cliquant furieusement. Il n'eut pas davantage de succès. *Opération non autorisée*. « Ils ont bloqué la copie.

– Alors il ne me reste plus qu'à me réinstaller pour lire la totalité du document.

– Plus on s'attarde ici et plus on risque de se faire repérer, objecta Kristjan. C'est pas une bonne idée.

– Vous en avez une meilleure ?

– Peut-être, oui, dit-il en cliquant à plusieurs reprises sur la souris. On pourrait essayer d'imprimer les fichiers, puisqu'on peut pas les copier. Ce serait pas forcément plus mal.

– En effet. Mais je ne vois pas d'imprimante.

– Elle doit être dans une autre pièce. Voyons ce qui se passe si… »

Quelques secondes plus tard, le ronronnement d'une imprimante en marche leur parvint depuis le corridor.

« Allez voir si c'est bien ça. Moi, je reste ici parce que je vais devoir passer d'un fichier à l'autre. »

Wada suivit le bruit saccadé de l'appareil le long du couloir jusqu'à une salle sans fenêtre où plusieurs PC se faisaient face sur une grande table, reliés à des unités centrales qui bourdonnaient doucement derrière les portes d'armoires sécurisées. Elle repéra également une imprimante professionnelle, en train de débiter des pages sur un plateau. Wada s'empara de la dernière. Bingo. C'était ce qu'elle avait lu dans « Émergence parcelle 1 ».

Elle s'apprêtait à rapporter la bonne nouvelle à Kristjan quand l'imprimante se tut brutalement. Un grand silence s'ensuivit. Une lumière rouge se mit à clignoter sur le tableau de contrôle de la machine. Papier épuisé. Wada entreprit d'ouvrir des placards pour essayer d'en trouver.

C'est alors qu'elle entendit une voix qui n'était pas celle de Kristjan lancer un ordre. Une voix d'homme, qui parlait en islandais. En même temps qu'une autre, tout aussi impérieuse.

Puis la voix de Kristjan s'éleva, claire et forte, en anglais.

« Vous êtes officiers de police. Qu'est-ce que vous faites ici ?

– Et vous donc ?

– Je n'ai pas à vous donner d'explications.

– Vous êtes seul ?

– Oui. Il n'y a personne d'autre ici. »

Wada se mit à réfléchir à toute vitesse. Kristjan faisait de son mieux pour la couvrir. Il parlait anglais pour qu'elle sache ce qui se passait. Et s'il avait signalé qu'il s'agissait d'officiers de police, c'était pour la même raison.

Avaient-ils déclenché une sorte d'alarme silencieuse quand ils avaient pénétré dans les bureaux ? Ou bien était-ce Ragnar qui les avait trahis ? La réponse importait peu pour l'instant. Wada ramassa la vingtaine de feuillets déjà imprimés et en fit un rouleau. Tout en se dirigeant vers la porte, elle attrapa un élastique dans un panier de fournitures et le glissa autour.

Jetant un œil prudent dans le corridor, elle vit un policier en uniforme de dos qui bloquait la sortie de la pièce dans laquelle se trouvait Kristjan.

« On peut vous demander ce que vous faites ici ? lui lança-t-il avec véhémence.

– Je travaille tard. J'essaie de rattraper le temps perdu sur un projet.

– On nous a informés que vous ne faisiez pas partie du personnel.

– Qui vous a dit ça ? »

Wada jeta un coup d'œil en direction de la réception au bout du couloir. Elle pouvait peut-être atteindre la sortie sans être interceptée. Mais l'ascenseur était la seule façon de redescendre au rez-de-chaussée ; or un autre policier risquait fort d'être en faction dans le hall d'accueil. En regardant de l'autre côté, elle aperçut une porte tout au fond avec au-dessus le pictogramme vert signalant la sortie de secours. Un regard par-dessus son épaule. Le policier n'avait pas bougé.

« Éteignez cet ordinateur !

– Pourquoi ? »

La réponse arriva en islandais. Le policier pénétra brusquement dans la pièce. Les ombres dansantes d'une lutte furent projetées dans le couloir. Wada entendit des grognements, suivis du craquement de quelque chose qui s'écrasait au sol. Un cri étouffé de Kristjan lui parvint :

« Lâchez-moi ! »

Il avait fait tout ce qu'il pouvait pour elle, et elle devait saisir sa chance sans plus attendre. Elle sortit dans le couloir et se mit à courir vers la porte de l'escalier de secours tout en glissant le rouleau de feuillets dans la ceinture de son pantalon.

Elle atteignit la porte, lança un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer qu'elle n'avait toujours pas été repérée, appréhendant d'entendre à tout instant la sonnerie d'une alarme.

Rien ne se passa. Elle sortit sur un palier étroit qui donnait sur des volées de marches en béton. L'éclairage était faible. Elle referma doucement la porte derrière elle, puis se mit à descendre l'escalier le plus silencieusement possible.

Une porte desservait chacun des paliers, et d'après ses calculs, elle devait être au niveau du sous-sol quand elle atteignit le bas de l'escalier. Elle ouvrit la porte et se retrouva dans un petit parking souterrain qui n'était occupé que par une seule voiture. Une rampe lui permit d'accéder à une cour à l'arrière du bâtiment, d'où une voie d'accès conduisait à la rue.

Wada la suivit en se déplaçant avec précaution. En atteignant le coin du bâtiment, elle aperçut une grille devant elle, trop haute pour être escaladée. Elle eut peur d'être prise au piège, mais, en s'approchant, elle vit qu'un portillon étroit autorisait la sortie des piétons. Il ne restait plus qu'à espérer qu'il s'ouvre de l'intérieur.

C'était le cas, même si le grincement des gonds la stoppa net dans son élan. Elle s'y prit plus lentement pour étouffer les bruits. Tout en tenant le portillon ouvert, elle jeta un rapide coup d'œil dans la rue, où stationnait une voiture de police juste devant l'entrée de

l'immeuble. Un policier, adossé contre la portière, parlait dans un micro qu'un cordon reliait à l'intérieur du véhicule.

Elle allait devoir refermer le portillon et s'éloigner le long de la rue. Le policier pouvait bien entendu se retourner à tout moment. De même, ses collègues risquaient de sortir avec Kristjan sous bonne escorte et de la repérer.

Ou pas, sachant qu'elle passait souvent inaperçue. De toute façon, elle ne disposait d'aucune autre échappatoire. Une chance sur deux de s'en tirer, guère plus. Elle referma le portillon et s'éloigna à la hâte.

Sans un regard en arrière. Sans se mettre à courir.

Et aucun ordre ne résonna dans son dos.

15

Une fois à bonne distance des bureaux de Quartizon, Wada téléphona à Erla. L'appeler présentait un risque certain, mais il fallait absolument qu'elle sache ce qu'il était arrivé. Et ce, sans plus attendre.

« *Halló*. »

La réponse d'Erla fut immédiate, laissant supposer qu'elle ne dormait pas.

« C'est moi.

– Ça s'est mal passé, c'est ça ? »

Elle avait craint le pire, bien sûr. Et le pire était arrivé.

« La police a débarqué. J'ignore pourquoi.

– Ragnar.

– Peut-être.

– Où est Kristjan ?

– Ils l'ont emmené.

– Mais vous, vous avez réussi à vous enfuir ?

– Ils ne m'ont pas vue. Je suis sortie par l'escalier de secours.

– Kristjan a un casier. Il a déjà fait de la prison pour avoir lancé un cocktail Molotov sur la maison d'un banquier après le krach de 2008. Ça ne va pas arranger ses affaires. Il aurait mieux valu qu'ils vous attrapent vous. »

Ces mots avaient tout d'une accusation.

« Je suis désolée.

– Vous avez trouvé quelque chose ?

– C'est possible.

– Ça veut dire quoi, ça ?

– Qu'il faut que je regarde de plus près.

– Regarder quoi ?

– On ne devrait pas parler de ça au téléphone.

– Mais s'ils maintiennent Kristjan en garde à vue, on ne peut pas se voir non plus. Alors, on fait quoi ?

– Je vous rappelle. Quand ce sera moins risqué.

– Kristjan ne dira rien à votre sujet. Vous le savez, n'est-ce pas ?

– Oui, dit Wada, surprise de sa propre certitude sur ce point.
– Et je ne dirai rien moi non plus, ajouta Erla.
– Merci.
– Mais Ragnar…
– Il n'en sait pas suffisamment pour qu'ils me retrouvent.
– Vous en êtes sûre ?
– Je ne peux pas vous parler plus longtemps pour l'instant. Je vous donnerai des nouvelles. Merci pour tout. Et désolée, encore une fois. Pour Kristjan. Il faut que j'y aille », conclut-elle en mettant fin à l'appel.

Le chemin le plus direct pour rentrer au Sol entraîna Wada le long de rues pour l'essentiel désertes. Elle était certaine qu'Erla avait raison au sujet de Kristjan : il ne parlerait pas d'elle à la police. Quant à Ragnar, il ne connaissait même pas son vrai nom. Et aucun d'eux ne savait où elle était descendue. Mais si Ragnar les avait trahis, la police ne tarderait pas à apprendre l'existence d'une complice japonaise. Lancer une recherche pour la retrouver dépendait de l'importance qu'accorderaient les policiers à ce qui s'était passé. Pénétrer dans des locaux commerciaux sans aucune preuve de vol ne semblait pas devoir justifier un déploiement d'efforts hors du commun. Même au vu de sa précédente condamnation, ils ne retiendraient peut-être pas Kristjan bien longtemps.

Mais c'était présupposer qu'ils ne prêteraient à l'affaire qu'un intérêt de routine. Si Driscoll jouissait d'une grande influence auprès des autorités islandaises – hypothèse qu'elle ne pouvait totalement écarter –, la police serait sans doute priée de consacrer à l'enquête des ressources beaucoup plus importantes qu'à l'ordinaire. La vitesse avec laquelle ils étaient arrivés sur les lieux laissait entendre que la chose était malheureusement plus que probable.

Quelle était la meilleure option ? Rejoindre l'aéroport et quitter la ville au plus vite ? Ce serait trahir Kristjan et Erla – mais aussi Kodaka. S'il y avait un chemin vers la vérité, il passait certainement par les agissements labyrinthiques de Quartizon ici même, en Islande. Tout bien pesé, le Sol était aussi sûr que n'importe quel autre endroit. Et elle avait sans nul doute, et de toute urgence, besoin de se retrouver quelque part où elle pourrait examiner de près le contenu des feuillets cachés sous son manteau.

Le portier de nuit du Sol ne lui accorda pratiquement aucune attention. Une fois de plus, son invisibilité – le manteau d'obscurité qui semblait l'envelopper en permanence, même en Islande – jouait en sa faveur. Elle monta directement dans sa chambre et se fit un thé. La première fois qu'elle avait utilisé un des sachets de thé vert mis à

disposition par l'hôtel, elle n'avait pas été convaincue par le résultat, ce qui n'était pas une surprise en soi dans la mesure où le thé venait de Chine. Mais il valait mieux ça que pas de thé du tout quand il s'agissait de se concentrer. Et elle avait vraiment besoin de toute sa concentration.

Un examen rapide du document ne fit que confirmer sa première impression. Les séries de chiffres, assorties chacune de la mention « nord » et « ouest », étaient des relevés de latitude et de longitude indiquant des coordonnées géographiques. Et avec des latitudes tournant autour des soixante degrés, il était raisonnable de penser que la plupart ne pouvaient se rapporter qu'à l'Islande.

Elle téléchargea sur son téléphone une application qui permettait de localiser sur une carte des coordonnées spécifiques et en consulta plusieurs. Comme elle s'en était doutée, les coordonnées se trouvaient en Islande – l'essentiel dans des régions reculées dans les terres. De fait, certaines bordaient le vaste glacier du Vatnajökull, au sud-est du pays. Elle vérifia ces dernières à trois reprises – aucun doute possible.

D'après les précisions fournies par l'application sur les degrés, minutes et secondes qu'elle entra dans son téléphone, chaque groupe de quatre semblait couvrir à peu près la même zone, correspondant plus ou moins à des demi-kilomètres carrés. Selon Kristjan, Quartizon avait acheté tous les terrains sur lesquels ils avaient réussi à mettre la main. S'il fallait en croire la liste qu'elle était en train de consulter, leurs acquisitions dépassaient ce qu'il aurait pu imaginer de pire. Et elle n'avait sous les yeux qu'une fraction de l'ensemble. Il fallait aussi prendre en compte toutes les pages qu'ils n'avaient pas eu le temps d'imprimer.

Elle s'attela à l'examen des notes jointes à la liste pour tenter de comprendre de quoi au juste il retournait. Kodaka lui avait appris que les détails étaient souvent plus révélateurs qu'une impression d'ensemble, car ils contenaient des informations sans filtre. Et c'était précisément ce dont elle avait besoin à cet instant.

Pour l'essentiel, les notes détaillaient les circonstances de l'achat des parcelles, même si les terrains en question n'étaient l'objet que d'*options* d'achat de durées variables – aucune en dessous de vingt-cinq ans, certaines de cinquante, d'autres encore de soixante-quinze. Les montants des sommes payées n'étaient pas indiqués, mais se distribuaient en différentes estimations – « bas », « moyen », « élevé », « hors catégorie » – de ce qui était appelé « niveaux de dépenses ». Le nom des vendeurs n'était pas davantage spécifié. Ceux-ci étaient décrits sous l'étiquette « vendeurs accrédités ». En revanche, les noms des cabinets d'avocats spécialisés dans les actes translatifs de propriété ainsi que les dates des transactions étaient précisés. Et dans

pratiquement chacun des cas, la formule qui concluait la note était la même : *Disponible pour opération de finalisation avec pleine jouissance à la date de l'expiration de l'option sous condition du droit de rétractation de la compagnie.*

Ce que cela voulait dire, Wada n'en était pas trop sûre. Opération de finalisation ? Droit de rétractation ? Cela faisait sans doute partie d'un vaste plan d'ensemble, mais il n'y avait aucune référence à la nature du plan lui-même, probablement pour des raisons de sécurité.

Dans l'espoir d'obtenir des éclaircissements, elle se plongea dans l'examen des quelques cas dans lesquels la formule de conclusion était différente. Là, la note indiquait qu'un problème d'ordre juridique était encore en voie de résolution, mais que le médiateur de la transaction tablait sur un dénouement rapide, en tout état de cause, pas plus tard que – la date était mentionnée à plusieurs reprises – le mercredi 17 avril.

C'est-à-dire dans deux jours. Ce devait être la date du lancement du projet Émergence. Quelque chose se préparait, comme l'avait dit Ragnar. Mais quoi exactement ?

Wada se demanda si la réponse ne se trouverait pas dans la seule note qui se terminait différemment de toutes les autres. Celle-ci se référait à une parcelle d'une dizaine de kilomètres carrés située à une centaine de kilomètres à l'est de Reykjavik. Pas de détails d'ordre juridique ni d'indication de disponibilité, simplement la formule lapidaire : *S'adresser à la direction*. À première vue, ce dossier n'aurait aucun rôle à jouer dans l'opération prévue pour ce mercredi. Et la seule personne qui semblait savoir pourquoi était le PDG de Quartizon : Peter Driscoll.

Wada étudia la carte satellite de l'étendue en question. Il y avait des cours d'eau, des chemins, des lacs et des collines striées de courbes de niveau très rapprochées. Et une sorte d'habitation. Une ferme, peut-être, qui selon la carte avait un nom : Stori-Asgarbær.

Même agrandie au maximum, l'image restait une image. Pas moyen de déterminer ce à quoi servait cette bâtisse ni qui l'habitait, si tant est qu'elle eût un occupant. Aucun indice sur la carte permettant d'expliquer l'intérêt particulier que Driscoll portait à cet endroit. *S'adresser à la direction.* Rien de plus.

Le sommeil avait finalement eu raison de Wada. Elle se réveilla assise dans son lit, toujours habillée, son téléphone à côté d'elle, la lumière du jour filtrant à travers la fenêtre. Elle prit une douche et essaya de mettre de l'ordre dans ses idées.

En dépit de ses efforts, la marche à suivre maintenant restait obscure. Il était 7 heures tout juste passées, et elle décida de descendre pour le petit déjeuner dans l'espoir que manger un peu

stimulerait sa réflexion.

La salle était déserte, à l'exception d'un serveur aux allures de zombie. Le buffet, lui, était copieusement garni. Et à la vue de tout ce qui était proposé, elle prit conscience de la faim qui la tenaillait. Elle alla s'installer à une table avec une assiette de fruits, un bol de muesli et une tasse de café noir.

Elle avait fini les fruits et pratiquement tout le muesli – et reçu entretemps la compagnie de deux autres clients, un couple de Suédois discrets en tenues de randonneurs – quand une troisième personne entra dans la salle. Wada jeta un œil dans sa direction. Elle eut un coup au cœur.

« Bien le bonjour, dit George Guptill, la saluant joyeusement de la main en approchant de sa table. Je peux me joindre à vous ?

– Mais… que faites-vous ici ?

– Il se trouve que je passais devant votre hôtel, et je me suis dit, pourquoi ne pas entrer ? J'étais certain que vous étiez une lève-tôt, mademoiselle Wada, et on dirait bien que je ne me suis pas trompé. Le gars de la réception m'a dit que vous seriez ici, et j'ai donc réservé un petit déjeuner moi aussi. »

Il s'assit en face d'elle sans plus de manières, souriant au couple de Suédois, qui resta totalement impassible.

« Ils ne servent pas le petit déjeuner au Hilton ? demanda Wada.

– Oh, que si. Un vrai festin, même. Mais j'avais besoin de sortir. Besoin… d'air frais. J'ai conduit jusqu'au promontoire, à l'ouest d'ici. On m'a amené ma voiture de location hier au Hilton, et j'ai eu envie de faire un tour avec, histoire de l'essayer. Imaginez-vous qu'ils ont un golf là-bas. Un peu venté, je vous l'accorde. Qui voudrait expédier ses coups de départ sur un terrain pareil, je vous le demande ? Bref, j'ai décidé de revenir par un autre chemin, et c'est là que j'ai vu l'enseigne de cet hôtel et… ma foi, j'ai pensé à vous.

– C'est… aimable de votre part.

– Vous m'en voyez ravi. Bon, je vais aller me chercher quelque chose à manger. Je peux vous apporter un autre café ? ajouta-t-il, désignant le mug vide de Wada.

– Euh… oui. Merci. »

Serrant la tasse dans sa grande main, il se leva d'un bond et partit vers le buffet avec un petit sourire en coin.

Il revint avec une assiette bien garnie et deux mugs de café. Wada tenta de ne prêter qu'une oreille distraite à son bavardage enjoué pour s'efforcer de se concentrer sur la manière de régler au mieux le problème auquel elle était présentement confrontée.

« La vérité, mademoiselle Wada, c'est que j'avais besoin de voir un

visage amical ce matin. Un grand besoin. C'est la raison pour laquelle je suis venu jusqu'ici, dans l'espoir de tomber sur vous. J'ai reçu de mauvaises nouvelles hier. Une réunion en privé s'est mal passée pour mon patron. Il s'est fait remercier. Du même coup, il semblerait que moi aussi.

– Je suis désolée pour vous, George.

– Merci.

– Mais un homme de votre trempe n'aura certainement aucun mal à retrouver un emploi.

– Je n'en suis pas si sûr. Je ne me fais plus tout jeune, vous savez. Mais je vais tout faire pour que ça marche.

– Quand est-ce que vous rentrez à New York ?

– Un vol de retour plus tôt que prévu serait à ma charge. Du coup, étant donné que mon ex-patron a déjà payé l'hôtel et la voiture de location, j'ai bien l'intention de profiter pleinement du voyage. Mais en tant que touriste, évidemment. Je suis libre comme l'air.

– Eh bien, j'espère que… les sites vous plairont.

– Visiter le pays tout seul n'aurait rien d'emballant. Je me demandais si vous seriez prête à vous joindre à moi. Thingveller est, paraît-il, un incontournable. Le berceau de la démocratie islandaise. Sans parler d'un canyon spectaculaire où l'île est, certes très lentement, mais littéralement en train de se déchirer en deux. Une histoire de plaques tectoniques, quelque chose du genre. On pourrait pousser ensuite jusqu'à Gullfoss : l'équivalent islandais des chutes du Niagara. Faire un…

– Je suis désolée, intervint Wada en levant la main pour l'interrompre, mais j'ai d'autres engagements.

– Vraiment ? Quel dommage ! Mais vous n'avez pas de voiture, je me trompe ? Et ces bus touristiques ne vous donnent pas le choix des sites à visiter, sans compter qu'ils sont hors de prix. Croyez-moi, je suis votre meilleure option. Laissez-moi vous montrer où on irait. »

George avala une gorgée de café avant de déplier une carte de l'Islande glanée à l'office de tourisme et de l'étaler sur la table de manière qu'ils la voient correctement l'un et l'autre. Son index boudiné suivit un trajet qui partait vers l'est à la sortie de Reykjavik, en direction de ce qu'il avait appelé Thingveller, mais était orthographié Þingvellir, et se poursuivait jusqu'à Gullfoss.

Wada regarda l'endroit où s'était posé le doigt de George, s'attardant sur l'espace vide à l'est de Gullfoss. Une idée lui vint brusquement à l'esprit.

« Excusez-moi un instant, il faut que je vérifie quelque chose. »

Elle fit apparaître sur l'écran de son téléphone la carte satellite montrant l'endroit où se trouvait Stori-Asgarbær. Þingvellir n'était qu'à une trentaine de kilomètres de là. Elle se dit qu'elle ne devrait

pas avoir trop de mal à convaincre George de l'y emmener. Il était stupide de laisser passer une pareille occasion.

« Croyez-vous qu'on pourrait… faire un petit détour, après Þingvellir ?

– Mais bien sûr, dit George tout sourire. Autant de détours que vous voudrez.

– Il y a une propriété dans ce coin… qu'il me faut visiter.

– Vous m'intriguez.

– C'est simplement que…

– C'est pour le boulot ?

– Plus ou moins.

– Mais quel genre de boulot ? Euh, non, ne me dites rien. Vous êtes pour moi une femme mystérieuse, je vous l'ai dit, et ça me plaît. Vous allez donc devoir me le laisser deviner… au cours de la journée. »

Nick devait se mettre en route à l'aube afin d'arriver à Heathrow en avance pour le vol de 8 h 50 à destination de l'Islande. Kate était encore à moitié endormie quand il quitta la maison. Tout au long du week-end, il s'était senti de plus en plus coupable de lui cacher la vérité. Il était à présent soulagé de se retrouver seul.

L'avion décolla par une agréable matinée de printemps, mais, au fil des trois heures de vol, les nouvelles de la météo communiquées par le copilote empirèrent régulièrement : pluie, trois degrés, averses de neige.

À l'atterrissage à Keflavik, il neigeait abondamment. Nick connaissait l'Islande, puisque cinq ans plus tôt, à l'occasion de courtes vacances, il avait fait le voyage pour assister à une aurore boréale, si bien qu'il ne fut pas surpris par le caractère désolé du paysage ni par l'instabilité du temps. Avec Kate, ils n'avaient vu aucune lumière dans le ciel en dehors des lampadaires de Reykjavik, mais elle avait adoré le Blue Lagoon, et lui avait pris plaisir à découvrir l'art islandais.

Ils avaient loué une voiture lors de ce voyage, mais, dans la mesure où Nick ne prévoyait pas de sortir de Reykjavik, il se contenta de la navette. Ils avaient séjourné au Borg dans un certain luxe, mais il avait choisi cette fois-ci un hôtel bien meilleur marché, le Foss, situé à la périphérie est du centre.

La neige ne tenait pas encore au sol à Reykjavik, mais l'atmosphère était davantage hivernale que printanière quand, après être passé au Foss, il longea Laugavegur pour avoir un premier aperçu du bâtiment où devait se tenir la vente aux enchères Émergence de mercredi.

L'ensemble comprenait une vaste devanture qui avait probablement été celle d'un grand magasin, dont les hautes fenêtres avaient depuis été parées de teintes à la mode, et trois étages ainsi qu'un sous-sol. L'endroit ne présentait aucun signe visible d'activité, en dehors du rez-

de-chaussée, qui semblait occupé par une galerie d'art, Aldrei Adur – « *Never Before* » indiquait obligeamment la traduction anglaise sur la porte.

Nick entra, passant d'abord au pied d'un large escalier qui menait aux étages supérieurs et en travers duquel était tendu un cordon en velours portant l'écriteau « RÉSERVÉ AU PERSONNEL » en deux langues. Il fut accueilli dans la galerie par une jeune Islandaise blonde, mince et élancée, qui aurait été tout à fait à sa place dans le rôle de la jolie réceptionniste d'une galerie branchée du West End. Elle lui tendit un catalogue de l'exposition. L'artiste avait un nom espagnol : Elena Herrera. Nick n'avait jamais entendu parler d'elle.

« Vous ne mettez pas en avant les talents nationaux, si je comprends bien, fit-il remarquer.

– Nous avons pour mission de faire de Reykjavik une vitrine pour les talents du monde entier, répondit-elle froidement.

– Qui est propriétaire de la galerie ?

– La fondation Quartizon.

– Et qui est à l'origine de la fondation ?

– Voilà qui vous expliquera le travail de la fondation, dit-elle en lui tendant une brochure sur papier glacé. Bonne visite.

– Merci. »

Il passa devant elle avant de s'appliquer à donner l'impression du visiteur fasciné par les tableaux exposés, qui s'imprègne consciencieusement des notices biographiques consacrées à l'artiste. Les toiles étaient des petits formats très lumineux. En dépit de leur taille modeste, elles gagnaient à être vues à une certaine distance. À sa grande surprise, Nick les trouva plutôt à son goût. Peut-être la fondation Quartizon avait-elle un certain talent pour dénicher les artistes prometteurs.

Mais son plus grand talent résidait dans la discrétion. Trois paragraphes d'une prose choisie, en trois langues – anglais, islandais et soit chinois, soit japonais, il n'aurait su trancher –, ne lui révélèrent pratiquement rien de la fondation Quartizon en dehors de sa *vocation à faire connaître les nouvelles figures les plus inspirantes et les plus révolutionnaires du monde de l'art à un public islandais de plus en plus cosmopolite*. Qui était à la tête de la fondation, où avait-elle son siège, quelles étaient ses autres activités ? Autant de questions sur lesquelles le document restait muet.

Quant au « public islandais cosmopolite », il était pour le moment très discret. Personne d'autre que Nick devant les tableaux. D'après ce qu'il savait du monde de l'art, le coût de l'entretien de la galerie Aldrei Adur devait excéder les profits, et de très loin – les tableaux d'Elena Herrera étaient affichés à des prix… optimistes, pour employer un euphémisme. Ce qui donnait à penser que la galerie

existait à des fins dont le texte de présentation ne disait rien.

Nick fut tenté un instant de taquiner l'aimable réceptionniste avec une allusion détournée à Émergence. Mais il se contenta finalement de quitter les lieux sans un mot de plus. Comme la fondation Quartizon, il estimait la discrétion à sa juste valeur.

Du moins pour le moment.

Quand George et Wada se mirent en route, il commençait à pleuvoir – pluie qui ne tarda pas à se transformer en grésil, à mesure qu'ils montaient de plus en plus haut dans les landes enneigées. D'après le thermomètre de la voiture, la température extérieure avoisinait zéro. Le véhicule était un gros 4 × 4 bien équipé qui, à en croire George, se conduisait quasiment tout seul. Cette manifestation de modestie de sa part ne manqua pas de surprendre Wada. Quand elle fit une remarque sur les conditions atmosphériques, il se contenta d'un bref : « On a aussi de la neige dans le New Jersey. »

Ils n'eurent pas à rouler bien longtemps avant qu'il réussisse à lui soutirer son prénom et balaie sa réticence à l'utiliser au motif que tout le monde l'appelait simplement Wada. « Umiko est un prénom magnifique. Vous ne pouvez pas vous attendre à ce que je ne l'utilise pas. » Quelques minutes de plus, et il connaissait le quand et le comment de son veuvage. « Un truc pareil, ça vous construit ou ça vous démolit, Umiko. Il est évident que vous êtes une battante. » Basse flatterie, bien sûr. Wada fut pourtant étonnée du plaisir qu'elle éprouva à en être l'objet.

Le vent glacial et les rafales de neige qui les accueillirent au centre des visiteurs de Þingvellir les prirent par surprise après leur voyage dans le confort douillet du véhicule. Wada n'était pas habillée pour de telles intempéries, et, quand George eut réussi à la convaincre d'emprunter son anorak, qui l'enveloppa comme un duvet, c'est lui qui n'était plus vêtu pour la circonstance, si bien que leur exploration de la faille provoquée par l'écartement des plaques continentales nord-américaine et eurasienne fut de courte durée.

Abréger leur visite arrangeait Wada, puisque cela revenait à repartir directement pour Stori-Asgarbær. George fit valoir qu'il leur fallait caser un déjeuner. Justement, un bon restaurant qui servait des steaks provenant d'une ferme des environs se trouvait sur la route de Gullfoss… et puis, c'était lui qui conduisait.

L'après-midi était déjà fort avancé quand ils quittèrent le restaurant. George insista pour qu'ils poussent jusqu'à Gullfoss à présent qu'ils étaient si près du but, arguant qu'ils auraient largement le temps de passer sur le chemin du retour par la propriété que voulait voir Wada. Elle n'avait guère d'autre choix que d'accepter. À entendre les

exclamations enthousiastes de George, les chutes devaient présenter un spectacle grandiose, mais elle dut rabattre jusqu'aux yeux la capuche de son anorak emprunté pour se protéger des rafales de neige, si bien qu'elle n'aurait su dire où finissaient les gerbes d'écume et où commençaient les nuages porteurs de neige. Se réchauffer avec un chocolat chaud au centre des visiteurs aurait été bienvenu en d'autres circonstances, mais Wada n'avait qu'une idée, arriver au plus vite à Stori-Asgarbær, et George finit par remarquer son impatience.

« Tout va bien, Umiko. Votre affaire est le prochain arrêt sur la liste, promis. Ne vous inquiétez pas. La nuit en a encore pour des heures avant de tomber. »

Et donc, suivant les indications de Wada, ils se remirent en route.

Selon la version des événements que Nick avait fournie à Kate, il devait retrouver Martin Caldwell le soir même. Inventer un message expédié par Martin disant que l'arrivée de celui-ci à Reykjavik était reportée de vingt-quatre heures lui avait sauvé la mise, et il projetait déjà de faire savoir plus tard que cette arrivée était de nouveau reportée.

Une seule question demeurait, cependant : Caldwell était-il bien en Islande ? Ce pays était-il la destination qu'il avait choisie en quittant Exeter ? Nick dénicha une liste d'hôtels et de maisons d'hôtes à l'office de tourisme de Reykjavik et se mit à téléphoner un peu partout, demandant si un certain Martin Caldwell figurait parmi les clients. La réponse fut chaque fois négative jusqu'à ce qu'il tombe sur l'hôtel Arnarson. Un établissement où Caldwell avait effectivement séjourné… mais qu'il avait quitté le lundi précédent.

« Vous êtes un parent de M. Caldwell, ou un ami ?

– Un ami. Je m'appelle Miller. Nick Miller. Je n'arrive pas à contacter Martin, et je commence à m'inquiéter sérieusement pour lui.

– Nous avons déjà eu plusieurs demandes à son sujet. Pour tout vous dire, la police aussi le recherche.

– La police ? Mais pourquoi ?

– Elle n'a rien voulu nous dire, monsieur. Mais il semblerait qu'il n'a pas quitté l'Islande, si bien que…

– Qui sont ces gens qui ont demandé après lui ?

– Eh bien…

– Je suis vraiment très inquiet. Vous me seriez d'un grand secours si vous pouviez au moins me mettre en contact avec certains d'entre eux.

– Pour être franc, monsieur, répondit son interlocuteur après un long silence, seuls deux d'entre eux nous ont laissé leurs coordonnées.

– Vous pourriez me les donner ?

– Hum. Je vais devoir vérifier avec un collègue.

– Écoutez, vous n'êtes pas très loin de l'endroit où je me trouve en

ce moment. Le plus simple est encore que je vienne vous voir, en espérant que d'ici là votre collègue vous aura donné son autorisation. Qu'en pensez-vous ?

– Comme vous voudrez, monsieur. »

Le temps ne fit qu'empirer tandis qu'ils approchaient de Stori-Asgarbær. La route était maintenant réduite à un simple chemin de terre, semé de bosses et d'ornières. Le paysage perdit ses derniers contours et se fondit dans le ciel. Wada ne fut guère surprise d'entendre George suggérer qu'ils fassent demi-tour.

« Je vous ramènerai ici avec plaisir un autre jour, Umiko, dit-il, ralentissant considérablement. Sinon, on ne va pas tarder à se retrouver dans un récit de Jack London.

– Je ne connais pas les romans de cet auteur.

– Tout ce que je peux dire, c'est que la fin de certains d'entre eux ne nous serait pas d'un grand réconfort dans notre situation présente.

– Mais nous ne sommes qu'à quelques kilomètres de notre destination.

– Ouais, et ce chemin nous y mène. On pourrait sans doute l'atteindre. La question est de savoir si nous pourrions en revenir. »

Il était maintenant carrément à l'arrêt. Les essuie-glaces chassaient à grand-peine des paquets de neige. Sans les poteaux qui s'échelonnaient le long du chemin, ils auraient facilement pu finir dans un fossé rempli de neige. Le voyage était devenu plus que périlleux. Et Wada était consciente que continuer ne ferait qu'accroître le danger.

« Pourrez-vous vraiment faire demi-tour ici ? demanda-t-elle.

– Pas sûr. Mais j'ai remarqué à quelques centaines de mètres en amont une zone, à l'abri d'un gros rocher, permettant la manœuvre. Je peux aller jusque-là en marche arrière.

– Il faut absolument que je me rende à Stori-Asgarbær aujourd'hui, George.

– Vous vous rendez compte qu'on risque de se faire coincer ici pour la nuit ? Mon téléphone ne fonctionne pas dans ce coin perdu, et j'imagine que le vôtre non plus.

– Non, en effet, dit-elle d'un air sombre après avoir vérifié.

– Il nous faudrait trouver l'hospitalité quelque part. Vous me suivez ? Feu dans l'âtre, chevreuil rôti, ce genre de choses, quoi. Vous avez dit que vous aviez une affaire à régler là-bas.

– Oui, c'est exact.

– Avec quelqu'un qui y vit ?

– J'ignore si l'endroit est habité, George, dit Wada, consciente qu'il était temps de renoncer aux faux-semblants.

– Vraiment ?

– Vraiment.

– Si je comprends bien, votre affaire…

– N'est pas facile à expliquer.

– Je suppose que je n'ai pas le droit de me plaindre si une femme mystérieuse se révèle avoir des tas de secrets, concéda George avec un soupir.

– Si vous pensez qu'il vaut mieux faire demi-tour, allons-y, soupira-t-elle à son tour.

– Je crois qu'on aurait tout intérêt. Je suis désolé, Umiko. Dès que le temps s'éclaircira, on fera une nouvelle tentative, promis. »

Il engagea la marche arrière, passa un bras sur le dossier derrière elle, tourna la tête pour voir où ils allaient et commença à reculer prudemment le long du chemin qu'ils venaient d'emprunter.

Wada n'eut plus qu'à étouffer une plainte de déception.

À l'hôtel Arnarson, Nick fut accueilli par l'homme qu'il avait eu au téléphone et qui, d'après son badge, s'appelait Bjarni.

« Bonjour, monsieur Miller, dit-il avec un sourire aimable. Je suis désolé de m'être montré aussi peu… coopératif quand vous avez appelé.

– Pas de problème. Je suppose que vous avez des impératifs de confidentialité à respecter.

– Absolument. L'une des personnes qui s'est enquise de M. Caldwell et a laissé son nom nous a dit qu'elle serait heureuse de rencontrer quiconque demanderait après lui. Quant à l'autre… je ne sais pas trop.

– Je comprends.

– Bon, dit Bjarni en tendant à Nick une carte de l'hôtel, voilà ce que je peux vous donner. »

Nick regarda la note griffonnée, laquelle mentionnait un nom – Erla Torfadottir – et un numéro de téléphone.

« Merci.

– Pour l'autre, je pourrais peut-être l'appeler et lui demander si elle est prête à vous parler. »

Elle, nota Nick au passage.

« Voulez-vous que je le fasse ?

– Ce serait très aimable à vous.

– Entendu. »

Bjarni passa dans le petit bureau derrière la réception pour composer son numéro. Quelques secondes passèrent. Il fronça les sourcils, avant de reposer le combiné et de revenir au comptoir de l'accueil.

« Le numéro est erroné.

– C'est dommage.

– Je réessaierai plus tard et vous ferai savoir ce qu'il en est. J'ai

votre numéro.

– Cette femme serait-elle japonaise, à tout hasard ? »

La surprise qu'afficha le visage de Bjarni était en soi une réponse. Mais ce dernier restait décidé à jouer l'ignorance et à préserver l'anonymat de sa visiteuse.

« Je ne peux pas me prononcer là-dessus, monsieur Miller.

– Ne vous en faites pas, Bjarni. Ce n'est pas vraiment la peine. »

Ils avaient couvert une centaine de mètres en marche arrière, lentement, quand George s'exclama « Ah, le fils de pute », avant de s'arrêter brutalement.

« Que se passe-t-il ? demanda Wada.

– Jugez par vous-même. »

Wada se retourna et regarda par la vitre arrière. Derrière eux, elle vit, interloquée, les phares d'un autre véhicule qui approchait au pas.

« Il semblerait que nous ne soyons pas tout à fait seuls ici, finalement », dit George.

Wada se sentit défaillir. Un autre véhicule ? C'était un 4 × 4 massif dont la carrosserie foncée apparaissait par endroits sous une couche de neige, ses phares rivés sur eux à travers les flocons virevoltants, comme les yeux de quelque créature malfaisante.

« Peut-être que ce type vit à Story-Asperger. »

Manifestement, George ne maîtrisait toujours pas la prononciation de Stori-Asgarbær.

« Peut-être, dit Wada, qui en doutait fort.

– Bon, ce qui est sûr, c'est qu'on ne peut pas le contourner, surtout en marche arrière.

– On devrait peut-être continuer vers l'avant.

– Bon sang, non. On vient juste de décider du contraire.

– Qu'est-ce qu'on fait, alors ?

– Je vais aller lui parler. C'est probablement un type du coin. Lui saura ce qu'il y a de mieux à faire.

– Est-ce bien prudent ?

– Pourquoi pas ? Il faut que quelqu'un fasse le premier pas. »

George tira sur le frein à main, attrapa son anorak sur la banquette arrière, s'apprêtant à ouvrir la portière.

« George…

– C'est bon, Umiko », lui dit-il avec un grand sourire.

Il ouvrit la portière et descendit laborieusement. Une rafale de neige et d'air glacial secoua l'habitacle. Puis la portière se referma violemment.

Wada ajusta le rétroviseur intérieur et regarda George s'éloigner d'un pas lourd en direction de l'autre voiture. Il tapa sur la vitre du conducteur. Ils entamèrent une conversation. George leva les bras au

ciel dans un geste d'incompréhension. La conversation ne semblait pas se dérouler comme il l'avait espéré. Wada se retourna pour essayer d'avoir une meilleure vue de la scène.

Quelque chose apparut à travers la vitre ouverte de la portière du conducteur. Wada fut d'abord incapable de distinguer quoi. Jusqu'à ce qu'elle s'aperçoive avec horreur qu'il s'agissait d'un revolver.

Elle n'entendit pas la détonation, mais vit la tête de George brutalement rejetée en arrière. Il s'effondra d'un coup, à la manière d'un arbre qui tombe, et resta immobile dans la neige au bord du chemin.

Le conducteur ouvrit sa portière. Descendit. Et se mit à marcher dans sa direction.

Quelque chose dans la stature de l'homme et sa dégaine laissa transparaître son identité, même si son visage était enfoui dans la capuche d'une parka.

C'était le grand Japonais qui l'avait agressée dans l'appartement de Caldwell à Exeter. Elle l'aurait juré.

De même qu'elle aurait juré qu'il avait l'intention de la tuer.

16

Wada ne conduisait pas, ou plus exactement, elle n'avait pas le permis. Mais c'était une observatrice hors pair. Elle avait suffisamment voyagé aux côtés de Haruto dans sa vieille Nissan minuscule pour avoir enregistré les notions de base. Sans compter que la voiture de location de George était une automatique, ce qui facilitait les choses. Et puis, ce n'était pas une affaire de choix. Mais de survie.

Elle détacha la ceinture de sécurité et, en se tortillant pour se glisser au-dessus de la séparation entre les deux sièges, elle gagna la place du conducteur, priant tous les dieux en lesquels elle ne croyait pas pour qu'ils lui évitent de caler. Elle relâcha le frein à main, avant de passer en marche avant.

Elle s'apprêtait à appuyer sur la pédale de l'accélérateur quand un mouvement réfléchi dans le rétroviseur latéral attira son attention. L'assassin de George se rapprochait à vive allure. Il était là, à quelques mètres de l'arrière de la voiture.

Elle prit sa décision dans l'instant, enclencha la marche arrière, écrasa la pédale de l'accélérateur, s'accrocha au volant de la main gauche au moment où la voiture dérapa, glissant vers le fossé.

Il y eut un choc, le bruit d'un coup de feu, puis un nouveau choc quand elle heurta l'un des poteaux qui bordaient le chemin. Elle freina brutalement et regarda autour d'elle. L'homme était allongé dans la neige. Immobile.

Elle savait ce qu'elle devait faire. Avancer un peu pour ensuite reculer et lui passer sur le corps – être certaine de l'achever. Mais elle n'était pas sûre de maîtriser suffisamment le véhicule pour opérer une telle manœuvre. Pas sûre non plus que les pneus continueraient d'adhérer si elle sortait du chemin.

Peut-être était-il mort, même si elle en doutait. Peut-être était-il trop grièvement blessé pour s'engager dans une poursuite. Là encore elle avait des doutes. Mais elle devait faire un choix. Et vite.

Elle passa en marche avant et écrasa l'accélérateur. La voiture fit un bond et se mit à patiner par saccades tandis qu'elle appuyait trop

violemment sur la pédale. Il lui fallut quelques secondes pour regagner le contrôle du véhicule. Puis elle accéléra d'un mouvement plus fluide, se repositionnant au milieu du chemin.

Elle jeta un œil dans son rétroviseur tandis qu'elle prenait de la vitesse. Elle aperçut le corps de George au sol, là où il était tombé. Et elle pensa voir du sang sur la neige autour de lui. Ses yeux s'emplirent de larmes.

La neige qu'elle avait labourée en reculant contre le poteau lui bloquait la vue du tueur, et l'inclinaison du chemin l'empêchait de savoir s'il avait bougé ou non. À moins que son incertitude soit due aux larmes qui lui brouillaient les yeux.

Pour l'instant, c'était sans importance. Elle était en vie. Et elle avançait toujours, contrairement à ceux qu'elle laissait derrière elle.

Nick appela Erla Torfadottir dès qu'il eut quitté l'Arnarson. Faute de réponse, il laissa un message, expliquant qu'il était impatient, autant qu'elle-même apparemment, de retrouver la trace de Martin Caldwell. Peut-être pourraient-ils s'aider mutuellement. Il ne fit aucune allusion à Mimori Takenaga, même s'il soupçonnait que celle-ci avait certainement été en contact avec Erla. Qui était au juste Erla, et quel lien entretenait-elle avec Caldwell, il n'en avait aucune idée. Ce qui valait également pour pas mal d'autres choses. Il commençait à se demander s'il comprendrait jamais de près ou de loin ce qu'il se passait dans l'univers secret de Peter Ellery, cet univers au sein duquel Caldwell avait récemment disparu.

En moins d'une heure cependant, il eut des nouvelles d'Erla sous la forme d'un texto : *On peut se retrouver au Reykjavik Roasters, Brautarholt 9 h 30 demain matin ?*

La réponse allait de soi, il l'envoya dans l'instant.

Entendu.

Wada continua sa route en direction de Stori-Asgarbær sans savoir ce qu'elle ferait une fois arrivée là-bas. Que l'endroit soit la propriété de Quartizon rendait l'entreprise complètement folle. Mais à ce stade, impossible de faire machine arrière.

Maintenir la voiture au milieu du chemin et juger de son tracé en se fondant sur les poteaux qui le bordaient exigeait toute son attention. Et moins elle pensait à ce qu'elle avait laissé derrière elle, mieux elle serait à même d'affronter ce qui l'attendait. Jamais elle n'aurait dû convaincre George de l'amener jusqu'ici, bien sûr. Elle aurait mieux fait de prendre patience et de choisir une méthode plus sûre pour faire sauter les verrous des secrets de Quartizon. Son impétuosité avait coûté la vie à George Guptill. Et risquait fort à présent de lui coûter la sienne.

L'ironie du sort était à son comble. Pour la bonne raison que personne n'aurait jamais songé à qualifier Umiko Wada d'impétueuse.

Ce qui ressemblait à première vue à un poteau étrangement grand se révéla être, quand elle s'en approcha, un panneau indicateur. Mais la neige en avait recouvert l'inscription, et elle ne pouvait s'arrêter pour la déchiffrer. Ne serait-ce que parce qu'elle n'était pas sûre de pouvoir repartir. Elle poursuivit donc sa route.

Elle continua ainsi jusqu'au moment où elle vit quelque chose qui ne lui laissa pas d'autre choix que de s'arrêter : une barrière bloquait le chemin, flanquée de part et d'autre d'un muret recouvert de neige.

Elle ralentit, se mit prudemment au point mort et leva doucement le pied de l'accélérateur, craignant de couper le moteur. À tort.

Elle regarda autour d'elle avant de descendre de la voiture, mais il n'y avait personne à perte de vue. Rien que le vent et la neige. Il faisait plus froid que jamais dehors, et désormais elle n'avait plus l'anorak de George pour se protéger.

Elle se précipita vers la barrière et ressentit un intense soulagement quand elle constata qu'elle n'était pas cadenassée. Il lui fallut cependant toute sa force pour faire jouer le verrou. Elle eut l'impression que le métal glacé lui collait à la peau. Elle dut soulever légèrement la barricade d'une main tandis que de l'autre elle tirait sur le verrou pour faire glisser le pêne. Lequel se débloqua d'un coup, en une secousse qui la déséquilibra complètement.

Elle se remit debout et finit d'ouvrir la barrière. Une chaîne qu'il fallait enrouler autour d'un poteau la maintenait en place. Elle revint ensuite laborieusement se glisser dans la voiture. Elle n'eut pas à aller bien loin pour apercevoir devant elle les contours d'un bâtiment.

Trois pignons s'élevaient en haut d'une bâtisse longue et basse, surmontés de petits monticules de neige. Les pignons étaient manifestement en bois, tandis que les autres murs semblaient être en pierre. Il y avait une autre construction à toit plat, de toute évidence une grange, un peu à l'écart sur la droite. Une partie du bâtiment principal était passablement délabrée, mais celle qui se trouvait au centre donnait l'impression d'être en bon état. Wada avait d'abord cru qu'une lumière brillait derrière une des fenêtres voisines, mais en s'approchant elle n'en vit plus aucun signe et en conclut que c'était probablement le reflet des phares de la voiture. Elle freina à proximité de la porte d'entrée et examina les fenêtres l'une après l'autre. Aucun mouvement. Pas de lumière.

Bien sûr, il se pouvait que l'endroit fût désert. Mais Wada n'avait pas beaucoup d'options, et aucune n'était idéale. Il fallait qu'elle s'abrite et téléphone pour demander de l'aide. Or son portable ne

marchait pas. Elle se souvint de l'employé qui, en lui vendant une carte SIM susceptible de fonctionner en Islande, lui avait précisé qu'elle serait inutilisable dans les zones reculées. À l'époque, elle n'avait pas prévu de s'y aventurer.

Ce qui signifiait au moins que la maison serait sûrement équipée de moyens de communication fiables. Elle ne pouvait pas le savoir sans d'abord entrer. Elle devait quitter la voiture et tenter sa chance. Même si elle n'en avait pas vraiment envie. Abandonner la voiture revenait à renoncer au peu de contrôle qu'elle exerçait encore sur la situation. Mais il fallait qu'elle en passe par là.

Elle coupa le moteur et entendit aussitôt le vent hurler comme un démon autour des pignons. Ce qui, se dit-elle, était le propre du vent. Et ne présentait donc aucun danger. Quant à ce qui pouvait être vraiment dangereux… elle ne gagnerait rien à y penser.

Elle rabattit son bonnet en laine presque au niveau des yeux, prit la clé de contact qu'elle glissa dans sa poche, avant de descendre de la voiture pour se diriger vers la porte d'entrée. Elle frappa six ou sept fois à l'aide du lourd heurtoir, suffisamment, en tout cas, pour avertir de sa présence quiconque se trouverait à l'intérieur. Elle fut soulagée de n'obtenir aucune réponse, consciente malgré tout qu'il ne s'agissait pas forcément d'une bonne nouvelle. Elle essaya la poignée, qui refusa de tourner. En jetant un œil à l'intérieur par la fenêtre la plus proche, elle distingua vaguement un intérieur lambrissé, occupé par des châlits en bois. La pièce ne paraissait pas être utilisée. Elle asséna encore quelques coups de heurtoir, mais en vain. Et elle eut beau s'acharner sur la poignée, la porte refusait de s'ouvrir.

Il ne lui restait qu'à voir s'il y avait moyen de pénétrer dans la maison par l'arrière. Elle se dirigea vers l'extrémité délabrée de la bâtisse, s'abritant de son mieux sous l'avant-toit.

Elle arriva devant ce qui avait dû être une étable, munie d'une porte protégée par l'avancée du toit. Par l'étroite fenêtre juste à côté, elle vit un couloir aux dalles en pierre qui conduisait dans la maison et dont les portes ouvraient sur d'autres pièces. Elle essaya la poignée. Qui tourna, mais le verrou résista.

La fenêtre semblait être le seul point d'entrée possible. Des pierres tombées du mur se devinaient dans la neige. Elle en ramassa une, dont elle se servit pour briser le carreau le plus proche du loquet de la fenêtre, avant d'en faire tomber les morceaux de verre encore accrochés et de tendre le bras pour soulever le loquet.

La fenêtre s'ouvrit avec le grincement caractéristique du bois qui a gonflé, et Wada grimpa sur le rebord pour passer de l'autre côté. Mais l'appui était si large, en raison de l'épaisseur du mur, qu'elle finit par tomber dans le couloir.

Tandis qu'elle se redressait péniblement, une silhouette s'immobilisa

dans le couloir, sortie par une des portes devant elle : un homme mince, grand, vêtu d'un pantalon en velours côtelé et d'un gros pull. Des cheveux d'un gris terne, un visage étroit et anguleux. Ses yeux enfoncés dans leurs orbites la scrutaient derrière des lunettes à monture noire.

Wada enregistra le tout en une fraction de seconde, sans toutefois remarquer le fusil de chasse à deux coups qu'il avait dans les mains, jusqu'à ce qu'il le lève à hauteur de poitrine et le braque droit sur elle.

« Qui êtes-vous ? »

Une voix rauque, peut-être de ne pas avoir servi depuis quelque temps. Un accent anglais, cultivé.

Elle le dévisagea, incapable pour l'instant ne serait-ce que de parler.

« Qui êtes-vous ? » martela-t-il.

Il fallait absolument qu'elle dise quelque chose. Mais la vérité pouvait se révéler aussi fatale qu'un mensonge. Qui était-il ? La question était vitale.

La réponse lui vint tandis qu'elle plongeait son regard dans ses yeux bleu-gris bordés de rouge : c'était Martin Caldwell. Tout bien réfléchi, ce ne pouvait être que lui.

« Je suis la femme que vous étiez censé retrouver à Londres, dit-elle d'une voix posée.

– Impossible. Elle n'a jamais quitté Tokyo.

– Si vous pensez à Mimori Takenaga, alors oui, vous avez raison. Mon patron m'a envoyée vers vous en me faisant passer pour elle parce que sa famille refusait de la laisser quitter le pays. Je m'appelle Wada.

– Et le nom de votre employeur ?

– Kodaka.

– Qui est mort dans un accident la semaine dernière.

– Vous avez également raison sur ce point.

– Pourquoi ne pas avoir renoncé, entre Kodaka qui est mort et sa cliente qui, d'après ce que j'ai compris, est internée dans un hôpital psychiatrique ?

– Pourquoi ne pas être venu comme prévu à notre rendez-vous au British Museum ?

– J'ai été retenu ici.

– Vous pouvez baisser ce fusil, monsieur Caldwell ? Vous me rendez nerveuse.

– Vous n'en avez pas l'air.

– Et pourtant si.

– Comment avez-vous su que j'étais ici ?

– Je l'ignorais totalement.

– En ce cas, pourquoi être venue ?

– Je vous en prie, monsieur Caldwell, baissez votre fusil.

– Quand vous m'aurez dit ce qui vous a amenée ici.

– Le dossier Émergence dans les bureaux de Quartizon. Kristjan et moi avons découvert ce qu'il contenait.

– C'est-à-dire ?

– Des références cadastrales pour des terrains dans toute l'Islande, apparemment propriété de Quartizon. Dont celui-ci. Sauf que Stori-Asgarbær semble être différent des autres. Il ne fait pas partie de ce qui doit se décider mercredi.

– Où est Kristjan à l'heure actuelle ?

– Il a été arrêté.

– Comment avez-vous réussi, vous-même, à leur échapper ?

– J'ai eu de la chance.

– Eh bien… peut-être une chance pour vous, mais une malchance pour moi.

– Je ne représente aucune menace, monsieur Caldwell. Je ne suis pas votre ennemie. Encore une fois, baissez ce fusil. »

Ses traits perdirent de leur dureté, et il détourna son arme.

« Jamais je n'aurais tiré, mademoiselle Wada. Je ne suis pas un tueur.

– Je ne l'ai pas pensé une seconde.

– Suivez-moi. »

Il la précéda dans le couloir avant d'entrer dans une grande cuisine au plafond bas. Elle donnait sur un terrain en pente couvert de neige à l'arrière de la maison. L'évier, la cuisinière, le buffet, la table et les tabourets étaient vétustes, vieux peut-être d'un siècle. Aucun équipement moderne, aucun appareil ménager. L'éclairage était maigre et tombait sur des dalles de pierre usées et des surfaces enfouies sous la poussière.

Caldwell appuya le fusil contre le mur dans un coin.

« Est-ce que quelqu'un sait que vous êtes ici ? » demanda-t-il.

Wada eut l'impression de lire la peur dans ses yeux au moment où il posait la question.

« Je suis venue avec un ami.

– Et où est-il maintenant, cet ami ? »

Wada prit une profonde inspiration. Devait-elle lui dire ce qui s'était passé ? Il n'y avait pas moyen de savoir comment il allait réagir. Mais si elle ne lui disait rien…

« Il est mort. Tué d'une balle.

– *Quoi ?*

– Nous avons été suivis.

– Par qui, bon sang ? lâcha Caldwell, la voix pleine d'appréhension.

– Je ne connais pas son nom. Mais c'est un Japonais, je crois.

– Et il est où, à présent ?

– J'ai reculé pour l'écraser.

– Vous l'avez tué ?

– Je crois, oui. En tout cas, j'espère.

– Vous croyez, mais vous n'en êtes pas sûre ?

– Non, en effet. Je ne pouvais pas prendre le risque de m'arrêter pour aller vérifier.

– Qu'est-ce que vous savez sur lui ?

– Il était dans votre appartement d'Exeter la semaine dernière. Je le soupçonne de travailler pour Hiroji Nishizaki.

– Vous avez conduit l'Irlandais jusqu'à moi, geignit Caldwell d'une voix plaintive en fermant les yeux.

– Il n'est pas irlandais, monsieur Caldwell.

– C'est comme ça qu'ils l'appellent.

– Et s'il est mort…

– Et s'il ne l'est pas, hein ? » Il avait rouvert les yeux et la fixait d'un regard accusateur. « J'étais censé être en sécurité ici.

– Est-ce que vous avez un téléphone qui fonctionne ?

– Non.

– Le choc a été violent. Il n'est peut-être pas mort, mais il sera grièvement blessé, je crois.

– Vous *croyez*, c'est ça ?

– Et donc incapable de… »

Ils l'entendirent en même temps : un grondement de moteur approchant à vive allure. Ils se regardèrent, pétrifiés. Ce ne pouvait être que l'Irlandais. Toujours vivant, et toujours à leur poursuite.

« Monsieur Caldwell, je…

– Autant dire qu'on est morts. Vous comprenez ça, non ? dit Caldwell, hors de lui. Si seulement vous ne vous étiez pas mêlée de… »

Un dernier rugissement du moteur, puis le silence. Caldwell n'eut pas un mouvement en direction du fusil. Il se laissa aller contre la cuisinière, donnant l'impression d'avoir perdu tout espoir.

Wada n'attendit pas qu'il se ressaisisse. Elle attrapa le fusil, au moment où une portière de voiture claquait au-dehors.

L'arme la surprit par son poids, et elle ne se voyait guère en train de l'utiliser. Mais elle allait devoir se faire à l'idée. Et vite. Elle jeta un œil à Caldwell, immobile, le regard perdu dans le vide. Quoi qu'elle fasse maintenant, elle n'aurait personne pour l'aider. Elle se rua dans le couloir.

Elle se dirigeait vers la sortie, mais en passant devant la porte ouverte d'une des chambres, elle vit par la fenêtre l'Irlandais qui se hâtait dans le sens opposé au sien. Il suivait les empreintes qu'elle avait elle-même laissées dans la neige en faisant plus tôt le tour de la maison. Il boitait mais avançait tout de même rapidement.

Elle fit demi-tour et repassa devant la cuisine, apercevant au

passage Caldwell, toujours appuyé contre le fourneau. Au moment où elle allait atteindre la porte de derrière et le carreau cassé à côté, une ombre tomba sur le verre brisé. Elle n'apercevait pas l'Irlandais, mais elle était certaine qu'il était là. Puis elle vit la poignée de la porte tourner et le bois commencer à se gauchir autour de la serrure.

Elle leva le fusil, se demandant si elle devait faire feu maintenant, et si elle pouvait espérer atteindre l'Irlandais de l'autre côté de la porte. Mais elle n'avait pas de cartouches de rechange et n'aurait pas de seconde chance si elle ratait sa cible. Elle devait attendre de pouvoir tirer à coup sûr.

Plusieurs claquements déchirèrent soudain le silence. L'Irlandais tirait dans la porte. Le bois se fendit tout autour de la serrure, puis celle-ci finit par exploser et alla se fracasser sur les dalles, laissant la porte pendre sur ses gonds.

Wada épaula, consciente du tremblement du canon dans ses mains. Ses doigts cherchaient la détente. Elle entendit l'Irlandais ouvrir la porte d'un coup de pied. Elle vit son visage, déformé par la fureur. Et elle vit le revolver dans sa main, celui dont il s'était servi pour tuer George Guptill.

Elle fit feu, des deux canons. Mais elle n'atteignit que du bois. La porte avait heurté le mur derrière elle si violemment qu'elle avait rebondi en travers de sa ligne de tir.

L'instant d'après, il était entré, et se jetait sur elle. Il lui arracha le fusil, qu'il lança de côté. Il la poussa contre le mur et lui plaqua le canon de son arme sur la tempe.

« Où est Caldwell ? » aboya-t-il en japonais.

Elle fut d'abord incapable de dire un mot. Elle n'était consciente que de la sauvagerie de son regard et du contact dur et froid du canon contre sa peau.

« Où est Caldwell ? » répéta-t-il en détachant chaque mot.

Elle rassembla ses idées et parvint à articuler une réponse – en anglais, pour que Caldwell puisse la comprendre.

« Il n'est pas ici.

– Vous mentez. Si vous êtes ici, c'est parce que vous saviez que c'était là qu'il se cachait.

– Il n'y a personne d'autre dans la maison. »

Étrangement, sa propre obstination la surprit. C'était la seule arme dont elle disposait à présent.

« Dites-moi où il est !

– Je l'ignore. »

Le revolver toujours sur la tempe de Wada, il l'empoigna par les cheveux de l'autre main et se mit à la tirer le long du couloir, regardant dans chaque pièce au passage. Elle était obligée d'avancer avec lui, si elle ne voulait pas être traînée à terre. La jambe gauche de

l'homme était raide, et un morceau de bois était attaché sur le côté du genou, en guise d'attelle. Il devait souffrir terriblement. Et c'était elle la responsable. Mais il n'était pas encore prêt à la tuer.

Ils arrivèrent à la cuisine. Caldwell n'y était plus. Quand était-il parti et pour aller où, Wada n'en avait aucune idée. Peut-être n'avait-il même jamais entendu leur échange.

La porte de la pièce suivante était fermée. L'Irlandais l'enfonça de sa jambe valide. C'était une salle de bains avec placard, lavabo, WC et baignoire à pattes de lion, le tout à peu près aussi vétuste que les meubles de la cuisine. L'Irlandais lâcha les cheveux de Wada une seconde, sortit une paire de menottes de la poche de sa parka et en attacha une autour de son poignet droit. Il la força ensuite à s'accroupir, se pencha sur elle et referma l'autre menotte sur le tuyau d'évacuation sous le lavabo.

« Quand j'aurai mis la main sur Caldwell et que je l'aurai tué, lui souffla-t-il à l'oreille, je reviendrai vous interroger, Wada. Et je vous garantis que vous répondrez à mes questions. À toutes, sans exception. »

En se relevant, il eut une grimace de douleur et dut prendre appui sur le rebord du lavabo. Wada saisit sa chance, replia les jambes avant d'envoyer de toutes ses forces un coup de pied dans l'attelle de son genou. Un craquement sinistre accompagna l'impact. L'homme poussa un cri et tomba, lâchant le fusil dans sa chute. Le plâtre du plafond au-dessus du lavabo explosa sous le coup.

Un autre craquement : c'était la tête de l'Irlandais qui venait de buter contre le bord recourbé de la baignoire. Il s'effondra, sa tête heurtant cette fois-ci le sol. Le revolver sauta de sa main, puis glissa sur le carrelage avant d'être arrêté par le mur sous la fenêtre.

Ses yeux fixaient Wada sans la voir. Il était totalement immobile. Une flaque de sang apparut sous sa tête, s'élargissant peu à peu. Wada se releva, faisant glisser la menotte vers le haut du tuyau, incapable cependant de se redresser de toute sa hauteur parce que la menotte restait coincée sous le lavabo. Et cette position l'empêchait d'atteindre le revolver.

« Monsieur Caldwell, appela-t-elle. Venez. Dans la salle de bains. Vous n'avez plus rien à craindre. J'ai besoin de votre aide. »

La maison était noyée dans un silence total, amplifié par la neige au-dehors qui étouffait les sons. Aucun mouvement. Aucune réponse de Caldwell.

« Monsieur Caldwell ! »

Toujours rien. Wada se mit à genoux et tendit la main droite vers l'Irlandais, qui était face contre terre, les yeux écarquillés comme ceux d'un thon géant sur le marché aux poissons de Tsukiji. Il avait forcément la clé des menottes sur lui, mais, même en s'étirant au

maximum, elle n'arrivait à atteindre que la manche gauche de sa parka.

Il semblait avoir cessé de respirer. Elle comprit soudain qu'il était peut-être mort. Sans en avoir la certitude. Peut-être n'était-il qu'inconscient. Et combien de temps le resterait-il ? Il leur fallait agir tant qu'il l'était.

« *Monsieur Caldwell !* »

Toujours pas de réponse. Il était caché quelque part. Forcément. Il avait peut-être peur qu'elle cherche à l'attirer, contrainte par l'Irlandais, dans un piège.

« Je l'ai fait tomber et il s'est évanoui, cria-t-elle. Il faut absolument qu'on saisisse cette occasion. Mais je suis menottée au lavabo et je ne peux pas l'atteindre. Ni lui, ni le revolver. Venez tout de suite, je vous en supplie. »

Un bruit ambigu, à peine audible, se fit entendre. Mais c'était déjà quelque chose. Puis une suite de sons ténus : probablement des pas qui approchaient peu à peu dans le couloir.

« Monsieur Caldwell ? »

Quelques secondes plus tard, il se tenait dans l'encadrement de la porte, les regardant tour à tour, elle et l'Irlandais. Il tremblait. Son souffle était court et saccadé.

Elle agita la chaînette des menottes.

« Vous voyez ?

– Que… qu'est-ce qu'il s'est passé ? demanda-t-il d'une voix tendue et rauque.

– Je vous l'ai dit. Fouillez ses poches, s'il vous plaît. Il faut qu'on trouve la clé de ces menottes.

– Il est mort ?

– C'est possible. »

Caldwell entra prudemment dans la pièce et s'accroupit près du corps. Il appuya deux doigts sur la carotide de l'Irlandais.

« Je ne sens pas le pouls, attendez une seconde. »

Un miroir rond au cadre métallique pendait au-dessus du lavabo. Il le décrocha puis s'agenouilla avec précaution pour éviter la flaque de sang et l'approcha de la bouche et du nez de l'homme inconscient. Plusieurs secondes s'écoulèrent avant qu'il examine le miroir et se tourne vers Wada. Aucune trace de buée. L'homme avait cessé de respirer.

« On dirait que vous l'avez tué, mademoiselle Wada. Qu'allons-nous faire de lui, à votre avis ?

– Trouvez la clé d'abord. »

Caldwell acquiesça de la tête et se mit à retourner les poches du mort. De l'une d'entre elles, il sortit un passeport et un portefeuille, ouvrit le premier et eut un petit rire bizarre.

« Que se passe-t-il ?

– C'est son nom. Ohara. C'est pour ça qu'ils l'appellent l'Irlandais. Je suppose qu'ils trouvent ça drôle. »

Wada aurait voulu demander qui était « ils », mais décida que cela pouvait attendre.

« La clé, monsieur Caldwell. »

Il hocha de nouveau la tête et reprit ses recherches. Il sortit cette fois un téléphone d'une poche latérale à fermeture Éclair de la parka, et du jean d'Ohara, une clé de voiture. Mais pas la clé des menottes. Il s'arrêta et haussa les épaules.

« Elle n'a pas l'air d'être là.

– Elle y est forcément.

– Il l'a peut-être laissée dans sa voiture. Je vais aller jeter un coup d'œil. Mais avant… » Il se releva, sortit précipitamment de la pièce et revint quelques minutes plus tard avec des gants en caoutchouc. Il s'approcha de la fenêtre, ramassa le revolver, le tenant avec précaution par le canon. « Je vais mettre ça en lieu sûr. Je reviens dès que je peux. »

Douze longues minutes de silence s'écoulèrent à la montre de Wada, durant lesquelles elle ne put que s'interroger sur ce que Caldwell était en train de faire. Puis elle entendit des bruits sourds et des grognements en provenance de la porte de derrière, comme s'il transportait un objet lourd et encombrant qu'il voulait faire entrer dans la maison.

Quelques secondes plus tard, il était à la porte de la salle de bains.

« Je n'ai pas trouvé la clé, annonça-t-il. Désolé.

– Elle est forcément quelque part.

– C'est probable, dit-il avec un étrange sourire.

– C'était quoi, ce bruit que je viens d'entendre ?

– Il y a des outils dans la grange, dit-il, apparemment sans avoir entendu sa question. Puisque nous sommes dans une ferme, on va sans doute trouver une paire de pinces coupantes. Je vais vérifier. En attendant… »

Il saisit Ohara par les chevilles et se mit à le tirer vers la porte, laissant une trace luisante de sang sur le carrelage.

« Où l'emmenez-vous ? demanda Wada.

– Je vous expliquerai… quand je reviendrai. »

Wada s'assit et attendit. Du moins n'avait-elle plus à poser les yeux sur Ohara. Qu'est-ce que Caldwell comptait faire de son corps ? Les bruits qui lui parvenaient indiquaient qu'il l'avait traîné jusqu'à la cuisine. Elle eut du mal à interpréter les raclements, les chocs et les coups qui s'ensuivirent, accompagnés des grognements de Caldwell sous l'effort.

Puis il fut de retour, le souffle plus court que jamais. Suant abondamment, malgré le froid glacial qui régnait dans la maison au-delà de la cuisine chauffée par un poêle, il s'appuya contre le chambranle et la regarda d'un air contrit.

« Il m'a fallu… improviser.

– Comment ça, improviser ?

– Il y a un coffre congélateur dans l'arrière-cuisine. J'ai mis notre homme dedans. En même temps que votre ami, dont j'ai trouvé le corps sous une bâche à l'arrière de la voiture d'Ohara. Vu les circonstances, c'était ce qu'il y avait de mieux à faire. Ils tiendront comme ça jusqu'à jeudi.

– Qu'est-ce qu'il se passe jeudi ?

– On va venir me chercher. On pourra alors tout régler.

– Qui va venir vous chercher ?

– Vous allez devoir rester jusque-là, vous aussi, l'avertit Caldwell avant de se frotter les yeux derrière ses lunettes. Désolé.

– Mais c'est dans trois jours ! Je ne peux pas être bloquée tout ce temps ici.

– Il le faudra bien. Si vous partiez maintenant, ce serait pour retourner à Reykjavik et recommencer à fouiner dans le projet Émergence. Vous le savez bien. Et, plus important, moi aussi, je le sais. Et… disons que ça bouleverserait tous les plans.

– Quels plans ?

– Tout sera réglé au mieux, je vous le promets. Jeudi. Vous n'avez rien à craindre. Vous n'avez pour l'instant qu'une chose à faire… rester ici. Avec moi, ajouta-t-il avec un haussement d'épaules. Je regrette, mais c'est comme ça. »

La vérité s'imposa soudainement à Wada.

« La clé des menottes, vous l'avez, en fait, non ? »

Caldwell fit oui de la tête. Il sortit la main de sa poche. La clé était là, au creux de sa paume. Wada voulut s'approcher de lui, et instinctivement il fit un pas en arrière, même si elle aurait été incapable de l'atteindre.

« Laissez-moi partir, dit-elle d'une voix ferme mais calme. Vous n'avez pas le droit de me retenir prisonnière.

– C'est vrai, répliqua-t-il, l'air sincèrement désolé. Mais je remarque que vous n'avez pas protesté quand je vous ai dit que vous iriez remettre le nez dans le projet Émergence si je vous laissais partir d'ici avant jeudi. Ce qui, malheureusement, ne me laisse pas d'autre choix.

– Mais si, vous avez le choix, monsieur Caldwell. C'est absurde de vouloir me rendre responsable, moi, de ce que vous êtes en train de faire.

– De mon point de vue, ça ne l'est pas du tout.

– Laissez-moi partir. Tout de suite.

– Je ne peux pas.

– Vous devez le faire.

– Mais je ne le ferai pas, mademoiselle Wada. J'y suis bien décidé, voyez-vous. Vous allez passer ici les trois jours qui viennent. Que vous le souhaitiez ou non ne change absolument rien. »

17

La neige qui était tombée la veille au soir avait déjà bien fondu le mardi matin. Sur des trottoirs boueux et sous un ciel délavé, Nick se rendit au Reykjavik Roasters. Le café était animé, sans être bondé, par une clientèle mêlant étudiants occupés à taper sur leurs ordinateurs et mères de famille avec de tout petits enfants et d'énormes landaus.

Personne ne prêta attention à Nick, qui s'installa dans un coin, en se disant qu'Erla Torfadottir n'était sans doute pas encore arrivée. Ce qui n'avait rien de surprenant puisqu'il était en avance. Il commença cependant à s'inquiéter quand il constata qu'Erla était vraiment en retard.

C'est alors qu'il remarqua une jeune femme blonde, grande et élancée, qui faisait le pied de grue sur le trottoir d'en face. Vêtue d'un jean et d'un anorak jaune, elle l'observait, semblait-il, avec beaucoup plus d'intérêt que les jeunes femmes n'en montrent d'ordinaire pour les hommes de son âge. Il lui adressa un sourire prudent.

Quelques minutes plus tard, elle était assise à sa table, se réchauffant les mains autour d'un chocolat chaud.

« Je m'appelle Erla, annonça-t-elle.

– Salut, Erla. Nicholas Miller.

– Je peux voir votre passeport ?

– Mon passeport ?

– Vous l'avez sur vous, non ?

– Euh, oui, répondit-il en l'ouvrant à la page qui faisait état de son nom, de sa date de naissance et de sa photo. C'est bon ?

– Non. Ce n'est pas bon. Je suis inquiète. Et vous aussi, vous devriez l'être, monsieur Miller.

– Appellez-moi Nick.

– OK, Nick. » Elle jeta un regard alentour, pour s'assurer peut-être que les clients installés près d'eux étaient absorbés par leurs propres affaires, ce qui était le cas. « C'est vous, le type que Martin Caldwell devait retrouver à Londres, je me trompe ?

– Vous êtes au courant de ça ?

– Martin nous l'a dit.

– *Nous* ?

– À mon ami Kristjan et à moi. Avant que Martin soit… porté disparu.

– Comment en êtes-vous venus, ce Kristjan et vous, à faire la connaissance de Martin ?

– Je ne suis pas sûre de pouvoir vous confier ça, Nick. »

C'est alors que Nick remarqua le léger tremblement des mains d'Erla. Elle avait aussi de grands cernes sous les yeux. Sa jeunesse et sa beauté cachaient mal son angoisse.

« Vous dites que vous êtes inquiète, Erla. Uniquement à propos de Martin ? Ou bien est-ce qu'il y a autre chose ?

– Beaucoup, beaucoup d'autres choses.

– Je peux peut-être vous aider.

– Peut-être. Mais vous n'êtes pas le seul à rechercher Martin. Et se fier à la dernière personne à l'avoir fait n'a pas porté chance à Kristjan.

– C'est-à-dire ?

– Il s'est fait arrêter dimanche soir.

– Comment c'est arrivé ?

– Quelqu'un l'a vendu.

– Qui ça ?

– Je ne suis pas vraiment sûre. Mais ça pourrait être l'autre personne qui est sur la piste de Martin.

– Une Japonaise du nom de Mimori Takenaga ? Également censée retrouver Martin à Londres ?

– Ce n'est pas son vrai nom. Elle nous a dit qu'elle se faisait passer pour cette femme, mais qu'en fait elle s'appelait Umiko Wada. Elle travaille pour un détective privé engagé par Takenaga. En tout cas, c'est ce qu'elle nous a raconté.

– Qu'est-ce qui est arrivé dimanche soir ? »

Erla posa son mug et regarda Nick avec une extrême attention, fouillant son visage, semblait-il, en quête d'un signe susceptible de la convaincre qu'il n'essayait pas de la piéger.

« Je n'étais pas présente. Je ne sais pas ce qu'il s'est passé. Ce que Kristjan et Wada étaient en train de faire a mal tourné. Et maintenant la police retient Kristjan et refuse de me dire ce qu'elle lui reproche. Mais je doute fort qu'elle puisse avoir quoi que ce soit de suffisamment grave pour justifier son maintien en garde à vue. Donc il y a manifestement pas mal de trucs louches en coulisse. Wada n'a pas été arrêtée. Elle avait promis de me contacter, or elle ne l'a pas fait. Son téléphone ne répond pas, et ce depuis vingt-quatre heures. Je ne sais pas ce que ça veut dire. Ce que je sais, c'est que Kristjan s'en est pris à des gens puissants. En tout cas, j'ai peur. Et vous aussi, vous

devriez avoir peur. Donnez-moi les raisons, poursuivit-elle après avoir repris son souffle, pour lesquelles vous avez fait tout ce chemin pour retrouver Martin Caldwell, Nick, et… peut-être que je vous dirai tout ce que je sais de mon côté.

– *Peut-être* seulement ?

– Ouais, pas de promesse inconditionnelle. Je dois m'assurer que vous êtes fiable. Ce qui veut dire que vous devez me prouver que vous êtes réglo. Vous pensez y arriver ? »

Wada avait renoncé à tenter de convaincre Caldwell de la libérer. C'était un geôlier buté, d'une politesse exaspérante. Plein de considération aussi, à sa manière, prêt à lui fournir, par exemple, une couette pour lui tenir chaud et un oreiller pour l'aider à dormir. Elle pouvait atteindre la cuvette des WC de l'endroit où elle était enchaînée, et il lui apportait à boire et à manger quand elle en faisait la demande, même si la nourriture était soit de la conserve, soit du surgelé. La maison avait été approvisionnée pour un séjour long mais sans luxe superflu.

Les employés de Quartizon, autrement dit de Peter Driscoll, s'en étaient occupés. Caldwell n'essaya pas de le nier. Pas plus qu'il ne nia son amitié, du temps de ses études, avec Peter Driscoll, alias Peter Ellery, alias Peter Evans. Caldwell avait retrouvé sa trace en Islande, où il l'avait manifestement rencontré et avait tout de suite été recruté dans le mystérieux programme Émergence. Il ne le reconnut pas explicitement, ce qui n'empêcha pas Wada d'y voir plus clair. De toute évidence, ses promesses quant à l'aide qu'il était en mesure d'apporter à Mimori Takenaga pour identifier et retrouver l'homme qu'elle accusait de la mort de son père ne tenaient plus.

Il restait d'une discrétion totale quant à l'endroit où se trouvait Driscoll en ce moment et à ses intentions. Il insistait sur le fait que celui-ci n'avait rien à voir avec le meurtre de Kodaka – pas plus d'ailleurs qu'avec la mort de Shitaro Masafumi en 1977. Le responsable, apparemment, c'était Hiroji Nishizaki. C'était à cet homme qu'Ohara devait rendre des comptes. Quand Wada souligna que cela s'appliquait aussi, en dernière analyse, à Driscoll, qui l'avait fidèlement servi ces quarante dernières années, Caldwell eut pour seule réponse : « Vous ne comprenez pas, mademoiselle Wada. » Pour autant, il n'avait pas l'air de penser qu'il lui incombait de lui faire comprendre quoi que ce soit.

Caldwell alla garer la voiture d'Ohara dans la grange. Il cloua des planches sur la fenêtre cassée au bout du couloir et nettoya le sang dans la salle de bains, le couloir et la cuisine. Quant aux corps qui se trouvaient dans le congélateur, il ne semblait pas douter le moins du monde que les représentants de Driscoll feraient le nécessaire en

temps voulu. Loin des yeux, loin de l'esprit, telle semblait être la logique de Caldwell.

Ses garanties concernant Driscoll n'eurent aucun effet sur Wada. Elle refusait de croire que Driscoll n'avait rien à voir avec le meurtre de Kodaka. Tout comme elle refusait de croire qu'elle n'avait qu'à simplement attendre qu'arrive le jeudi pour que celui ou ceux qu'il enverrait à Stori-Asgarbær la libèrent et lui permettent de partir. Pareille issue lui semblait totalement irréaliste. Plus elle resterait ici, plus grand serait le danger. Mais Caldwell avait la clé des menottes, cachée quelque part. Et il lui avait clairement fait comprendre qu'elle n'irait nulle part jusqu'à jeudi, lorsque, selon ses propres termes, « tout serait réglé ».

« Ça ne se résoudra peut-être pas comme vous le pensez », avait-elle rétorqué.

Ses efforts étaient restés vains.

« Vous ne réussirez pas à semer le doute dans mon esprit, mademoiselle Wada. J'agis pour le mieux, croyez-moi. Comme vous pourrez le constater par vous-même quand l'heure sera venue. »

Sa tentative pour lui extorquer des informations sur Émergence se montra tout aussi infructueuse.

« Si je dois rester ici jusqu'à jeudi, vous pourriez au moins me dire ce qu'il va se passer d'ici là.

– Non, mademoiselle Wada, je ne peux pas. Je ne vous dois aucune explication. N'oubliez pas que je ne vous ai jamais demandé de venir jusqu'ici.

– En un sens, si, en acceptant de me voir à Londres, et ensuite en ne venant pas au rendez-vous.

– J'avais accepté de rencontrer Mimori Takenaga, pas vous.

– Si je comprends bien, vous êtes en train de me dire que les choses auraient pris une autre tournure si j'avais vraiment été Mimori Takenaga.

– Non, je ne dis rien de la sorte, bon sang, protesta-t-il. Vous essayez de m'embrouiller, mais ça ne marchera pas. »

Elle en resta là. Le mettre en colère n'était pas une bonne idée.

Quant à ce qui pouvait constituer une bonne idée en ce moment…

La neige, apparemment, s'était arrêtée. Elle avait même commencé à fondre. Wada entendait le bruit régulier des gouttes tombant des avant-toits, même si elle ne voyait rien du monde extérieur, puisque Caldwell avait fermé le volet de la salle de bains et refusait de le rouvrir. Depuis dix-huit heures que durait sa captivité, elle avait réussi à maîtriser sa peur et sa frustration et réfléchissait à présent, calmement, logiquement, à la manière de s'échapper.

Elle avait du mal à l'admettre, mais Caldwell était la clé. Il allait devoir se laisser convaincre de la libérer. De lui faire confiance.

Et c'était à elle de l'amener à une telle décision.

Nick décida de tout raconter à Erla, car il voyait qu'elle était véritablement effrayée. Or seule une totale sincérité parviendrait à la persuader de s'épancher. Il lui montra des photos de ses tableaux sur son iPhone, ainsi que de ceux de certains de ses étudiants. Une bonne tactique, puisqu'elle parut la convaincre qu'il était bien celui qu'il prétendait être. Et puis, bien sûr, il lui montra la fameuse photo de Peter Ellery dans le *Western Morning News* : Martin Caldwell, April Vyse, Caroline Miller et Alison Parker agitant leurs banderoles contestataires au bord de la route reliant Redruth à Portreath le samedi de Pâques 1977. Erla reconnut Caldwell. Ainsi que la ressemblance entre Nick et son père plus jeune. Elle reconnut la vérité.

Il ne fallut pas longtemps pour qu'elle-même lui dise la vérité, telle qu'elle la voyait. Elle avait envie de se confier à quelqu'un. Avait besoin d'aide et de conseils. De savoir quoi faire.

Elle n'avait eu aucune nouvelle d'Umiko Wada depuis le bref coup de fil de dimanche soir, lui annonçant que la descente dans les bureaux de Quartizon s'était terminée par l'arrestation de Kristjan, tandis qu'elle-même s'en était sortie – et pas les mains vides. Mais elle ne lui avait pas précisé ce qu'elle avait emporté.

« J'ai téléphoné à tous les hôtels de la ville jusqu'à ce que je trouve celui où elle est descendue. Le Sol, à Oðinsgata. Mais elle n'est jamais là quand j'appelle. Hier soir tard. Ce matin de bonne heure. C'est toujours la même réponse. J'ai le sentiment qu'elle est partie.

– On vous l'aurait dit si elle avait réglé sa note.

– Ce qu'elle n'a pas fait. N'empêche qu'elle n'est jamais là. Et qu'elle ne m'a jamais rappelée, contrairement à ce qu'elle avait promis. Donc, de deux choses l'une, ou bien elle m'a doublée… ou bien elle a des ennuis.

– Quoi qu'il en soit, je ne vois pas bien ce que vous pouvez faire.

– Strictement rien, Nick. Vous comprenez ? »

Il hocha la tête. Comment aurait-il pu prétendre le contraire ?

La journée s'écoula lentement à Stori-Asgarbær. Au début, Caldwell refusa de se laisser entraîner dans une conversation avec Wada, craignant qu'elle cherche à le faire changer d'avis. Il finit cependant par céder, faute d'occupation. Comme il l'avait fait savoir à plusieurs reprises, son unique stratégie consistait à attendre jusqu'à jeudi. Mais l'attente était usante. Alors, pourquoi ne pas répondre quand Wada le pressait de dire quelque chose – n'importe quoi – sur lui-même ?

Elle commença par l'inciter à décrire son travail dans les assurances. Il estima que c'était un terrain neutre. Et c'était le cas. Mais le but de l'exercice, c'était de l'amener peu à peu à se confier. Et si cela

supposait d'écouter l'énumération des complexités afférentes aux rentes, avenants, dotations, risques moraux et statistiques de mortalité, comme elle dut s'y résoudre, elle n'allait pas protester.

Ne serait-ce que parce que, inévitablement, Martin Caldwell se mit progressivement à révéler des choses sur lui-même.

« Je n'ai jamais vraiment eu l'étoffe d'un vendeur, mademoiselle Wada. Je n'ai jamais été doué pour la communication orale. Je ne le suis toujours pas, d'ailleurs. J'étais plus à l'aise enfermé dans un bureau, à calculer les rapports bénéfice-risque. Beaucoup de gens traitent les assureurs de sangsues, heureux d'encaisser leurs primes mais prêts à brandir n'importe quelle excuse pour ne pas payer quand arrive le pire. Or ce n'est pas du tout ça. Quand j'allais sur le terrain, c'était à titre d'expert. Et je n'ai jamais essayé d'exploiter les alinéas quasi illisibles d'une police pour rejeter une demande. J'en faisais une affaire de principe, et les principes, pour moi, c'est sacré. D'autant que je savais me montrer ferme. L'honnêteté ne va pas sans la réciprocité. Il y a trop de gens, à mon avis, enclins à surévaluer leurs dommages. Naturellement, il fallait que je m'assure qu'ils ne soient pas récompensés de leur malhonnêteté, si ingénieuses et amusantes qu'aient pu être leurs méthodes.

« Laissez-moi vous donner un exemple. Ça devait être, oh, à la fin des années 1980. Il vaudrait mieux que je remonte au début de l'affaire. Comme ça, vous apprécierez davantage l'ironie de la situation. Parce qu'elle a un côté drôle. Donc… »

« C'est incroyable, quand on y pense, que vous soyez le fils de Peter Driscoll », dit Erla en étudiant le visage de Nick par-dessus son mug de café.

Ils étaient à présent dans son appartement au Studentagarðar, non loin du Reykjavik Roasters. Une étrange impression de solitude habitait les couloirs et les passerelles, la plupart des étudiants étant partis pour les vacances de Pâques.

« J'ai un peu de mal à m'y faire, dit Nick. Mais il ne semble pas y avoir de doute possible.

– Un père que vous n'avez jamais rencontré ! Remarquez que, de mon côté, je ne vois presque pas le mien. Il s'est séparé de ma mère quand j'étais encore bébé. Mais ne *jamais* l'avoir vu ? C'est encore autre chose.

– C'est Kristjan, sur la photo derrière vous ? »

Nick était mal à l'aise de voir ainsi l'étrangeté de sa filiation discutée par une femme de vingt ans de moins que lui, et pour changer de sujet, il prit le prétexte d'une photo punaisée sur un tableau de liège accroché au mur de la cuisine.

On y voyait Erla et un grand jeune homme mince, à la barbe effilée,

qui avait l'air d'avoir quelques années de plus qu'elle. Tous deux étaient emmitouflés dans des tenues de randonnée : parkas, écharpes, gants et bonnets de laine. Ils offraient à l'appareil un grand sourire dans quelque endroit sauvage fait de torrents et de rochers couverts de lichen.

« Ouais, fit Erla en se retournant pour regarder la photo. C'était quand on a fait la piste de Laugavegur en juin dernier. Un froid glacial, même à cette époque de l'année. Mais ça valait vraiment le coup.

– Vous le connaissez depuis combien de temps ?

– Quelques mois, on s'est rencontrés juste avant de faire cette rando. Il adore ce pays, je veux dire, la *terre*. Il a un lien particulier avec elle. Moi aussi, mais pas comme Kristjan, dit-elle en revenant à Nick. Et Quartizon essaie de nous la prendre, cette terre. Mais elle ne leur appartient pas. Elle est à nous.

– Pas à mon père ?

– Certainement pas à votre père. Mais, de mon côté, je n'aimerais pas être tenue pour responsable de certaines des choses que fait mon propre père, alors…, conclut-elle en haussant les épaules.

– Kristjan et Wada cherchaient des preuves de ce que trafique Quartizon. Des preuves que seule Wada serait capable de comprendre. C'est ça ?

– C'est bien ça, acquiesça Erla.

– Et elle a trouvé quelque chose, mais on ne sait pas quoi.

– Non. Parce que depuis ce fameux coup de fil, je n'ai eu aucune nouvelle.

– Vous êtes allée à son hôtel ou vous vous êtes contentée d'appeler ? En d'autres termes, est-ce que vous êtes sûre qu'elle n'y est pas du tout ? Elle pourrait avoir donné des instructions à la réception pour qu'on réponde systématiquement qu'elle est sortie.

– C'est possible, je suppose. Mais pourquoi ferait-elle ça ? Elle sait bien que je veux absolument lui parler.

– Je ne sais pas. Mais on devrait peut-être y aller, soit tard ce soir, soit tôt demain matin, pour voir si elle a donné signe de vie. Qu'est-ce que vous en pensez ?

– Ouais, approuva Erla, apparemment soulagée, c'est pas une mauvaise idée.

– Et ce type, ce Ragnar, vous savez où il habite ?

– Oui, j'ai son adresse.

– Pourquoi on ne lui ferait pas une petite visite à lui aussi pour voir comment il explique ce qui s'est passé ?

– Il niera avoir dénoncé Kristjan.

– Mais s'il le fait, est-ce qu'on saura s'il ment ou pas ?

– Peut-être. Probablement, même.

– Ce serait déjà bien.

– D'accord. On y va. Mais, Nick…, hésita-t-elle.

– Quoi donc ?

– Vous cherchez votre père, on est bien d'accord ? Vous êtes sûr d'être prêt à découvrir que c'est un salaud ?

– Je suis prêt à entendre la vérité, Erla. Quelle qu'elle soit. »

« J'ai laissé mon boulot envahir complètement ma vie, mademoiselle Wada, dit Caldwell avec regret, tandis qu'il ressassait les souvenirs de son travail dans les assurances. C'est quand j'ai pris ma retraite que j'ai compris à quel point mon existence était vide. C'était entièrement ma faute, bien sûr. Personne d'autre n'est responsable. On croit toujours qu'on aura le temps de rectifier ses erreurs, de changer l'image qu'on donne de soi aux autres. Et puis, du temps, on n'en a bientôt plus. Et on se retrouve face à une vieillesse sans joie, dit-il, se parlant à lui-même à présent autant qu'à son interlocutrice.

« Revenir dans la demeure si pleine de ma jeunesse et de celle de mes amis n'était sans doute pas une bonne idée. Le passé est toujours présent malgré les changements opérés dans la maison. Il est là, à l'affût, toujours prêt à me taper sur l'épaule. Et les choses ne s'arrêtent pas à Barnfield Hill. Il y avait un magasin de surplus militaire à l'angle de Magdalen Road. Qui a disparu depuis longtemps. Mais chaque fois que je passe devant, je me souviens d'une capote à boutons dorés que j'y avais achetée et qui me donnait – du moins, c'est ce que je croyais – un air décontracté. Si j'entre au Mount Radford, le pub au bout de la rue, je revois toute la bande assise avec moi autour de la table, même si je ne suis pas sûr qu'on se soit jamais installés là tous les huit au même moment.

« Alison, en particulier, n'est jamais très loin. Je l'adorais. Je l'aimais comme je n'ai jamais aimé personne d'autre après elle. Je l'ai probablement idéalisée, bien sûr. C'est facile avec les morts, surtout quand ils partent jeunes. Mais son énergie, sa passion, sa détermination étaient… enivrantes. J'aurais fait n'importe quoi pour elle. Pendant les neuf mois où nous avons vécu sous le même toit, j'ai été un autre homme, complètement différent de celui que j'étais avant, et de celui que je deviendrais. Je sais bien que c'était moi, cet homme, mais j'ai parfois du mal à m'en convaincre. Je croyais en ce en quoi elle croyait, je m'engageais dans les causes qu'elle défendait.

« Les autres aussi. En tout cas, Caro et April. Ainsi que Peter, évidemment. Il était plus âgé que nous. Et il nous paraissait plus raisonnable, aussi. Il adorait planifier nos campagnes et veiller à ce qu'elles aboutissent. Il était un peu à la dérive après Cambridge et la mort de ses parents. Il avait besoin d'un but, d'une mission. On l'a aidé à les trouver.

« Avec le recul, je ne saurais dire si c'était lui ou Alison qui servait de locomotive à nos entreprises. Peut-être se nourrissaient-ils l'un de l'autre. Ensemble, il n'y avait pas moyen de les arrêter. Et nous non plus, du même coup. C'est du moins le sentiment que nous avions. Un sentiment exaltant. Le meilleur, en fait.

« Le monde extérieur nous semblait vieux et rassis. Il avait besoin de changement. Manifester contre la base de sous-marins nucléaires de Devonport ou organiser un sit-in devant le bulldozer en train d'abattre d'anciennes forêts pour faire place à une nouvelle voie express ? C'était une façon d'imprimer notre marque sur le monde, comme si on travaillait à changer le fonctionnement de la société. Une sottise, bien entendu, dans le contexte global. Nous ne changions rien du tout. Nous ne changerions jamais rien. Mais nous n'avions pas suffisamment vécu pour le comprendre.

« Inutile de prétendre qu'on avait toujours les idées claires. On ne fumait pas beaucoup d'herbe, mais Geoff était un pourvoyeur constant d'autres substances sérieusement hallucinogènes. Je faisais de mon mieux pour ne pas y toucher, mais pas tout à fait autant que j'aurais dû, surtout quand Alison était la première à m'y encourager. Cela nous rendait… trop sûrs de nous, pour résumer, et il était donc inévitable, je suppose, qu'à un moment ou à un autre nous dépassions les bornes.

« La fin du trimestre approchait – et, avec elle, la fin de notre cohabitation. J'appréhendais de ne plus revoir Alison. Toutes mes tentatives pour lui faire savoir que je l'aimais avaient lamentablement échoué. Elle ne les prenait pas au sérieux. Seul notre dernier combat en cours la préoccupait vraiment : dénoncer ce qu'il se passait à Nancekuke. Personne en dehors de la base ne savait que la production de sarin s'y poursuivait longtemps après qu'elle était censée s'être arrêtée, à la fin des années 1950, même si le bruit courait qu'en fait il n'y avait jamais eu d'interruption. Ce que l'on savait en revanche, quand on a commencé à s'y intéresser, c'est que Nancekuke fabriquait du gaz lacrymogène CS à grande échelle. On a organisé une manifestation au début des vacances de Pâques et on a même eu notre heure de gloire. Le journal, local certes. Notre photo a été publiée. "VOUS ENTREZ DANS UNE ZONE DE GUERRE CHIMIQUE". Ce slogan, qui ornait notre banderole, c'était celui d'Alison. C'était toujours elle qui avait les meilleures idées.

« La photo du journal a attiré l'attention de Tom Noy, qui avait travaillé à Nancekuke et qui, comme beaucoup d'autres, était atteint de toute une série de mystérieux troubles neurologiques. Il a obtenu notre adresse auprès des services de l'université et, un beau jour, s'est retrouvé sur le seuil de notre porte. Maigre comme un clou, des yeux fureteurs, le corps agité de tics consécutifs aux troubles dont il souffrait. Ce n'était pas quelqu'un avec qui on avait vraiment envie de

se lier, mais Alison et Peter tenaient absolument à entendre ce qu'il avait à dire. On était tout seuls à la maison à ce moment-là. On l'a emmené au Mount Radford, et on l'a copieusement abreuvé pendant qu'il nous racontait son histoire tout en toussant et en fumant comme un pompier.

« Il nous a dit que plusieurs gros condenseurs avaient été déménagés d'une usine allemande de gaz neurotoxiques à la fin de la guerre pour être stockés sous terre à Nancekuke, pendant que les scientifiques essayaient de se faire une idée précise de leur contenu. Les fûts étaient étiquetés *Rasierklinge* – "lame de rasoir", en allemand. Des prélèvements furent effectués à des fins d'analyse dans de strictes conditions de contrôle.

« Les fûts se sont détériorés au fil du temps. Ils auraient dû être détruits en toute sécurité, mais personne ne savait trop comment procéder. Alors on s'est contenté de les rafistoler pour empêcher les fuites chaque fois que la rouille menaçait. Noy prétendait que sa maladie remontait à l'époque où on l'avait envoyé dans le bunker qui les abritait pour réparer un des fûts. Il avançait aussi que les spécialistes avaient fini par trouver la formule chimique du contenu et en avaient fabriqué une certaine quantité. La nouvelle substance fut surnommée Super Sarin. Et elle était super létale. À l'en croire, ils continuaient à produire des échantillons à titre d'essai.

« Alison et Peter voulaient prouver que Noy disait la vérité. Si c'était le cas, les autorités mentaient au sujet des activités de Nancekuke et mettaient les locaux et les vacanciers en danger en raison de leurs expérimentations irresponsables. Noy disait pouvoir leur montrer comment s'introduire dans la base sans se faire repérer. Il avait en sa possession des clés qu'il était censé avoir rendues quand il avait été licencié, mais qu'il avait gardées. Elles ouvraient les portes donnant accès au bunker. D'après lui, la sécurité laissait à désirer. Rien ne nous empêcherait de faire des photos des condenseurs et de leurs étiquettes *Rasierklinge*, pour aller ensuite trouver la presse avec les preuves.

« Je n'ai pas du tout aimé ça. La surveillance était-elle aussi relâchée que voulait bien le dire Noy ? Et si les condenseurs étaient en si mauvais état, était-il vraiment prudent de pénétrer dans le bunker ? À l'époque, ils étaient déjà là depuis plus de trente ans. Alison et Peter balayèrent mes inquiétudes d'un revers de main. On pouvait bien prendre quelques risques pour dénoncer le sale secret de Nancekuke. On avait une responsabilité : faire savoir au reste du monde ce qui se tramait derrière la clôture grillagée. Sans compter qu'ils étaient stimulés par la perspective de réussir leur coup sans être inquiétés. Je compris que cela constituait une bonne part de l'attrait que l'entreprise exerçait sur eux.

« Ils étaient tout excités, tandis que moi, j'avais une peur de tous les

diables. Mais Alison était déterminée à tenter l'aventure, ce qui voulait dire que je la tenterais, moi aussi. Les autres déclarèrent forfait. Trop dangereux, à leur avis. Et j'étais d'accord avec eux. Mais Alison et Peter étaient décidés, et il était inutile de chercher à les dissuader. Si je déclarais forfait moi aussi, je savais que je n'aurais plus aucune chance avec Alison. C'est du moins ainsi que je voyais les choses.

« On mit un plan sur pied. On passerait à l'action au cours du très long week-end marquant le jubilé d'argent d'Élisabeth II, à un moment où l'attention de tous serait focalisée sur les célébrations de l'événement, à savoir le soir du dimanche 5 juin. On devait retrouver Noy au Victory Inn près de Porthtowan, où il nous remettrait les clés et un croquis du chemin le plus sûr pour aller du bord de mer au bunker. Il nous faudrait nous munir de pinces coupantes pour attaquer la clôture, d'une lampe torche et d'un bon appareil photo équipé d'un flash. En dehors de ça, tout ce dont nous avions besoin, c'était de courage – et de chance. Du courage, je n'en avais pas à revendre ; de la chance, j'avais peur que nous n'en ayons pas suffisamment. Mais mes réticences ne m'empêchèrent pas de suivre le mouvement. Je sentais qu'Alison me mettait à l'épreuve – elle me disait sans arrêt : "T'es pas obligé de venir si t'en as pas envie." Mais, de mon côté, je ne pouvais pas envisager de ne pas me montrer à la hauteur. Je devais y aller. Il le fallait absolument.

« On s'est rendus à Porthtowan une semaine avant pour une reconnaissance des lieux. Franchir la clôture en venant de la côte n'avait pas l'air de poser problème. Après, on n'aurait plus qu'à espérer que le croquis de Noy soit suffisamment précis – et que soient confirmées ses assurances selon lesquelles les serrures avaient très peu de chances d'avoir été changées depuis qu'il était parti.

« Le voyage dans le camping-car de Peter fut long et pénible en cet après-midi du 5 juin. On avait le soleil dans les yeux pratiquement tout du long. La lumière dorait la peau d'Alison. Elle me jetait de fréquents coups d'œil, sans raison apparente. Je ne pouvais pas voir son regard derrière ses lunettes noires, ni deviner ses pensées.

« Mais aujourd'hui je sais ce qu'elle pensait. Elle pensait qu'elle faisait une erreur en me laissant les accompagner jusqu'au bout. Que j'étais trop effrayé pour faire preuve de suffisamment de prudence. J'allais tout faire capoter, éveiller l'attention des vigiles de la base, ruiner notre entreprise. Voilà ce qu'elle pensait.

« Elle s'était sans doute procuré un sédatif auprès de Geoff. Il a nié la chose par la suite, mais sa parole ne valait pas grand-chose, surtout qu'à ce moment-là on avait la police sur le dos. On a emporté du vin et des bières sur la plage de Porthtowan après avoir quitté le pub et on a allumé un feu, adoptant l'allure d'étudiants en goguette venus

admirer le coucher de soleil. Ce que je pense, c'est que, une fois la nuit tombée et la lumière réduite à la lueur du feu, Alison a mis la drogue dans ma bouteille de bière. Je me rappelle avoir senti, tout à coup, alors qu'on n'y voyait presque plus, ses cheveux effleurer ma joue. Peut-être était-ce le moment ou jamais, mais… Je suis encore capable aujourd'hui de retrouver cette sensation, si je m'en donne vraiment la peine. On pourrait dire que c'était son geste d'adieu. Parce que, quelques secondes après, j'étais KO. Et ils étaient libres de continuer sans moi.

« Je n'ai jamais revu Alison. Ni Peter… jusqu'à il y a une semaine. »

18

L'immeuble était situé sur Hringbraut, une avenue au sud-ouest du centre-ville. C'était un grand bloc de cinq étages pourvu de plusieurs entrées. Quand ils appuyèrent sur l'Interphone, il était 18 heures, la rue était animée, les gens rentraient chez eux après le travail. Mais pas Ragnar. Du moins, pas encore.

Ils se faufilèrent derrière une mère et son enfant, l'aidant à manœuvrer sa poussette pour la faire entrer, avant de l'abandonner devant l'ascenseur pour emprunter l'escalier et monter jusqu'à l'appartement 42 situé au dernier étage.

Ils frappèrent, sans obtenir de réponse ni entendre de bruit venant de l'intérieur. Ragnar semblait bel et bien être absent. Ils s'assirent sur la dernière marche de l'escalier et attendirent.

« Nick, vous savez, n'est-ce pas, commença Erla avec précaution, que ce Driscoll – votre père – n'est pas un type bien ? Vous avez compris ça, non ?

– Ma mère était une femme bien, dit Nick pensivement. Peut-être qu'un sur deux, ce n'est pas si mal.

– Était ?

– Elle est morte il y a quelques mois.

– Putain. Désolée.

– À bien y réfléchir, tout part de là. On pourrait dire que c'est elle qui a tout mis en branle. La partie Caldwell, en tout cas. C'est comme ça que j'ai découvert que Driscoll était mon père.

– Il est encore temps de l'oublier et de rentrer chez vous.

– Je n'en ai pas l'intention. Je ne crois pas que je pourrais. Oublier, j'entends. Sans compter que… »

Un grondement s'échappa de la cage de l'ascenseur. Quelqu'un montait.

« Si c'est Ragnar, c'est déjà trop tard. »

Il ne pouvait pas mieux dire.

Ragnar n'avait rien d'imposant : jeune, pâle et bedonnant, le front

dégarni et cette démarche mal assurée qui suggère un détour par un bar au sortir du travail. Sous une parka légère, il portait un costume trois-pièces, mais pas de cravate. Son sac à dos trop lourd passé à l'épaule le faisait pencher d'un côté.

Il salua Erla en islandais sans sourire. Elle lui répondit en anglais.

« Voici mon ami, Nicholas Miller. Nick, je vous présente Ragnar Reynisson. »

Pas de poignée de mains. Le visage de Ragnar laissait deviner qu'il regrettait de ne pas s'être attardé davantage au bar.

« Qu'est-ce que vous voulez ?

– Parler, dit Erla. De Kristjan.

– Je n'ai rien à dire.

– Pourquoi ne pas nous laisser entrer ? insista Nick de son ton le plus courtois. Vous pourrez tout aussi bien ne rien nous raconter, mais dans un cadre plus confortable. »

Ragnar fusilla Erla du regard et lui dit quelque chose en islandais. Celle-ci roula des yeux en direction de Nick.

« Globalement, il nous conseille d'aller nous faire foutre.

– Sympa, commenta Nick en s'avançant d'un pas vers Ragnar et en le faisant reculer d'autant. Écoutez, Ragnar. Erla m'a mis au parfum. Je sais que vous avez aidé Kristjan et Wada à s'introduire dans le système informatique de Quartizon dimanche soir. Après ce qui s'est passé, j'imagine que Quartizon ne serait que trop heureux d'identifier celui de ses employés qui a divulgué les codes d'accès. Vous tenez vraiment à ce que je les mette au courant ? »

Ragnar dévisagea longuement Nick, pesant le pour et le contre, avant de demander :

« Qui est Wada ?

– L'amie japonaise de Kristjan. Erla n'en a aucune nouvelle depuis dimanche.

– Elle m'a dit qu'elle s'appelait Abe.

– Abe, si vous voulez. » De toute évidence – et sans doute judicieusement –, Wada avait utilisé un pseudonyme. « On voudrait savoir pourquoi la police a débarqué si vite, Ragnar. Et l'explication la plus plausible, c'est… que vous les avez rencardés.

– Je ne dis jamais rien à personne, moi.

– Il a bien fallu que quelqu'un s'en charge.

– Pas nécessairement. » Ragnar jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, craignant sans doute d'être entendu, même s'ils étaient seuls sur le palier. « Bon, d'accord. Par ici. On va en discuter. »

Il les conduisit jusqu'à la porte de son appartement et entra.

Il était d'emblée manifeste que Ragnar était aussi négligé dans la tenue de son intérieur que dans sa tenue tout court. Des vêtements

traînaient sur le sol et, en passant devant la cuisine, Nick eut un aperçu de piles de vaisselle sale et d'un tas instable de cartons à pizza écrasés.

Ils le suivirent dans le séjour, qui semblait être l'épicentre du chaos ambiant. Il ne leur offrit même pas un siège, tandis qu'il se débarrassait de son sac sur une table et ôtait sa parka. Le sac frôla un trio de bouteilles de bière vides, les renversant au passage et les envoyant rouler bruyamment, jusqu'à ce que l'une d'elles tombe par terre, sans que Ragnar réagisse.

« C'est qui, ce type, Erla ? demanda-t-il, désignant Nick du menton.

– Je te l'ai déjà dit.

– Tu m'as donné son nom, c'est vrai, mais tu ne m'as pas dit qui c'était.

– Un ami.

– De Martin Caldwell, intervint Nick.

– Vous êtes anglais, alors ? demanda Ragnar, le regardant avec insistance.

– Exact.

– Vous me rappelez quelqu'un. Qui ça peut bien être ?

– Comment voulez-vous que je le sache ?

– Ça me reviendra, dit l'autre en fronçant les sourcils.

– En attendant, vous pourriez peut-être nous expliquer pourquoi les choses ont dérapé dimanche soir ?

– Kristjan sait que tu as mis ce type dans la confidence ? interrogea Ragnar en regardant Erla.

– Contente-toi de répondre à sa question.

– J'ai pas donné Kristjan, d'accord ? Pourquoi je l'aurais fait ? C'est moi qui les ai fait entrer, lui et Abe, dans le bâtiment, c'est donc moi qui avais le plus à perdre si je me faisais prendre.

– Dans ce cas, reprit Nick, qu'est-ce qui s'est passé ?

– Devinez. Un piège intégré au système. Toute tentative pour accéder aux fichiers en dehors des heures de travail déclenche aussitôt une alarme. Cette merde d'Émergence est encore plus sensible que je le croyais. Depuis deux jours, le bureau a tout d'un camp de détention nord-coréen. C'est du lourd.

– Pourquoi ils s'inquiètent ? Le piège n'a pas fonctionné correctement ?

– À vous de me le dire. La police n'a attrapé que Kristjan, c'est bien ça ? Alors, Abe, elle s'est tirée de là avec quoi ?

– Qu'est-ce qu'ils en pensent, vos collègues ?

– Mes collègues japonais, vous voulez dire ? Ils ne me disent jamais rien. Je ne suis pas dans le secret, moi. Le lancement est toujours prévu pour demain, ce qui signifie clairement que Driscoll ne s'en fait pas trop. Cela dit, il ne s'en fait jamais beaucoup. En plus du piratage

des fichiers Émergence par Kristjan, y a un type envoyé par Nishizaki qui s'est volatilisé, même si je ne l'ai jamais vu de près ou de loin avant qu'il disparaisse des radars. Et voilà que maintenant ils envoient un autre type à sa recherche, mais rien de tout ça… Putain, j'y suis ! s'exclama Ragnar après avoir dévisagé Nick un moment et claqué des doigts. C'est ça, bien sûr. J'ai retrouvé qui vous me rappelez. Vous ressemblez à Driscoll… en plus jeune.

– Vous le voyez souvent, Driscoll ?

– Non, pas vraiment. Mais il passe au bureau de temps en temps quand il est à Reykjavik, répondit Ragnar en scrutant maintenant avec attention le visage de Nick. Vous êtes parents ?

– C'est à lui qu'il faudrait le demander.

– Ça veut dire quoi, ça ?

– C'est qui, ce type qui a disparu ? s'interposa Erla, changeant habilement de sujet.

– Il s'appelle Ohara. Vous l'avez pas croisé ? Inhabituellement grand pour un Japonais, d'après ce qu'on m'en a dit.

– Ohara ? s'enquit Nick.

– Ouais, O-H-A-R-A. »

Bien sûr. Un nom japonais aux consonances irlandaises. Une sorte de plaisanterie, pas très drôle, cependant. Ohara était le fameux Irlandais, qui ne l'était en rien.

« Disparu, dites-vous ?

– De toute évidence, oui.

– Depuis quand ?

– J'en sais foutre rien, puisque, comme je viens de vous le dire, ce type, je l'ai même jamais rencontré. Mais, à Tokyo, ils ont les jetons. Ohara n'a de comptes à rendre à personne en dehors de Nishizaki lui-même, si j'en crois les rares rumeurs que mes honorables collègues daignent partager avec moi. Et cela vaut aussi pour Zayala, l'homme de confiance no 2 qu'ils ont envoyé à sa recherche. Ils lésinent pas sur les moyens.

– Pourquoi Nishizaki a envoyé Ohara, pour commencer ?

– J'sais pas. Peut-être que je devrais lui envoyer un texto pour le lui demander.

– Voyons, Ragnar, vous n'êtes pas l'idiot que vous prétendez être. Dites-nous ce que vous savez. »

Ragnar gronda quelque chose en islandais à l'adresse d'Erla, laquelle expliqua : « Apparemment, il n'apprécie pas vos sarcasmes, Nick. » Puis il eut un raclement de gorge rocailleux et s'appuya contre la table avant de croiser les bras.

« Je vois pas pourquoi vous vous intéressez tellement à cette affaire… Nicholas.

– Je suis un ami de Martin Caldwell. Il est introuvable, lui aussi.

– Oui, je sais. Kristjan me l'a dit. La disparition semble être devenue une maladie contagieuse.

– Pourquoi, à votre avis, Nishizaki a-t-il envoyé Ohara ici ? Vous devez bien avoir une idée.

– Peut-être pour espionner Driscoll. Ce serait chouette de penser que ces deux-là se tirent dans les pattes.

– Vous avez des preuves sérieuses ?

– La preuve, c'est la venue ici d'Ohara et sa disparition dans la nature, puis l'arrivée de Zayala, qui est chargé de retrouver sa trace. C'est la première fois que je vois une grosse pointure de chez Nishizaki capable de trouver l'Islande sur une carte du monde.

– Comment a réagi Driscoll ?

– Il n'a pas réagi. C'est le genre de la maison, de toute façon. Il ne se laisse jamais démonter, ce type.

– Où loge-t-il quand il est à Reykjavik ?

– La compagnie possède une maison dans Fjolugata. Au 19. Discrète, mais élégante. J'ai cru comprendre qu'il l'occupait.

– Et il est en ville en ce moment ?

– Évidemment. Le lancement du programme est pour demain.

– Ça consistera en quoi ?

– Je sais pas vraiment. Je suis pas dans la confidence. Mais je parierais volontiers qu'on va parler de toutes ces terres qui ont été achetées au nom de Quartizon. Enfin… les terres que, *je crois*, nous avons achetées. Comme je l'ai dit à Kristjan et Abe, on me tient à l'écart. Chasse gardée du personnel japonais. Moi, je suis dans le courtage d'affaires, la négociation d'accords, quoi. Une branche pas très active ces derniers temps, comme si elle n'était là que pour détourner l'attention.

– Une simple vitrine, en somme ?

– Qu'ils peuplent de mannequins, c'est ça ? Vous voyez, je vous devance, Nicholas. Vous êtes un comique, hein ?

– Comment est-ce que je pourrais assister à la vente ?

– Vous aurez besoin d'une invitation. Si vous en avez pas, les services de sécurité vous laisseront pas passer.

– Et les invitations sont… difficiles à obtenir, j'imagine ?

– Pour vous, impossibles.

– Dommage, dit Nick, qui réprima un sourire.

– Ben, oui. Si on pense que Kristjan est retenu par la police, que Caldwell, Abe et Ohara sont tous introuvables et que le peu que je suis en mesure de vous dire vous mènera pas loin, je dirais que vous n'avez plus rien à espérer, Nicholas, vous êtes pas de cet avis ?

– On verra bien », répondit Nick avec, cette fois, un sourire en coin.

Le 19 Fjolugata était une élégante villa blanchie à la chaux, dotée

d'un grand jardin comme Nick n'en avait pas encore vu ailleurs dans la ville. Un grillage surmontait les murs qui le clôturaient, et le portail en fer forgé était soigneusement fermé. Il y avait une sonnette et un Interphone sur le pilier de gauche du portail, suggérant qu'il n'était pas question d'entrer sans y être autorisé. Un coupé Bentley était garé dans l'allée en pente. Il y avait de la lumière à plusieurs fenêtres, même si les stores étaient baissés.

La maison était voisine de l'ambassade de Norvège, dans ce qui faisait office de quartier diplomatique de Reykjavik. Le soir était tombé, doux et calme, et les restes de neige et de glace s'écoulaient dans les caniveaux. Depuis l'autre côté de la rue, Nick fixait, la tête légèrement levée, la résidence islandaise de son père quand celui-ci n'était pas chez lui.

« Vous avez dans l'idée de traverser la rue et de sonner ? » demanda Erla.

Ils se tenaient sous un arbre, à bonne distance du lampadaire le plus proche. Il y avait peu de chances pour qu'on les voie de l'intérieur de la maison. Mais tout changerait si Nick se manifestait.

« Non, répondit-il d'une voix calme. Il est ici pour la vente, et c'est à ce moment-là que je projette de le rencontrer.

– Et le problème de l'invitation, qu'est-ce que vous en faites ?

– Il est réglé.

– Ah bon ?

– Je ne voulais pas que Ragnar le sache, mais oui, j'ai une invitation.

– Comment vous vous êtes débrouillé pour l'avoir ?

– Quelqu'un me l'a donnée pour se débarrasser de moi.

– Je suppose qu'il vaut mieux que je ne vous demande pas qui.

– Oui, sans doute.

– Bon, mais alors, si vous devez attendre demain, qu'est-ce qu'on fait ici ce soir ?

– Ma foi, je… Ce n'est rien de plus qu'une maison, et pourtant l'idée qu'il pourrait être à l'intérieur… à vaquer à ses occupations, pendant qu'on est là dehors… si proches et en même temps si éloignés, c'est tellement étrange, conclut-il avec un soupir.

– J'imagine.

– C'est peut-être bien, en fait, le sentiment le plus étrange que j'aie jamais éprouvé. »

Ils se rendirent dans un restaurant qu'Erla recommanda pour la bonne raison que Nick, contrairement à elle, avait les moyens de se permettre un établissement de ce genre. Ils n'étaient pas pressés, jugeant que plus ils arriveraient tard au Sol, plus ils auraient de chances de trouver Wada dans sa chambre. Nick avait caché à Erla la

raison pour laquelle il n'avait pas sonné au 19 Fjolugata. À présent qu'il était si près du but, il commençait à se demander s'il devait vraiment franchir le pas. Nul doute qu'il allait le faire. Mais ne risquait-il pas de le regretter par la suite ? Le jour ne viendrait-il pas où il considérerait ce voyage en Islande comme la plus grave erreur de sa vie ?

Le Sol était tranquille, la réception noyée dans l'ombre. Le jeune homme au visage poupin derrière le bureau jouait avec son téléphone pour passer le temps, mais il accorda toute son attention à Nick et à Erla quand il les vit approcher.

« Umiko Wada ? dit-il en consultant son écran. Désolé, elle n'est pas là pour l'instant.

– Mais elle a bien pris une chambre ici ?

– Oh, oui. Mais… elle est absente pour le moment.

– Et quand est-ce qu'on l'a vue pour la dernière fois à l'hôtel ?

– Euh, je ne pourrais pas vous dire précisément. Je ne suis pas tout le temps de service. »

Erla demanda quelque chose en islandais, sourit et jeta un regard enjôleur au jeune homme. Il lui rendit son sourire et lui en dit beaucoup plus qu'il n'en avait dit à Nick, quoique, à en juger par l'expression d'Erla, le tout se révélât sans intérêt. Elle se montra plus insistante. Il commença à se troubler.

« Vous êtes des amis de mademoiselle Wada ? finit-il par demander, passant à l'anglais.

– Oui, dit Nick. Et nous nous inquiétons à son sujet. Nous n'avons pas réussi à la contacter depuis dimanche soir.

– Ah bon ?

– Et vous, vous l'avez vue depuis ?

– Comme je vous ai dit… »

Erla se mit de nouveau à parler islandais, multipliant les sourires.

Le jeune homme eut de son côté un petit sourire excédé. Il se pencha au-dessus du comptoir et baissa la voix.

« Écoutez, je ne vous ai jamais rien dit, d'accord ?

– D'accord, acquiesça Nick en hochant la tête.

– Nous n'avons pas revu mademoiselle Wada depuis lundi matin. Ou plus exactement, d'après le service de chambre, elle n'a pas dormi ici depuis dimanche soir. Elle a fait une réservation jusqu'à la fin de la semaine, mais… nous n'avons pas davantage de nouvelles que vous.

– Vous avez fait quelque chose à ce sujet ?

– Comme quoi ? Si un client veut louer une chambre et ne pas l'occuper…, conclut-il avec un haussement d'épaules.

– Vous êtes absolument sûr qu'elle n'est pas ici, n'est-ce pas, Johann ? insista Nick, après un coup d'œil au badge du jeune homme.

– Pardon ? s'étonna l'intéressé.

– Pour tout vous dire, une des choses qui nous inquiètent tout particulièrement, c'est l'état mental de cette dame. Elle pourrait être en train de… se cloîtrer dans sa chambre.

– Pas si l'on en croit le personnel.

– Auriez-vous l'obligeance d'appeler ? Pour voir si par hasard elle est là.

– Mais sa clé est ici, voyez-vous », dit Johann avant de repousser sa chaise à roulettes et d'ouvrir un tiroir dans un grand placard. Il afficha un air perplexe. « Ça alors, c'est bizarre.

– Quoi donc ?

– La clé… Elle n'est pas là.

– Ce qui voudrait dire, finalement, que la personne est dans sa chambre ?

– Non, non. C'est impossible. Je suis certain…, dit-il, sans avoir l'air certain de rien. J'appelle la chambre, poursuivit-il en s'emparant du téléphone et en composant le numéro. Tiens, ça ne sonne pas.

– Il y a un problème ?

– Non, il n'y a pas de raison. Mais…

– Si vous nous donniez son numéro de chambre, Johann, pour qu'on aille voir ?

– Non. » Il réfléchit un moment, puis il farfouilla dans un placard et en sortit une clé munie d'une étiquette portant le no 22. « J'y vais.

– Pourquoi ne pas y aller tous ensemble ? » proposa Nick.

Si Johann avait été moins affolé, il se serait peut-être opposé à la suggestion de Nick. Mais il était tellement déconcerté par cette histoire de clé manquante et de téléphone muet qu'il prêta à peine attention à Nick et à Erla quand ils le rejoignirent dans l'ascenseur.

Quelques minutes plus tard, ils étaient devant la porte de la chambre 22 au deuxième étage. Aucun bruit ne leur parvenait de l'intérieur. Johann frappa une première fois, puis une autre, plus fort. Sans obtenir de réponse. Après une troisième tentative, il utilisa le double de la clé tout en lançant « Service de chambre » avant d'ouvrir la porte.

Wada n'était pas là. Il n'y avait personne. Mais, manifestement, la pièce avait reçu une visite depuis le dernier passage de la femme de chambre.

Il y régnait le chaos le plus total : tiroirs ouverts, vêtements jetés en désordre sur le lit, porte du coffre ouverte dans la penderie béante. Vides, l'un comme l'autre. On avait décollé les tables de chevet du mur, coupant du même coup le téléphone qui se trouvait sur l'une d'elles. Une valise ouverte était renversée sur le sol, et son contenu, comme celui des tiroirs et de la penderie, semblait avoir atterri sur le

lit. Un coup d'œil dans la salle de bains permit à Nick de constater que les panneaux de la baignoire et du lavabo avaient été dévissés. Aucune cachette possible n'avait été négligée.

L'endroit avait été minutieusement fouillé, sans qu'on puisse savoir si l'entreprise avait été fructueuse. Aux yeux de Nick, qu'on soit allé jusqu'à enlever les panneaux de la salle de bains laissait entendre que la tentative était désespérée. Peut-être les cambrioleurs n'avaient-ils pas trouvé ce qu'ils cherchaient. Peut-être Wada l'avait-elle emporté avec elle.

C'est un Johann bouleversé qui les raccompagna à la réception, disant qu'il lui fallait maintenant téléphoner au directeur pour décider de la marche à suivre. Nick suggéra d'abord de vérifier la caméra de surveillance qui couvrait la zone de la réception. Johann accueillit la proposition avec enthousiasme et se mit en devoir de faire défiler la bande sur son ordinateur. Pour découvrir, à sa grande surprise, que la caméra avait cessé de fonctionner à partir de 20 h 41 ce soir-là, soit au moment où il avait quitté son comptoir pour aller aider un client âgé à monter dans un taxi.

« C'est alors qu'ils sont entrés, non ? murmura Erla tandis que Johann se précipitait dans le bureau pour téléphoner à son patron.

– Ça en a tout l'air, acquiesça Nick. On ne les a manqués que de quelques heures.

– Je pense que le directeur de l'hôtel va vouloir appeler la police.

– Peut-être. Mais on peut aussi s'attendre à ce qu'il refuse d'admettre une défaillance dans son système de surveillance. Quoi qu'il en soit, mieux vaut ne pas traîner ici. Et ne pas avoir à répondre à leurs questions. Johann est occupé, profitons-en pour filer. »

« Ils sont sur les traces de Wada, c'est ça ? demanda Erla tandis qu'ils sortaient de l'hôtel et remontaient la rue d'un pas pressé.

– Oui, répondit Nick. Mais ça veut dire aussi qu'ils ne l'ont pas encore rattrapée. Et qu'ils ne savent pas plus que nous ce qu'elle va décider de faire.

– Peut-être qu'ils se fichent complètement d'elle, maintenant. Peut-être qu'ils ont trouvé ce qu'ils cherchaient.

– J'en doute, voyez-vous. Je soupçonne que ce qu'ils voulaient est toujours là quelque part. En la possession de Wada. Où qu'elle se trouve. »

19

Mercredi matin à Stori-Asgarbær, Wada mangeait le porridge et buvait le thé que Caldwell lui avait préparés. Elle le remercia pour l'un et pour l'autre, sans montrer colère ni ressentiment. Et il lui répondit – dans une certaine mesure – avec courtoisie et gentillesse. Elle n'en restait pas moins sa prisonnière.

Si elle voulait que sa stratégie fonctionne, elle devait commencer par modifier subtilement l'équilibre de leurs échanges. Caldwell n'avait été que trop heureux de lui donner sa version des événements passés – un déballage d'autoapitoiement qu'elle avait trouvé, sans le dire, extrêmement fastidieux. Elle l'avait laissé suivre son cours. Ainsi qu'il l'admit tacitement ce matin-là, il avait parlé jusqu'à épuisement.

« Désolé si je vous ai ennuyée hier soir avec mon histoire tragique, mademoiselle Wada. »

Comme si tous deux reconnaissaient que c'était maintenant à elle de parler.

« Vous avez toujours cru que Peter Ellery avait survécu ?

– Espéré. Soupçonné. Conjecturé. Les trois à la fois. Mais je n'y ai pas vraiment cru jusqu'à ce que Caro m'envoie la petite annonce parue dans l'*Evening Standard* en 1992. Là, le doute n'était plus permis.

– Et pourtant vous n'avez pas contacté Mimori Takenaga tout de suite ?

– Non. Je me suis demandé longtemps si je devais agir. Pour finir par comprendre qu'il le fallait absolument. Sinon, l'incertitude n'aurait pas cessé de me tarauder.

– Quant à la survie de Peter Ellery ? Ou quant à la mort d'Alison Parker ?

– Très perspicace de votre part, mademoiselle Wada. Oui, bien sûr, c'était surtout le sort d'Alison qui me préoccupait. Elle était au centre de mes pensées. Seul Peter était en mesure de me dire ce qui s'était vraiment passé. À supposer qu'il soit encore en vie.

– Pourquoi croyez-vous que Caroline Miller vous a envoyé la petite annonce ?

– Parce qu'elle savait que je me torturais depuis plus de quarante ans et que, à l'approche de la mort, elle a senti qu'elle devait faire son possible pour alléger mon fardeau.

– D'après vous, elle a pensé que vous méritiez de connaître la vérité ?

– Oui. On peut résumer ça comme ça.

– Et elle avait raison de le penser ?

– Manifestement, oui, dit Caldwell en fronçant les sourcils. C'était une vérité qui m'impliquait profondément. J'y avais un intérêt dont je dirais qu'il me donnait droit à une juste compréhension de ces événements.

– Je suis d'accord avec vous. Et… c'est le cas aujourd'hui ?

– Oui, dit-il avec un hochement solennel de la tête. Peter m'a tout raconté.

– Tout ce qui est arrivé cette nuit-là ?

– C'est exact, fit-il en hochant la tête, cette fois-ci avec une légère impatience.

– Et tout ce qui s'est produit par la suite cet été-là, entre lui et Shitaro Masafumi ?

– Il m'en a résumé l'essentiel. Ainsi que les circonstances qui l'ont amené à s'associer avec Hiroji Nishizaki. Mais si vous pensez que j'ai l'intention de partager tous ces détails avec vous, vous risquez fort d'être déçue. Il y a actuellement des développements dont je ne peux pas parler librement. Ils exigent de ma part de la discrétion – et de la vôtre, une absence totale d'intervention. D'où la regrettable nécessité de vous retenir ici, mademoiselle Wada.

– À ce propos, vous serez peut-être intéressé d'apprendre que "mademoiselle" n'est pas à proprement parler la façon la plus correcte de s'adresser à moi. Je suis veuve.

– Oh. Désolé. Vous auriez dû le dire plus tôt.

– Je ne voyais pas comment le faire. Mon veuvage implique une étrange coïncidence. Mon mari a été tué dans l'attentat au sarin du métro de Tokyo en 1995. Je suppose que vous en avez entendu parler.

– Oui, bien sûr, dit Caldwell avec des accents de sincère compassion. Vous me voyez désolé de l'apprendre. Ce sarin, décidément ! Ce truc est vraiment affreux », conclut-il, le visage soudain plus sombre.

C'était peut-être plus affreux encore qu'il ne le pensait, quand on savait que Yozo Sasada, l'auteur de l'attentat, avait travaillé pour le compte de Quartizon. Mais le moment n'était pas venu de faire état d'un lien entre l'entreprise et la secte Aum Shinrikyo. Il était temps, en revanche, de tirer parti de la sympathie qu'elle venait tout juste d'éveiller.

« Cette menotte commence à irriter sérieusement mon poignet,

monsieur Caldwell, dit-elle en tenant son bras devant elle pour qu'il voie les rougeurs sur sa peau. Et cela ne va pas aller en s'arrangeant.

– J'ai bien peur de ne rien pouvoir faire pour vous.

– Vous pouvez me libérer.

– Comme je vous l'ai déjà expliqué, je ne peux pas être sûr que vous ne retournerez pas à Reykjavik pour tenter d'interférer dans les projets de Peter.

– Je ne sais pas conduire, monsieur Caldwell. J'ai réussi à piloter la voiture de George depuis l'endroit où Ohara l'a tué uniquement parce que la distance était courte et que j'ai eu de la chance. Je ne vois pas comment je pourrais conduire jusqu'à Reykjavik. De toute évidence, je ne peux pas y aller à pied. Je ne peux pas davantage téléphoner pour demander de l'aide. Alors, qu'avez-vous à perdre à me libérer ? Je deviendrais votre alliée.

– Pour quoi faire ?

– Qui a envoyé Ohara pour vous retrouver ?

– Je ne peux pas…

– Nishizaki, hein ? Ça ne peut être que lui. Nishizaki, et non Peter Driscoll. Ce qui veut dire qu'ils ne sont plus sur la même longueur d'onde. Ils ne se font plus confiance. C'est la raison pour laquelle vous êtes en danger. Pour laquelle nous le sommes tous les deux.

– Pas tant que nous faisons profil bas.

– Des gens vont débarquer ici demain. C'est du moins ce que vous m'avez dit. Pour qui travailleront-ils ? Driscoll ? Nishizaki ? Ou bien les deux ?

– Peter m'a assuré…

– Peu importe ce qu'il vous a assuré, monsieur Caldwell. Ce qui compte, c'est les gens pour lesquels ils travaillent vraiment. Comment saurez-vous que vous pouvez leur faire confiance ? Comment le saurez-vous avec certitude alors même que votre vie est en jeu ? »

La question eut l'air de prendre Caldwell au dépourvu. Il fronça les sourcils.

« Nous ne devrions pas rester ici. Le temps s'est éclairci. On devrait partir. Pas pour aller à Reykjavik, mais dans un endroit moins isolé que cette ferme. Il y a un gîte d'étape sur la route entre Þingvellir et Gullfoss. J'ai vu le panneau quand George et moi sommes passés devant. Personne ne saura que c'est là que nous nous sommes réfugiés. Vous pourriez appeler Driscoll de là-bas jeudi – votre téléphone fonctionnerait, je crois, et, sinon, on trouverait sûrement une cabine. Il faut prendre avec lui les dispositions qui seraient selon vous les meilleures. Mais rester ici… ce n'est pas raisonnable. Pas raisonnable du tout. »

Caldwell scruta son visage avec attention, avant de se lever et de sortir dans le couloir. Il disparut de son champ de vision, même si elle

voyait encore son ombre se découper sur le mur, projetée par un soleil bas qui filtrait par les fenêtres de la pièce voisine. Il sembla refermer ses mains sur sa tête et se pencher légèrement en avant. Il maintint cette position près d'une minute. Puis il revint dans la salle de bains.

« J'ai votre parole que vous n'essaierez pas de joindre quelqu'un… si nous décidons… d'aller à ce gîte ?

– Vous pourriez garder mon téléphone sur vous, monsieur Caldwell. Mais je ne ferai aucune tentative pour joindre qui que ce soit, je le jure.

– Il faudrait que vous suiviez toutes mes instructions.

– Promis. Je suis certaine que faire profil bas, comme vous dites, est la seule attitude sensée. Mais pas ici.

– Peut-être… que vous avez raison. »

Il eut un mouvement de nervosité. Il savait, tout comme Wada, qu'il ne pourrait la relâcher qu'une seule fois. Après ça, il n'aurait plus qu'à espérer qu'elle tienne sa promesse. Et elle savait, contrairement à lui, qu'elle n'avait pas encore décidé si elle le ferait ou non.

Elle ne dit rien. Attendit, certaine d'instinct que la patience fonctionnerait mieux que la tentation de continuer à le harceler. Il restait là, le regard baissé sur elle. Il s'essuya les lèvres du revers de la main. Ajusta ses lunettes. Puis fouilla dans la poche de son pantalon, d'où il sortit la clé des menottes.

Elle se garda bien de bouger quand il s'agenouilla maladroitement à côté d'elle. Il fallait qu'elle le laisse agir de sa propre volonté. Que la décision vienne de lui seul.

Il s'empara de la menotte qui retenait son poignet droit et la tourna sur le côté pour mieux voir la serrure, puis il sembla hésiter.

« Je ne suis pas sûr, grommela-t-il. Il est peut-être… plus sage de laisser les choses en l'état. »

Wada vit le changement s'opérer dans ses yeux et comprit tout de suite. Il ne la libérerait pas. Elle avait presque réussi. Mais voilà qu'à présent il reculait.

La clé était toute proche. Sa chance à portée de main. Qui ne durerait pas plus de quelques secondes.

Elle la lui arracha.

« Non ! » s'écria-t-il.

Elle roula sous le lavabo, tordit la menotte autour du tuyau d'évacuation pour éviter qu'il s'en empare. Il plongea sur elle. Mais déjà elle avait glissé la clé dans la serrure. Un seul tour, et elle était libre.

Caldwell essaya de la plaquer contre le mur. Il agrippa la menotte qu'elle avait encore dans la main, se cognant la tête contre le dessous du lavabo. Il resta groggy quelques secondes, lesquelles auraient suffi à Wada pour s'échapper. Mais elle avait un moyen plus sûr pour

s'assurer une fuite sans encombre. Et elle s'en saisit. Elle passa la menotte autour du poignet de Caldwell et la referma d'un coup sec, avant de s'éloigner de lui à quatre pattes.

Caldwell voulut la rattraper, mais la chaîne le retint en se tendant ; il tomba sur le coude, poussa un grognement de douleur, avant de rouler sur le côté.

« Attendez, attendez, cria-t-il. Je suis désolé. Je n'aurais pas dû faire ça. »

Elle n'écoutait pas. Elle glissa la clé dans sa poche et contourna ses pieds qui battaient l'air pour atteindre la porte.

« Désolé, désolé, gémit-il. Je ne voulais pas que ça se passe comme ça. »

Elle fit comme si de rien n'était et se dirigea vers la porte de derrière. Wada était certes une piètre conductrice, mais elle allait bel et bien prendre le volant pour quitter Stori-Asgarbær. S'en aller très loin. Et pendant qu'elle serait sur la route, elle déciderait de ce qu'il convenait de faire. Quant à Caldwell, il allait devoir s'en remettre au ciel. S'il l'avait libérée, les choses auraient été différentes. Mais le fait qu'il ait changé d'avis au dernier moment l'avait fait revenir, elle aussi, sur sa décision. Elle ne lui devait rien.

Il l'appelait toujours quand elle quitta la maison et se hâta d'en faire le tour jusqu'à l'endroit où était garée la voiture de George. Elle fut bientôt soulagée de ne plus l'entendre.

Elle arriva devant le véhicule et ouvrit le hayon pour s'assurer que son sac à bandoulière était bien là où elle l'avait laissé, ainsi que le dossier *Kage-boshi* et les pages imprimées du fichier Émergence. Tout était écrit, bien entendu, en japonais, donc même si Caldwell y avait jeté un coup d'œil, il n'y aurait rien compris.

Elle referma le hayon et alla s'installer au volant. Elle mit le contact. Le tableau de bord s'éclaira. Mais le moteur se contenta d'un crachotement avant de s'éteindre. Elle fit un nouvel essai, sans plus de résultat. Puis elle vit le témoin d'essence s'allumer. Le réservoir était vide.

Elle fixa, incrédule, le point rouge. Comment était-ce possible ? Quand elle avait laissé la voiture, le témoin n'indiquait pas qu'elle était sur la réserve. Et George avait fait le plein le lundi matin avant de quitter Reykjavik. C'était à n'y rien comprendre.

Puis elle se souvint du coup de feu qui était parti quand elle avait heurté Ohara en marche arrière. Et du claquement métallique qui l'avait accompagné. Se pouvait-il que…

Elle bondit de la voiture et se précipita vers l'aile arrière qui avait cogné contre le poteau du bord du chemin. Au-dessous du bouchon du réservoir d'essence et légèrement sur la gauche, il y avait un trou dans

la carrosserie, clairement laissé par une balle. Elle s'appuya contre la voiture et poussa un grand soupir, maudissant le sort. Le réservoir avait dû fuir tandis qu'elle cherchait à échapper à Ohara – puis plus tard, tandis qu'elle se livrait à ses premières tentatives pour persuader Caldwell de la libérer. Fuir, pour finir complètement à sec.

Elle respira profondément et se redressa. Elle n'allait pas se laisser abattre pour si peu. Il y avait une seconde voiture, celle d'Ohara, dans la grange. Elle ramassa son sac et se hâta de traverser la cour.

La porte de la grange n'était pas complètement fermée. Peut-être le bois avait-il gonflé avec la neige, empêchant Caldwell de la repousser à fond. Depuis, la neige avait fondu, laissant apparaître de la boue creusée d'empreintes de pneus. Wada ouvrit la porte en grand. La voiture d'Ohara occupait tout l'espace. En voulant la rentrer, Caldwell avait heurté une pile de pots de peinture. Les pots renversés étaient coincés entre la voiture et le mur. Une grande flaque de peinture blanche s'étalait en dessous du véhicule. Wada dut l'enjamber pour atteindre la portière du conducteur.

Ce qu'il fallait d'abord vérifier, c'était si Caldwell avait laissé la clé sur le contact ou l'avait emportée avec lui. Il faisait sombre dans la grange, et encore plus dans l'habitacle, mais, en se rapprochant, Wada réussit à voir la clé. Elle était restée à sa place. Elle se glissa sur le siège et claqua la portière derrière elle.

Elle tourna la clé. Le moteur émit un bruit différent du crachotement produit par celui de la voiture de George, comme une plainte, une sorte de gémissement mécanique. Aucun signe de démarrage pour autant. Le moteur était mort. Elle s'en rendit compte avant même de faire une nouvelle tentative, ce qui ne l'empêcha pas de réessayer malgré tout.

À la troisième, elle comprit où était le problème. Caldwell n'avait pas dû tourner la clé jusqu'au bout. Elle vit ensuite que le combinateur sous le volant était réglé sur la position pleins phares. Lesdits phares étaient éteints à présent, mais ils étaient probablement restés allumés pendant deux jours entiers, vidant la batterie.

Un réservoir à sec, et une batterie à plat. Elle attendit un moment, les yeux plongés dans l'obscurité de la grange, s'efforçant de ne pas se laisser dépasser par la situation. Elle disposait de deux véhicules, dont aucun ne pouvait l'emmener nulle part. À moins que…

Elle sortit de la voiture, alla lever le hayon et inspecta le kit d'outillage qui se trouvait dans le coffre, dans l'idée qu'il contiendrait peut-être un jeu de câbles de démarrage. Elle ignorait tout de la manière de ramener une batterie morte à la vie, mais elle ne risquait rien à essayer.

Peine perdue. C'était une voiture de location, équipée du strict minimum en matière d'outils : un cric, une pompe, un démonte-pneu.

Pas de câbles de démarrage.

Elle laissa retomber le hayon, se retourna et s'adossa au véhicule. En dehors des toits de la ferme, le paysage était vide et désolé à perte de vue. Elle n'avait aucun moyen de s'orienter. Suivre la route à pied était une entreprise vouée à l'échec. Elle n'était pas sûre d'avoir l'énergie de marcher aussi longtemps qu'il le faudrait. Elle ne se rappelait pas à quelle distance se trouvait la dernière habitation devant laquelle ils étaient passés.

Et si elle regardait à l'intérieur de la voiture pour voir si elle n'y trouverait pas ces fameux câbles ? Elle n'avait rien à perdre. Elle retourna dans l'habitacle. Les compartiments des portières contenaient un manuel de l'utilisateur et une carte routière de l'Islande. Elle ouvrit la boîte à gants.

Toujours pas de câbles, mais un téléphone. Wada se demanda si Ohara avait pris la peine de s'assurer qu'il pourrait l'utiliser où qu'il aille dans le pays. Elle appuya sur quelques touches au hasard. L'écran s'alluma – preuve au moins qu'il n'était pas complètement déchargé – mais le message tant redouté s'afficha aussitôt : « PAS DE RÉSEAU ».

Elle remit le téléphone dans la boîte à gants. Puis sentit naître une lueur d'espoir. S'il n'y avait pas de réseau, était-ce parce que le téléphone d'Ohara, comme le sien, ne fonctionnait pas dans les régions reculées de l'intérieur du pays ? Ou, tout bêtement, parce qu'elle se trouvait enfermée dans une voiture entre les murs de pierre épais d'une grange ?

Elle reprit le téléphone, descendit de voiture et sortit au grand jour.

Elle avait fait une dizaine de mètres quand le nom d'un opérateur de télécommunications fit son apparition. Wada sourit, ce qui ne lui était pas arrivé depuis des jours.

Elle rejoignit la voiture de George et attrapa son téléphone resté là où elle l'avait laissé, sur une tablette sous le tableau de bord. Elle n'appellerait pas la police. Elle aurait trop d'explications à fournir, et si les autorités la reliaient à son expédition dans les bureaux de Quartizon à Reykjavik, elle risquait tout simplement d'échanger un emprisonnement contre un autre. Non. Il fallait qu'elle parte d'ici urgemment. Elle avait donc besoin de quelqu'un pour venir la chercher.

Elle retrouva le numéro d'Erla dans son répertoire et le composa depuis le téléphone d'Ohara, espérant que celle-ci décrocherait même si elle ne reconnaissait pas le numéro.

Pas de réponse. Tant pis. Wada se décida à laisser un message.

« Erla, Wada à l'appareil. C'est très…

– C'est vous, Wada ? l'interrompit Erla, qui venait de la rappeler.

– Oui.

– Vous êtes où ?

– Un endroit qui s'appelle Stori-Asgarbær. Une ferme. Très loin de Reykjavik.

– Mais qu'est-ce que vous faites là-bas ?

– Je n'ai pas le temps de vous expliquer, Erla. J'ai de gros ennuis. Il faut que je parte d'ici. Mais je n'ai pas de voiture en état de marche à disposition. Je suis coincée. Vous pouvez m'aider ?

– Vous voulez que je vienne vous récupérer ?

– Oui. Oh oui, s'il vous plaît. Dès que possible.

– Je n'ai pas de voiture. Mais je pourrais en louer une.

– Faites-le, je vous en prie.

– OK. OK, je m'en occupe. Mais où est…

– Stori-Asgarbær.

– Ça se trouve où exactement ?

– Je peux vous donner les coordonnées.

– Les coordonnées ?

– La latitude et la longitude.

– D'accord. Je suppose que ça devrait marcher.

– Attendez. » Wada alla jusqu'au hayon qu'elle ouvrit, avant de sortir le document Émergence de son sac et de lire à haute voix la position de Stori-Asgarbær. « Vous avez noté ? »

Erla lui relut les coordonnées.

« Oui. C'est ça. Vous croyez pouvoir me trouver ?

– Bien sûr. Pas de problème.

– Et vous partez tout de suite ?

– Je m'occupe de trouver une voiture et je me mets en route le plus vite possible. Je vous avertis dès que je quitte la ville.

– OK. Super. Je compte sur vous, Erla. Vous m'avez bien comprise ? Il faut que je m'en aille d'ici absolument.

– J'ai pigé.

– Merci. »

Nick s'attardait devant son café à l'hôtel après un petit déjeuner tardif. Il venait juste d'envoyer à Kate un texto anodin et au contenu en grande partie fictionnel quand son téléphone sonna. C'était Erla.

« Je viens d'avoir des nouvelles de Wada.

– Ah bon ? Elle est où ?

– Dans une ferme, à plusieurs heures de voiture d'ici. Elle veut que j'aille la chercher. Elle n'a aucun moyen de transport, même si j'ignore pourquoi. Elle avait l'air… eh bien, on aurait dit qu'il fallait qu'elle décampe au plus vite.

– Vous allez l'aider ?

– Bien sûr. Mais je n'ai pas de voiture. Il va falloir que j'en loue une.

– Je peux m'en occuper.

– J'espérais que vous diriez ça. Il y a une agence de location juste

en dessous de l'opéra. Vous pouvez me retrouver là-bas dans, disons… vingt minutes ?

– J'y serai dans un quart d'heure.

– OK. Génial. À tout de suite. »

Nick reposa son téléphone et finit son café. Ainsi, Wada était enfin sortie du bois. Et il était plus que probable qu'elle ait encore en sa possession ce qu'elle avait récupéré dans les bureaux de Quartizon et que, à voir la fouille dont sa chambre d'hôtel avait été l'objet, quelqu'un voulait récupérer à tout prix.

Brusquement, le dénouement lui apparut si proche qu'il aurait presque pu le toucher. Il repoussa sa chaise et se leva. Il était temps d'y aller.

La matinée n'en finissait plus pour Wada. Elle fit à deux reprises l'aller-retour entre la ferme et la grille à la limite du terrain. Puis le message qu'elle attendait arriva sur son téléphone. *Je quitte la ville.*

Elle rentra et se fit du thé. Elle en porta une tasse à Caldwell et répondit par un mutisme complet à ses tentatives pour la convaincre de le libérer. Elle garda le silence sur le réservoir vide de la voiture de George et la batterie à plat de celle d'Ohara. Elle ne fit aucune allusion au fait qu'elle était maintenant en possession d'un téléphone qui fonctionnait. Ni ne laissa entendre d'aucune manière que des secours étaient en route.

« J'ignore tout de vos intentions, dit Caldwell, même si je peux vous assurer que je me plierai à vos décisions, quelles qu'elles soient. Je ne représente aucune menace pour vous, je suis sûr que vous le comprenez. Notre différend de tout à l'heure – mon… hésitation à vous libérer – n'était que le résultat d'une perte de sang-froid passagère. Il n'y a absolument aucune raison pour que nous ne puissions pas coopérer. Je pense que nous devrions faire ce que vous proposiez : nous rendre à ce gîte que vous avez repéré. Vous avez ma parole : je ne ferai rien pour vous empêcher d'agir comme vous le jugerez bon au vu des circonstances. Il ne m'appartient pas de critiquer vos décisions. Vous avez eu beaucoup de problèmes à affronter et vous vous en êtes admirablement sortie. Si nous pouvions juste discuter raisonnablement de la situation, je suis certain… »

Mais sa certitude était totalement infondée. Il était hors de question de discuter de la situation, raisonnablement ou pas, ou de quoi que ce soit, d'ailleurs. Wada en avait assez entendu. Elle récupéra sa tasse vide et alla la nettoyer avec la sienne dans la cuisine avant de ressortir pour aller vérifier la messagerie d'Ohara.

Il n'y avait pas de message. C'était sans importance puisque Erla était en route. Il n'y en avait pas davantage pour Ohara. Elle n'arrivait pas à se décider : bonne ou mauvaise nouvelle ? Probablement ni l'une

ni l'autre.

Elle retourna à l'intérieur et s'assit à côté du plan de travail dans la cuisine, restant sourde aux appels de Caldwell jusqu'à ce qu'il finisse par renoncer et se taire.

Et le silence était le bienvenu.

Jusqu'à ce qu'il soit rompu, par quoi, difficile à dire. Le bruit était distant et indistinct : un genre de grondement. La vue depuis la fenêtre de la cuisine restait inchangée. Tout comme celle depuis la chambre de l'autre côté du couloir. Wada s'approcha de la porte d'entrée qu'elle ouvrit. Une fois dehors, elle sentit dans ses cheveux le vent qui gémissait dans la toiture. Rien d'autre, juste la lande désolée alentour. Rien n'avait bougé.

Elle rentra dans la maison. Quand elle passa devant la salle de bains, Caldwell lui demanda pourquoi elle était sortie. Elle ne prit pas la peine de répondre.

De retour dans la cuisine, elle vérifia l'heure. Qu'elle qu'ait été la nature du bruit, il était trop tôt pour que ce soit Erla.

Quelques minutes passèrent. Le silence reprit ses droits. L'attente aussi.

Puis les bruits arrivèrent en cascade. Des pas précipités qui se rapprochaient de la maison. Un craquement sonore en provenance de la porte d'entrée. Le bois qui éclatait. Wada se leva d'un bond. De nouveaux bruits de pas – cette fois-ci à l'intérieur.

Ensuite, elle entendit la voix tremblante de Caldwell.

« Bon Dieu. Vous… vous êtes qui ?

– Où est Ohara ? »

L'homme parlait avec un fort accent japonais.

« Où est qui ?

– C'est pas très malin de jouer à ce genre de jeu quand t'as un revolver pointé sur toi, tu crois pas ?

– Peut-être que… s'il n'y avait pas le revolver, j'aurais les idées un peu plus claires, dit Caldwell, à l'évidence mort de peur, mais s'appliquant à faire de son mieux pour ne pas perdre contenance.

– C'est Ohara qui t'a laissé comme ça ?

– Euh… oui.

– Tu es Martin Caldwell, hein ? »

Sous l'effet de son accent prononcé, Caldwell était devenu « Cordwell ».

« Oui. C'est ça… C'est bien moi.

– Alors, Ohara, il est où ?

– Et vous, qui êtes-vous ?

– Peu importe.
– N'empêche, j'aimerais bien le savoir.
– Zayala. Je m'appelle Zayala.
– Vous… travaillez pour Ohara ?
– Il y a qui d'autre ici, Caldwell ?
– Personne.
– Je sais que c'est pas vrai. Où est la dénommée Wada ? »

Ne lui dis rien, le pria Wada silencieusement, même si, en vérité, Caldwell pouvait tout aussi bien le lui révéler, puisqu'elle n'était qu'à une dizaine de mètres, et qu'elle n'avait aucune échappatoire. Si elle s'avançait dans le couloir, Zayala ne manquerait pas de la voir. Si elle tentait une sortie par une fenêtre, il ne manquerait pas de l'entendre. Et il était armé.

Comment avait-il pu les retrouver ? Une réponse affligeante lui vint, tandis qu'elle regardait tout autour d'elle à la recherche d'un moyen de sortir de l'impasse. Le téléphone d'Ohara. Peut-être que, dès qu'elle avait retrouvé du réseau, Zayala avait pu le tracer. Et ainsi arriver bien avant Erla là où le conduisait le signal.

« Ohara et Wada ont filé, mentit Caldwell, d'un ton peu convaincant de l'avis de Wada. Je ne sais pas où.
– Ils ont filé ensemble ?
– Euh… oui. Ensemble. »

La dernière partie de la pièce que Wada inspecta fut le plafond. Or, là, juste au-dessus de la chaise qu'elle avait occupée, elle vit une trappe, sans doute sa seule chance de fuite.

Elle monta sur la chaise, avec une infinie précaution pour éviter craquements et grincements, tendit les bras au-dessus de sa tête et attendit qu'un bruit en provenance de la salle de bains couvre celui du loquet de la trappe. Le cliquetis de la chaîne qui retenait Caldwell lui fournit l'occasion rêvée. Elle repoussa la trappe et la fit coulisser sur le côté.

« C'était quoi, ça ? demanda aussitôt Zayala.
– Je… n'ai rien entendu. »

Wada savait qu'elle devait agir vite. Elle n'avait certainement que quelques secondes devant elle. Elle bondit, s'agrippa au cadre de la trappe pour mieux se hisser. La montée d'adrénaline l'aida à compenser la raideur de ses muscles. Elle était maintenant sous les combles, à quatre pattes sur un sol de planches posées à même les solives. Au moment où elle rabattait la trappe, elle perçut un mouvement dans la cuisine : l'ombre de Zayala qui pénétrait dans la pièce. Mais la trappe s'était refermée avant qu'elle ait eu le temps de voir l'homme lui-même.

Silence. Wada restait accroupie sans bouger. Zayala savait-il qu'elle

était là ? Avait-il vu ou entendu quelqu'un se réfugier dans le grenier ? C'était à peine si elle respirait pour éviter de faire du bruit. Peut-être, pensait-elle, peut-être…

C'est alors qu'une balle fit un trou dans la trappe avant d'aller se ficher dans un des chevrons. Wada se recroquevilla.

Pas de nouvelle détonation. Rien qu'un silence lourd. Peut-être Zayala essayait-il de déterminer où elle se trouvait exactement dans le grenier. Regardant autour d'elle dans la faible lumière qui filtrait sous la charpente, elle vit que les combles couvraient toute la longueur de la maison, mais n'avaient de plancher que sur la moitié de la superficie, où l'espace était compartimenté par plusieurs entretoises.

Wada se hissa sur l'entretoise la plus proche, se demandant ce qu'allait faire Zayala. Son cœur battait la chamade. Elle haletait. Elle avait le front couvert de sueur, malgré le froid et l'air poussiéreux.

Elle entendait des voix au-dessous d'elle, mais ne pouvait distinguer ce qu'elles disaient. Impossible même de différencier Zayala de Caldwell, bien que le ton aigu et perçant dût appartenir au second – un cri de douleur, peut-être, ou de panique.

Puis les voix se turent. Une minute s'écoula. Elle entendit le bruit sourd d'un choc venant d'au-delà de la cuisine, bientôt suivi d'un second. Un nouveau silence d'une minute. Ensuite, un cri très bref… et un coup de feu.

Wada ne douta pas un instant de ce qui venait de se passer. Caldwell était mort, exécuté par Zayala, lequel ne tarderait pas à lui faire subir le même sort. Elle descendit de l'entretoise et commença à s'éloigner. Elle allait à l'aveuglette, sans plan précis. Existait-il une autre trappe d'accès au grenier à l'autre bout de la maison ? Un autre moyen qui lui permettrait de s'échapper ? Elle ne pouvait qu'espérer, contre toute raison.

Elle entendit qu'on levait l'abattant de la trappe derrière elle et se dissimula aussitôt à l'abri du grand réservoir d'eau qu'elle venait juste de dépasser. Un peu de lumière entra par l'ouverture. Elle vit l'ombre maigre de Zayala se projeter sur le dessous de la toiture.

« Montre-toi, Wada, cria-t-il en japonais. Je n'ai pas l'intention de te tuer. »

Elle ne répondit pas. De toute évidence, il mentait. Il était hors de question qu'il la laisse quitter le grenier, et encore moins la maison, vivante. Son sac était resté pendu à un dossier de chaise dans la cuisine. Elle se dit qu'il l'avait déjà inspecté pour s'assurer qu'il contenait le dossier *Kage-boshi* et les documents Émergence volés chez Quartizon. Il n'y avait donc aucune raison pour qu'il s'abstienne de la tuer.

« Sors de ta cachette ! »

La voix était beaucoup trop rude pour être convaincante. Elle se

demanda s'il s'en rendait compte. Peut-être s'en moquait-il complètement.

« C'est ta seule chance. »

Mais il n'y avait plus de chance, plus du tout même. Elle ne voyait aucune échappatoire à la situation dans laquelle elle s'était fourrée. Elle était piégée. Sans défense. Seule la mort l'attendait.

« Alors, reste où tu es, si c'est ce que tu veux. Tu t'en mordras les doigts. »

L'ombre disparut. Mais la trappe restait ouverte. Puis elle entendit un cliquetis et, une seconde plus tard, une bouteille avec un morceau d'étoffe enflammé enfoncé dans le goulot atterrissait dans le grenier, bientôt suivie de deux autres. Elles s'écrasèrent contre les chevrons, avant de retomber au sol. L'essence qu'elles contenaient explosa, répandant une marée de flammèches bleu et jaune sur les planches, qui se mirent à craquer et à fumer, puis à brûler.

Wada battit en retraite le long du grenier, poursuivie par des tourbillons de fumée. Les combles s'étaient embrasés à une vitesse effrayante. Elle était piégée dans un foyer de vieux bois sec. À l'extérieur, le toit était couvert de tourbe et, en admettant que celle-ci brûle plus lentement, elle ne manquerait pas de dégager davantage de fumée. Wada finirait asphyxiée. Il fallait qu'elle sorte de là. Mais comment ?

C'est alors qu'elle vit devant elle un conduit de cheminée. Une idée folle la traversa : peut-être qu'elle tenait là une issue de secours. En se précipitant dans cette direction, elle omit de remarquer que le sol n'était plus recouvert de planches. Brusquement, son pied plongea dans l'espace entre deux poutres et sa jambe transperça les lattes et le plâtre du plafond de la pièce du dessous.

Elle prit appui sur les poutres de chaque côté de l'ouverture pour tenter de se hisser à nouveau, mais elle sentit qu'on lui attrapait le pied pour le tirer vers le bas. Elle poussa un cri et entendit Zayala suffoquer sous l'effort. Elle tomba en travers du trou et lâcha prise. Dans une avalanche de bois et de plâtre, elle passa à travers le plafond.

Zayala la lâcha et elle alla s'écraser au sol. Son épaule encaissa l'essentiel de l'impact. Elle sentit le contact pelucheux d'un tapis sous sa joue. Puis, du pied, l'homme la retourna sur le dos, et elle vit les bords déchiquetés du trou dans le plafond.

L'instant d'après, Zayala apparaissait dans son champ de vision. Un visage anguleux et luisant de transpiration. Des yeux étroits, une bouche dure réduite à une balafre sous un nez aplati. Il l'enjamba, plantant ses pieds de chaque côté de sa poitrine, et pointa sur sa tête l'arme qu'il tenait dans sa main droite.

« C'est toi ou Caldwell qui a tué Ohara ? » demanda-t-il.

Il avait dû obliger Caldwell à lui dire où se trouvait le corps d'Ohara, un aveu qui n'avait finalement pas suffi à lui sauver la vie. Wada ne comprenait que trop bien ce que cela signifiait pour elle.

« Quelle différence ça fait ? haleta-t-elle.

– Moi, je crois que c'est toi.

– Je ne vous dirai pas comment est mort Ohara. »

Ce refus était le seul moyen à sa disposition pour le défier. Que ces paroles soient les dernières qu'elle prononcerait la comblait d'une amère satisfaction.

20

Ce furent les hélicoptères qui avertirent Nick et Erla qu'il se passait quelque chose d'anormal : un de la police, l'autre des pompiers, bourdonnant au-dessus de leurs têtes et volant dans la direction qui était la leur. Erla composa le numéro que lui avait donné Wada, sans obtenir de réponse.

« Il n'y a même pas de tonalité, rien. Même chose, dit-elle après avoir essayé le téléphone de Wada. La ligne semble être coupée.

– Ne nous emballons pas, dit Nick. Ces hélicoptères pourraient aller n'importe où.

– Mais ce n'est pas le cas, si ? Ils vont bel et bien à Stori-Asgarbær.

– On n'en sait rien.

– Vraiment ? »

Nick ne trouva rien à répondre et se concentra sur sa conduite.

La fumée à l'horizon, visible depuis plusieurs kilomètres, les avait déjà préparés au spectacle qui les attendait à leur arrivée. Tout comme le camion incendie et la voiture de police qui les avaient doublés sur la route.

Ils n'avaient jamais vu Stori-Asgarbær intact. L'endroit n'était plus désormais que ruines fumantes, fragments de pignons et moignons de cheminée qui évoquaient les côtes d'un gigantesque animal réduit à une carcasse. Il y avait une voiture brûlée devant la maison, et une autre dans une dépendance éventrée.

Ils s'arrêtèrent à l'extrémité la plus éloignée de la cour. Deux sapeurs-pompiers déversaient des trombes d'eau sur le reste des murs, tandis que deux membres de la police scientifique posaient des pieds précautionneux dans les zones accessibles. Une policière remarqua leur présence et s'avança dans leur direction.

« Ne lui dites pas ce qui nous amène ici, Erla, l'avertit Nick. On ne peut pas se permettre de se retrouver associés à leur enquête. N'oubliez pas que je dois être rentré à Reykjavik pour 18 heures.

– D'accord. Mais ça semble être mal parti, non ?

– Difficile de prétendre le contraire. »

Erla descendit de voiture et salua la policière en islandais. Assis au volant, Nick les regarda échanger quelques mots, tout en jetant de temps à autre un coup d'œil à la maison.

Puis Erla revint, et la policière s'en alla rejoindre ses collègues.

« Alors ? demanda Nick avec appréhension quand Erla remonta dans la voiture.

– Je lui ai expliqué que nous nous étions sans doute trompés de route. Elle m'a dit qu'on devait quitter les lieux. J'ai demandé comment le feu avait pris. Elle n'a pas répondu, mais il était évident, d'après la manière dont elle en parlait, qu'il ne s'agissait pas d'un accident. Et quand j'ai voulu savoir s'il y avait des blessés, elle a rétorqué…

– Quoi donc ?

– Quatre morts, répondit Erla dans un souffle.

– *Quatre* ?

– Oui, c'est bien ce qu'elle a dit. Sans donner de détails. Et je pouvais difficilement en demander plus.

– En effet, soupira-t-il. Bon sang, mais qu'est-ce qu'il s'est passé ici ?

– Pas la moindre idée. Je ne suis pas sûre que la police soit bien plus avancée. Mais quatre personnes sont mortes. Comment ? Qui ? Est-ce qu'une Japonaise d'âge mûr fait partie des victimes ? Je ne vois pas comment nous pourrions découvrir quoi que ce soit aujourd'hui.

– Moi qui pensais qu'on allait retrouver Wada et qu'on aurait toutes les réponses.

– Je pensais la même chose.

– Au lieu de quoi…

– Tout est foutu. »

Nick regarda la policière qui avait parlé avec Erla. Elle s'était retournée et avait les yeux fixés sur eux.

« Il va falloir qu'on y aille, Erla, dit-il d'un air résigné.

– Et qu'est-ce qu'on fait après ?

– Pour l'instant… je n'en sais rien du tout. »

Il ne leur restait plus qu'à rentrer à Reykjavik. Trop choqués pour commenter les événements, ils n'eurent pas grand-chose à se dire quand ils se mirent à parler.

La route les faisait passer par Þingvellir. Des hordes de touristes piétinaient dans tous les coins et s'agglutinaient sur les rochers au sommet du sentier qui descendait dans la faille. Nick et Erla se réchauffèrent autour d'un café dans le centre des visiteurs, se dévisageant d'un air grave.

« On ne sait pas si Wada est au nombre des victimes, avança Nick d'un ton peu convaincu.

– Elle a demandé de l'aide, rétorqua Erla. Et précisé qu'elle avait de sérieux ennuis, qu'il lui fallait à tout prix quitter Stori-Asgarbær. Ce qu'elle n'a pas pu faire. Et les sérieux ennuis, eux, sont arrivés avant nous. Vous n'allez pas me dire que je me trompe ?

– Non. Juste que vous ne pouvez pas… être sûre.

– Le téléphone duquel elle m'appelait ne fonctionne plus. Pas plus que celui qu'elle utilisait à Reykjavik. Pourquoi ? Parce qu'ils ont été tous les deux détruits dans l'incendie. Ainsi que…, ajouta Erla en se ménageant une pause, le temps de se reprendre. J'ai besoin d'une cigarette. On peut aller dehors ? »

Sur le parking, Erla fuma une cigarette, puis une autre. Elle tremblait, même s'il ne faisait pas particulièrement froid. Nick lui-même était perturbé. L'incendie – et les quatre victimes annoncées – l'avait forcé à admettre que les enjeux dans cette affaire étaient beaucoup plus importants qu'il l'avait supposé. Les morts violentes remontant à quarante ans, c'était une chose. Mais celles-ci appartenaient au présent – à l'ici et maintenant.

« Peut-être que vous ne devriez pas aller à ce truc d'Émergence ce soir, dit Erla.

– Me dégonfler, vous voulez dire ?

– C'est trop tard pour aider Wada. Quant à Kristjan, la police finira bien par le relâcher. Il écopera peut-être de quelques mois de prison, rien de plus. On reprendra tous notre vie normalement. Perso, ça me va. »

Envisager sérieusement l'idée d'abandonner la recherche de l'homme qui était son père et des secrets qu'il cachait révéla à Nick à quel point la vérité était importante pour lui. Il était allé trop loin dans sa quête pour renoncer maintenant. Rentrer chez lui, dire à Kate que Caldwell ne s'était jamais présenté et que lui-même n'avait rien trouvé, puis assister au repas du dimanche de Pâques avec ses parents et bavarder de tout et de rien ? Il en était tout bonnement incapable.

« Je sais que Driscoll est votre père, Nick, mais vous avez vécu si longtemps sans le connaître. Vous devriez peut-être laisser les choses en l'état.

– Non, dit-il en secouant la tête vigoureusement et en regardant Erla droit dans les yeux. Pas question. »

Nick déposa Erla au Studentagarðar, puis se rendit à son hôtel pour prendre une douche et se changer. Il voulait se donner un air sophistiqué, le mieux à même selon lui de se fondre parmi les acheteurs lors de la vente. Mais il avait conscience qu'il n'y arriverait pas. Il avait l'estomac noué, une sensation qui ne fit que croître tout au long du chemin qui l'emmenait à la galerie Aldrei Adur, où il se

présenta un peu après l'heure prévue pour le début de l'événement.

La soirée était douce et calme, un contraste étonnant avec la neige et la boue qui avaient sévi les deux jours précédents. Les invités arrivaient : hommes d'un certain âge en costume sombre et chemise à col ouvert, arborant un bronzage hors de prix et de grosses montres, ainsi que quelques femmes du même âge, également vêtues de couleurs sombres, sacs de marque au bras. La galerie elle-même était fermée. Les nouveaux arrivants étaient dirigés vers l'étage, après vérification de leurs invitations. Nick vit des cartes ressemblant à celle que lui avait donnée Miranda discrètement scannées avant d'être rendues avec un sourire à leurs propriétaires – accompagnées d'un iPad.

La sienne passa le contrôle sans encombre. La tablette qu'on lui remit était de toute évidence bien plus qu'un vulgaire iPad. « Pour votre usage personnel ce soir, monsieur », lui dit-on, ce qu'il trouva à la fois séduisant et contraignant.

Il monta l'escalier en arc de cercle et déboucha dans une longue salle à l'éclairage tamisé où de magnifiques jeunes serveurs et serveuses circulaient avec du champagne et des canapés. Ils étaient presque aussi nombreux que les convives. Aucune bousculade, aucune clameur assourdissante. L'air était frais, la réserve de mise mais néanmoins chargée d'attente. Rehaussée par un mélange de parfums et d'eaux de toilette coûteux, l'atmosphère semblait vibrer d'une étrange énergie.

Les rideaux étaient tirés sur les fenêtres qui donnaient sur la rue. Les murs étaient devenus des écrans géants sur lesquels défilaient des photos : montagnes, torrents, forêts, landes, ciels immenses, larges horizons. Quand Nick activa sa tablette, celle-ci se connecta aussitôt à l'image la plus proche, qu'il pouvait faire pivoter à sa guise pour la voir sous des angles différents. La tablette l'informa ensuite qu'il était en train de regarder une *représentation des améliorations futures des conditions locales* spécifiques d'un lot particulier. Ce qui était proposé aux enchères était effectivement la terre dont Erla et Kristjan estimaient qu'elle était la leur et ne devrait jamais être mise en vente.

« Vous me semblez être un homme plein de discernement, l'interpella un invité, grand, bel homme, le teint foncé, qui se tenait à ses côtés. Indépendant aussi, je dirais. » Il parlait avec un accent que Nick identifia comme moyen-oriental. « Peut-être pas un mandataire.

– Peut-être pas, répondit-il avec un sourire sans chaleur.

– Fort bien, dit son nouvel ami, lui lançant un sourire d'une éblouissante blancheur. *Peut-être* pas. Donc, capable de discrétion aussi bien que de discernement.

– Vous êtes vous-même mandataire ?

– Bien sûr. Ceux qui peuvent se permettre de jouer à ce jeu sont

aussi ceux qui peuvent envoyer quelqu'un d'autre le faire à leur place. Mais vous savez tout cela, je suppose.

– Personnellement, je n'ai personne à envoyer à ce genre d'événement.

– Cela doit vous faire une vie… bien remplie.

– Sans doute, dit Nick en souriant.

– Vous n'en avez pas moins trouvé le temps pour venir jusqu'ici. Pourquoi ?

– La curiosité.

– Ah. Je vois. Un spectateur, donc. Peut-être un observateur officiel.

– Absolument non officiel.

– Comment vous êtes-vous procuré une invitation ?

– En m'adressant aux bonnes personnes.

– Voilà la véritable fracture de l'humanité, dit l'homme en hochant la tête. Non pas entre hommes et femmes. Entre Noirs et Blancs. Entre riches et pauvres. Non, mais entre les bonnes personnes… et les mauvaises.

– Vous avez l'intention d'enchérir ce soir ?

– C'est pour cela que j'ai été envoyé ici. Et vous ?

– Pas sûr.

– Votre richesse est sans limites ?

– L'est-elle jamais ?

– Contre toute attente, oui. Plus que vous ne pourriez l'imaginer. La richesse a beaucoup de représentants ici. Parce qu'il s'agit d'une occasion unique : acheter quelque chose qui, à proprement parler, ne peut pas l'être.

– Et qui est ? »

L'homme regarda l'image d'une cascade scintillante sur l'écran le plus proche d'eux.

« L'avenir, murmura-t-il. Rien de moins. »

D'autres échanges, de nature plus banale, s'ensuivirent tandis que Nick déambulait au milieu des invités. Ils étaient tous polis, mais sur leurs gardes. Aucun n'était réellement prêt à lui dire quoi que ce soit, ni sur lui-même, ni sur les gens qui l'avaient envoyé là ou sur ce qu'il pensait acheter. On buvait le champagne, grignotait les petits fours, consultait les tablettes. Les écrans sur les murs continuaient à projeter leurs vues séduisantes de paysages idylliques, à un rythme qui s'accélérait à mesure que des participants toujours plus nombreux s'attardaient sur leurs images favorites. L'atmosphère de la salle paraissait imprégnée de la fraîcheur et de la clarté qui inondaient les écrans. Tout méfiant qu'il fût envers ce que représentaient l'endroit et ceux qui l'occupaient, Nick se sentait peu à peu envahi d'une étrange exaltation.

Une heure s'était écoulée avec une rapidité trompeuse quand les tablettes informèrent les participants que les enchères allaient débuter dans cinq minutes. Pas de commissaire-priseur en vue. Ce ne serait manifestement pas une vente conduite selon les principes habituels. Personne à ce stade ne s'était identifié comme porte-parole de Quartizon. Ni comme organisateur de l'événement. Il était clair pour Nick que les autres savaient quelque chose que lui-même ignorait. Il y avait eu une préparation en amont qui lui était restée étrangère.

« Excité ? lui demanda l'homme avec lequel il avait eu précédemment cette conversation pour le moins elliptique et qui était réapparu à son côté.

– Oui. »

Et c'était vrai. Nick était bel et bien excité – mais aussi plein d'appréhension.

« C'est probablement dû à l'air ambiant suroxygéné.

– Vous plaisantez ?

– Non, pas du tout. Rien n'a été laissé au hasard. Même si personne de véritablement important n'est physiquement présent ici ce soir, dit-il en parcourant la salle du regard. Je sais, il est difficile de croire que nous tous ici sommes aussi… insignifiants. »

Les cinq minutes s'étaient écoulées. Le silence se fit. Les numéros des lots commencèrent à s'afficher sur la tablette de Nick, suivis presque instantanément de notifications d'enchères qui apparaissaient et disparaissaient à une vitesse stupéfiante. Nick avait des aperçus alléchants de chiffres accompagnés du message récurrent *Soumis au multiplicateur en usage*. La rapidité du procédé avait quelque chose de subliminal. Il n'était pas sûr de la devise dans laquelle se faisaient les enchères. Il n'avait aucune idée de ce qu'était en l'occurrence le multiplicateur. Il se demandait si c'étaient les individus eux-mêmes qui enchérissaient ou si c'étaient des ordinateurs qui traitaient toutes les transactions à partir d'algorithmes.

C'est alors que, sur sa tablette, les numéros commencèrent à se grisailler, recouverts par un message. *Autorisation suspendue. Contacter immédiatement un membre du personnel.*

Nick regarda autour de lui, essayant de voir si d'autres avaient reçu le même message. Apparemment, non. Tous étaient absorbés dans la lecture de leur tablette.

Sauf l'homme qui traversait la salle dans sa direction. Courtaud et ventripotent, il était d'apparence asiatique, indien peut-être, entre soixante et soixante-dix ans, le cheveu gris acier et l'œil triste d'un épagneul derrière des lunettes à monture en or. La coupe de son costume foncé n'était pas tout à fait aussi élégante que celle de la

plupart des autres hommes présents dans la salle et, seul dans son genre, il portait une cravate. Il avait l'air légèrement déplacé. Mais il avait aussi l'air de s'en moquer éperdument.

Il sourit en arrivant devant Nick.

« Désolé de vous interrompre, dit-il d'une voix douce, non sans déférence.

– Il y a un problème ? s'enquit Nick, faisant de son mieux pour afficher un air blasé.

– Je m'appelle Vardekar.

– Oui ?

– Et vous êtes Miller, si je ne m'abuse.

– Nous nous sommes déjà vus ?

– Pas que je sache, non.

– Écoutez, monsieur Vardekar, je…

– Auriez-vous l'obligeance de m'accompagner dans la pièce voisine ? Il nous faut discuter d'un problème délicat. Ce sera plus facile en privé.

– Je préfère rester ici.

– Ce ne serait pas raisonnable. Nous avons des agents de sécurité, même s'ils sont camouflés de manière très efficace sous des habits de serveurs. Techniquement parlant, la baronne Cushing a omis de vous enregistrer comme son mandataire. Nous serions dans notre droit, comme le précisent les termes et les conditions de participation, si nous décidions de vous expulser.

– Foutaises.

– Eh bien, c'est une façon comme une autre de lire les petits alinéas de nos contrats. Mais, d'un point de vue légal, nous sommes dans notre droit, et je vous prierai donc d'accéder à ma requête, dit-il en lançant à Nick un regard bienveillant. Vous n'avez aucune crainte à avoir. »

Nick n'en était pas vraiment convaincu. Les deux serveurs qui se frayaient un chemin dans leur direction avaient l'air abondamment pourvus en muscles dans leurs chemises bien coupées, et leur expression suggérait qu'ils prenaient leur devoir – quel qu'il fût – très au sérieux.

« Personne ici ne viendra à votre secours, Nick. Ce n'est pas le genre de ces gens, et je suis sûr que vous le comprenez. Je vous conseille donc de me suivre. Pour que nous puissions bavarder tranquillement. C'est tout ce que je vous demande.

– J'ai beaucoup de questions, monsieur Vardekar.

– Je vais faire de mon mieux pour y répondre.

– Vraiment ?

– Oui, je vous assure. Nous pouvons y aller ? Suivez-moi, je vous prie », dit-il en montrant le chemin.

La compagnie rapprochée des deux serveurs musclés persuada Nick qu'il n'avait guère d'autre choix. Après avoir tiré un rideau qui se trouvait près de l'entrée de la salle et qui dissimulait une porte, Vardekar pénétra dans un long salon aux fauteuils confortables. Un des murs était occupé par l'envers des écrans, lesquels fonctionnaient comme des miroirs sans tain. Tandis que se poursuivait la vente, Nick voyait les invités d'Émergence pianoter sur leurs tablettes, tous masqués et décolorés sous les images transparentes et fantomatiques des paysages projetés sur les écrans.

Un coup d'œil par-dessus son épaule lui permit de constater que les deux serveurs ne les avaient pas suivis. Il n'y avait plus que Vardekar et lui – sans compter de profonds canapés et un bar bien fourni.

« Aimeriez-vous un alcool plus fort que le champagne, Nick ? lui demanda Vardekar avec un sourire. Whisky ? Cognac ?

– Je me contenterai de ces réponses que vous m'avez promises.

– Vous êtes sûr de ne pas vouloir m'accompagner ? dit l'autre en se servant un whisky.

– Tout va bien, merci.

– En ce cas… »

Vardekar s'assit et indiqua d'un geste à son invité d'en faire autant, mais celui-ci préféra rester debout. Il refusait que la moindre note d'intimité vienne troubler leur conversation.

« Que voulez-vous savoir ?

– Émergence, c'est quoi ?

– Une initiative commerciale de Quartizon, en partenariat avec la Nishizaki Corporation.

– Mais de quoi s'agit-il, *exactement* ?

– La confidentialité que garantit Quartizon à ses clients ne me permet pas d'être plus précis.

– Comme réponse à mes questions, ça se pose là.

– J'ai seulement dit que je ferais de mon mieux pour y répondre. »

Le sourire figé de Vardekar devenait exaspérant.

« Où est Peter Driscoll ?

– Retenu ailleurs, à son grand regret.

– Mais c'est vous qui le représentez ?

– À titre personnel plus que commercial, oui.

– Vous êtes quoi, son avocat ?

– Non. Je suis comptable de profession. Vous ai-je dit que je m'appelais Vardekar ?

– Oui, dit Nick avec une impatience grandissante.

– En fait, non. Mon nom est Hardekar. Vinod Hardekar. »

Vinod Hardekar. L'étudiant indien d'Exeter. Oublié de ses anciens

amis – sauf d'un.

« Vous êtes… Hardekar ?

– Oui. Pourquoi ne pas vous asseoir, Nick ? On dirait que cette révélation vous a sonné. »

Nick s'assit lentement sur un des canapés et dévisagea Hardekar, sans même essayer de cacher sa stupéfaction.

« Bon sang, mais qu'est-ce qui se passe ici ?

– Deux choses que j'ai été chargé de garder bien distinctes. Émergence, d'un côté, qui progresse en ce moment avec une efficacité à toute épreuve ; et de l'autre, les recherches que vous avez entreprises pour retrouver votre père biologique, Peter Ellery, connu aujourd'hui sous le nom de Peter Driscoll, PDG de Quartizon.

– Depuis quand savez-vous qu'il n'est pas mort en 1977 ?

– Peu importe. Je crains fort d'être pressé par le temps. Je n'ai pas besoin de vous dire que les récents contacts de Marty Caldwell, autant avec vous qu'avec Mimori Takenaga, ont causé pas mal de dégâts. À commencer par l'enquête de Kazuto Kodaka – ainsi que celle de son assistante Umiko Wada – pour le compte de Mme Takenaga, concernant la mort de son père Shitaro Masafumi il y a quarante-deux ans. C'est ce qui a convaincu M. Nishizaki de prendre des mesures draconiennes pour couvrir ses traces dans l'affaire – ainsi que dans ses activités et pratiques commerciales de manière générale. Ses mesures ont atteint leur comble… » Hardekar eut l'air un moment vraiment contrarié. Il leva une main en signe d'excuse et but une gorgée de whisky. « Je suis désolé. Les nouvelles que nous avons reçues aujourd'hui m'ont beaucoup affecté.

– Quelles nouvelles ?

– Vous avez accompagné Erla Torfadottir à Stori-Asgarbær plus tôt dans la journée. Ce que vous y avez trouvé… constitue précisément les nouvelles dont je parle.

– Comment savez-vous que je me suis rendu là-bas ?

– Peu importe.

– Qui est mort dans l'incendie de Stori-Asgarbær ?

– La police essaie toujours d'identifier les victimes. Mais on est sûr que Marty Caldwell en fait partie.

– Martin ? Mais qu'est-ce qu'il faisait là-bas ?

– Il se cachait, avec l'aide de Peter, pour échapper aux représailles de Nishizaki. C'est triste à dire, mais c'est finalement Wada qui a conduit les agents de Nishizaki jusqu'à lui.

– Wada figure-t-elle aussi au nombre des victimes ?

– Selon mes informations, oui.

– Et les deux autres ? Qui sont-ils ?

– La question n'est pas pertinente à ce stade. La préoccupation de Peter – et, du même coup, la mienne – est d'éviter d'autres morts. En

premier lieu, la vôtre. »

Nick n'arrivait pas tout à fait à croire que sa vie était aussi directement menacée que le prétendait Hardekar.

« Pourquoi Nishizaki voudrait-il me liquider ?

– Parce que vos efforts pour découvrir la vérité sur votre ascendance risquent de mettre au jour certains de ses secrets. Et parce que sa réponse habituelle à toute forme de danger consiste à le neutraliser.

– Il sait que je suis en Islande ?

– Personnellement, vous voulez dire ? Je n'en suis pas sûr à cent pour cent. Mais nous devons nous assurer que vous n'entreprendrez rien qui puisse être interprété comme une ingérence dans ses affaires.

– Y compris essayer d'entrer en contact avec mon père ?

– Effectivement, dit Hardekar avec un soupir. Je suis désolé. Peter a insisté pour qu'il en soit ainsi. C'est dans votre intérêt, et cet intérêt, il lui tient tout naturellement à cœur de le préserver. Nishizaki vous laissera tranquille tant que vous-même en ferez autant. C'est aussi simple que ça. Et le seul nombre de victimes à Stori-Asgarbær devrait suffire à vous prouver à quel point il serait stupide de votre part de contrecarrer ses projets. C'est l'erreur qu'a commise Kodaka. Ainsi que Wada. Et Marty également, même s'il ne s'est jamais douté qu'agir comme il le faisait ne pouvait que mal finir. Peter ne cherche qu'à vous protéger, Nick. Comme le ferait tout bon père.

– Mais il refuse de me voir ?

– C'est trop risqué. Pour l'instant. Mais…

– Mais quoi ?

– Nous vous avons réservé le premier vol Icelandair pour Londres demain matin. Prenez-le. Rentrez chez vous. Fêtez Pâques. Détendez-vous et oubliez tous ces… désagréments. Donnez du temps au temps. Puis… Peter vous contactera. Il m'a demandé de vous donner sa parole à ce sujet. Rassurez-vous, vous retrouverez votre père.

– Quand ?

– Quand tout risque sera écarté. Pour vous. Autant que pour lui.

– Ce qui pourrait prendre… des mois ?

– Rien d'aussi long, j'en suis certain. Mais toute hâte, à ce stade, pourrait être fatale.

– Comment puis-je être sûr qu'il ne me mène pas en bateau ?

– Je comprends à quel point la situation est difficile à vivre pour vous, dit Hardekar en fronçant les sourcils. Vous ne l'avez jamais vu, et par suite vous n'avez aucun moyen de savoir si vous pouvez le croire. Et certaines des choses que vous avez apprises récemment sont de nature à vous en faire douter. Mais moi, je le connais. Je sais que vous pouvez lui accorder votre confiance.

– Comme Alison Parker avant moi ?

– Rester ici, en ce moment, étant donné les circonstances, met votre

vie en danger. Il faut que vous partiez. Mais je vous garantis qu'il vous contactera. Et que quand vous le verrez, il répondra à toutes vos questions, conclut Hardekar en s'appuyant contre le dossier de son fauteuil, les mains tournées vers le ciel. Il n'y a rien d'autre que je puisse faire. »

21

« Je ne vous dirai pas comment est mort Ohara. »

Ce refus était le seul moyen à la disposition de Wada pour défier Zayala. Que ces paroles soient les dernières qu'elle prononcerait la comblait d'une amère satisfaction.

C'est alors qu'une ombre se profila derrière Zayala. Son bras droit fut brutalement projeté vers le haut à la seconde où il faisait feu. La balle disparut dans le trou du plafond. Et la lame d'un couteau brilla à la lueur des flammes. L'instant d'après, un flot de sang jaillissait de sa gorge tranchée.

L'assaillant était un homme massif vêtu de noir. Il laissa doucement glisser le corps de Zayala au sol, où le sang continua de s'écouler. Celui qui, quelques instants plus tôt, s'apprêtait à tuer Wada mourut à ses côtés, dans une suite de soubresauts.

Le tueur la contourna d'une grande enjambée pour passer dans le couloir. Elle roula sur elle-même pour s'éloigner de la flaque de sang et se relever. Elle était encore à moitié étourdie par sa chute, et son cerveau n'arrivait pas pour l'instant à enregistrer ce qui s'était passé.

Avant qu'elle se soit complètement redressée, l'assassin de Zayala était de retour, la prenait sous son bras sans autre forme de procès et la sortait de la maison en flammes. Une fois dans la cour, il l'appuya contre l'aile de la voiture de George, la maintenant par les épaules. Il avait des yeux bleus perçants et un visage vaguement asiatique, grave et buriné, où poussait une barbe de quelques jours d'un brun grisonnant. Il portait un bonnet de laine, un coupe-vent et un jean. Le couteau dont il venait de se servir avait regagné l'étui qui pendait à sa ceinture.

« Qui êtes-vous ? réussit-elle à demander.

– Espersen, répondit l'autre, dont le nom et l'accent suggéraient des origines islandaises. Vous pouvez tenir debout ?

– Ou… oui.

– Bien, dit-il en la lâchant, et c'est alors seulement qu'elle se rendit compte qu'elle tremblait comme une feuille. Caldwell est mort. Une

balle dans la tête. Tirée par Zayala, c'est ça ?

– Oui, dit-elle en hochant la tête.

– Et Ohara, il est où ?

– Il y a un grand congélateur dans le réduit derrière la cuisine. Son corps est… dedans.

– Qui l'a tué ? C'est vous ?

– Oui. C'était en partie un accident.

– Un accident heureux pour vous, dirais-je.

– Mais il y a un second corps dans le congélateur. Un ami à moi. Ohara l'a abattu.

– C'est aussi Ohara qui a menotté Caldwell au tuyau d'évacuation du lavabo ? »

Wada ne savait pas comment formuler sa réponse.

« C'est… difficile à expliquer.

– Si je vous fouille, je vais trouver la clé des menottes ? »

Elle essaya de réfléchir à la meilleure solution pour se tirer de cet imbroglio, réflexion qui ne la mena pas très loin. Elle finit par sortir la clé de sa poche et la tendre à Espersen.

« Attendez-moi ici, dit-il. Je n'en ai pas pour longtemps. »

Il retourna en courant dans la maison. À présent, le feu s'était propagé sur toute la longueur du toit. Le rez-de-chaussée était encore intact, mais envahi par une fumée de plus en plus épaisse.

Figée sur place, Wada regardait les flammes approcher. Les poutres de la charpente crépitaient dans la chaleur comme des tirs de mitraillette. Elle se demandait pour qui travaillait Espersen. Il y avait dans la cour un pick-up qu'elle n'avait jamais vu, mais elle n'aurait su dire si c'était celui de Zayala ou celui d'Espersen. Elle devrait peut-être tenter de s'enfuir. Mais elle se sentait trop faible pour envisager l'idée sérieusement.

Puis Espersen réapparut, toussant et clignant les paupières. Elle vit qu'il transportait son sac à bandoulière, qu'il avait dû trouver dans la cuisine. Il la saisit par le coude et l'entraîna à l'écart de la maison. Privée de son appui contre la voiture, elle titubait et serait tombée s'il ne l'avait pas soutenue. Elle le devinait fort comme un bœuf.

« Bon, j'ai enlevé les menottes des poignets de Caldwell et vérifié le contenu du congélateur, dit-il d'une voix enrouée par la fumée. À votre place, je ne parlerais plus de ces menottes.

– À qui en particulier ?

– Je ne comprends pas le japonais, mais je devine que les papiers qui sont dans ce sac sont le dossier *Kage-boshi* de Kodaka et les pages que vous avez imprimées à partir des fichiers d'Émergence. Exact ? »

Elle acquiesça d'un mouvement de tête.

« On va emporter ces documents avec nous, reprit-il. Ma voiture est devant la grille. Vous pensez que vous pourrez marcher jusque-là ?

– Oui, fit-elle avec un nouveau hochement de tête. Accordez-moi juste un moment.

– Où est la voiture d'Ohara ?

– Là-dedans, dit-elle en désignant la grange.

– Bien. Donc Zayala est venu avec le pick-up. Et cette voiture-là, c'est la vôtre ?

– C'était celle de George.

– L'ami décédé. OK. Les véhicules doivent brûler avec la maison. Le feu détruit et purifie. Empreintes digitales. ADN. Vous comprenez ?

– Pour qui travaillez-vous ?

– À votre avis ?

– Pas Nishizaki, manifestement.

– Non, pas lui. Écoutez-moi, Wada. On n'a plus beaucoup de temps. Je m'occupe des voitures et du pick-up. Et vous commencez à marcher dès que vous vous sentez capable d'aller jusqu'à la grille. Je vous rattraperai. N'essayez pas de vous enfuir. Vous n'iriez pas loin. Et perdre un temps précieux à vous courir après me mettrait clairement en rogne. C'est compris ?

– Compris.

– Bien. Vous y allez dès que vous vous sentez prête. »

Il la lâcha et partit à grandes enjambées en direction de la grange, le sac de Wada passé à l'épaule.

Elle fit quelques pas hésitants, sans trop de mal, avant de se mettre en route. Sans un regard en arrière.

Il avait dû lui falloir entre cinq et six minutes pour atteindre le 4 × 4 d'Espersen, garé devant la grille dans le bon sens pour repartir. Elle tremblait moins à présent, ce qui lui permit de reporter son attention sur ses vêtements maculés du sang de Zayala. Elle en avait également sur les mains et, à sa grande horreur, dans les cheveux.

Elle entendit deux ou trois détonations assourdies dans son dos en arrivant à la voiture, des bruits plus prolongés que les incessants craquements et crépitements de l'incendie. Elle se retourna et vit Espersen arriver à grandes enjambées dans sa direction.

Il la contourna sans un mot et déverrouilla les portières. Il ouvrit le hayon, jeta le sac dans le coffre et déplia un drap sur le siège passager.

« Vous pouvez monter maintenant, dit-il avec un geste vers le siège.

– Qui vous a envoyé ici ? demanda Wada après une courte hésitation.

– Je travaille sur contrat pour le compte de Quartizon.

– Pour Driscoll, donc.

– Ohara vous a suivie, c'est ça ? Et vous avez réussi à l'éliminer. Qu'est-ce qui a amené Zayala jusqu'ici ?

– J'ai passé un appel ce matin.

– Vous avez fait bien pire. Vous avez commis une grave erreur. Quel téléphone avez-vous utilisé ?

– Celui d'Ohara. Le mien ne fonctionnait pas.

– Et Caldwell n'en avait pas. Au cas où il aurait été trop stupide et s'en serait servi. Zayala traçait le téléphone d'Ohara. Une pratique courante. Il pouvait donc le localiser à tout moment. Heureusement pour vous, je le traçais, moi aussi.

– Vous m'emmenez chez Driscoll ?

– Oui. Il se peut que vous ayez à lui expliquer pourquoi son ami Martin Caldwell est mort ici aujourd'hui. Mais l'autre option est pire. Une fois qu'on sera partis, je vais passer un appel anonyme aux services d'urgence pour les avertir de l'incendie. Quand ils fouilleront les décombres, ils trouveront quatre corps. Ils finiront bien par découvrir à un moment ou à un autre qu'aucun de ces individus n'est mort dans l'incendie, et ils vont donc se mettre en chasse de celui ou de celle qui les a liquidés. Et la seule manière pour vous de ne pas être poursuivie en tant que telle, c'est de venir avec moi. Sans perdre de temps. »

La décision n'était pas difficile à prendre. Wada n'était pas le moins du monde équipée pour tenter de fuir à travers la campagne islandaise. Elle avait la chance d'être toujours en vie, consciente qu'Espersen aurait parfaitement pu la tuer après avoir réglé son compte à Zayala. Ce qu'il se passerait à la fin du voyage – comment Driscoll réagirait au compte rendu qu'elle lui ferait des événements de Stori-Asgarbær –, elle était incapable de le prédire. Les choses pouvaient mal tourner d'un tas de manières différentes. Mais elle était fatiguée et n'avait guère le choix. Quant à Espersen, il émanait de lui la certitude que s'opposer à lui était la pire idée qui soit.

Et puis Wada avait en elle une conviction de nature à lui calmer les nerfs. Elle avait réussi par miracle à sortir vivante de Stori-Asgarbær. Elle avait survécu. Depuis son départ de Tokyo, elle était devenue plus habile, plus expérimentée aussi. Et découvrir ce dont elle était capable l'avait rendue plus forte.

Quand ils eurent roulé une demi-heure environ, Espersen se gara sur le bas-côté et appela les pompiers. À l'heure qu'il était, Stori-Asgarbær était sans doute réduit à un amas de décombres. Identifier les corps allait se révéler compliqué. Lancer une enquête sur un quadruple meurtre relevait d'une entreprise à long terme. Tant que personne, en tout cas, ne s'avisait de mettre la police sur la piste. C'était là, en dehors de toute autre considération, la mesure du pouvoir que détenait sur elle Espersen.

Rien ne l'empêchait toutefois de l'interroger.

« Que savez-vous du dossier Émergence dont j'ai imprimé quelques pages, monsieur Espersen ? demanda-t-elle au moment où ils repartaient.

– Pas mal de choses. Il a fallu persuader certaines personnes… d'une façon un peu spéciale pour qu'elles acceptent de vendre une option sur leur terre.

– Et que Quartizon achète et vende des morceaux de votre propre pays ne vous dérange pas ?

– Ce n'est pas mon pays. Je suis danois.

– N'empêche…

– Vous êtes une femme intelligente, Wada. Sinon, vous ne seriez pas arrivée jusque-là. Mais vous accumulez les erreurs. Difficile de les éviter, j'imagine, quand on ne sait pas vraiment ce qu'il se passe.

– Et qu'est-ce qu'il se passe ?

– Des enjeux énormes. Dans une partie très longue.

– Ce qui veut dire ?

– Ce qui veut dire que si vous ne la fermez pas, je vais devoir allumer la radio. Et, croyez-moi, je ne pense pas que vous ayez très envie d'écouter les auditeurs islandais baragouiner au téléphone pendant tout le trajet. On va donc en rester là, d'accord ? »

Ils n'arrivèrent à Reykjavik qu'en fin d'après-midi. Espersen dit à Wada de s'envelopper dans le drap en atteignant le centre-ville. « Imaginez un peu que quelqu'un voie tout ce sang sur vous. » Il gagna un quartier résidentiel à l'aisance discrète, dont Wada estima qu'il n'était sans doute pas très éloigné de son hôtel. Elle fut surprise de constater qu'ils franchissaient la grille ouverte d'une grande maison voisine d'une ambassade. Laquelle ? Elle n'en était pas sûre, danoise ou peut-être norvégienne, à en juger par le drapeau. Elle aurait pu demander à Espersen mais quelque chose la retint.

La porte d'un grand garage double s'ouvrit devant eux. Espersen entra et coupa le moteur. La porte se referma derrière eux. Il descendit, alla récupérer le sac de Wada et lui fit signe à travers la vitre de descendre également. Ils n'échangèrent pas un mot tandis qu'elle franchissait à sa suite une porte au fond du garage pour entrer dans une sorte d'annexe indépendante de la maison. Il y avait une kitchenette et, au-delà, une petite chambre, meublée simplement et dotée d'une salle de bains.

« Vous avez besoin d'une douche. Il faut que vous vous débarrassiez de tout ce sang. Laissez vos vêtements dans la baignoire. Il faudra les brûler. Je vous déposerai des vêtements propres sur le lit.

– Et après ?

– Ça dépend de M. Driscoll. Mais personne ne vous fera de mal, Wada. Pas tant que vous serez ici.

– J'ai votre parole ?
– Vous l'avez », dit-il en hochant la tête.

Quelle sensation agréable que de se défaire de sa tenue et de ses taches de sang – dont certaines avaient pénétré ses sous-vêtements – puis de laver toute trace visible des événements de Stori-Asgarbær. Pour quelque obscure raison, elle pensait pouvoir se fier aux garanties que lui avait données Espersen. Elle n'avait toujours aucune idée de ce qu'allait lui dire Driscoll. Mais une partie d'elle-même attendait avec une impatience perverse le moment où elle lui ferait enfin face.

La tenue que lui avait laissée Espersen, un jean et un sweat informe à rayures orange et rouge, était correcte, même si elle-même ne l'aurait pas choisie et encore moins portée.

L'annexe était déserte. Ce qui la surprit. Rien ne l'empêchait de partir en passant par le garage. Aucun sentiment d'emprisonnement ni de captivité. Rencontrer Driscoll lui faisait davantage l'effet d'une invitation que d'une obligation.

Aiguillonnée par cette sensation, elle suivit un petit couloir qui conduisait à la partie principale de la maison, puis un autre, dont la porte à double battant s'ouvrait sur un grand séjour minimaliste, lequel donnait sur le jardin. L'ambiance avait quelque chose de japonais. Wada crut déceler, quelque part au loin, le son d'un *koto*.

Au fond du séjour, une autre double porte conduisait à une salle à manger. Au moment où Wada traversait la pièce, la silhouette d'un homme se découpa dans l'encadrement : très grand, encore que légèrement voûté, cheveux blancs, mâchoire carrée, regard inquisiteur. Il était maigre, voire décharné, portait un costume bleu foncé bien coupé et une chemise blanche à col ouvert. Il avait l'allure que Wada s'attendait à trouver chez Peter Driscoll : celle, peu conventionnelle, d'un homme d'affaires qui a réussi, mais que sa réussite laisse partiellement insatisfait.

« Wada-*san*, dit-il. Mais où est-ce que Kodaka a bien pu vous dénicher ? »

Il avait une voix rauque, un anglais distingué malgré la légère accentuation de certaines syllabes trahissant une longue pratique du japonais.

« Il a mis une annonce pour une secrétaire dans l'*Asahi Shimbun*.

– Il semblerait qu'il y ait gagné bien plus qu'une secrétaire.

– Je suis devenue son assistante, en fait.

– Rôle dans lequel vous vous êtes révélée inestimable, je n'en doute pas.

– Vous êtes Peter Driscoll, alias Peter Evans, alias Peter Ellery ?

– Je suis Peter Driscoll, en effet. Pour le reste, ce sont des vies qui appartiennent au passé.

– Il faut que je vous remercie d'avoir envoyé Espersen à Stori-Asgarbær. Il m'a sauvé la mise.

– La vôtre, oui, mais pas celle que je l'avais chargé de sauver.

– Vous pensez que c'est ma faute, je suppose.

– Des fautes ? Il y en a beaucoup à se partager. »

D'un geste, il l'invita à prendre place sur l'un des fauteuils en cuir souple et s'assit sur le canapé en face d'elle. Il la regardait sourcils froncés, mi-perplexe, mi-déçu.

« Si Marty ne s'était pas mis en tête de contacter Mimori Takenaga…, commença-t-il, si celle-ci n'avait pas engagé Kodaka… si lui-même n'avait pas gardé un dossier sensible sur Nishizaki… si vous n'aviez pas insisté pour reprendre l'affaire après la mort de Kodaka et si vous étiez restée loin du téléphone, comme je l'avais expressément ordonné à Marty… » Il avait l'air plus triste qu'en colère tout en détaillant la série d'incidents qui avait abouti à la mort de Caldwell. « Alors, parmi d'autres choses, nous n'aurions pas besoin d'avoir cette conversation.

– Je suis désolée que Caldwell-*san* soit mort.

– Moi aussi. Vous comprenez, j'ose l'espérer, que je n'ai rien à voir avec l'accident de votre ex-employeur ?

– Qui l'a tué ?

– Le meurtre a dû être organisé par Ohara. Sur les ordres de Nishizaki.

– Vous-même ne suivez pas ses ordres ?

– En apparence, si. Mais vous aurez compris, j'en suis sûr, que lui et moi n'avons pas… le même objectif, dirons-nous.

– Et le vôtre, quel est-il, exactement ?

– Pour faire court, ça ne vous regarde pas, répondit-il, esquissant un sourire. Pourquoi avoir repris l'affaire après le meurtre de Kodaka ? Vous ne travailliez plus pour lui. Il ne vous payait plus. Vous ne lui deviez rien. Et vous étiez certainement consciente qu'en vous acharnant à poursuivre, vous couriez de gros risques. Pourquoi ne pas avoir renoncé ?

– Vous avez lu le dossier *Kage-boshi* ?

– Je l'ai parcouru pendant que vous étiez sous la douche. Rien de très surprenant à proprement parler. Mais qu'un détective privé ait pu amasser autant d'informations dommageables sur le compte de Nishizaki, ça, c'est une surprise. Je crains que Kodaka se soit trop longtemps aventuré sur un terrain glissant. Mettre son nez dans les affaires de la famille de Shitaro Masafumi n'était pas pour plaire à Nishizaki.

– C'est ce dernier qui a fait tuer Masafumi ?

– Je le soupçonne fortement, mais sans certitude absolue. Il aurait pu s'agir d'un véritable suicide. Revenons à vous, Wada-*san*. Pourquoi

ne pas avoir renoncé quand c'était manifestement pour vous la solution la meilleure et la plus sûre ?

– À cause du contenu du dossier *Kage-boshi*.

– Nishizaki n'est pas le seul escroc à opérer dans le monde des affaires japonais. Il n'est même pas le plus gros poisson. Je n'arrive pas à croire que vous ayez été choquée par ce que vous avez lu. Et par quelque chose, qui plus est, qui ne vous affectait en rien personnellement.

– Oh que si.

– Comment cela ?

– Yozo Sasada.

– Sasada ? Qu'était-il donc pour vous ?

– L'assassin de mon mari. Voilà ce qu'il était pour moi.

– Ah, dit Driscoll, en se laissant aller contre le dossier du canapé, prêt à regarder Wada avec une attention beaucoup plus soutenue. Votre mari est mort dans l'attentat au sarin du métro. Je l'ignorais. J'aurais dû le savoir, bien sûr. Le sarin, ajouta-t-il dans un soupir. C'est comme ça que le carrousel du temps fait tourner ses vengeances.

– Sasada travaillait pour votre compagnie.

– Mais il a toujours été avant tout l'homme de confiance de Nishizaki. Il avait été chargé d'une mission secrète : infiltrer la secte Aum Shinrikyo et utiliser ses membres pour commettre des opérations visant à éliminer les ennemis de Nishizaki en échange d'un transfert de technologie et de capitaux. Le plan a dû être abandonné quand Nishizaki s'est rendu compte que l'organisation devenait dangereusement instable. Sasada avait alors déjà succombé à leur folie doctrinaire.

– Aum Shinrikyo a utilisé du sarin de son propre chef ou est-ce que c'est Sasada qui le leur a suggéré ?

– Vous allez me dire que c'est moi qui suis responsable ? Que mon passé, que je n'ai pas – ni ne pouvais – cacher à Nishizaki, a été à l'origine de cette idée, a été la cause de toute cette démence meurtrière.

– C'était le cas ?

– Impossible de répondre par oui ou par non. La réponse, je ne l'ai jamais trouvée.

– Vous l'avez cherchée ?

– Je pourrais vous répondre par l'affirmative, et je vous mentirais. Je pourrais prétendre avoir passé des nuits blanches à m'interroger sur ma part de responsabilité dans l'affaire, et vous ne seriez pas plus avancée. Quelle différence cela ferait-il ? Les morts ne reviendront pas à la vie.

– Qu'allez-vous faire du dossier *Kage-boshi* ?

– Le détruire, dit-il, l'ombre d'un sourire hypocrite s'attardant au

coin de sa bouche. Cela va de soi.

– Émergence, c'est quoi ?

– Quelque chose que je ne peux en aucun cas vous laisser mettre en péril.

– Comment m'en empêcherez-vous ?

– Je ne vais pas vous menacer. Je ne vais pas vous dire que Kristjan Einarsson va moisir en prison. Que celui, qui que ce soit, qui prendra la place de Zayala sera immédiatement mis sur la piste d'Erla Torfadottir si vous ne lâchez pas l'affaire. Mais vous devez comprendre que je suis totalement engagé dans ce projet. *Totalement engagé.*

– Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il a de si important ? »

Driscoll jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

« Nanoq », appela-t-il.

Espersen apparut aussitôt dans l'encadrement de la porte de la salle à manger. Un moment, Wada faillit ne pas le reconnaître sans son bonnet de laine. Lui aussi portait un costume.

« Quelles dispositions as-tu prises pour Wada-*san* ? demanda Driscoll.

– Le MS *Horisont* appareille demain matin de Þorlakshöfn, à destination de Rotterdam.

– Durée de la traversée ?

– Trois jours. En fonction de la météo.

– Très bien, approuva Driscoll, apparemment satisfait.

– Il n'y aura aucune trace de sa présence à bord. Je connais le capitaine, j'ai travaillé avec lui dans le temps.

– Et si je refuse de partir ? demanda Wada, interrompant leur petite discussion concernant les modalités de son expulsion d'Islande.

– Nous n'avons pas besoin, à strictement parler, de votre consentement, même si je vous conseille vivement de coopérer, dit Driscoll avec un sourire peiné. La mort d'Ohara et de Zayala risque de déclencher une violente réaction de la part de Nishizaki. Vous auriez intérêt à ne plus être ici quand le prochain sbire qu'il expédiera se mettra à chercher des réponses. Je vous offre un moyen indétectable de vous échapper. Saisissez-le. Personne ne vous proposera mieux.

– C'est certain », murmura Espersen.

Et, bien malgré elle, Wada le crut.

Driscoll ne lui consacra pas davantage de temps. Il s'en alla peu après, laissant à Espersen des instructions pour l'emmener jusqu'à Þorlakshöfn le soir même. Après son départ, Espersen lui fit savoir qu'ils se mettraient en route dès la tombée de la nuit. Il lui prépara un repas, qui se révéla étonnamment bon. Il ne fit rien pour l'empêcher de quitter la maison, mais ce n'était pas vraiment nécessaire. Elle

n'avait rien qui lui permette de partir. Espersen détenait son passeport, sans parler de son téléphone. Quant à Driscoll, il avait le dossier *Kage-boshi* et les pages imprimées d'Émergence. Tout ce qu'elle avait durement gagné lui avait été enlevé.

« Mais vous êtes en vie, Wada, dit Espersen tout en lui servant du saumon et un verre de vin blanc. Contrairement aux deux hommes que Nishizaki a envoyés à vos trousses pour vous supprimer. Vous êtes la grande gagnante de l'histoire.

– Il ne les a pas envoyés pour me tuer, moi, objecta Wada. La cible, c'était Caldwell. Et il est mort. Grâce à moi, diraient certains.

– À chacun son destin.

– Vous n'avez pas parlé des menottes à Driscoll ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Ça l'aurait contrarié. Je sais à quel point Caldwell était difficile à gérer. Je ne porte pas de jugement. Il est mort. Vous êtes vivante. Comment est le saumon ?

– Délicieux.

– Bon. Finissez votre vin. Il n'y aura pas d'alcool sur le bateau.

– Qu'est-ce que Driscoll attend de moi une fois que je serai arrivée à Rotterdam ?

– De ne pas vous mettre en travers de son chemin. Ni de celui de Nishizaki. C'est la seule chose intelligente à faire. Vous croyez pouvoir y arriver ? »

Wada regarda Espersen assis en face d'elle, et ne répondit rien.

Le trajet jusqu'à Þorlakshöfn les emmena en direction du sud, le long de routes désertes. Ils n'échangèrent que quelques mots, vu qu'il n'y avait plus rien à ajouter. Wada quittait l'Islande. L'enquête entreprise par Kodaka qu'elle avait stupidement tenté de poursuivre était terminée. Kodaka était mort. Martin Caldwell aussi. Elle ne pouvait être d'aucune aide à Mimori Takenaga. Elle devait s'estimer heureuse d'être en vie. Et tout mettre en œuvre pour le rester. Comme l'avait dit Espersen, c'était la seule chose intelligente à faire.

Þorlakshöfn ne ressemblait pas à grand-chose. Ils n'avaient pas plus tôt dépassé le panneau signalant l'entrée du village qu'ils étaient déjà devant les docks. Wada aperçut un cargo à quai : l'*Horisont*, manifestement.

Elle s'attendait à ce qu'Espersen aille directement jusqu'aux quais, mais il s'arrêta juste avant les grilles des docks, loin du lampadaire le plus proche. Il coupa le contact et descendit la vitre pour laisser entrer l'air nocturne glacé. On entendait une grue à l'œuvre devant eux et, de temps à autre, l'équipage et les dockers qui s'interpellaient en criant.

« L'*Horisont* est un bateau danois, dit Espersen en lui tendant son passeport. Mais le capitaine et le second sont les seuls Danois à bord. L'équipage ne parle pratiquement pas anglais. Mieux vaut de toute façon ne pas chercher à leur adresser la parole. Vous aurez le droit de sortir de votre cabine une fois en pleine mer. Mais jusqu'à ce que le navire appareille demain et pendant l'escale aux îles Féroé, vous devrez rester à l'intérieur. C'est compris ?

– Compris.

– On ne peut communiquer avec la terre que depuis le pont. Restez à l'écart. D'accord ?

– Je n'essaierai pas de me servir de leur radio, c'est promis. Et puisque vous avez mon téléphone, je ne disposerai d'aucun contact avec le monde extérieur jusqu'à l'arrivée à Rotterdam. C'est bien ce que vous vouliez, je suppose.

– Exact.

– Vous me déposez plus loin ? Ou faut-il que je fasse le reste du chemin à pied ?

– Non. Je vais vous emmener à bord, dans un moment. »

Un moment passa, puis un autre.

« On attend quoi ? demanda Wada.

– Ça, dit-il en sortant une clé USB de sa poche et en la lui tendant.

– C'est quoi ?

– Les fichiers Émergence. L'ensemble. Tous, sans exception.

– Comment vous les avez obtenus ? Quand Kristjan et moi avons essayé de les copier, ils étaient verrouillés.

– J'ai trouvé la clé dans le pick-up de Zayala. Il a dû venir en Islande avec les moyens nécessaires pour rassembler les infos contenues dans les dossiers de Quartizon. Quelque chose me dit qu'il a déjà tout envoyé au siège central de la Nishizaki Corporation à Tokyo. Qui sait ce qu'ils vont en faire. Driscoll a probablement un plan pour se protéger des retombées, mais cette opération, je ne la sens pas. Tout est en japonais, bien sûr. Si je sais de quoi il s'agit, c'est parce que j'ai vu le mot "Émergence" écrit en japonais si souvent que je le reconnaîtrais dans n'importe quel contexte.

– Pourquoi dire que vous ne la "sentez" pas, cette opération ?

– Comme je vous l'ai précisé, je suis danois. Né à Copenhague. Mais ma mère est une Groenlandaise. Vous avez probablement entendu Driscoll m'appeler Nanoq. C'est un surnom. Mon vrai nom, c'est Uffe. Nanoq, en groenlandais, ça veut dire "ours". Je connais le pays, et un peu sa langue. J'y ai négocié des options d'achat de terres pour le compte de Quartizon aussi bien qu'en Islande. Au Canada également. Quand il fallait user de plus de… persuasion.

– Et ça vous pose problème ?

– Il y a quelque chose à propos d'Émergence qui ne sent pas bon.

Comme le fait, par exemple, que tous les documents sont en japonais. Il y a un secret derrière tout ça. Que personne n'est autorisé à connaître. C'est ça qui me tracasse. Et ce depuis un bout de temps. Je n'y peux rien, pourtant. Je ne saurais pas par où commencer. Mais vous ? dit-il en tournant la tête vers elle. *Vous*, vous le pouvez.

– De quelle façon ?

– Quartizon a utilisé les services d'une spécialiste de l'université de Cambridge pour effectuer des recherches approfondies sur les conditions climatiques de certaines régions en lien avec le projet Émergence. Toute l'opération était censée reposer sur son travail. Mais pour certains des terrains sur lesquels je me suis rendu… il y a quelque chose qui cloche, dit-il après un silence.

– Comment ça ?

– Je suis incapable de vous l'expliquer. Si elle refuse de vous parler, il vaut mieux que vous n'en sachiez pas plus. Essayez de lui montrer les dossiers. Il vous faudra lui en traduire le contenu. Voir si elle pense que ses recommandations ont été correctement suivies.

– Y a-t-il une raison pour laquelle elles auraient pu ne pas l'être ?

– Contentez-vous d'écouter ce qu'elle a à vous dire.

– Comment s'appelle-t-elle ?

– Dr Michaela Morrisette.

– Je la trouve où ?

– Département climatologie de Cambridge, ça devrait suffire.

– Il n'y aura personne, c'est les vacances de Pâques.

– C'est une accro au boulot. Le genre à profiter de Pâques pour travailler au calme dans le labo.

– Et si ce n'est pas le cas ?

– Vous la trouverez chez elle, au 44 Alford Street, Cambridge. Allez la voir et parlez-lui face à face.

– Mais je vais être dans l'impossibilité de parler à qui que ce soit pendant au moins trois jours.

– Plutôt quatre, si vous comptez le voyage de Rotterdam à Cambridge. Là, on ne peut pas faire autrement. Pour ce qui est du transport, utilisez le train et le ferry. Évitez les aéroports.

– Que suis-je censée faire de ce que me dira la docteure Morrisette – si toutefois elle me dit quelque chose ?

– Je ne sais pas, Wada, pour la bonne raison que j'ignore ce qu'elle aura à dire. Vous allez devoir en décider par vous-même.

– Vous venez de me signifier que la seule chose intelligente à faire, c'était de me tenir à l'écart de Driscoll.

– Et je le maintiens. Mais il y a des cas où la chose intelligente à faire… n'est pas la meilleure. Et j'ai le sentiment que vous connaissez la différence. Désolé de vous coller ça sur le dos. Mais je ne vois pas à qui d'autre m'adresser. »

Wada ne sut que répondre. Elle songea un instant à rendre la clé USB qu'elle avait dans la main. Finalement, elle n'en fit rien.

« Prête à monter à bord, maintenant ? finit par demander Espersen.

– Oui. Je suis prête. »

22

Nick regarda la piste disparaître de sa vue tandis que le vol Icelandair du matin pour Londres quittait l'aéroport de Keflavik. Il se sentait terriblement frustré après son échec dans la tâche qu'il s'était spécifiquement assignée en venant jusqu'ici : rencontrer Peter Driscoll. Frustration largement tempérée par le soulagement d'avoir évité de s'égarer dans les intrigues où s'étaient enferrés Caldwell et Wada. Il était en vie, en bonne santé et libre de reprendre sa confortable petite existence. Il savait qu'il devait en être reconnaissant. Ça n'était pas un mince avantage, et la mort de Caldwell était là pour le lui rappeler. D'un autre côté, il sentait bien que le mystère autour de Peter Driscoll ne cesserait de le hanter jusqu'à ce qu'il puisse enfin rencontrer face à face l'homme qui était son père et lui parler.

Promesse lui avait été faite que cela arriverait, quand Driscoll le jugerait bon. Mais ce jour viendrait-il jamais ? Nick ignorait comment fonctionnait l'homme. Autant que les conditions requises pour que la rencontre ait lieu en toute sécurité.

Il était parti pour l'Islande avec une foule de questions dans ses bagages. Certaines avaient reçu des réponses, qui avaient fait surgir d'autres questions. Il y avait encore tellement de choses qu'il ne comprenait pas. Et dans l'immédiat, il lui fallait résoudre le problème de savoir ce qu'il allait dire à Kate.

Il lui avait téléphoné tard la veille au soir et expliqué que Driscoll avait refusé de le voir, mais avait promis de prendre contact avec lui à un moment ou à un autre. Naturellement, il ne lui avait rien dit de ses entrevues avec Erla Torfadottir ni de la mort de Martin Caldwell. Cela n'aurait fait que l'alarmer. Mais il détestait la berner. Il détestait tout ce qu'impliquait le fait d'avoir des secrets pour elle. Pour l'heure, malheureusement, il ne voyait pas comment faire autrement.

Il se dit, tandis que l'avion prenait de l'altitude et que disparaissait le signal demandant aux passagers d'attacher leur ceinture, qu'il vaudrait peut-être mieux finalement que Driscoll ne le contacte jamais. Il supposait qu'il pourrait s'en accommoder. Après tout, des tas

de gens ne vivaient pas si mal sans avoir connu leur père. Peut-être devrait-il se résigner à être l'un d'entre eux.

Le MS *Horisont* sortit de Þorlakshöfn pour affronter une forte houle. Wada regarda à travers le hublot de sa cabine la digue du port disparaître derrière le bateau, jugeant qu'elle pourrait bientôt se montrer, sans risque de se faire chasser, sur la petite portion du pont dont on lui avait permis l'accès.

Le capitaine, un homme taciturne à la barbe poivre et sel, du nom de Jakobsen, avait clairement fait comprendre à Wada qu'elle n'était que tolérée à bord. Elle ne doutait pas qu'il avait été grassement payé pour la transporter, mais sa prestation n'incluait manifestement pas la courtoisie. Sitôt qu'Espersen était reparti à terre, il lui avait dit sans mâcher ses mots que monter sur le pont tant que le bateau était encore à quai, chercher à s'y promener sans sa permission ou à parler avec l'équipage, quelles que soient les circonstances, lui vaudrait de se retrouver enfermée à clé dans sa cabine. Après sa triste expérience à Stori-Asgarbær, elle refusait de courir un tel risque, et elle avait donc bien l'intention de suivre ses ordres à la lettre.

Plus facile à dire qu'à faire, cependant. Elle avait eu des nausées au réveil, qu'elle attribuait aux vapeurs de diesel qui polluaient l'atmosphère de sa cabine. Elle n'aspirait qu'à quelques grandes goulées d'air frais. Et déjà le roulis venait aggraver son malaise. Les trois jours de la traversée ne seraient pas une partie de plaisir.

Néanmoins, l'inconfort et l'ennui de ce voyage fastidieux céderaient la place à l'imprévu que promettait la perspective d'explorer les secrets d'Émergence. Ces secrets, elle les avait en main, sur la clé USB que lui avait remise Espersen, mais sans ordinateur, la clé n'était rien d'autre qu'un vulgaire morceau de plastique.

La situation serait différente une fois à terre. Mais pour l'instant, elle n'avait rien de mieux à faire qu'attendre. Un autre coup d'œil par le hublot lui permit de constater que la digue du port n'était plus qu'une ligne sombre et lointaine à l'horizon. L'Islande était désormais derrière eux.

La clé bien à l'abri dans sa poche, elle se dirigea vers la porte.

Nick eut du mal à savoir si Kate était déçue ou non qu'il n'ait pas réussi à voir son père en Islande. Elle compatit sincèrement, mais il n'en décela pas moins chez elle un soulagement caché à l'idée que le mystérieux Peter Driscoll n'était finalement pas entré dans leur vie. Elle semblait douter que Nick ait jamais de ses nouvelles. Peut-être même qu'il s'agissait d'un espoir qu'elle nourrissait ?

Quoi qu'il en soit, un retour à la normale était de toute évidence le bienvenu. Et Nick fit de son mieux pour se conduire comme si cette

solution comblait également ses attentes. De toute façon, il ne contrôlait pas la situation. Driscoll savait où il était. La balle était dans son camp.

Le Vendredi saint, Nick alla faire un tour chez April, suffisamment tôt pour être sûr de la trouver. Il fallait qu'il lui raconte ce qui s'était passé.

« Je n'ai pas vu Peter, commença-t-il. Je reviens bredouille de mon expédition. Il couvre bien ses arrières. Inutile que je me leurre, April, l'homme ne souhaite probablement pas me rencontrer et fait tout ce qu'il faut en ce sens. Donc, voilà ce qu'il en est, du moins pour l'instant. Je prends ce refus pour une réponse.

– Vraiment ? dit April, incapable de masquer son soulagement.

– Qu'est-ce que je peux faire d'autre ? »

Bien entendu, il y avait deux ou trois choses dont il ne comptait pas lui faire part, notamment son intention de soutirer davantage d'informations à Miranda ou d'essayer de retrouver Vinod Hardekar. D'ailleurs, il projetait de ne pas parler du tout de ce dernier. Ni du fait que le vieil ami d'April, Marty Caldwell, avait succombé à une mort affreuse en Islande. Il y avait beaucoup de choses qu'il ne lui dirait pas. Mais il avait la conscience tranquille. April et Caro lui avaient caché la vérité sur ses origines toute sa vie. Il pouvait bien se permettre aujourd'hui de ne pas révéler à son tour une partie de la vérité. Et puis, à quoi servirait de lui dire que Marty était mort ? Il supposait qu'elle finirait par l'apprendre un jour ou l'autre. Et, peu importait quand ou comment, mieux valait pour elle ne pas avoir de raison de croire qu'il savait, lui, quelque chose à ce sujet.

« Inutile de prétendre que cela ne me fait pas plaisir, dit-elle en l'étreignant. Je suis sûre que c'est mieux pour toi.

– Je sais. »

Peut-être, songea-t-il, qu'il en allait effectivement mieux ainsi.

Le pont d'un navire de fret labourant les eaux de l'Atlantique nord était un endroit pour le moins hostile où passer son temps, ce qui n'empêchait pas Wada d'affronter ses rigueurs le plus souvent possible, dans la mesure où se retrouver en plein air tendait à soulager son mal de mer. Espersen avait conservé son téléphone, mais pas son exemplaire des *Makioka Sisters*. Malheureusement, lire contribuait à la rendre plus malade encore, si bien qu'elle n'avait pas grand-chose pour la distraire de l'ennui et de l'inconfort de la traversée. L'équipage gardait soigneusement ses distances, et elle n'obtenait rien de plus du capitaine Jakobsen qu'un bref signe de tête quand par hasard ils se croisaient.

Les nausées s'estompèrent le temps de l'escale aux îles Féroé, mais Wada ne vit rien du paysage à travers son hublot en dehors d'une

petite section du port de Torshavn. Et bientôt, l'*Horisont* affrontait de nouveau la houle grise de l'océan.

À mesure que s'écoulait la lenteur des jours, Rotterdam se faisait de plus en plus attirante. Pourtant, à n'en pas douter, c'était sans doute une de ces villes portuaires sans caractère – Yokohama transplanté aux Pays-Bas –, mais elle n'aspirait à rien d'autre qu'à s'y retrouver enfin.

Le dimanche de Pâques arriva et, avec lui, le repas de famille chez les parents de Kate à Virginia Water. D'ordinaire, Nick s'investissait dans ce genre d'événement, s'occupant de distraire le neveu et la nièce de Kate, s'arrangeant pour avoir l'air amusé par le récit que faisait invariablement son beau-père des chicaneries au sein du club de golf. Il eut beaucoup de mal cette fois-ci à tenir son rôle et se douta que les autres n'étaient pas dupes. On l'accusa à plusieurs reprises, non sans bonne humeur, d'être distrait – de « rêvasser », comme disait sa belle-mère. Il fit de son mieux pour balayer les accusations d'un rire et compensa sa distraction en buvant plus qu'il n'aurait dû. Il se dit que Kate n'allait pas manquer de faire quelques allusions désagréables dans la voiture.

L'un dans l'autre, ce retour à la normale n'était pas aussi facile à vivre qu'il l'aurait cru.

S'il était abrupt et peu enclin à la conversation, le capitaine Jakobsen excellait à remplir les tâches pour lesquelles il était payé. Tandis que l'*Horisont* entrait dans le vaste complexe de quais et de bassins qui constituait les docks de Rotterdam, Wada commença à s'interroger sur les difficultés qu'elle risquait de rencontrer lors de sa descente à terre. Mais Jakobsen avait tout prévu pour lui faciliter la tâche. À peine une demi-heure après l'accostage, elle put quitter le cargo en compagnie de plusieurs membres de l'équipage somaliens sous couvert d'un permis de débarquement collectif. C'était le dimanche de Pâques et les représentants des autorités portuaires étaient peu nombreux. Encore une demi-heure, et Wada montait dans un taxi qui l'emmenait à la gare centrale de Rotterdam.

Arrivée à destination, elle s'enquit des horaires des ferrys pour les îles Britanniques. Les nouvelles étaient à la fois bonnes et mauvaises. Un ferry partait de Hoek van Holland, à moins d'une heure de route de là où elle était, à destination de Harwich, sur la côte est de l'Angleterre. Elle estimait qu'elle n'aurait guère de difficultés ensuite à rallier Cambridge. L'ennui, c'était qu'il s'agissait d'une traversée de huit heures, et le prochain ferry partait à 22 heures. Wada allait connaître le plaisir d'une nuit supplémentaire en mer.

Nick dormit très mal cette nuit-là, en partie à cause de la gueule de

bois consécutive au repas chez ses beaux-parents. Kate ne lui avait pas reproché ses excès. Peut-être était-elle consciente de la déception que lui avait causée son expédition islandaise. Elle avait lu en lui plus clairement qu'il ne l'aurait souhaité. Dans les petites heures du lundi de Pâques, il se jura de se sortir de la tête l'énigme Peter Ellery/ Evans/Driscoll. La balle était bel et bien dans le camp de son père. Qu'il s'en saisisse ou non, la décision n'appartenait qu'à lui. Nick ne pouvait rien faire de plus. Et il allait devoir vivre avec cette incertitude.

23

Wada fut la première passagère à débarquer du ferry Hoek van Holland-Harwich le lundi matin. Le mal de mer avait été pire lors de cette traversée que sur l'*Horisont*. Ce fut pour elle un immense soulagement que de se retrouver sur la terre ferme.

Le voyage en train de Harwich à Cambridge s'avéra compliqué du fait qu'il comportait deux changements. Mais en ce jour férié, tôt dans la matinée qui plus est, les wagons étaient pratiquement déserts. Le petit déjeuner consista en un gobelet en papier sulfurisé de porridge réchauffé, qu'elle dégusta à la gare d'Ipswich. Le thé qu'elle acheta pour le faire passer se révéla imbuvable.

Il n'était pas encore 9 heures quand elle arriva à Cambridge. Elle avait donc toute chance de trouver la docteure Morrisette chez elle. Sans son téléphone pour localiser l'adresse, il lui fallut acheter un plan de la ville avant de quitter la gare. Par chance, Alford Street n'était qu'à une courte distance à pied. Elle se mit en route d'un bon pas.

La maison de la docteure Morrisette se trouvait dans une rue étroite de petites maisons mitoyennes alignées au cordeau. Wada en déduisit qu'elle vivait seule, ou du moins sans enfant. Espersen l'avait décrite comme un bourreau de travail, et son logement correspondait trait pour trait avec cette description.

Si elle était à ce point accro au travail, elle pouvait bien sûr être déjà partie pour la journée. Effectivement, Wada n'obtint pas de réponse quand elle frappa à la porte. Partir à sa recherche à travers les bâtiments de l'université risquait de ne pas être facile. Wada resta là, à se demander comment s'y prendre. Comment savoir si elle avait une chance quelconque de mettre la main sur la docteure un jour férié ?

C'est alors qu'elle vit une femme en jogging, une bouteille de lait à la main, qui remontait la rue. Petite, anguleuse, couverte de transpiration, les cheveux foncés ultracourts plaqués sur le crâne. Morrisette ? Wada ne pouvait que l'espérer.

C'était bien elle. En approchant du no 44, elle ralentit et fronça les

sourcils en voyant Wada.

« Puis-je vous aider ? » demanda-t-elle.

Sous le haut moulant et le legging court, elle affichait une abondance de muscles. Visage osseux et bronzé. Une trace d'accent dans la voix : australien, peut-être.

« Docteure Michaela Morrisette ?

– Ouais.

– Je m'appelle Wada. Il faut que je vous parle, c'est de la plus haute importance.

– À quel sujet ?

– Émergence.

– Vous êtes de Quartizon ? répondit Morrisette, soudain tendue.

– Non.

– Eh bien, dans ce cas, je ne devrais probablement pas vous parler. Comment avez-vous dit vous appeler, déjà ?

– Wada.

– Bien, Wada, je ne sais pas ce que vous espérez obtenir en venant ici ce matin, mais…

– Nous devons discuter de la situation, docteure Morrisette. Il y a un grave problème, dit Wada en sortant la clé USB de sa poche. Je voudrais juste que vous jetiez un coup d'œil à ça. Ensuite, vous comprendrez.

– Avez-vous été en contact avec Quartizon ?

– J'ai eu la clé par un employé de Quartizon qui m'a dit que vous verriez tout de suite le problème. »

Morrisette mit ses mains sur les hanches, la bouteille de lait pendue à un doigt, et dévisagea Wada. Son expression préoccupée laissait à penser qu'elle réfléchissait. Vite et sérieusement.

« OK. Entrez. Je vous accorde cinq minutes. Compris ?

– Compris », dit Wada en hochant la tête.

Un séjour s'ouvrait à droite et une cuisine juste en face d'elles, derrière un escalier étroit. Wada suivit la docteure dans l'élégante petite cuisine, où elle mit le lait au réfrigérateur avant de faire face à sa visiteuse de l'autre côté de la table, les poings sur les hanches.

« Alors, Wada. Allez-y, déballez.

– Émergence a été lancé mercredi dernier. Vous étiez au courant ?

– Je savais que c'était imminent.

– Une vente massive d'options d'achat pour des terres en Islande, au Groenland, au Canada et peut-être même ailleurs. C'est ça ?

– Vous semblez bien informée.

– Quartizon a eu recours à vos services pour effectuer des recherches sur… sur quoi ? Le climat dans les zones concernées ?

– Il y a une clause de confidentialité dans le contrat que j'ai signé

avec Quartizon. Je ne peux donc pas répondre à votre question.

– Vous avez une spécialité… dans le domaine de la climatologie ?

– En effet.

– Il n'y aurait pas rupture de contrat si vous me disiez simplement en quoi elle consiste.

– D'accord. Je suis spécialisée dans la climatologie prospective. Le genre de climat qu'on va devoir affronter dans le futur. Vous savez, d'ici une cinquantaine d'années. Peut-être un siècle. Ou deux. »

L'intérêt de cette remarque apparut immédiatement à Wada.

« Vous avez fait des projections sur ce que serait – sera – le climat que connaîtront les terres au cours de la durée du bail souscrit lors de leur achat.

– Vraiment ?

– Il me semble… que c'est ce que vous avez dû faire.

– Et alors ? dit Morrisette en attrapant une serviette pour s'éponger le visage. Est-ce que j'ai dit le contraire ?

– Pourrait-on regarder le contenu de la clé sur votre ordinateur ?

– Avant cela, j'ai besoin de savoir d'où vous sortez. Pourquoi vous intéressez-vous à Émergence ?

– Je travaille pour un détective privé à Tokyo, qui a été engagé pour enquêter sur les méthodes et agissements de Hiroji Nishizaki, fondateur et PDG de la Nishizaki Corporation, laquelle détient cinquante pour cent des parts de…

– Quartizon. Oui, je sais. Je ne connaissais pas le pourcentage exact, mais si vous le dites… Qui a engagé votre patron ?

– C'est vraiment sans intérêt. Ce qui en a, en revanche, c'est que Nishizaki est…

– Oui ? C'est qu'il est… ?

– Un escroc, docteure Morrisette. Voilà ce qu'il est. Un escroc de haut vol.

– Aux dires de qui ?

– Regardez simplement ce qu'il y a sur la clé et voyez s'il n'y a pas quelque chose qui cloche là-dedans. Je peux vous en traduire le contenu. Tout est en japonais, naturellement.

– Inutile, dit son interlocutrice en souriant. Quartizon m'a fourni un logiciel de traduction du japonais dès que nous avons commencé à travailler ensemble.

– Très bien, alors.

– Vous ne pourrez donc pas m'avoir sur la traduction.

– Loin de moi l'idée de vous tromper.

– Comme si vous me le diriez si c'était le cas, hein ? Donnez-moi la clé. »

Wada la lui tendit. Morrisette passa devant elle pour accéder au hall d'entrée avant de tourner à gauche dans le séjour. Un PC trônait sur la

table. Elle posa une paire de lunettes rondes sur son nez, cliqua sur la souris pour faire redémarrer l'ordinateur, brancha la clé et s'assit enfin devant l'écran.

« Puisque vous êtes japonaise, dit-elle, l'œil froncé sur l'écran, tout en actionnant la souris, vous devriez être capable de nous concocter une tasse de thé vert correcte. Pourquoi ne pas vous y mettre vite fait pendant que je regarde ça ? La boîte rouge et noir dans la cuisine.

– C'est du thé japonais ? demanda Wada sans pouvoir s'en empêcher.

– Plutôt que cette saloperie chinoise, vous voulez dire ? releva l'autre en la regardant par-dessus ses lunettes. Ouais. Du Sencha bio. En provenance d'un jardin de thé près de Kyoto. Ça vous ira ?

– Ça m'ira très bien. »

Il fallut environ cinq minutes à Wada pour faire bouillir l'eau et infuser le thé, pendant lesquelles elle entendit plusieurs exclamations venant du séjour. « Putain ! » semblait avoir les préférences de la docteure.

Elle était toujours plongée dans les fichiers Émergence quand Wada se présenta avec le thé et s'assit avec sa tasse à un bout de la table. Elle regarda Morrisette grimacer et fixer l'écran d'un air furieux tout en faisant naviguer la souris et en avalant de temps à autre de longues gorgées de son thé.

Il y avait derrière elle une bibliothèque surchargée. Presque tous les titres étaient de nature scientifique, avec un penchant très net pour la climatologie. On y voyait également des collections reliées de diverses publications : *Proceedings of the National Academy of Sciences* ; *Scientific American* ; *International Journal of Climatology*.

Cinq minutes s'écoulèrent, puis cinq autres. Wada gardait le silence. Quant à Morrisette, elle ne se parlait qu'à elle-même, grommelant une suite d'expressions trahissant l'incrédulité, le front plissé en permanence. Ses lunettes avaient glissé si bas sur son nez qu'elles semblaient perpétuellement sur le point de tomber.

Pour finir, elle se renversa sur sa chaise, et son regard glissa jusqu'à Wada par-dessus la table.

« Vous avez lu ça, vous ?

– Non, dit Wada en secouant la tête. Je n'avais pas d'ordinateur. Et puis… l'experte, c'est vous, pas moi.

– Ouais. L'experte, c'est moi. Du moins suis-je censée l'être.

– Il y a bel et bien quelque chose qui cloche, alors ?

– On pourrait le dire comme ça, convint Morrisette en poussant un long soupir. Le tout est présenté comme un catalogue de lots à mettre aux enchères le 17 avril. Il y a donc cinq jours de ça. Vous savez si la vente a eu lieu ?

– À ma connaissance, oui.

– Bien sûr qu'elle a eu lieu. Les salopards.

– Qu'est-ce qui ne va pas, docteure Morrisette ?

– Ce n'est pas la liste que j'ai signée. Vous comprenez, Wada ? Elle a été trafiquée.

– Comment ça ?

– La clause de confidentialité dont je vous ai parlé m'interdit probablement de vous le dire.

– Certainement pas, si cette liste n'est pas conforme à celle que vous aviez avalisée.

– Ça se discute, c'est vrai. »

Morrisette se tut un moment, avant de bondir sur ses pieds et de se précipiter dans la cuisine. Le temps que Wada la rattrape, elle s'activait sur son téléphone.

« Qui appelez-vous ? » demanda Wada, qui n'obtint pour toute réponse qu'un geste du genre « sortez d'ici ou fermez-la ». Elle choisit la seconde option.

Au bout d'un moment, la docteure se mit à parler, sur un ton abrupt et péremptoire.

« C'est moi. Tu m'as dit de t'appeler en cas d'urgence. Eh bien, c'en est une. Rappelle-moi *pronto*. Crois-moi, Vinod, t'as pas intérêt à me laisser en plan sur ce coup. »

Elle mit fin à l'appel en claquant le combiné sur son socle, resta un instant à bouillir sur place, puis regarda Wada comme si elle avait oublié sa présence.

« Comment vous êtes-vous procuré la clé, Wada ?

– Je vous l'ai dit. Je la tiens d'un employé de Quartizon.

– Son nom ?

– J'ai un accord de confidentialité officieux avec lui. Ou elle.

– Je l'aurais parié.

– Le contenu de la clé est authentique.

– Comme si vous pouviez le savoir. En revanche, moi, je le sais. Vous avez raison. Il est authentique. Comment décririez-vous Nishizaki ? En fait, je ne l'ai jamais rencontré.

– Moi non plus.

– Mais vous avez enquêté sur son compte. Alors, donnez-moi quelques détails. Impitoyable ?

– Oui.

– Fourbe ?

– Je crois.

– Cupide ?

– Probablement.

– On se fiche du "probablement". Ce qu'ils ont fait d'Émergence ne laisse aucun doute. C'est de la cupidité à grande échelle. Associée à la

traîtrise et la brutalité.

– Je vous en prie, docteure Morrisette, expliquez-moi en quoi consiste l'escroquerie.

– Ce qui m'amènerait à rompre mon accord de confidentialité ? C'est tentant. Je dirais même très tentant. » Son téléphone se mit à sonner. Elle baissa les yeux pour voir le nom de son correspondant. « C'est Hardekar. Voilà ce que je vous propose, Wada : écoutez bien cette conversation, et je pense que vous aurez votre explication. Asseyez-vous, je vous en prie. »

Tandis que Wada prenait place à la table de la cuisine, Morrisette appuya sur une touche pour répondre à l'appel mais sans enlever le combiné de son socle, se contentant d'activer le haut-parleur.

« C'est toi, Vinod ? »

Vinod. Le nom avait quelque chose de familier, sans que Wada puisse le replacer.

« Oui, Michaela, répondit une voix cultivée avec un léger accent asiatique, probablement indien, comme le laissait entendre le prénom. Il y a un problème ?

– En ta qualité de maître ès calculs sur le projet Émergence, je soupçonne que tu sais pertinemment qu'il y a un problème.

– Je ne te suis pas.

– Il vaut mieux pour toi, à mon avis. Comment s'est déroulée la vente aux enchères ?

– Parfaitement bien, merci. Si c'est ta prime qui t'inquiète, il va sans doute y avoir un délai de paiement en raison de la fermeture des banques pour Pâques, mais je crois pouvoir dire sans trop m'avancer que tu vas être agréablement surprise quand…

– Autrement dit, ma prime sera beaucoup plus élevée que ce à quoi j'étais en droit de m'attendre. C'est bien ce que tu es en train de me dire, Vinod ?

– En gros, oui. Beaucoup, beaucoup plus élevée.

– Des enchères délirantes, si je comprends bien ?

– On pourrait dire ça… sans exagérer.

– Tu m'en diras tant. Sans compter, bien sûr, qu'il y avait plus de lots que prévu. Je me trompe ?

– Pardon ?

– J'ai le fichier du catalogue sous les yeux. Le *vrai*. Le catalogue *augmenté*.

– Mais… il n'y avait qu'un catalogue, Michaela.

– Ah oui ? Et qui l'a rédigé ?

– Je ne suis pas absolument sûr de…

– Arrête tes conneries, Vinod. Pour qui tu travailles ? Pour qui travaille Driscoll ? Et pour qui je travaille, moi ?

– Eh bien, en dernier lieu, c'est à M. Nishizaki que nous rendons

tous des comptes.

– Ce qui revient à dire qu'il a approuvé ce catalogue ?

– Je suppose, oui. Ce n'est pas moi qui négocie directement avec lui.

– Il est climatologue ?

– Tu sais parfaitement que non.

– Et toi, tu l'es ?

– Non plus.

– Et Driscoll ?

– Évidemment pas. Écoute, Michaela, où veux-tu…

– C'est moi, la putain de climatologue, Vinod. D'accord ?

– Oui. Bien sûr.

– Alors, quand j'ai identifié les zones appelées à devenir cultivables et/ou habitables en raison de la montée des températures, je l'ai fait en me fondant sur une analyse rigoureuse et exhaustive de toutes les données disponibles. Toutes. Altitude. Drainage. Nature des sols. Tu me suis ?

– L'experte, c'est toi, Michaela. Personne n'en a jamais disconvenu. Tes découvertes se sont révélées indispensables à l'aboutissement du projet. C'est bien pourquoi ton bonus est…

– Pas un mot de plus à propos de mon foutu bonus. Écoute-moi bien. Quelqu'un chez Quartizon a ajouté des lots en étendant les zones que j'avais délimitées comme viables dans mon rapport. Tu le sais ?

– Et toi, je peux te demander comment tu l'as appris ?

– Quelqu'un m'a envoyé le fichier du catalogue.

– Qui ?

– Une bonne âme a dû penser qu'il fallait me mettre au courant que vous aviez décidé de ramasser un tas de fric supplémentaire aux dépens de ma réputation professionnelle. Tu as la moindre idée de ce que vous avez fait ?

– S'il y a eu une modeste… extrapolation à partir de tes…

– Tu ne peux pas "extrapoler" sous une couche de glace, Vinod. L'essentiel du substratum au centre du Groenland est en dessous du niveau de la mer en raison de la couche de glace qui pèse sur lui. En dessous du niveau de la mer signifie sous l'eau à la fonte des glaces. Si on ajoute à ça le fait que la zone périphérique sera recouverte par la montée du niveau des mers, les terrains dont on peut légitimement prédire qu'ils seront viables un jour ou l'autre s'en trouvent strictement limités. On ne peut pas se permettre d'ignorer les données topographiques. Or c'est précisément ce que vous avez fait. Et pas seulement au Groenland, mais partout. Autant que je sache, vos *extrapolations* incluent environ trente pour cent de terre en plus. Et cette terre, vous l'avez vendue, je me trompe ? En en tirant, qui plus est, un profit maximum. Mais elle n'existera pas, jamais. Elle va se retrouver sous ce putain d'océan. Vous avez trompé les acheteurs de

ces lots, quels qu'ils soient. Vous les avez escroqués.

– Je pense que tu ne devrais pas utiliser un mot comme "escroquer" à la légère, Michaela. Les gens pourraient mal l'interpréter.

– Il n'y a là aucun malentendu possible. C'est bel et bien ce que vous avez fait. En y attachant mon nom.

– Je devrais peut-être demander à Peter de t'appeler.

– C'est lui qui a donné l'autorisation ?

– Évidemment, en sa qualité de PDG de Quartizon, il a lu et approuvé la version finale.

– Et Nishizaki, lui aussi, il l'a lue et approuvée ?

– Il a dû… définir les paramètres utilisés par Quartizon… pour développer le modèle financier d'Émergence.

– Épargne-moi la langue de bois de la profession, Vinod, tu veux. En clair, ce que tu me dis, c'est que cette arnaque a été planifiée au plus haut niveau.

– Je te conseille vivement de cesser de parler d'arnaque ou d'escroquerie, Michaela. Ce sont des termes explosifs.

– OK. Je vais te simplifier les choses. Toutes les ventes qui ne correspondent pas à des zones que j'ai moi-même répertoriées comme viables doivent être annulées. Immédiatement. Je me fais bien comprendre ?

– C'est tout à fait impossible. Il ne peut y avoir aucune annulation. Si nous reconnaissions la moindre faille dans la procédure, les conséquences seraient… catastrophiques.

– On verra bien. J'ai l'intention de porter l'affaire en haut lieu.

– Tu parles de Nishizaki ?

– Absolument.

– Attirer son attention là-dessus serait pour le moins peu judicieux.

– Ce n'est pas ainsi que je vois les choses, Vinod. Ce que je vois, moi, c'est qu'il va devoir faire un choix. Soit il crache le morceau à vos clients, soit je fais ce que j'ai à faire pour protéger mon nom.

– Mais encore, Michaela ?

– Je ne sais pas. Tout déballer à la presse, peut-être.

– Ce ne serait pas une bonne idée, ça. Mais alors, pas du tout.

– Je suis bien d'accord. C'est pourquoi je fais entièrement confiance à M. Nishizaki pour entendre raison.

– Je ne suis pas vraiment sûr…

– Je te laisse, à présent, Vinod. »

Elle raccrocha et grimaça un sourire à l'adresse de Wada.

« Alors, vous avez compris l'essentiel, n'est-ce pas ?

– Je crois, oui.

– Vous allez peut-être me dire que je n'aurais jamais dû m'acoquiner avec des gens tels que Nishizaki et Driscoll. Et vous auriez raison. Mais ça, je le savais dès le départ. Des sommes pareilles, ça ne se refuse pas,

vous comprenez. La recherche que cet argent va me permettre de financer révolutionnera mon domaine de spécialité. Aurait révolutionné, devrais-je dire. Je peux dire adieu à ma carrière universitaire si l'on apprend que j'ai été complice d'une pareille embrouille.

– Que pensiez-vous faire exactement pour Quartizon ?

– Identifier des zones dans la région circumpolaire nord qui deviendront cultivables et habitables avant la fin du siècle à la suite du changement climatique. C'est la raison pour laquelle l'opération avait reçu le nom d'Émergence au départ. Parce que du carnage que va générer le changement climatique partout ailleurs vont naître des perspectives très attractives dans le Nord, qui un jour deviendra bien plus qu'une terre de gel et de glace. Quartizon avait pour projet de poser des options sur autant de territoires de ce genre que possible et de les vendre aux plus offrants. Et ceux-là, qui étaient-ils ? Pour commencer, les fonds souverains des pays riches susceptibles d'être le plus impactés par le réchauffement climatique, j'imagine. Par exemple, les États pétroliers du Moyen-Orient où l'argent pour l'instant coule à flots, mais qui s'inquiètent d'un avenir sans eau. À quoi il convient d'ajouter des individus riches à milliards qui espèrent léguer à leurs petits-enfants un refuge aux confins du Grand Nord. La manière dont Quartizon s'y est pris pour rafler les options ne me concernait pas, mais, au vu du nombre de sites figurant dans le catalogue, ils ont dû acheter des représentants de certains gouvernements pour qu'ils cèdent des terres appartenant à l'État, à moins que les titres de propriété soient faux, ce que je soupçonne fortement. Parce que, pour tout vous dire, beaucoup de ces terres ne sont que du vent. Elles n'existeront jamais sous forme viable, pour la raison que vous m'avez entendue exposer à Hardekar. Vous me suivez, Wada ? Ils ont greffé une énorme arnaque sur mes modélisations soigneusement réfléchies.

– Vous avez vraiment l'intention de vous plaindre à Nishizaki ?

– Et comment ! Je ne vais pas les laisser s'en tirer comme ça. Je refuse que quiconque me prenne pour leur complice consentante. Peut-être que Quartizon compte acheter mon silence avec un bonus faramineux. Ils vont probablement avancer qu'aucun des acheteurs ne comprendra qu'on lui a vendu du rêve avant qu'il soit trop tard pour réagir. Mais c'est un risque que je ne suis pas prête à courir. Les vérifications climatologiques remontent toutes à moi. Et environ un tiers d'entre elles sont totalement bidon. Vous ne croyez tout de même pas que je vais m'écraser ? »

L'indignation justifiée de Morrisette était d'une violence impressionnante. Mais Wada savait qu'elle avait en face d'elle une force plus puissante encore.

« Je pense qu'il est de mon devoir de vous avertir que Nishizaki prend des mesures extrêmes contre ceux qui se mettent en travers de son chemin. Mon employeur, par exemple, Kazuto Kodaka.

– Qu'est-ce qu'il lui est arrivé ?

– Il a été tué. Par un chauffard qui a pris la fuite.

– Et selon vous, c'était sur les ordres de Nishizaki ?

– C'est ce que je crois, oui.

– En admettant que ce soit vrai, c'est arrivé… à Tokyo ?

– En effet.

– Eh bien, voyez-vous, Tokyo est très loin de Cambridge. Le pouvoir de Nishizaki ne s'étend pas jusqu'ici. Sans compter que votre patron fouinait dans *toutes* ses affaires, je me trompe ? Ma plainte porte sur un cas isolé. Je veux simplement qu'il corrige les libertés que Driscoll a prises en son nom avec ma réputation professionnelle.

– Vous croyez vraiment qu'il va accepter ?

– Je n'ai pas l'intention de lui laisser le choix en la matière. Quelle heure est-il à Tokyo en ce moment ?

– Pas loin de 19 h 30, dit Wada en regardant la grande pendule murale.

– OK. C'est avec Quartizon que j'ai un contrat, mais il a été rédigé par un avocat de la Nishizaki Corporation. J'ai eu suffisamment de contacts avec lui pour savoir qu'il emporte ses dossiers jusque dans son lit et qu'on peut l'appeler de jour comme de nuit. Je vais lui expédier mon brûlot à l'instant, et il aura toute la nuit pour réfléchir avant de faire son rapport demain à la première heure, soit la fin de soirée pour Cambridge. Ça vous paraît bien ?

– Faites ce que vous jugez bon, docteure Morrisette.

– Je parie que je vais avoir des nouvelles de Driscoll ou de Hardekar avec une proposition de leur cru avant qu'on en arrive là.

– C'est possible, en effet.

– Où pensez-vous aller en sortant d'ici ?

– Pour être honnête, je n'en sais rien.

– Eh bien, donnez-moi votre numéro de téléphone.

– Je n'ai pas de téléphone… actuellement.

– Ça ne vous complique pas un peu les choses dans votre métier ? demanda Morrisette en balayant d'un geste la nécessité d'une réponse. Oubliez. Allez jouer les touristes pendant quelques heures, puis revenez me voir. Il se pourrait que j'aie des nouvelles pour vous. »

Wada était certaine que les convictions de Morrisette ne résisteraient pas à un premier contact avec un des avocats au service de Nishizaki. Ce serait peut-être l'occasion pour elle de tenter de persuader la docteure de prendre des mesures plus radicales, par exemple mettre à exécution sa menace d'alerter les médias. Tandis qu'elles bavardaient, une idée s'était formée dans la tête de Wada :

comment exploiter au mieux l'indignation de Morrisette devant la manière dont on l'avait traitée. Pour l'instant, revenir plus tard lui convenait parfaitement.

Morrisette retourna dans le séjour, récupéra la clé qu'elle lui tendit.

« Ne vous inquiétez pas, dit-elle. J'ai tout enregistré et je vais tout sauvegarder sur une de mes clés. Ces preuves ne vont pas se volatiliser. Je ne laisse jamais rien au hasard. »

24

La plupart des étudiants étaient partis pour les vacances de Pâques, mais des hordes de touristes garantissaient à Cambridge une animation soutenue. Nombre d'entre eux étaient japonais, ce qui permettait à Wada de se fondre dans la masse. Elle ne s'intéressait ni à la chapelle de King's College ni à la grande cour de Trinity, mais ne pouvait s'empêcher d'envier ceux et celles de ses compatriotes qui n'avaient d'autre préoccupation que de poser en souriant pour la photo devant un énième *college*.

Une envie qui n'était pas débordante pour autant. Si l'expérience lui avait appris une chose sur elle-même, c'était que le tourisme n'était pas sa tasse de thé, pas plus que le repos ou la détente. Il fallait toujours qu'elle ait un objectif en tête. Et pour le moment, c'était bel et bien le cas.

Elle prit la direction du quartier commerçant à la recherche d'un magasin de téléphones, où elle acheta un portable prépayé bon marché et passa un appel au numéro inscrit sur la carte que Barry Holgate avait tenu à lui donner.

Il ne répondit pas davantage sur son mobile que sur son fixe. Elle laissa un message sur les deux.

« Wada à l'appareil, monsieur Holgate. Quand nous nous sommes rencontrés, je vous avais dit m'appeler Mme Takenaga, mais en fait, c'est Wada. J'ai quelque chose pour vous que vous allez trouver, je crois, intéressant. Rappelez-moi dès que possible, s'il vous plaît, au numéro qui s'affiche. »

Elle alla s'asseoir dans un café en attendant. Au bout d'environ une demi-heure, Holgate rappela.

« Madame Wada, alias Takenaga ? »

Elle avait oublié à quel point sa voix pouvait être agaçante. Elle était à la fois agressive et affable.

« Jette ton pain sur la face des eaux ; car avec le temps tu le retrouveras.

– C'est Shakespeare que vous citez, monsieur Holgate ?

– Non, la Bible. Ecclésiastes, 11. Mais oubliez mes cours de catéchisme. Alors, à quoi avez-vous été occupée ces derniers temps ? Tout est bien calme ici depuis votre départ. Des nouvelles de Martin Caldwell ? »

Wada n'était pas disposée à lui en communiquer. Elle éluda la question en lui en posant une autre.

« Est-il vrai que, comme vous me l'avez dit, vous travaillez toujours comme journaliste free-lance ?

– Bien sûr. Un vrai pisse-copie ne connaît pas la retraite.

– Il faudrait que je puisse assurer à quelqu'un qu'un journal national publiera son histoire.

– C'est qui, ce quelqu'un ?

– La source de l'histoire.

– Et c'est quoi, cette histoire ?

– La vérité sur Peter Ellery. Celui d'il y a quarante ans et celui d'aujourd'hui. Une vérité capitale, monsieur Holgate. Qui devrait être dévoilée.

– Et qui relie Nancekuke, Aum Shinrikyo et ceux qui recherchent Caldwell ?

– Oui. En effet, tout est lié.

– Et qui est votre source ?

– Je ne peux pas encore vous révéler son nom. Je dois m'assurer que son histoire recevra un maximum de publicité quand le moment sera venu.

– Et ce moment, ce sera quand ?

– Très bientôt, je l'espère. »

Il y eut un bref silence à l'autre bout de la ligne. Holgate réfléchissait.

« Très bien, finit-il par dire. Je connais un type qui écrit des articles de fond sur ce genre de sujet pour le *Guardian*. Je lui ai donné un coup de pouce à ses débuts. Si ce que vous tenez là est vraiment un gros scoop…

– Plus encore que vous ne l'imaginez, monsieur Holgate. »

Cela sembla l'impressionner. Peut-être savait-il déjà qu'elle n'était pas encline à l'exagération.

« En ce cas, je suis sûr de pouvoir vous obtenir ce que vous demandez.

– Excellent.

– Mais j'ai besoin de plus d'infos, madame Wada. On devrait peut-être se rencontrer. Où êtes-vous ?

– Je pourrais être à Londres demain. Vous aussi ?

– Oui. Londres n'est guère qu'à deux heures de train.

– Fort bien. Je vous rappelle très bientôt. Merci, monsieur Holgate. Oh, pendant que j'y pense, ce n'est pas *madame* Wada, simplement

Wada.

– Vous m'avez dit qu'à une époque vous étiez mariée. Désolé si je vous ai mal comprise.

– Non, non, vous n'avez commis aucune erreur. Mais il se trouve qu'aujourd'hui, je suis juste Wada. Au revoir, monsieur Holgate. »

Wada espérait que Morrisette aurait une réponse de l'avocat de la compagnie contraire à ses attentes et serait en conséquence ouverte à la suggestion qu'elle avait en tête. Elle retourna au 44 Alford Street, se disant qu'elle serait bientôt en mesure de mettre quelque chose sur pied avec Holgate et son contact au *Guardian*.

Mais la docteure n'était pas chez elle. Elle avait laissé un Post-it sur sa porte, adressant Wada à une voisine, laquelle se servit du double de la clé pour la faire entrer.

« Michaela m'a dit que vous deviez l'attendre. Elle ne va pas tarder.

– Combien de temps, à votre avis ?

– Aucune idée. Michaela n'est pas facile à cerner. Vous l'avez peut-être remarqué. »

Peut-être, en effet.

Wada se fit un thé et alla s'installer dans le séjour. Le temps passa. Elle était reconnaissante de pouvoir rester simplement assise à ne rien faire. La journée avait été longue.

Elle avait dû s'endormir. La nuit tombait quand elle fut réveillée par le bruit d'une clé dans la serrure de la porte d'entrée. Morrisette entra d'un pas décidé, les bras chargés de dossiers, de son ordinateur, sans compter un gobelet de café et un sac de courses.

« Super nouvelle, Wada, annonça-t-elle. L'avocat Shimozuki a la nette impression que Nishizaki va être horrifié en apprenant les trafics auxquels Driscoll s'est livré. Quartizon n'aurait pas dû se lancer là-dedans tout seul. L'arnaque n'a jamais reçu l'aval de Tokyo.

– Vous croyez ?

– Il n'y a aucune raison pour qu'il me mente.

– Vous en êtes sûre ?

– Il va recommander l'annulation des ventes portant sur les zones que je n'ai pas approuvées, toutes autant qu'elles sont. Et dire qu'il y a eu une erreur. Il est convaincu que le grand patron sera d'accord pour éviter tout dommage susceptible d'affecter la renommée de la compagnie. Peut-être joue-t-il un jeu dangereux, mais quel homme d'affaires ne le fait pas ? Ou peut-être qu'il a commencé sa carrière comme escroc, comme vous dites, mais s'est depuis acheté une conduite et une bonne dose de respectabilité. Le phénomène n'est pas rare dans ce monde-là, n'est-ce pas ? Dans tous les cas, il est la partie

lésée dans cette affaire, tout autant que moi, et il ne va pas plus que moi l'apprécier. »

Wada ne savait trop quoi répondre. L'avocat avait dit à Morrisette ce que celle-ci voulait entendre. Que tout allait s'arranger. Que sa réputation d'universitaire n'aurait pas à en souffrir. Mais le lui avait-il dit parce que c'était la vérité ? Ou simplement parce qu'il fallait à tout prix l'empêcher de parler ?

« C'est ce qui explique pourquoi Hardekar tenait tant à me dissuader de m'adresser directement à Nishizaki, reprit-elle. Et aussi pourquoi je n'ai eu aucune nouvelle de Driscoll. Il n'a rien à répondre. Et très bientôt, il ne va plus savoir sur quel pied danser.

– Vous m'excuserez, mais je ne partage pas votre confiance, dit Wada, plutôt circonspecte.

– On me promet des assurances par écrit d'ici demain matin. Nous n'aurons donc pas longtemps à attendre pour savoir si Nishizaki tient parole ou pas. Où est-ce que vous passez la nuit ?

– Je n'ai encore rien prévu.

– Pas de téléphone. Pas de réservation. »

Elles étaient dans la cuisine. Morrisette s'approcha de Wada, qui fut sidérée quand son hôtesse lui tapota le bout du nez. Dans la grisaille du soir qui tombait, Wada surprit dans son regard un éclat qu'elle ne s'était pas attendue à voir.

« Vous êtes un peu à la rue, non ?

– J'avais bien l'intention de réserver quelque chose un peu plus tôt. Mais…

– Aucune chance de trouver quoi que ce soit à Cambridge un week-end de vacances. Ce n'est pas grave. Vous pouvez rester ici. Il y a une chambre d'amis. Comme ça, vous pourrez ravaler ce que vous venez de dire quand j'aurai l'e-mail de Nishizaki demain matin. Qu'est-ce que vous en pensez ? »

La proposition était inquiétante à plus d'un titre. D'un autre côté, Wada n'avait guère le choix.

« Merci, réussit-elle à dire.

– Non, répondit Morrisette en lui adressant un grand sourire. Merci à vous, Wada. Il n'est pas impossible que vous m'ayez sauvé la vie. D'un point de vue professionnel, j'entends », conclut-elle, avec un sourire qui s'élargit.

Nick était toujours préoccupé par ce qui s'était passé en Islande. Mais le nouveau trimestre débutait ce mercredi. Il espérait que son travail et son lot de réalités quotidiennes allaient le remettre d'aplomb.

Il aurait géré la situation plus facilement s'il n'avait pas reçu un coup de fil inattendu de Barry Holgate le lundi de Pâques en milieu

d'après-midi. Il ne répondit pas, et Holgate ne laissa pas de message, mais quand il rappela plus tard, à un moment où Nick était seul, celui-ci ne vit aucune raison de ne pas décrocher.

« J'appelais juste pour vous demander si vous aviez des nouvelles, expliqua Holgate. Les Stapleton m'ont dit qu'ils n'avaient toujours aucun signe de vie de Martin Caldwell. »

Nick n'avait aucunement l'intention de révéler ce qu'il savait du sort de Caldwell. Il supposait que la police islandaise était toujours occupée à identifier les corps retrouvés à Stori-Asgarbær. Et qu'elle n'y parviendrait sans doute jamais.

« Je n'ai aucune nouvelle non plus, j'en ai peur.

– Et votre père… Peter Ellery ?

– J'ai renoncé à retrouver sa trace.

– Ah bon ?

– Manifestement, il ne veut rien avoir à faire avec moi. Et donc, je lui rends la monnaie de sa pièce.

– Quand nous nous sommes vus, j'ai eu l'impression que vous vous montreriez plus… pugnace.

– Eh bien non.

– Et cette Takenaga ? Des nouvelles ?

– Rien du tout.

– Je vois. Il se trouve que je suis sur quelque chose qui pourrait peut-être se révéler pertinent. Vous voulez que je vous tienne au courant ? »

Nick réfléchit si longtemps à une éventuelle réponse que Holgate dut le relancer.

« Vous êtes toujours là ?

– Oui, oui.

– Alors, vous voulez que je vous fasse savoir ce qu'il ressortira de cette affaire, si toutefois il en ressort quelque chose ?

– Pas sûr.

– *Pas sûr* ?

– C'est ça. Pas sûr du tout. »

Wada négocia sa soirée avec la docteure comme si elle traversait un champ de mines. Il était tout à fait possible qu'elle interprète mal ce qui n'était que gentillesse naturelle chez une Australienne. Michaela – comme elle la pria de l'appeler avec insistance – était de toute évidence tactile et extravertie. Et la quantité de vin qu'elle avala pour accompagner un repas de poisson préparé à la va-vite ne faisait qu'accentuer ces traits de caractère.

Wada se dit également que, de son côté, elle avait peut-être passé tellement de temps sans une once d'intimité dans sa vie qu'elle manquait tout simplement de pratique pour jauger et gérer pareilles

situations. Elle n'aimait pas parler d'elle, ce que Michaela la poussait pourtant à faire. Mais elle espérait que diverses allusions à son mariage avec Hiko réussiraient à convaincre son hôtesse que rien ne saurait se passer entre elles.

Aussitôt qu'elle le jugea décent, elle se plaignit d'être épuisée après une journée éprouvante – ce qui n'était que trop vrai – et annonça qu'il lui fallait songer à aller se coucher.

Il y eut bien quelques frôlements de mains et de hanches dans la chambre d'amis située sous les combles et éclairée d'une simple lucarne, tandis que son hôtesse lui tendait des serviettes. Wada décida de mettre ces familiarités sur le compte du vin, même si le sourire résigné de Michaela quand elle quitta la pièce suggérait qu'elles étaient d'une autre nature.

Une fois seule, ce qui, à bien des égards, était l'état qu'elle préférait, Wada se mit au lit avec bonheur. Cela faisait des lustres qu'elle n'avait pas dormi chez elle. Elle se demanda si elle retrouverait un jour son futon. Elle s'interrogea également sur l'éventualité – une certitude en ce qui la concernait – selon laquelle Michaela ne recevrait pas les garanties qu'elle attendait de Nishizaki. Elle passa en revue les arguments en faveur de l'intervention du contact de Holgate au *Guardian*. Pour finir, elle se demanda comment elle allait pouvoir gérer au mieux les événements.

Mais avant qu'elle ait eu le temps d'aller bien loin dans ses conjectures, elle dormait déjà.

Le mardi matin, Kate devait retourner au travail. Nick, lui, avait encore une journée de congé devant lui. Après le départ de sa femme, il rangea les affaires du petit déjeuner, puis, traversant Greenwich Park, il se rendit à Blackheath, où il s'arrêta prendre un café et hésita à pousser jusqu'à Catford pour voir April. En fin de compte, il préféra renoncer et rentra chez lui.

Arrivé dans Greenwich Park Street, il vit un fourgon garé devant leur maison, avec un tuyau qui dépassait des portières arrière entrouvertes. Un homme en bleu de travail et casquette de baseball, une brosse à fixer au bout du tuyau dans la main, avait les yeux levés vers les fenêtres. Manifestement, c'était un laveur de vitres. Mais pas le leur, puisque celui-ci était passé une semaine plus tôt.

« Je peux vous aider ? demanda Nick en approchant du fourgon.

– Ouais, mon vieux, dit l'homme en se tournant vers lui. Je viens de sonner. Mais je commence à me demander si on n'a pas la mauvaise adresse. C'est bien Greenwich Park Terrace ici, non ?

– Non. Greenwich Park *Street*. Je ne suis pas sûr qu'il y ait un… »

Une ombre fila sur le trottoir au moment où la portière latérale coulissait et où un deuxième homme sortait d'un bond, heurtant Nick

avant de le saisir par l'épaule.

« Mais qu'est-ce… »

Il sentit subitement une piqûre dans le cou. Puis, presque aussitôt, plus rien.

Quand Wada se réveilla, elle fut surprise par l'heure tardive. De toute évidence, elle était vraiment épuisée la veille. La maison était plongée dans le silence. Elle emballa ses quelques affaires dans son sac à dos et descendit dans la cuisine, passant devant la porte ouverte de la chambre de Morrisette, qui était vide. Un Post-it attendait Wada sur une porte de placard. *Partie courir. M*.

Wada décida de se faire du thé. Alors qu'elle attendait que l'eau veuille bien bouillir, elle entendit la porte d'entrée s'ouvrir et se refermer. Michaela était de retour.

« Une belle matinée, annonça-t-elle en guise de bonjour quand elle entra dans la cuisine.

– Des nouvelles de Tokyo ?

– Non, pas encore. »

Ce qui ne surprit pas Wada outre mesure. Elle regarda la pendule.

« La journée de travail est terminée là-bas.

– Je doute que Nishizaki ait des horaires fixes. Et je sais que ce n'est pas le cas de Shimozuki, l'avocat. Ayez un peu confiance.

– Je n'ai aucune confiance en Nishizaki, Michaela.

– Je n'en ai pas beaucoup non plus. Je ne suis pas naïve à ce point. J'ai pris les précautions qui s'imposaient. Mais je… »

Elle fut interrompue par un coup de sonnette à la porte. Elle passa devant Wada pour gagner le hall au moment où la bouilloire annonçait avec un petit *clic* que l'eau était prête. Wada la regarda faire un détour par le séjour avant de ressortir au moment où la sonnette tintait de nouveau.

« Des laveurs de vitres qui cherchent du boulot, vous y croyez ? Comme si j'étais pas capable de laver moi-même mes foutues fenêtres. »

Un sentiment qui ne tarderait pas à devenir une réelle appréhension envahit aussitôt Wada tandis que Michaela se dirigeait vers la porte d'entrée et l'ouvrait à la volée. Un homme de grande taille en bleu de travail et casquette de baseball se tenait sur le seuil.

« Salut, ma belle, dit-il en souriant.

– Je ne suis pas… », commença Morrisette, mais l'homme l'avait déjà atteinte au cou avec un objet qu'il tenait caché dans son poing. Elle s'effondra au sol comme un sac vidé de son contenu. L'homme la rattrapa dans sa chute et la retint dans ses bras. C'est alors qu'il remarqua Wada. « Y a d'la compagnie », lança-t-il par-dessus son épaule.

Un deuxième homme, vêtu à l'identique, se glissa devant lui et fonça dans le hall. Wada pivota sur ses talons et se précipita vers la porte de derrière, qui de la cuisine menait à une courette, fermée par de hauts murs blanchis à la chaux. À première vue, pas moyen d'en sortir, mais de toute façon elle n'avait pas le choix.

Puis elle bifurqua sur sa droite, se rappelant soudain que son téléphone et la clé USB se trouvaient dans son sac à dos, accroché au dossier d'une chaise de l'autre côté de la table. Elle saisit le sac et plongea vers la porte, mais déjà l'homme lui barrait la route, si bien qu'elle dut contourner la table pour l'éviter. Il la suivit avant de faire demi-tour quand il comprit sa manœuvre et lui bloqua l'accès à la porte.

Ils restèrent un instant à se dévisager. Puis il s'avança vers elle. Elle vit la bouilloire sur sa gauche, l'arracha de son socle et la lui lança à la tête. Le couvercle reçu en plein visage et le jet d'une eau presque bouillante envoyèrent l'homme s'affaisser contre la table en criant un « Bordel de merde » retentissant.

Wada se faufila derrière lui et ouvrit la porte d'un coup sec avant de bondir dans la cour.

Les murs sur trois des côtés étaient trop hauts pour qu'elle puisse espérer les escalader. Mais dans l'angle le plus éloigné, il y avait un petit appentis avec une citerne et un carré de légumes à côté. Elle grimpa sur la citerne puis sur le toit en tôle ondulée de l'appentis. Au-delà se trouvait l'arrière-cour de la maison qui donnait sur la rue suivante. Un petit garçon assis sur un tricycle bleu et jaune leva les yeux vers elle et la regarda, bouche bée. La porte de la cuisine derrière lui était ouverte, offrant à Wada la possibilité de s'échapper. Elle entendit des pas lourds derrière elle. En se retournant, elle vit son agresseur qui allait la rattraper, en dépit des marques de brûlure écarlates qui marbraient son cou et son menton. Il avait la respiration sifflante, les traits déformés par la fureur.

« Espèce de salope ! » cria-t-il quand leurs regards se croisèrent.

Un instant en équilibre sur le mur, Wada se laissa tomber de l'autre côté, cherchant une prise pour son pied. Son sac glissa de son épaule et heurta le sol. Levant les yeux, elle vit l'homme au-dessus d'elle se hisser sur le toit de l'appentis. Il n'était plus qu'à quelques mètres.

Mais il était plus lourd qu'elle, et la tôle ondulée ne résista pas à son poids. Elle se fendit et céda sous lui. Il passa à travers et disparut à la vue de Wada. Elle lâcha alors sa prise et atterrit dans la cour du voisin. Elle ramassa son sac, regarda le petit garçon qui, les yeux écarquillés, était toujours muet et mit un doigt sur ses lèvres avant de courir vers la maison.

Une jeune femme était debout devant l'évier de la cuisine. Quand Wada se précipita dans la pièce, elle se retourna d'un coup et

s'exclama : « Mon Dieu ! » Elle n'eut pas le temps d'en dire plus : déjà Wada atteignait la porte d'entrée, l'ouvrait avec fracas et disparaissait dans la rue.

Tout était calme. Il y avait une intersection en T à une cinquantaine de mètres. Elle courut jusque-là, tourna à droite, s'éloignant de chez Michaela en direction du centre-ville. Elle jetait un coup d'œil par-dessus son épaule tous les quelques mètres. Aucun signe ni d'un quelconque poursuivant ni de la docteure. Mais elle savait qu'il était ridicule de sa part d'espérer les semer. C'était juste une question de temps et de chance.

En quelques minutes, elle avait rejoint la rue principale du centre historique. Sur le trottoir d'en face, un hôtel, devant lequel était garé un car de touristes qui donnèrent à Wada l'impression très nette d'être japonais. La plupart se contentaient de regarder d'un œil vide par la vitre le paysage extérieur ou de bavarder avec leurs compagnons de voyage. On finissait de charger les derniers bagages dans la soute.

Son instinct lui dit qu'un groupe était une garantie de sécurité. Par ailleurs, aurait-elle pu rêver meilleur refuge qu'un groupe de Japonais ? Elle zigzagua entre les voitures pour traverser la rue en toute hâte et jeta un œil vers l'avant du car. La guide était en grande conversation avec le chauffeur à propos du chargement des bagages. Wada monta les marches du car au pas de course. Elle eut un sourire béat pour le passager le plus proche, lequel le lui rendit instantanément, et se dirigea vers le premier siège vide qu'elle trouva.

La vieille dame à côté de laquelle elle s'affala hors d'haleine lui jeta un regard placide, tout en lui demandant le plus naturellement du monde ce qui l'avait mise en retard, comme si elle reconnaissait en elle un membre à part entière du groupe. Wada lui raconta une histoire à dormir debout de bouton perdu, sur quoi la femme, sous le charme, s'embarqua dans un monologue ininterrompu sur son travail de couturière à Osaka au milieu de l'ère Showa. Wada se garda bien de la couper, tout en s'efforçant de paraître absolument fascinée par le récit de la vieille dame.

Elle entendit les hayons de la soute se refermer avec un bruit sourd. Quelques minutes plus tard, la guide, une jeune femme pleine d'énergie, monta à bord suivie du chauffeur, qui s'installa lourdement sur son siège et mit le moteur en marche.

« Prochaine étape, Ely, annonça la guide dans son micro. Très belle cathédrale. »

Et le car démarra.

25

Nick revint lentement à lui et ne se souvint d'avoir été agressé que plusieurs minutes après avoir repris connaissance. La piqûre sur son cou était douloureuse au toucher. Quant au trajet lui-même, il se rappelait vaguement avoir été poussé à l'arrière d'un fourgon. Il n'avait aucune idée de la manière dont il était arrivé là où il se trouvait maintenant.

Non sans mal, il se rendit compte qu'il était allongé sur un matelas posé à même le sol en béton à côté d'un mur en parpaing. Il s'assit, pris de vertige, et parcourut du regard l'espace autour de lui.

Il était dans une cage grillagée à l'extrémité d'un hangar sans fenêtres, fermé par un toit de tôle et éclairé par des néons fluorescents. Une porte sur glissière bloquait l'ouverture du bâtiment à l'autre bout. Celle de la cage était verrouillée par un cadenas. À côté du matelas, un seau en plastique et, sur une étagère au-dessus, quelques bouteilles d'eau et plusieurs rouleaux de papier hygiénique.

En se retournant, il prit soudain conscience que sa cage n'était qu'une des trois à être alignées le long du mur du fond. Et l'une d'entre elles, séparée de la sienne par une cage vide, était occupée.

Une femme d'une quarantaine d'années, aux cheveux courts et foncés, vêtue d'un jogging noir, était allongée sur son matelas. À voir ses yeux fermés, Nick se demanda si elle était inconsciente.

« Hé, ho ! » lança-t-il.

Inconsciente, elle ne l'était pas. Elle leva la tête et le regarda.

« Vous voilà de retour parmi nous, dit-elle avec un léger accent australien.

– Où suis-je ?

– Je ne peux pas vous éclairer sur ce sujet, dit-elle en se levant et en s'approchant du bord de sa cage. Vous avez eu des ennuis avec des laveurs de vitres ?

– Oui. C'est eux qui m'ont amené ici ?

– Ils nous y ont amenés tous les deux, selon toute vraisemblance. Ils m'ont injecté une drogue anesthésiante. À vous aussi ?

– Oui.

– Je n'ai vu personne – en dehors de vous – depuis que je suis revenue à moi.

– Nom de Dieu, mais qu'est-ce qu'il se passe ?

– Dieu, je m'en fiche. Mais vous, c'est quoi, votre nom ?

– Nick Miller.

– Ça ne me dit rien. Moi, c'est Michaela Morrisette. Ça n'a pas l'air de vous dire grand-chose non plus.

– Non, en effet.

– Mais nous sommes ici pour la même raison, je me trompe ? Forcément. On est retenus prisonniers, dit-elle en agitant le cadenas de la porte. La question est de savoir par qui. Et pourquoi.

– Des idées ?

– Une seule, Nick. Et c'est pas une bonne nouvelle, si je suis dans le vrai. Nishizaki. »

Elle remarqua la grimace de Nick en entendant le nom et hocha la tête, comme si ses pires craintes étaient confirmées.

« Je vois que vous le connaissez.

– J'ai seulement entendu parler de lui. Et vous ?

– On a fait des affaires ensemble. Et Peter Driscoll ? Ah, je vois que lui aussi vous le connaissez.

– Mais pourquoi le fait d'avoir Nishizaki et Driscoll comme… connaissances communes devrait nous faire atterrir ici ?

– Vous n'en avez vraiment aucune idée ? »

Si, bien sûr. Même si ce n'était guère plus qu'une idée. Michaela Morrisette, d'un autre côté, semblait comprendre exactement pourquoi pareille aventure lui était arrivée à elle, sinon à lui.

« Écoutez, si vous savez pourquoi on m'a amené ici, dites-le-moi, voulez-vous ?

– D'accord. Je suis climatologue à l'université de Cambridge. J'ai fait des travaux de recherche pour la compagnie de Driscoll, Quartizon, et par conséquent, quoique de manière indirecte, pour Nishizaki.

– Vous avez travaillé sur le projet Émergence ?

– Qu'est-ce que vous savez de ce projet ? demanda-t-elle, les sourcils froncés.

– Il y a eu une vente aux enchères la semaine dernière à Reykjavik. Des options sur des lots de terres proposés à la vente pour des sommes astronomiques.

– Ouais. J'en ai entendu parler. Des options garanties par les résultats de mes recherches. Sauf que bon nombre d'entre elles n'avaient pas été validées par mes travaux. Il y a eu beaucoup de fraudes lors de cette vente. Quand je l'ai découvert, je m'en suis prise violemment à Driscoll et à Nishizaki. Et d'un coup, sans savoir

comment… je me retrouve ici. Et vous, pourquoi êtes-vous là ? »

Très bonne question. Il ne pouvait y avoir qu'une seule explication. Et comme Michaela l'avait laissé entendre, ce n'était pas une bonne nouvelle.

« Driscoll et Nishizaki marchaient main dans la main au début. Je ne crois pas que ce soit encore le cas.

– Et donc ? Lequel des deux nous a fait enlever ?

– Forcément le second.

– Pourquoi ?

– Parce que je suis…

– Ouais ? Vous êtes quoi ? »

Nick eut un instant d'hésitation. Mais, tout bien considéré, il n'avait rien à gagner à cacher quoi que ce soit à sa compagne de captivité.

« Je suis le fils de Driscoll.

– Son *fils* ?

– Je ne l'ai découvert que récemment. Je ne l'ai jamais rencontré, mais, oui, je suis son fils.

– Et Nishizaki le sait ?

– Je suppose que oui.

– Seigneur, dit Michaela, qui donna un coup de pied à son seau, lequel alla s'écraser contre le mur et se renversa sur le côté. Je suppose que je ne suis pas près de refaire ça si nous devons passer un certain temps ici.

– Si vous y êtes, c'est parce qu'on veut vous empêcher d'ébruiter l'escroquerie, dit Nick d'un ton compatissant. Et si j'y suis, moi, c'est pour faire pression sur Driscoll.

– C'est à peu près ça, je dirais. » Michaela s'appuya contre le grillage de sa cage, passant les doigts à travers les mailles, la tête penchée. Puis elle se redressa fermement et sourit – un sourire pincé, triste et fugace. « Je n'aurais jamais dû m'associer avec ces enfoirés, dit-elle, s'adressant autant à elle-même qu'à Nick.

– Qu'est-ce qu'on va faire ?

– Qu'est-ce qu'on *peut* faire ?

– Pas grand-chose, admit Nick.

– Je ne vois guère qu'un petit rayon de soleil à l'horizon.

– Du genre ?

– Eh bien, réfléchissez, nous ne sommes que deux ici. Ce qui signifie qu'ils n'ont pas dû mettre la main sur Wada, dit-elle en s'interrompant après avoir relevé la réaction de Nick. Ah, je vois que vous la connaissez, elle aussi. »

Wada s'était extraite du groupe de touristes japonais dès l'arrivée du car à Ely. Aucun des autres passagers n'avait semblé remarquer sa discrète évasion, pas même la couturière de l'ère Showa à côté de

laquelle elle avait été assise. Il faut dire qu'ils devaient accorder toute leur attention à la cathédrale avant la prochaine étape de leur circuit. Le visage de Wada ne leur laisserait aucun souvenir.

Arpenter les rues policées d'Ely était certes plus sûr que de rester à Cambridge, mais ne résolvait en rien ses problèmes. Elle ne doutait pas un instant que ce qui s'était produit était une réaction directe de Nishizaki face aux exigences de Morrisette visant à annuler certaines des ventes d'Émergence à Reykjavik. Les hommes qui avaient attaqué Michaela devaient ignorer que Wada se trouvait chez elle à ce moment-là.

Pour autant, le constat n'était pas d'un grand secours. Celui ou ceux qui avaient envoyé ces sbires ne tarderaient pas à découvrir son identité et à déduire qu'elle avait agi en tant que complice de Morrisette. Ils comprendraient également qu'elle détenait une copie des fichiers compromettants d'Émergence. Ce qui faisait d'elle leur prochaine cible.

Wada s'était attendue à un refus pur et simple de l'annulation des ventes plus qu'à une descente en règle sur la maison. C'est dans cette perspective qu'elle avait voulu persuader Michaela d'aller trouver les médias avec son histoire. À présent, parler de l'affaire avec le contact de Holgate au *Guardian* en l'absence de la climatologue ne lui paraissait pas particulièrement judicieux. Où serait la preuve de la véracité de ses dires ? Où serait le témoignage scientifique de première main ? La tentative était vouée à l'échec.

Découragée, Wada en conclut que, seule, elle n'arriverait pas à grand-chose. Et ses efforts pour accomplir quoi que ce soit risquaient d'attirer sur elle l'attention de ses poursuivants. Elle avait peu de ressources, et aucun allié.

En dehors de Holgate. Peut-être pouvait-elle l'amener à effectuer quelques recherches pour elle. Elle appela son fixe. Pas de réponse. Elle essaya alors son portable.

« Wada ? répondit-il dans l'instant. C'est pas trop tôt !

– Pas trop tôt pour quoi, monsieur Holgate ?

– Pour que vous m'appeliez. Je suis à Londres, à votre demande, comme vous le savez, à scruter le fond de ma bourse parce que je passe l'essentiel de ma misérable retraite en frais d'hôtel. Rassurez-moi, je ne suis pas en train de dilapider mon argent pour rien ?

– Je ne vous ai jamais demandé d'aller à Londres.

– Vous avez dit qu'on devait se retrouver à Londres aujourd'hui.

– J'ai dit que j'espérais qu'on pourrait se retrouver à Londres aujourd'hui.

– Et c'est ce qu'on va faire ?

– Eh bien, non.

– Donc je dilapide bel et bien mon argent.

– Écoutez-moi, monsieur Holgate. Les choses sont devenues… compliquées.

– Mais encore ?

– J'ai besoin que vous fassiez une petite enquête… que je ne peux pas mener moi-même.

– Quel genre ?

– Mme Michaela Morrisette est climatologue à Cambridge. Il y a eu un incident chez elle aujourd'hui au 44 Alford Street. Elle a été attaquée par un intrus. Je veux savoir ce qu'il lui est arrivé.

– Pourquoi ?

– Elle est au centre de cette affaire. Sans elle…

– Sans elle, je n'ai rien à me mettre sous la dent ? C'est ça que vous êtes en train de me dire ?

– Oui. C'est ça.

– Mais qu'est-ce que vous attendez de moi ? Que j'aille à Cambridge ? Que j'interroge les voisins ? Je ne suis qu'un modeste reporter de province à la retraite, Wada, pas l'agence Pinkerton.

– Je ne peux pas m'en charger moi-même. Je suis trop exposée. Il faut qu'on sache ce qu'il lui est arrivé. On ne pourra poursuivre qu'à cette seule condition.

– Et vous, qu'est-ce que vous allez faire pendant que je fouine un peu partout ?

– Il faut à tout prix que je reste invisible.

– Super.

– Vous voulez toujours connaître la vérité, monsieur Holgate ? »

Il y eut un long silence. Wada entendait la respiration sifflante du journaliste à l'autre bout du fil.

« Redonnez-moi l'adresse et le nom », finit-il par dire.

Nick et Michaela n'avaient aucun moyen de savoir l'heure qu'il était ou l'endroit où ils se trouvaient. Aucune fenêtre dans le hangar. Pas de téléphone dans leurs poches. Nick avait été enlevé à Greenwich, Michaela à Cambridge. Ils étaient peut-être à mi-chemin entre les deux. Impossible de le dire. Ils se trouvaient dans le noir le plus complet.

Il finirait bien par se produire quelque chose. Mais quoi ? On ne les laisserait pas moisir ici indéfiniment. Si Nishizaki les avait fait enlever pour mettre la pression sur Driscoll, quelles seraient ses exigences en matière de rançon ? Driscoll serait-il prêt à payer ? Ni l'un ni l'autre ne le connaissaient suffisamment pour pouvoir le dire. Il ne restait qu'une seule possibilité, dont la perspective faisait froid dans le dos. Nick refusait de la formuler, Michaela aussi. Mais il ne doutait pas qu'elle fût présente à son esprit, la rongeant au moins autant qu'elle le rongeait lui-même.

Il se faisait également du souci à propos de Kate. Que croirait-elle qu'il était arrivé ? Sa seule certitude était qu'elle serait inquiète. Et que faire d'autre que se tourmenter de la savoir inquiète ?

La seule manière d'oublier, c'était de parler de plus en plus ouvertement de la façon dont ils s'étaient retrouvés, par des voies pourtant si différentes, dans la même situation.

« Alors, on a affaire à quoi là, Nick, entre Driscoll et Nishizaki ? demanda Michaela quand ils eurent chacun à leur tour débité leur histoire jusqu'à un présent sombre et menaçant. Une dispute entre deux voleurs ? Ou quelque chose de plus compliqué ?

– De plus compliqué, je dirais. Je pense que Driscoll prépare ça depuis longtemps.

– Ils sont associés dans le crime depuis des décennies, pas vrai ? Alors, pourquoi Driscoll trahirait-il son patron ? Pourquoi prendre un risque aussi monumental que celui-là ?

– Je ne sais pas vraiment. Quelque chose à voir avec la mort de Shitaro Masafumi ?

– Mais elle remonte à plus de quarante ans.

– Je viens de dire qu'il préparait tout ça depuis longtemps.

– Depuis plusieurs décennies ? C'est impossible.

– C'est ce qui a entraîné Wada dans cette histoire.

– On ne peut que lui en être reconnaissants. C'est pour l'instant notre meilleur espoir.

– Elle va faire quoi, selon vous ?

– Je l'ignore. Elle n'est pas facile à décrypter.

– J'ai cru qu'elle avait péri dans l'incendie de Stori-Asgarbær. J'en étais même certain. Croyez-vous qu'elle ira trouver la police ?

– D'après ce que vous me dites, elle aurait trop d'explications à fournir. Je soupçonne donc qu'elle n'en fera rien. Mais peut-être qu'un des voisins – les vôtres ou les miens – en a vu assez pour appeler les flics.

– Peut-être.

– Ou peut-être pas, soupira Michaela.

– Exactement.

– Ce qui nous laisse…

– Dans l'impasse. »

Wada prit une chambre au Lamb Hotel dans le centre-ville d'Ely et attendit avec une infinie patience des nouvelles de Holgate. Une fois qu'elle saurait avec certitude ce qu'il s'était passé chez Michaela, elle pourrait réagir en conséquence. Quant à savoir où cela la mènerait…

Le soir commençait à tomber. Sa chambre lui donnait un sentiment de claustrophobie. Elle sortit et se rendit à pied jusqu'à la cathédrale,

où elle s'assit sur un banc de la pelouse pour regarder la flèche qui trouait le bleu du ciel. L'ancienneté du travail de la pierre disait le passage du temps et la splendeur d'une histoire dont elle ne savait presque rien. Tout à Ely était d'un pittoresque sans âge et très anglais dans son genre. L'herbe, d'une nuance de vert légèrement différente de celle à laquelle elle était habituée, les feuilles sur les arbres, un ton plus pâles. Elle sentit la nostalgie l'envahir.

Elle s'apprêtait à quitter son banc quand son téléphone sonna.

« Monsieur Holgate ?

– Je suis à la gare de Cambridge, où j'attends un train pour retourner à Londres. Vous ne seriez pas à Cambridge, Wada ?

– Non.

– Vous êtes sûre ?

– Tout à fait sûre, merci.

– C'est peut-être mieux comme ça. Les voisins de Michaela Morrisette m'ont raconté une histoire confuse quand j'ai frappé à sa porte sans obtenir de réponse. J'ai la nette impression, en me fondant sur ce que vous m'avez dit, qu'il y a un risque qu'elle ait été emmenée contre son gré. Mais il n'y avait, semble-t-il, pas grand-chose à remarquer. Une camionnette de laveurs de vitres que personne n'a reconnue a stationné un moment ce matin devant chez elle, mais c'est à peu près tout. J'ai réussi à persuader la voisine d'utiliser le double de la clé pour entrer et je l'ai suivie. La maison était vide. Il y avait par terre dans la cuisine une bouilloire renversée, et le toit de l'appentis dans la cour était défoncé. Aucun autre signe de désordre. Mais la voisine de derrière a dit qu'une femme avait traversé sa maison ce matin en courant comme une folle. Eh oui, traversé. D'un bout à l'autre, depuis l'arrière-cour jusqu'à la porte d'entrée, avant de disparaître sans laisser de traces. Elle a également vu un type – c'est du moins ce qu'elle croit – dans la cour de la docteure. Elle a appelé la police, mais ils l'ont envoyée balader. Apparemment, traverser au pas de course une maison qui n'est pas la vôtre ne constitue pas un délit.

– Je suppose que non.

– C'était vous, cette femme, Wada ? C'est l'impression que j'ai eue.

– Je suis très inquiète pour Michaela, répondit-elle, évasive.

– Je pense que vous avez toutes les raisons de l'être, parce qu'il semblerait qu'elle ne soit pas la seule personne que ces types ont enlevée.

– Que voulez-vous dire ?

– J'ai appelé Nick Miller. Vous lui avez parlé, je crois, une fois. Peut-être aussi l'avez-vous rencontré depuis. »

Nick Miller. Le fils de l'une des amies de Martin Caldwell. Elle lui avait parlé au téléphone chez Caldwell à Exeter.

« Non, dit-elle. Je n'ai eu aucun contact avec lui depuis.

– Bon, c'est un peu tard pour le faire maintenant. J'ai eu sa femme. Elle se fait un sang d'encre. Nick n'a pas été revu depuis ce matin. Il ne répond pas au téléphone. Personne ne sait où il est. Alors, qu'est-ce que vous pensez de tout ça ?

– Je ne suis pas sûre… de savoir qu'en penser.

– Est-ce qu'on devrait aller trouver la police avec ce qu'on sait ? Nick Miller et Michaela Morrisette sont-ils en danger ?

– C'est possible.

– OK. Alors, on fait quoi ? Plus précisément, vu que je n'en sais pas suffisamment pour aller plus loin, qu'est-ce que *vous* avez l'intention de faire ? »

Michaela remarqua à un moment combien la faim pouvait être tenace. Elle ne manquait pas de sujets préoccupants pour lui remplir l'esprit, mais ils n'étaient pas de taille à empêcher son estomac de gronder durant ces longues heures passées sans nourriture. Nick ne s'était pas rendu compte, jusqu'à ce qu'elle en parle, à quel point lui-même était affamé. C'était une forme de réconfort, d'une certaine façon. Ils étaient vivants, après tout, et capables d'éprouver des besoins physiques. Pour l'instant, du moins.

Enfin, il se produisit quelque chose. Ils entendirent un véhicule freiner à l'extérieur. Quelques minutes plus tard, la porte du hangar se relevait. Un fourgon Transit noir était garé juste devant. La nuit était tombée. Le toit du fourgon baignait dans une lueur d'un orange maladif.

Trois hommes, tous cagoulés et en bleus de travail, pénétrèrent dans le bâtiment et refermèrent derrière eux. L'un d'eux, qui semblait boiter, resta en arrière. Les deux autres s'approchèrent de leurs prisonniers. L'un transportait deux cartons de pizza ainsi que deux seaux en plastique pendus à son bras. L'autre avait en main une batte de baseball qu'il balançait négligemment.

« Pourquoi nous retenez-vous ici ? » lança Nick tandis qu'ils approchaient.

Ils firent comme s'ils n'avaient rien entendu.

L'homme aux pizzas s'arrêta à environ deux mètres des cages, posa les seaux sur le sol et empila les cartons dessus.

« Recule contre le mur », dit à Nick l'homme à la batte, avec un accent cockney prononcé.

Quand Nick eut battu en retraite, il s'approcha de la cage et en déverrouilla la porte.

Son acolyte fit un pas en avant et jeta dans la cage un des cartons de pizza qui atterrit à plat sur le sol dans un bruit sourd. Puis il lança le seau et recula.

« Pousse l'autre seau vers l'extérieur », dit l'homme à la batte.

Nick s'exécuta, douloureusement conscient de la batte levée au-dessus de sa tête en guise de dissuasion.

La porte fut refermée et verrouillée. Puis ils répétèrent l'opération avec la cage de Michaela.

« Combien de temps allez-vous nous garder ici ? demanda-t-elle, sans obtenir davantage de réponse.

– Les pizzas, c'est tomate fromage, dit l'homme quand ils en eurent terminé. On n'a pas pris de risque, au cas où vous seriez végétariens. Sans compter que, d'après ce qu'on dit, la merde pue moins si on mange pas de viande, c'est gagnant-gagnant, vous me suivez ?

– Vous me le paierez, dit Michaela d'une voix soudain coupante.

– C'est nous qu'on va payer pour ça, ma petite. Ça, je peux te le garantir. La manière que ça se terminera pour vous, c'est pas notre problème.

– Vous travaillez pour qui ? demanda Nick.

– Pas la moindre idée. C'est rien qu'un contrat, ce boulot. Tu vois ce que je veux dire ? Bon, allez, bon app. La lumière est sur minuterie, et elle s'éteindra dans une heure, genre. Alors, attendez pas trop. Et mangez les croûtes, comme de gentils petits agneaux. »

Wada avait dit à Holgate qu'elle avait besoin de dormir avant de réfléchir à la prochaine étape. En vérité, elle ne s'attendait guère à ce qu'une nuit de sommeil fasse une grande différence. Il n'y avait rien qu'elle puisse faire pour Michaela Morrisette ou pour Nick Miller. Pas plus que pour elle-même, d'ailleurs. Elle était devenue l'ennemie jurée de Nishizaki et connaissait le sort qu'il réservait en général à ses adversaires.

En début de soirée, elle sortit pour une promenade qu'elle espérait apaisante, puis rentra pour un dîner solitaire et un long bain froid, une recette qui lui avait à plusieurs reprises assuré une nuit calme.

Mais qui ne fonctionna pas cette fois-ci.

Il faisait nuit noire dans le hangar une fois les lumières éteintes, en dehors d'un minuscule point rouge très haut à l'autre bout, que Nick s'efforçait d'éviter de regarder. L'impression, tandis qu'il reposait sur son matelas, devait être semblable, imaginait-il, à celle que l'on ressent dans un caisson à isolation sensorielle. La réalité au-delà du vide noir dans lequel il était suspendu devenait de plus en plus difficile à appréhender. Il se dit que Michaela dormait sans doute. Il était presque sûr d'entendre le bruit de sa respiration. Il essaya de s'obliger à ne pas penser à ce qu'il pourrait arriver quand la lumière reviendrait et que commencerait une deuxième journée de captivité. À ne pas ressasser le souvenir de toutes les fois où il aurait pu, au cours de ces dernières semaines, rester à l'écart du mystère de son

ascendance et permettre à sa vie de continuer à se dérouler comme elle l'avait toujours fait jusqu'alors, normalement et en toute sécurité. Il essaya pendant longtemps.

Sans succès.

Wada était encore éveillée au milieu de la nuit. C'est une fois qu'elle eut renoncé à l'idée de dormir qu'elle finit par sombrer. Puis, comme si le temps s'était contracté, elle fut réveillée, alors que la matinée était déjà bien avancée, par la sonnerie du téléphone sur son chevet.

« Oui ?

– C'est la réception, mademoiselle Wada. Il y a un homme ici qui vous demande.

– Qui est-ce ?

– Il dit s'appeler Driscoll. Que vous le connaissez. Je vous le passe ? »

Driscoll. Il était ici. À Ely. Il l'avait retrouvée. Comment ? Elle aurait été bien en peine de le dire. Mais si lui en avait été capable, qu'en serait-il de Nishizaki ?

« Passez-le-moi, dit-elle d'une voix mal assurée.

– *Ohayo gozaimasu, Wada-san*, lui susurra une voix douce, désormais familière. C'est moi qui monte ? Ou préférez-vous descendre ? »

26

« Que diriez-vous de marcher jusqu'à l'esplanade devant la cathédrale et de bavarder un peu ? » suggéra Driscoll en accueillant Wada avec un sourire au pied de l'escalier de l'hôtel.

Il portait un costume et une chemise clairs, mais pas de cravate. Il avait un air grave mais détendu.

« Je crois que je préférerais parler ici, dit Wada.

– Il ne s'agit pas d'un piège, rétorqua-t-il à voix basse. Je suis venu seul. Il faut absolument qu'on parle, vous et moi. Quelque part où personne ne pourra nous entendre. La cathédrale n'est pas loin. »

Wada ne pouvait pas être sûre du genre de risque qu'elle encourait en l'accompagnant. Mais les choix n'étaient pas légion. Il l'avait trouvée. Se cacher n'était plus au nombre de ses options.

« Très bien », murmura-t-elle.

« Pourquoi vous être réfugiée à Ely ? demanda-t-il tandis qu'ils sortaient de l'hôtel.

– Il fallait que je quitte Cambridge de toute urgence. L'occasion s'est présentée de venir ici. Je l'ai saisie. Je ne pensais pas que quiconque viendrait me chercher à Ely.

– *Quiconque*, sans doute pas. Mais vous avez utilisé votre carte de crédit pour faire votre réservation au Lamb, ce qui était imprudent. Nous nous sommes procuré les coordonnées à partir de votre téléphone. C'est une chance pour vous qu'elles soient entre nos mains plutôt qu'entre celles de Nishizaki.

– De quoi vouliez-vous me parler, Driscoll-*san* ?

– Du passé, du présent… et du proche avenir.

– Le mien ? Ou le vôtre ?

– Les deux, Wada. Ils sont inextricablement liés, j'en ai peur. Pour le meilleur ou… pour le pire. »

Ils s'assirent précisément sur le banc qu'elle avait occupé un moment la veille. La matinée était lumineuse mais fraîche, leurs

paroles résonnaient distinctement dans la brise légère.

Driscoll plissa les yeux pour regarder la tour centrale de la cathédrale.

« Ah, susurra-t-il, la lanterne des Fens. J'avais pour habitude de venir ici en train depuis Cambridge, uniquement pour me retrouver dans un endroit… à l'écart du monde universitaire.

– C'est ce passé-là dont vous vous voulez me parler ?

– Non, inutile de remonter si loin. Notre descente à Nancekuke en juin 1977 suffira. C'est là que tout a commencé. Mais vous savez tout ça grâce à Marty, j'imagine. Impossible de croire que vous avez passé deux jours pleins enfermée avec lui à Stori-Asgarbær sans qu'il vous déballe toute l'histoire. Il n'a jamais pu oublier cette fameuse nuit. Celle où Alison est morte.

– Comment est-elle morte ? Il ne m'a rien révélé de ce que vous lui avez dit à ce sujet.

– Il y avait plus de gardiens que prévu, dit Driscoll en soupirant. Je crois qu'ils nous attendaient. Peut-être que Noy avait laissé échapper quelque chose. Il était facilement bavard quand il avait bu, et il buvait beaucoup. On ne le connaissait pas suffisamment bien pour lui faire confiance, mais on lui a fait confiance malgré tout. Je suppose qu'Alison et moi avions tellement envie de le croire que nous n'avons pas pris le temps de nous demander si c'était sage. Cela dit, sagesse et jeunesse vont rarement de pair, n'est-ce pas ?

– Vous avez fait feu sur un des gardiens ?

– Pas exactement. Ils nous attendaient dans le couloir souterrain qui menait au bunker où était censé être conservé le Super Sarin. Il y a eu une lutte quand ils ont voulu nous arrêter. Je ne me suis pas vraiment rendu compte que le gardien qui tentait de me maîtriser était armé jusqu'à ce que son pistolet parte tout seul. Dans le chaos qui s'est ensuivi quand il a été blessé, Alison et moi avons tenté de nous échapper. Mais nous nous sommes fait coincer, et la seule sortie possible, selon les indications fournies par Noy, consistait en une colonne d'évacuation qui débouchait dans une grotte sous-marine située sous la base. La marée était haute, si bien que la grotte était inondée. Nous avons dû nager pour en sortir. Mais il s'est passé quelque chose. Quand j'ai atteint l'entrée, je me suis aperçu qu'Alison n'était plus avec moi. J'ai fait demi-tour pour tenter de la retrouver, sans succès. Sur une assez longue distance, l'eau arrivait presque en haut de la grotte, et il faisait si sombre qu'il aurait été facile de s'engager par erreur dans une cavité voisine elle aussi inondée et de se noyer avant d'avoir pu retrouver le chemin de la sortie. Je crois que c'est ce qui lui est arrivé. J'ai toujours regretté d'avoir abandonné mes recherches cette nuit-là, même si, à mon avis, je n'aurais pas été capable de faire grand-chose de plus, sauf à me noyer moi aussi. Ce

n'est pourtant pas ce que je pensais à l'époque. Je ne songeais qu'à rester en vie. C'est la vérité. Et la honte que j'en ai éprouvée a été l'une des raisons de ma fuite. Pas seulement hors de Nancekuke, mais aussi de ma vie telle qu'elle avait été jusque-là. Sans parler, bien sûr, de ma crainte d'être accusé de tentative de meurtre sur un gardien et de finir en prison.

– C'est alors que vous êtes devenu Peter Evans ?

– Oui. Après avoir rejoint le rivage à la nage, j'ai abandonné Marty sur la plage de Porthtowan et je suis rentré à pied à Newquay dans la nuit. J'y ai pris un train, faisant de mon mieux pour échapper à la vigilance des contrôleurs tout au long du trajet jusqu'à Londres. J'aurais pu descendre à Exeter. Mais j'ai décidé de rester dans le train. À partir de là, les dés étaient jetés. À Londres, j'ai travaillé comme barman et me suis employé à me transformer en Peter Evans. Une entreprise plus facile à réaliser à cette époque qu'elle ne le serait aujourd'hui, entre Internet et les réseaux sociaux. Je disposais d'un atout précieux, cependant : le fait de parler couramment japonais. C'est comme ça que, plus tard dans l'été, je me suis retrouvé à travailler comme traducteur au service de Shitaro Masafumi. Ce qui veut dire que j'en suis venu à tout connaître de ses transactions, et de celles de Nishizaki, avec les *sokaiya* au Japon. Masafumi, alors aux abois, essayait désespérément de se renflouer mais échouait à chaque nouvelle tentative. Il buvait beaucoup, et il lui arrivait de tomber ivre mort, laissant traîner des documents compromettants qui risquaient d'être lus par n'importe qui parlant le japonais.

– Vous, par exemple ? »

Pourquoi Driscoll se montrait si franc avec elle, Wada n'en avait toujours aucune idée, mais elle ne voulait rien dire qui puisse endiguer le flot de ses confidences.

« Exact. Je n'aurais jamais imaginé qu'apprendre le japonais puisse avoir un tel effet sur ma vie. C'est ce qui m'a conduit à Masafumi. Lequel m'a conduit à son tour à Nishizaki. Je vous ai dit à Reykjavik que j'ignorais si Masafumi s'était tué ou s'il avait été assassiné. D'un point de vue technique, c'est vrai. Mais j'ai peu de doutes quant au fait que Nishizaki ait mis en scène son suicide. Il était justement à Londres à l'époque. Et de toute évidence, Masafumi en avait très peur.

– C'est pourtant l'homme avec lequel vous avez choisi d'entrer en affaires.

– Je n'avais guère le choix, en l'occurrence. Nishizaki et moi nous neutralisions, en quelque sorte. J'avais des preuves de son implication dans les transactions de Masafumi avec les *sokaiya* grâce aux documents dans lesquels j'avais puisé en profitant d'un des comas éthyliques de ce dernier. De son côté, il avait des preuves comme quoi j'étais en fait Peter Ellery, recherché par les brigades du ministère de

la Défense à la suite de l'agression d'un gardien à Nancekuke. J'ai été très désagréablement surpris quand j'ai découvert qu'après moult vérifications il avait réussi à remonter jusqu'à ma précédente identité. Et lui craignait que j'en découvre trop sur le rôle qu'il jouait dans les activités de Masafumi. Et il avait raison de s'inquiéter. Il me proposa, pour sortir de l'impasse dans laquelle nous nous trouvions, de repartir sur de nouvelles bases en mettant nos compétences en commun. J'avais prouvé mon aptitude à devenir son assistant quand il avait repris les affaires de Masafumi pour les mener plus loin et avec plus de professionnalisme. Il était prêt à me fournir une nouvelle identité, plus difficile à percer à jour que celle du personnage de Peter Evans. Je pouvais me construire une nouvelle vie – et devenir riche – en l'accompagnant au Japon pour l'aider à gagner beaucoup d'argent. Et plus encore par la suite.

– Et c'est ce que vous avez fait ?

– Oui. J'ai été son bras droit pendant les quarante ans qui ont suivi. Pas à proprement parler son associé, parce que ce terme suppose une totale égalité, ce qui est contraire aux principes de Nishizaki. Mais son collaborateur le plus proche. Il m'a permis de créer ma propre filiale, Quartizon, mais seulement après que je l'eus persuadé qu'il lui serait commode de disposer d'un canal réservé à certaines opérations spécialisées qui risqueraient de lui être officiellement attribuées.

– Vous étiez au courant des meurtres commandités par Nishizaki pour se débarrasser de ceux qui se mettaient en travers de son chemin ? Et de tous les détails de ses arrangements avec Aum Shinrikyo ?

– Loin de moi l'idée de faire insulte à votre intelligence en prétendant le contraire, Wada. Je suis un témoignage vivant de ce sur quoi un homme est prêt à fermer les yeux pour vivre dans l'opulence. Mais Nishizaki ne m'a jamais fait confiance. Il faut que vous le compreniez. Il m'a contrôlé, récompensé. Il a récupéré les documents incriminants en ma possession. Mais il a gardé les preuves de mon ancienne identité sous le nom de Peter Ellery, autrement dit un homme recherché par la police, au cas où il en aurait besoin un jour. Nous avons vieilli ensemble. Mais la vieillesse, dans notre secteur d'activités, est un vrai problème. Se retirer des affaires est une perspective inquiétante quand les enjeux sont aussi importants. Il y a quelques années, je me suis interrogé sur la manière dont les choses menaçaient de se terminer entre nous. Et j'ai compris que lui aussi se poserait la même question. Il est tout sauf conciliant. Sa réussite s'est construite grâce à une détermination à toute épreuve. Aucune place dans sa vision du monde pour les sentiments ou la loyauté. Il n'y avait qu'une solution à laquelle il était prêt à souscrire face au problème partagé de notre âge avancé : je ne me mettrais pas en retraite, on m'y

mettrait. En d'autres termes, je serais éliminé. Au moment qu'il choisirait. Ce fut rude quand cette certitude m'est apparue, et c'est à partir de là que j'ai commencé à réfléchir à un moyen d'échapper à mon sort. Que j'ai commencé, si vous voulez, à envisager d'imposer *ma* solution le premier.

– Et votre plan impliquait… Émergence ?

– Mon plan, *c'était* Émergence. Mais laissons les détails de côté pour l'instant, voulez-vous. Tout se serait parfaitement bien passé, je crois, si Marty n'avait pas jugé bon de communiquer au même moment avec Mimori Takenaga, poussé, bien entendu, par la décision de Caro de lui révéler ce qu'elle savait avant de mourir. Quand Nishizaki a compris que l'on commençait à fouiner dans les circonstances de la mort de Masafumi, plus ou moins directement liées au secret de mon identité, il s'est inquiété de ce que nos nombreuses transactions au fil de tant d'années puissent être mises au jour, y compris le projet hautement lucratif Émergence. En essayant de neutraliser ce qu'il percevait comme une menace envers sa position, il a fait assassiner votre employeur et envoyé Ohara – l'Irlandais, comme je l'ai surnommé – pour découvrir ce que savait réellement Marty. Ce faisant, il a appris à mon sujet quelque chose que j'espérais pouvoir lui cacher à tout prix, pour la bonne raison que j'étais parfaitement conscient de l'emprise qu'il aurait sur moi au moment où j'aurais besoin de la plus grande marge de manœuvre possible. Il a appris que j'avais un fils.

– Nicholas Miller ?

– Oui. Il a trouvé l'information au milieu des papiers volés dans l'appartement de Marty. Et a ensuite obligé Miranda à la lui confirmer. Caro était enceinte quand j'ai pris la fuite, même si à l'époque je l'ignorais. Si je l'avais su, je serais peut-être resté pour assumer les conséquences. Ou peut-être pas. C'est difficile à dire. Bref, ça n'a plus grande importance aujourd'hui.

– Quand avez-vous découvert la chose ?

– Quand j'ai commencé à m'occuper d'Émergence. Je suis sûr que Michaela Morrisette vous a dit sur quoi reposait cette opération. J'avais besoin d'experts en qui je pouvais avoir confiance pour la monter. Je me suis tourné vers deux de mes anciens amis – Miranda Cushing et Vinod Hardekar. Je leur ai offert de grosses compensations s'ils acceptaient de m'aider. Miranda avait des goûts de luxe ; quant à Vinod, sa carrière n'avait pas été aussi brillante qu'il l'avait espéré. Ils avaient l'un et l'autre de bonnes raisons de me suivre. Et puis je crois qu'ils trouvaient toute l'affaire assez excitante. Miranda m'a dirigé vers les gens qu'il fallait approcher dans plusieurs États pétroliers du Moyen-Orient. Elle avait travaillé comme consultante pour une société d'investissement internationale qui conseillait plusieurs des fonds souverains les plus importants de cette partie du monde. Elle s'est

occupée des travaux d'audit préliminaires pour moi. Le rôle de Vinod a consisté à mettre sur pied un réseau financier d'établissements offshore destinés à acheminer le produit de la vente des options mises aux enchères par le biais de Quartizon, hors d'atteinte de Nishizaki. C'est Miranda qui m'a parlé de Nick, que Caro faisait passer pour le fils de Geoff Nolan, mais qui en réalité était le mien. Ce qui me rendait vulnérable, c'est certain, mais j'ai pensé que je pouvais m'en accommoder. C'était sans compter sur l'obstination de Marty à me retrouver qui m'amena, finalement, à le soustraire à la poursuite de l'Irlandais et à le cacher en Islande. Quand je me suis aperçu que Nick était également sur mes traces, j'ai compris, à ma grande surprise, qu'avoir un fils ne se limitait pas à une partie de jambes en l'air accidentelle et avinée avec Caro quarante-deux ans plus tôt, mais impliquait un lien affectif que je ne pouvais pas nier, y compris vis-à-vis de moi-même.

– Vous avez conçu Émergence dès le départ comme un moyen de flouer Nishizaki ?

– C'est probablement comme ça que lui verrait la chose. Il n'a récupéré aucun des profits, et Vinod a fait en sorte qu'il en soit toujours ainsi. Mais les choses vont bien au-delà. L'argent n'est que la partie émergée de l'iceberg, celle qui devait m'assurer les moyens d'une retraite secrète et plus que confortable, loin des griffes de Nishizaki. C'est l'élément frauduleux d'Émergence qui constitue la clé de toute cette entreprise : les options additionnelles dont Michaela Morrisette vous a sans doute parlé sont pour l'essentiel sans valeur. J'ai toujours voulu qu'elle dénonce l'escroquerie sous-jacente à l'opération. C'est pourquoi j'ai donné pour instruction à Nanoq de vous remettre la clé USB détaillant toute l'affaire et de vous enjoindre d'aller trouver la climatologue. Une fois que les acheteurs de ces options – tous plus riches, plus puissants et plus dangereux les uns que les autres – auraient compris qu'ils s'étaient fait rouler, ils exigeraient bien davantage que de récupérer leur argent. Ils chercheraient à se venger. Plus précisément, à montrer qu'on ne peut pas les escroquer en toute impunité. Et c'est sur Nishizaki qu'ils rejetteraient la faute. Il peut protester autant qu'il veut et affirmer que le coupable, c'est moi, ils ne le croiront pas, parce qu'il est – et a toujours été – l'homme aux commandes : le visage même de la Nishizaki Corporation. Rien ne saura jamais les convaincre que j'aurais pu oser agir contre sa volonté. Ni les persuader qu'il n'a jamais essayé de les escroquer. Ce qui revient à dire qu'il n'y a qu'une issue pour lui.

– Vous entendez par là…

– C'était lui ou moi, je ne voyais pas les choses autrement. Et j'étais bien décidé à ce que ce ne soit pas moi. Ce n'est pas comme si je le destinais à un châtiment qu'il n'aurait pas mérité. Là-dessus, je suis sûr

que vous serez d'accord avec moi, puisque votre mari compte indirectement au nombre de ses victimes.

– A-t-il découvert le sort que vous lui réserviez ?

– Oh oui. La disparition d'Ohara, parti en Islande à la poursuite de Marty, ne pouvait que l'alarmer. Il a expédié Zayala pour enquêter. Un homme beaucoup plus expérimenté qu'Ohara. Il a exigé d'avoir accès aux fichiers Émergence. Impossible de le lui refuser sans défier ouvertement Nishizaki. Je pense qu'il a flairé une entourloupe et a envoyé un message d'alerte à son patron avant de connaître le même sort que son prédécesseur. Mais il était alors trop tard pour changer les plans. Nous avons procédé à la vente. La fraude a pris, l'argent a changé de mains. Et vous avez averti Michaela Morrisette. Mais Nishizaki était déjà passablement énervé, et il a réagi aux protestations de celle-ci plus rapidement et plus radicalement que je ne l'avais anticipé.

– En la faisant enlever ?

– Oui. En même temps que Nick Miller. Ils sont retenus prisonniers quelque part dans Londres par des gangsters recrutés pour l'occasion par Nishizaki. Il est lui-même à Londres en ce moment. Il exige que nous nous rencontrions pour discuter des conditions de la libération des otages.

– Accéderez-vous à sa demande ?

– Ah. C'est là que vous intervenez, Wada. Vous avez dû vous demander pourquoi j'ai décidé de vous révéler tant de choses que j'ai tenues secrètes pendant si longtemps, pourquoi je me suis confié à vous sans retenue ce matin.

– En effet, je me suis posé la question.

– La réponse, c'est que Nishizaki m'a autorisé à lui envoyer un représentant pour le rencontrer. Il va de soi que, au vu des circonstances actuelles, je ne serais pas en sécurité en sa compagnie ; il a donc dû en déduire que je n'accepterais jamais de le rencontrer face à face, sachant qu'il serait entouré de sa garde rapprochée. Ladite rencontre doit avoir lieu dans les bureaux londoniens de Quartizon demain matin à 9 heures. Ses avocats ont examiné en détail les clauses du contrat de sous-location et obtenu une ordonnance de justice décrétant la saisie des biens. Je suppose que, à l'heure où nous parlons, ils sont en train de retourner l'endroit de fond en comble et d'examiner tous les dossiers disponibles à la recherche de l'argent manquant. Inutile de vous dire qu'ils ne le trouveront pas. En conséquence de quoi, Nishizaki risque fort d'être d'une humeur massacrante.

– Vous attendez de moi que je joue les intermédiaires ?

– Pour tout vous dire, c'est dans votre propre intérêt. Quand il se sent coincé, il a tendance à se débattre comme un beau diable. Et en

ce moment, il a des raisons d'être contrarié. Plus qu'il n'en a jamais eu en pas mal d'années. Quand il prendra le temps de réfléchir au rôle que vous avez joué pour l'amener dans l'impasse où il se trouve aujourd'hui, il ne pourra pas vous considérer simplement comme du menu fretin et vous oublier. Ce ne serait pas conforme à son mode de fonctionnement. Il ne vous lâchera plus. Ni votre mère, ni votre frère. Comme vous le voyez, je me suis renseigné sur votre compte. Comme l'aura fait Nishizaki. Il n'épargnera personne. »

Wada ne voulait pas croire ce que disait Driscoll. Après tout, il se pouvait qu'il exagère dans le but d'obtenir son accord. Mais la triste réalité, c'était qu'elle ne pensait pas que ce soit le cas.

« Comment puis-je éviter pareille issue si je le rencontre en votre nom ?

– Ça vous donnera l'occasion – que vous ne devriez pas laisser passer – de négocier une sorte d'amnistie pour vous et votre famille comme partie intégrante de l'accord que j'espère conclure avec lui.

– Et le reste de l'accord, il consiste en quoi ?

– En échange de la remise en liberté de Nick et de Michaela Morrisette, je remettrai à Nishizaki le fruit des arrangements que j'avais pris en vue de ma retraite. Il pourra alors disparaître en toute sécurité et vivre le reste de sa vie dans l'opulence, même si ce ne sera pas au Japon et qu'il devra abandonner ses activités criminelles.

– Qu'adviendra-t-il des victimes de l'escroquerie ?

– Eh bien, en son absence, ceux d'entre nous qui resteront pour répondre de ses actes n'auront qu'à… se fier à leur bonne étoile.

– En ce cas, vous serez la première personne prise pour cible.

– Très probablement. Mais Nick sera en sécurité. Ainsi que la docteure Morrisette. Et vous-même, si vous parvenez à tirer votre épingle du jeu.

– Pourquoi Nishizaki accepterait-il de me considérer comme votre porte-parole ? Il doit me prendre pour une personne parfaitement insignifiante.

– Oh, je crois que vous êtes loin d'être insignifiante à ses yeux, Wada. En fait, je suis convaincu qu'il regrette aujourd'hui de ne pas avoir ordonné d'emblée à Ohara de vous liquider s'il en avait la possibilité. Vous en savez trop à son goût. Ce qui, d'un autre côté, signifie que vous en savez assez pour conclure cet accord. Honnêtement, je ne vois personne en dehors de vous qui ait une chance raisonnable de mener la tâche à bien.

– Et vous me feriez confiance ?

– Oui, dit Driscoll en hochant la tête, au bout d'un bref silence. Je vous ferais confiance.

– Pourquoi ? Vous ne me connaissez même pas.

– Suffisamment tout de même. Et aussi mauvaise que soit l'opinion

que vous avez de moi, elle ne peut rien avoir de commun avec ce que vous pensez de Nishizaki. L'ennemi de votre ennemi est vraiment, dans ce cas précis, votre ami.

– Et si Nishizaki rejette vos conditions ?

– Il vous faudra alors négocier au mieux.

– Et vous consentirez à l'accord que je conclurai, quel qu'il soit ?

– S'il épargne la vie de mon fils, sans aucun doute. Je n'ai pas le choix, à moins de l'abandonner. Et j'ai déjà été coupable de trop d'abandons dans ma vie pour ajouter celui-là à la liste.

– Qu'auriez-vous dit à Nishizaki s'il n'avait eu que Michaela comme otage ?

– J'avais une échappatoire toute prête à lui offrir une fois qu'elle aurait dénoncé l'escroquerie, dit Driscoll avec un faible sourire. Il ne lui serait rien arrivé.

– Vous ne répondez pas à ma question.

– Peut-être qu'il n'y a pas de réponse, dit-il en la regardant droit dans les yeux. Pas au point où nous en sommes.

– C'est un gros risque que vous me demandez de prendre.

– Refuser de faire ce que je vous demande constituerait un risque encore plus grand, Wada. Nishizaki ne vous lâchera pas, c'est certain.

– Pas plus qu'il ne vous lâchera, vous.

– Oui. Et c'est pourquoi – qui aurait pu l'imaginer – nous nous trouvons avoir besoin l'un de l'autre. »

« Vous avez pris la bonne décision, dit Driscoll tandis qu'ils s'éloignaient de la cathédrale.

– Il est trop tôt pour le dire.

– Non, je ne pense pas. Quoi qu'il arrive – même si l'opération devait se solder par un désastre –, tout autre choix serait pire, croyez-moi. Je les ai tous passés en revue très soigneusement avant de venir. »

Wada avait essayé d'en envisager certains pendant leur échange. Driscoll avait peut-être raison : ils étaient pires que tout ce qui pouvait résulter d'une tentative de compromis avec Nishizaki. Ou peut-être avait-il tort. Il n'y avait aucun moyen d'en être sûr. Wada allait devoir affronter les conséquences de cette incertitude si elle accédait à la demande de Driscoll, ce à quoi elle venait de se résoudre.

Une autre motivation la poussait dans ce sens, qu'elle n'était pourtant pas prête à confier à Driscoll. En infiltrant Yozo Sasada au sein d'Aum Shinrikyo, Nishizaki était devenu responsable, quoique indirectement, de la mort de Hiko. Wada n'avait jamais vu Sasada en dehors d'un tribunal. Elle ne lui avait jamais adressé la parole. Mais elle pouvait parler à Nishizaki. Le regarder dans les yeux et voir quel genre d'homme il était. Cette chance-là, Driscoll la lui offrait sur un

plateau.

« Nishizaki ne laisse rien au hasard, Wada. Vous serez fouillée à votre arrivée. Alors, au cas où vous verriez dans cette rencontre l'occasion de venger la mort de votre mari…

– Je vous ai dit que j'essaierais de négocier avec lui. Et c'est ce que j'ai l'intention de faire.

– Fort bien. Mais restez sur vos gardes. Sachez qu'il est parfaitement capable de vous dire une chose et d'en faire une autre. Il ne respectera pas un engagement simplement parce qu'il l'a promis. S'il accepte mes conditions, vous devrez insister pour que les otages soient relâchés au moment même où je lui livrerai la clé pour accéder à mon plan de retraite.

– Comment procéderez-vous ?

– Dès que l'accord est conclu, vous m'appelez, et je lui fournis aussitôt tous les détails : où, quand, comment.

– Vous ne m'en direz rien avant ?

– Moins vous en saurez sur les dispositions que je vais prendre, mieux ce sera.

– Au cas où Nishizaki me soutirerait l'information recherchée avant de me mettre une balle dans la tête ? »

Driscoll s'arrêta de marcher ; elle en fit autant.

« Écoutez, vous n'êtes pas obligée de faire ça pour moi, Wada-*san*, dit-il d'une voix douce, qu'elle jugea empreinte de sincérité. Il se peut que j'aie exagéré les risques qu'impliquerait votre refus de m'aider. Si vous courez assez loin et assez vite, il est possible qu'il vous oublie.

– Mais il me faudrait passer le reste de ma vie à regarder derrière moi.

– Peut-être que vous arriveriez à vous en accommoder.

– Peut-être que je ne veux pas d'une telle vie.

– On ne peut pas toujours avoir ce qu'on veut.

– Vous pensez que Nishizaki serait d'accord avec ça ? »

Quelques secondes s'écoulèrent avant que Driscoll réagisse ; il se contenta alors de secouer la tête.

« En tout cas, il est temps qu'on l'en persuade, à mon avis, dit-elle en le regardant d'un air résolu.

– Je lui dirai donc que vous acceptez de le rencontrer.

– Oui. Demain matin. »

27

Vingt-quatre heures pour préparer sa rencontre avec Nishizaki, c'était encore vingt-trois de trop, dans la mesure où Wada était aussi prête qu'elle le serait jamais au moment où Driscoll la quitta devant l'entrée du Lamb Hotel.

Elle lut deux ou trois chapitres des *Makioka Sisters* dans le train qui l'emmenait à Londres cet après-midi-là. Plus précisément, ses yeux parcouraient les phrases sans rien transmettre à son cerveau de l'apaisement qu'elle tirait habituellement du livre. Son téléphone afficha plusieurs appels de Holgate, en quête de nouvelles, mais elle ne répondit pas. Elle ne pouvait rien lui dire sans prendre de risques. L'entreprise dans laquelle elle était lancée était tout à la fois dangereuse et inévitable. Au-delà des doutes et des questionnements, elle sentait qu'il n'y avait là pas d'alternative. Aucun autre choix.

Driscoll lui avait réservé une chambre au Claridge, où elle passa la soirée et la nuit dans un luxe déstabilisant. La baignoire était si grande qu'elle se retrouva en train de flotter au milieu, le lit, si vaste qu'elle eut l'impression d'être un petit enfant quand elle posa la tête sur l'énorme oreiller.

Elle soupçonnait qu'elle devait avoir davantage l'air d'une femme de chambre que de l'une des clientes de l'hôtel, lesquelles venaient clairement de milieux très différents du sien. Assise dans le bar style Art déco devant un cocktail qu'elle regretta d'avoir commandé parce qu'il était beaucoup trop sucré, elle s'efforça de se concentrer sur le brouhaha des conversations autour d'elle pour oublier ce pour quoi elle était ici et ce qui l'attendait le lendemain. En vain.

À sa grande surprise, elle dormit bien et fut réveillée par l'alarme de son téléphone. Le jour s'était levé, frais et clair, le ciel partiellement brouillé par des averses qui jetaient leurs ombres sur le miroir de la salle de bains tandis que, tout en se regardant, elle se demandait si la personne qu'elle avait en face d'elle était à la hauteur de la tâche à

venir. Ses traits avaient désormais une dureté qui n'existait pas – elle en était sûre – lors de son départ de Tokyo une quinzaine de jours plus tôt. Elle n'était plus la même Wada. Peut-être, au vu de ce qui l'attendait, était-ce une bonne chose.

Les bureaux de Quartizon n'étaient qu'à quelques minutes à pied du Claridge. Une fois à Berkeley Square, elle appela Driscoll, qui répondit aussitôt.

« Je m'apprête à entrer, dit-elle simplement.

– Très bien. J'attends votre rapport.

– Vous êtes dans le voisinage, Driscoll-*san* ?

– Ce serait trop risqué de vous le dire.

– Vous avez un dernier conseil pour moi ?

– Soyez vous-même. Jouer la comédie avec Nishizaki ne vous mènerait nulle part. Fort heureusement, cependant…

– Quoi donc ?

– Je ne crois pas que vous puissiez être quelqu'un d'autre que vous-même. »

Les bureaux étaient à l'angle de Berkeley Square et de Burton Place : une maison de quatre étages reconvertie en locaux commerciaux haut de gamme. La plaque en acier brossé à côté de la porte, qui arborait la lettre Q en relief, était identique à celle de Reykjavik.

La porte s'ouvrit à son approche. Un portier impassible la fit entrer dans un hall de réception qui aurait paru agréable et spacieux s'il n'y avait eu tant de gens occupés à manœuvrer des chariots croulant sous les documents.

« Vous êtes Wada ? s'enquit le portier, qui était asiatique, mais pas japonais – coréen, peut-être.

– C'est moi, en effet.

– Passeport, s'il vous plaît. »

Elle le lui présenta. Il signifia son approbation d'un signe de tête.

« Il faut que je vous fouille. Mais je peux appeler une collègue si vous préférez.

– Ce ne sera pas nécessaire. »

Un nouveau signe de tête, et il se mit à détailler méticuleusement le contenu de son sac, lequel n'incluait pas la clé USB Émergence qui était restée en sécurité dans le coffre-fort du Claridge. Puis, méthodique mais froidement détaché, il la fouilla au corps.

« Vous pouvez y aller. Deuxième étage. »

L'ascenseur s'éleva lentement. Sur le palier, un corridor assez court menait à une porte à deux battants au bois foncé. Montant la garde devant elle, les bras croisés sur la poitrine, un Asiatique à la stature

imposante et au crâne rasé, si large d'épaules qu'on aurait cru sa veste encore sur son cintre. Il inclina la tête et murmura deux ou trois mots dans son micro-cravate, avant d'ouvrir un des battants pour lui permettre d'entrer.

Elle pénétra dans ce qu'elle jugea être la salle de conférence de Quartizon. Une grande table avec un dessus en verre et des pieds en acier, et, tout autour, des chaises pivotantes en cuir clair. Aucun autre mobilier. La décoration se limitait à quelques lavis abstraits dans des cadres en érable.

Un deuxième homme à larges épaules se tenait dans l'encadrement de la porte. Il se tourna vers Wada avant de reporter son regard sur la personne assise au bout de la table.

Wada avait vu des photographies de Hiroji Nishizaki sur des photocopies d'articles de journaux au papier grenu conservées par Kodaka dans son dossier *Kage-boshi*. Il était alors bien plus jeune. Elle connaissait son année de naissance – 1945, la vingtième de l'ère Showa, l'année de la grande humiliation du Japon –, et en conséquence connaissait son âge. Son visage large et pugnace, avec des poches sous les yeux qui ressemblaient à de gros hématomes, son nez sans doute fracturé, ses yeux tristes couleur teck, sous une pointe de cheveux d'un noir peu naturel, tous ces traits lui seyaient mieux à soixante-quatorze ans qu'à la quarantaine. Il la fixa d'un œil dénué d'expression, puis, la paupière lourde, adressa un signe de tête à l'homme en faction, lequel quitta la pièce en refermant les portes sans bruit derrière lui.

Nishizaki portait un costume bleu marine à fines rayures et double boutonnage, une chemise blanche impeccable et une cravate rouge sang. Malgré son âge, il émanait de lui une puissance contenue, une énergie – ou une colère – bouillonnante et difficilement contrôlée. Ni sourire ni regard sévère. Il ne se leva pas ni ne l'invita à s'asseoir. Elle savait qu'elle devait paraître petite et insignifiante dans un tel décor. Mais ce n'était pas l'impression qu'elle se faisait.

Elle se demanda si elle devait parler la première, étant donné que Nishizaki ne donnait aucun signe de vouloir prendre la parole. Elle n'en fit rien. Si le silence était un test, elle tenait à le réussir.

Nishizaki se décida enfin.

« Pourquoi ne pas porter le nom de votre mari ? demanda-t-il, formant les mots avec lenteur. C'est ce qu'on attend d'une veuve autant que d'une épouse.

– Je ne suis pas venue pour discuter de mon mari, répondit-elle froidement.

– On m'a dit qu'il avait mis douze ans à mourir.

– Son assassin en a pris pour vingt-trois ans. Si on en est à faire les comptes.

– Vous n'êtes pas une femme respectueuse, je me trompe, Wada ?

– Vous-même, Nishizaki-*san*, vous êtes respectueux ?

– Peut-être pourriez-vous m'apprendre à le devenir.

– Je doute de pouvoir vous apprendre quoi que ce soit.

– Moi aussi.

– Je suis ici pour…

– Je sais pourquoi vous êtes ici, dit-il en levant la main pour l'interrompre. Driscoll – ou peut-être devrions-nous l'appeler Ellery – vous a choisie pour être, disons, son émissaire. Un choix étrange. Mais l'homme lui-même est étrange. Loyal pendant plus de quarante ans. Puis soudain… déloyal.

– Voulez-vous entendre son offre ?

– Vaut-elle la peine d'être entendue ?

– Je le crois.

– Dans ce cas, parlez, dit-il en hochant la tête.

– Si vous relâchez Mme Morrisette et M. Miller, il est prêt à vous faire bénéficier en échange du plan d'évasion qu'il a mis en place pour lui-même. Il vous protégera de toutes les victimes de l'escroquerie Émergence susceptibles de vous poursuivre et vous assurera une retraite confortable, à l'abri du danger.

– Il m'offre la jouissance du trou à rat dans lequel il envisageait de se réfugier. C'est bien ça ?

– Étant donné que vous le connaissez bien, vous comprendrez qu'il n'aurait jamais lésiné sur des dispositions prises par lui-même.

– Un trou à rat luxueux, donc ? Qui se situe où ?

– Je l'ignore. On vous fournira les détails quand les otages seront libérés.

– Ce ne sera cependant pas au Japon, je présume.

– Non, en effet.

– Mon père est mort avant ma naissance, dans le combat qu'il livrait pour défendre sa patrie contre les Américains. Vous voudriez que je déshonore sa mémoire en fuyant le Japon pour échapper à mes ennemis.

– C'est un moyen de vous en sortir, Nishizaki-*san*.

– De me sortir de quoi ? Les allégations de la docteure Morrisette n'ont pour l'instant pas trouvé d'écho auprès de nos clients.

– Mais Driscoll-*san* s'assurera qu'elles en trouvent un si vous ne les relâchez pas, elle et M. Miller.

– *M. Miller*. Le fils de Driscoll. Ce fils qu'il n'a jamais rencontré. Il découvre les liens du sang bien tard. Peut-être sont-ils plus forts dans de tels cas, dit Nishizaki avant de la regarder avec plus d'insistance qu'auparavant. Vous-même, Wada, vous n'avez pas d'enfant ?

– Je crois que vous le savez pertinemment.

– Parce que vous avez été mariée à un homme qui a agonisé

pendant dix ans. »

Il essayait de la faire sortir de ses gonds. Il n'y parviendrait pas.

« Ce que vous propose Driscoll-*san*, c'est ce dont vous avez besoin pour survivre, Nishizaki-*san*. Voilà la vérité.

– Y aura-t-il aussi de l'argent à la clé, histoire d'adoucir l'amertume de la pilule que je dois avaler ?

– C'est possible.

– Mais dites-moi, Wada, et vous ? Que voulez-vous ? »

C'était le moment qu'elle attendait. Mais les mots refusaient de venir. Elle eut l'impression qu'il ne demandait qu'à entendre ses exigences pour mieux les rejeter.

Ils se regardaient en silence d'un bout à l'autre de la table qui reflétait leurs visages. Dehors, il pleuvait. La lumière avait faibli dans la salle. Des larmes de pluie roulaient sur les fenêtres.

« Comment sont morts Ohara et Zayala ? demanda-t-il brusquement.

– Je ne suis pas ici pour parler d'eux.

– Comment sont-ils morts… alors que vous, vous avez survécu ?

– Il y a des choses qui ne s'expliquent pas.

– Mais leur mort peut l'être. Et par vous. »

Wada réfléchit avec soin à sa réponse. Mais quand celle-ci arriva, elle parut spontanée.

« Chijimatsu. Enatsu. Agatsuma. Hirotsu. Oto…

– Assez ! aboya Nishizaki.

– Vous vous souvenez d'eux ? »

Wada, elle, s'en souvenait très bien. Ils faisaient partie des nombreuses victimes dont la mort prématurée avait été consignée par Kodaka dans le dossier *Kage-boshi*.

« Je me souviens de tous ceux qui m'ont provoqué.

– Souhaiteriez-vous expliquer leur mort ? »

Pour la première fois, Nishizaki faillit laisser échapper un sourire, qui se résuma à un plissement de lèvres ironique.

« Je comprends à présent pourquoi Driscoll vous a choisie pour le représenter. Il a dû vous conseiller d'obtenir de moi l'assurance que je ne me lancerai pas à vos trousses une fois cette affaire réglée. Et pourtant, vous ne m'avez encore rien demandé de tel. Pourquoi ?

– Soit vous le faites, soit vous ne le faites pas. Mais ce sera de toute façon indépendamment de la réponse que vous donnerez à ma demande.

– Vous êtes une femme très perspicace, Wada.

– Acceptez-vous l'offre de Driscoll-*san* ? »

Nishizaki se redressa sur son siège avant de se pencher à nouveau en avant. Il posa les coudes sur la table et joignit l'extrémité de ses doigts.

« Non, dit-il posément. Je n'en ferai rien. »

Wada ne répondit pas. Quelques instants s'écoulèrent en silence.

« Je n'ai pas l'intention de laisser Driscoll faire de moi un fugitif. Comment pourrais-je jamais croire qu'il ne révélera rien de mon lieu de séjour à mes ennemis ? Et en admettant même que je lui fasse confiance, comment pourrais-je avoir la certitude qu'on ne lui arrachera pas le renseignement ?

– Est-ce là la réponse que vous voulez me voir lui rapporter ?

– Dites-lui que son offre n'est pas suffisamment alléchante.

– Que faudrait-il pour qu'elle le soit ?

– Je libère les deux otages si lui-même se rend à moi en personne. Dans le cas contraire, ils mourront. Je lui donne quarante-huit heures, dit Nishizaki en consultant sa montre-bracelet en or avec une torsion étudiée du poignet, à partir de maintenant. » Il se cala contre son dossier et fit glisser son regard le long de la table jusqu'à Wada. « Je le laisse choisir le lieu et l'heure. C'est tout ce que je suis prêt à lui accorder. Est-ce que c'est clair ? »

Wada acquiesça d'un hochement de tête, le souffle trop court pour parler.

« Je veux un accord de vive voix, Wada.

– C'est clair, réussit-elle à articuler.

– Très bien. Vous n'avez plus qu'à l'appeler pour avoir sa réponse. Il y a une terrasse sur le toit. Vous pouvez passer votre appel de là-haut. Je crois que la pluie s'est arrêtée, ajouta-t-il après un regard vers la fenêtre. Quoi qu'il en soit, c'est abrité. Je suggère donc que vous alliez lui faire votre rapport, avant de venir me transmettre sa réponse. »

Wada prit l'ascenseur pour monter jusqu'au toit-terrasse où, à sa grande surprise, elle découvrit un jardin d'été japonais, avec une maison de thé en bambou et une rangée d'arbustes parfaitement taillés, destinés à masquer la partie du toit où se trouvaient les climatiseurs et les conduits de ventilation.

En réalité, la pluie ne s'était pas arrêtée, mais le soleil perçait à l'ouest, et les nuages se dispersaient dans le ciel. Wada s'abrita sous l'avancée du toit de la maison de thé et composa le numéro de Driscoll.

Comme la fois précédente, il répondit aussitôt.

« Wada-*san* ?

– Je suis désolée, Driscoll-*san*. Il a rejeté votre offre.

– Ah. Rejeté, vraiment ? Il fallait s'y attendre, dit Driscoll, qui donnait l'impression de s'y être préparé. Ça valait la peine d'essayer. Merci de votre aide. Qu'est-ce qu'il propose à la place ?

– Il ne libérera les otages qu'à la condition que vous vous rendiez à lui en personne dans les quarante-huit heures. Vous avez le choix du moment et du lieu.

– Ça ne résoudra en rien son problème avec les victimes de l'arnaque Émergence.

– Votre offre, d'après lui, ne le résoudrait pas davantage. Rien ne vous empêcherait d'aller dire à ses ennemis comment le trouver.

– Je lui aurais donné ma parole. Mais cela, je suppose, n'aurait pas suffi à le convaincre.

– Il a dit que ses ennemis parviendraient à vous extorquer le renseignement quand bien même vous vous efforceriez de garder le silence.

– Peut-être. Mais il aurait eu une longueur d'avance. Peu importe, il a fait son choix. Je dois faire le mien.

– Quelle réponse voulez-vous que je lui donne ?

– Lui avez-vous demandé de vous garantir qu'il vous laissera, vous et votre famille, tranquilles ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Je ne pense pas pouvoir me laisser convaincre par les assurances qu'il me fournirait à ce sujet. Et je n'ai pas envie de me laisser berner par un faux sentiment de sécurité.

– Compréhensible, mais… regrettable.

– Quelle réponse voulez-vous que je lui donne ? » répéta-t-elle.

La pluie avait presque cessé à présent. Un arc-en-ciel à peine visible s'était formé quelque part au nord.

« Dites-lui que j'accepte, dit Driscoll.

– Vous vous rendez compte que…

– Contentez-vous de le lui dire, Wada. Je sais ce que ça signifie. »

Il avait compris. Et elle aussi.

« Je le lui dirai.

– Quant au moment et au lieu du rendez-vous… À 6 heures, demain matin, sur la plage de Porthtowan.

– Porthtowan ?

– Tout a commencé là-bas il y a quarante-deux ans, quand j'ai regagné le rivage après avoir laissé Alison se noyer dans cette grotte en dessous de Nancekuke. Autant que tout s'y termine. Dites-lui que j'attendrai à l'extrémité ouest de la plage, près de la laisse de haute mer. Il devra relâcher les otages à l'extrémité est. C'est là que Nanoq les retrouvera et me confirmera qu'ils vont bien. Je serai alors… à la disposition de Nishizaki.

– C'est la seule issue, Driscoll-*san* ?

– Oui, j'en ai peur.

– En ce cas, je vais de ce pas lui transmettre le message.

– Merci. Vous y serez aussi ?

– À Porthtowan ?

– Je crois que vous devriez. Vous le regretterez plus tard si vous ne

venez pas. Montez sur le promontoire à l'ouest au-dessus de la plage. De là, vous verrez toute la scène.

– Pourquoi… », commença Wada.

Mais Driscoll avait déjà raccroché. La laissant regarder l'arc-en-ciel s'effacer lentement et se demander pourquoi il pensait qu'elle avait besoin de voir ce qui devait se passer à Porthtowan dans moins de vingt-quatre heures.

Elle redescendit à la salle de conférence. En sortant de l'ascenseur, elle fut étonnée de ne pas voir le garde. Elle frappa et entra.

Nishizaki n'était plus là. Une jeune Japonaise, mince, vêtue d'un tailleur-pantalon, avec de longs cheveux noirs et brillants, se leva d'une des chaises devant la table pour la saluer. Elles échangèrent une courbette brève mais courtoise.

« Wada-*san*, dit la jeune femme. Je m'appelle Nambu.

– Où est Nishizaki-*san* ? s'enquit Wada.

– Vous avez une réponse pour lui ? »

Ainsi donc, Nishizaki n'avait aucunement l'intention de lui accorder le bénéfice d'une discussion plus longue. Il avait toujours su ce que ferait son ex-associé.

« Driscoll-*san* accepte les conditions, dit-elle.

– J'ai pour instruction de vous demander où il devra se rendre, et quand.

– La plage de Porthtowan, à 6 heures demain matin.

– Porthtowan ? dit Nambu en s'emparant de son smartphone. Pouvez-vous me l'épeler ? »

Wada s'exécuta en anglais. Nambu pianota sur son téléphone, lequel lui fournit le renseignement qu'elle cherchait. Elle fronça les sourcils en regardant l'écran.

« Porthtowan, en Cornouailles, c'est ça ?

– Oui. »

Wada entreprit alors de détailler les instructions que lui avait fournies Driscoll.

Nambu entra docilement les informations sur son téléphone avant de les lui relire.

« C'est bien ça ?

– Tout à fait, acquiesça Wada.

– À 6 heures du matin. Nishizaki y sera.

– Ainsi que Driscoll.

– Voulez-vous que je vous raccompagne ? demanda la jeune femme, dont la question était une façon polie de lui signifier qu'elles en avaient terminé.

– Ce ne sera pas nécessaire. Je connais le chemin.

– Avant que vous partiez…

– Oui ?

– Nishizaki-*san* m'a demandé de vous remettre ceci. »

Nambu ouvrit un classeur qui se trouvait sur la table et en sortit une feuille de papier qu'elle tendit à Wada.

Le papier était si épais qu'on aurait presque dit du carton. Sur la feuille, une déclaration en japonais, dont elle se surprit à admirer la calligraphie, l'élégance fluide des caractères.

Wada Umiko et sa famille n'ont et n'auront rien à craindre de moi, Nishizaki Hiroji. Heisei 31, quatrième mois, vingt-cinquième jour.

Difficile de savoir comment réagir. Ce qu'elle avait demandé pour le compte de Driscoll avait été refusé. En revanche, ce qu'elle n'avait pas demandé pour son propre compte lui était accordé.

Elle fixa la déclaration en silence, incrédule.

« Vous devriez prendre grand soin de ce document, Wada-*san*, dit Nambu tout bas, sur le ton de la confidence. Je n'ai jamais rien vu de tel auparavant. »

28

Le stress de l'enfermement commençait à avoir des effets pernicieux sur Nick. Il était passé de la peur et de l'anxiété à un état de fatigue nerveuse dans lequel de longues heures se fondaient uniformément les unes dans les autres, tandis que Michaela et lui restaient allongés sur leur matelas, le regard perdu dans le vide. Il ne pensait plus à ce que lui réservait le lendemain. En fait, il ne pensait plus du tout.

Ils n'avaient rien d'autre à faire qu'attendre, leur seule certitude étant que leur emprisonnement n'avait rien de définitif. Nishizaki avait un plan pour eux. Que leurs ravisseurs mettraient à exécution quand l'heure aurait sonné.

Wada était assise dans un café de Marylebone High Street, essayant de se décider : suivrait-elle la recommandation de Driscoll en se rendant à Porthtowan le lendemain matin ? Sa chambre du Claridge était réservée et payée jusqu'à la semaine suivante. Elle pouvait y rester, profiter de son cocon luxueux, si elle le désirait. Ou rentrer à Tokyo. Ou même retourner à New York pour passer plus de temps cette fois-ci avec Haruto. Elle était libre de ses choix.

Mais Driscoll essayait-il de lui faire passer un message ? Existait-il une raison particulière pour laquelle il avait besoin de sa présence à Porthtowan ? Au fond d'elle-même, elle savait avoir déjà fait son choix.

Chaque fois qu'elle et Nick bavardaient, Michaela insistait sur le fait qu'ils devaient se montrer optimistes.

« Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir, non ? »

Nick n'en était pas si sûr, mais il s'interdisait de la contredire.

« Votre femme va remuer ciel et terre pour vous retrouver, n'est-ce pas ? »

Aucun doute là-dessus : Kate ferait tout ce qui était en son pouvoir. Et à l'heure qu'il était, elle avait forcément appris de la bouche d'April – qui devait être dans un état de panique incommensurable – que Nick

lui avait raconté des histoires à propos de son voyage en Islande. Il n'arrivait pas à se concentrer suffisamment pour imaginer ce qu'elle avait bien pu lui dévoiler d'autre. Quand ils se retrouveraient, il aurait tant de choses à rattraper.

Si toutefois ils se revoyaient un jour.

Wada était dans le train, suivant Peter Driscoll jusqu'à ses débuts, jusqu'à l'endroit où il avait cessé d'être Peter Ellery pour devenir cette autre version de lui-même qui l'avait entraîné si loin – et pourtant pas encore tout à fait assez. Elle le suivait, pour voir ses débuts devenir sa fin.

Michaela était au beau milieu d'une de ses séances de sport périodiques. « Il faut garder vos forces, Nick », lui rappela-t-elle, hors d'haleine, tandis qu'elle enchaînait les mouvements d'une routine désormais familière : pompes, abdominaux, course sur place, tractions accrochée aux barreaux de la cage. Nick fut tenté de lui demander pourquoi, mais il s'abstint. À quoi bon entamer le moral de la jeune femme, qui semblait plus solide que le sien. À quoi bon, en vérité, dire ou faire quoi que ce soit.

Six heures après avoir quitté Londres, Wada arrivait à Porthtowan en taxi depuis la gare de Redruth. La lumière dorée du couchant s'étirait le long de la côte nord de la Cornouailles, une lumière douce réfléchie par une houle paresseuse. La plage ressemblait un peu à celles d'Okinawa qu'elle avait pu voir – comme elle avait vu l'essentiel de son pays natal – à la télévision.

Elle avait réservé à Jubilee Villa, une maison d'hôtes dans la partie du village donnant sur l'intérieur des terres. La plage n'était qu'à une courte distance. Mais Wada monta directement dans sa chambre. Elle ignorait si Driscoll et Espersen étaient déjà dans les environs. Ou Nishizaki, d'ailleurs. Mais elle se dit qu'elle avait intérêt à faire profil bas jusqu'au matin.

Les pizzas arrivèrent comme à l'accoutumée. Michaela avait inventé des noms pour leurs ravisseurs, s'essayant à les rendre plus humains, ce qui, d'après elle, tendrait à atténuer la menace qu'ils représentaient. Aux yeux de Nick, la démarche relevait d'un fantasme ridicule même s'il acceptait de se prêter au jeu. L'homme à la batte de baseball était devenu Chas, l'homme aux pizzas, Dave, leur complice boiteux, Butch. Chas semblait avoir épuisé son stock de remarques sarcastiques. Dave et lui remplirent leurs tâches en silence ce soir-là. Non pas qu'il y eût matière à parler. Nick et Michaela connaissaient les règles. Reculer contre le mur. Prendre livraison de leur repas et d'un seau propre.

Pousser vers l'extérieur celui qui avait servi. Manger. Attendre que les lumières s'éteignent.

Ce qu'elles firent environ une heure plus tard.

Et puis, au bout d'un laps de temps impossible à déterminer, elles se rallumèrent.

La porte du hangar s'ouvrit dans un fracas métallique. La lumière dure et brutale aveugla tellement Nick qu'il eut du mal à distinguer Chas et Dave qui s'approchaient de lui. Il entendit le cliquetis de la clé dans le cadenas. Il s'accroupit péniblement, la vision toujours floue. Puis la porte de la cage s'ouvrit d'un coup. Chas se saisit de lui et le repoussa contre le mur du fond. Il entendit Michaela crier son nom, peut-être en guise d'avertissement. Mais il était déjà trop tard. Il sentit une piqûre familière dans le cou. Il comprenait ce qui lui arrivait, mais le comprendre ne changeait rien à l'affaire. Il se sentit tomber. Puis la chute s'accéléra. Et ce fut le noir complet.

Quand il revint à lui, il était à l'arrière du fourgon, à moitié enveloppé dans une bâche tachée d'huile, le bras gauche retenu en l'air au-dessus de lui. Il leva les yeux et vit qu'il était menotté à la barre d'appui qui jouxtait la porte latérale. Michaela était allongée à côté de lui, toujours inconsciente, et menottée de la même façon.

Le fourgon roulait vite et sans à-coups dans la nuit. La seule lumière provenait du tableau de bord, qu'il apercevait à travers le grillage le séparant de l'habitacle, et des phares des voitures qu'ils croisaient et dont les rayons balayaient le pare-brise à intervalles plus ou moins réguliers. Chas était au volant, Dave et Butch épaule contre épaule à côté de lui sur la banquette. L'inclinaison de la tête de Dave laissait penser qu'il somnolait peut-être. Tina Turner chantait « I Can't Stand the Rain » à la radio, et Chas l'accompagnait en marmonnant les paroles.

Nick aperçut devant eux un panneau de signalisation éclairé et se démancha le cou pour voir ce qu'il affichait, dans l'espoir de découvrir leur destination. « HONITON 15, EXETER 28 ». Ils étaient donc dans le Devon et se dirigeaient vers l'ouest. Mais pourquoi ? Où allaient-ils ?

Chas avait dû remarquer que Nick remuait. Il baissa la radio et leva le bras pour ajuster le rétroviseur.

« Fais gaffe, dit-il en poussant Dave du coude. Une de nos Belles au bois dormant est réveillée. »

Dave eut un dernier ronflement et reprit conscience en sursautant. Il se retourna à moitié et glissa un regard à Nick à travers le grillage.

« On n'a rien à craindre, grommela-t-il.

– Où allons-nous ? demanda Nick.

– Ta gueule !

– Vous pourriez aussi bien me le dire.

– Et tout aussi bien te dire de la fermer.

– Arrête ça, intervint Chas. On va bientôt tous se quitter, Nicko, poursuivit-il d'une voix plus forte. Toi et la reine du climat, vous allez au bord de la mer. Dommage que vous ayez pas apporté vos seaux avec vous. Vous auriez pu faire des châteaux de sable.

– Vous allez nous relâcher ?

– Peut-être… ou peut-être pas. D'après ce que j'ai pu voir, ce genre de truc, ça se passe pas toujours comme prévu.

– Où nous emmenez-vous ?

– Comme je viens de le dire, au bord de la mer. Moi, ça fait une paie que je suis pas allé sur une plage. Ça va me changer.

– Où ça, au bord de la mer ?

– Porthtowan, en Cornouailles. Tu connais ? »

Porthtowan ? Pourquoi vouloir aller justement là-bas ?

« Ouais. Tu connais, à ce que je vois. C'est une bonne nouvelle ou une mauvaise ? demanda son interlocuteur, sans obtenir de réponse. Hum, on dirait que t'es pas sûr. Enfin, on va pas tarder à être fixés. Dans tous les cas, ça promet d'être marrant. »

29

Wada était debout avant l'aube, mais manifestement pas avant Mme Griffiths, son hôtesse aux joues roses.

« Bonjour, ma chère, gazouilla-t-elle depuis la cuisine quand Wada descendit de sa chambre. Vous êtes un peu en avance pour le petit déjeuner.

– Oh, j'en ai bien conscience, madame Griffiths. Je m'en vais… marcher un peu.

– Quelle bonne idée ! Vous profiterez du meilleur moment de la journée. Ornithologue amateur ? À moins que vous espériez voir des phoques ?

– Je… euh, j'adore la nature, répondit Wada sans autre précision, en se dirigeant subrepticement vers la porte d'entrée.

– Vous avez des jumelles ? Vous risquez de ne pas voir grand-chose à l'œil nu.

– Des jumelles ? Euh, non.

– Eh bien, laissez-moi vous prêter celles-ci, dit Mme Griffiths en en décrochant une paire d'un crochet avant de les lui tendre. Vous aurez l'impression d'être tout à côté de ce que vous voulez observer.

– Oh. Merci. Vous savez si la marée est basse en ce moment ?

– Elle devrait l'être, ou tout comme. Elle était haute aux environs de minuit.

– Merci.

– Soyez de retour vers 9 h 30 si vous voulez votre petit déjeuner. »

Wada glissa les jumelles dans son sac à bandoulière tandis qu'elle prenait le chemin de la plage. Le ciel était en grande partie dégagé, même si des nuages violacés s'amassaient à l'horizon. Le soleil n'était pas tout à fait levé. Wada pressait le pas dans la lumière presque monochrome, tête baissée, toujours encline à passer inaperçue mais consciente que le moment décisif de la vie de Peter Ellery/Evans/Driscoll approchait à grands pas.

Driscoll lui avait conseillé de se rendre sur le promontoire qui

surplombait l'extrémité ouest de la plage. D'après la carte à grande échelle des environs obligeamment déployée sur le mur du salon de Mme Griffiths, il y avait un chemin qui y conduisait ; Wada le suivit, longeant des cottages et des chalets de vacances dont les occupants n'étaient pas encore levés. La plage se révélait par intervalles tandis qu'elle montait, son sable lisse léché par des vagues paresseuses aux crêtes blanchies d'écume. Il n'y avait pratiquement pas de vent. Un calme parfait régnait partout autour d'elle – un calme lourd d'attente.

Elle atteignit le sommet, là où se terminait le chemin. Elle ne voyait rien de la partie de la plage surplombée par le promontoire. Pour en avoir une meilleure vue, elle dut suivre un sentier sur la droite. Une barrière se dressait en travers, accompagnée d'une pancarte : « SENTIER INTERDIT, FALAISE INSTABLE ». Elle passa outre, contourna la barrière et marcha jusqu'au bord de la falaise, où elle s'agenouilla.

Juste en dessous d'elle se trouvait une étendue de sable déserte, parsemée de rochers. Sur sa droite se déployait la partie dégagée de la plage, où le sable était strié des rigoles qu'avait creusées un petit cours d'eau descendant dans la vallée où était situé Porthtowan. À l'autre bout de la plage, il y avait un ensemble de constructions que l'on atteignait par la route principale qui traversait le village. Un 4 × 4 noir était garé tout au bout de la route, là où le terrain commençait à grimper vers le promontoire est. Plus près d'elle, un poste de secours doté, à l'arrière, d'un parking s'adossait à des dunes. La seule voiture garée là était un gros SUV gris argent. Le genre de véhicule qu'aurait pu utiliser Nishizaki pour venir jusqu'ici.

Wada examina le 4 × 4 et le monospace à l'aide des jumelles de Mme Griffiths. Le premier semblait vide, tandis que les vitres teintées et réfléchissantes du second empêchaient de voir à l'intérieur.

Son oreille perçut un bruit de moteur. Abaissant les jumelles, elle vit un fourgon Ford Transit noir qui longeait la route en direction de l'autre extrémité de la plage. Il ralentit pendant qu'elle l'observait, cahotant et brinquebalant sur les ornières et les bosses de sable.

Le fourgon s'arrêta à quelques mètres du 4 × 4. Le moteur fut coupé. Le silence retomba. Sans que plus rien ne bouge dans le paysage.

Wada jeta un coup d'œil à sa montre. À peine quelques minutes avant 6 heures. Le soleil avait pris de la vigueur depuis le peu de temps qu'elle était ici. Il jetait maintenant des ombres à peine distinctes, dont la sienne, entre les touffes d'herbe au sommet de la falaise.

Une portière claqua comme une déflagration dans l'air immobile. Elle leva les jumelles pour observer le fourgon. Un homme en était sorti. Il fumait une cigarette. Elle le vit tousser et crut même

l'entendre. Il jeta un coup d'œil au 4 × 4, puis son regard revint au fourgon et il secoua la tête. Il marcha en boitant jusqu'au sommet de la pente qui descendait vers la plage. C'est alors que Wada le reconnut : c'était l'homme qui était passé au travers du toit de l'abri de jardin chez Michaela Morrisette pendant qu'il la poursuivait. Instinctivement, elle s'aplatit au sol. L'homme ne regardait pas dans sa direction. Mais elle voulait éviter de se faire repérer. Par qui que ce soit.

Un nouveau coup d'œil à sa montre. Il était 6 heures pile. Où était donc Driscoll ?

Les soubresauts du fourgon sur une surface irrégulière et les aperçus de la mer à travers la lunette arrière signifièrent à Nick qu'ils approchaient de leur destination. La crête des vagues scintillait sous le soleil levant. Ils étaient arrivés.

La question de la synchronisation était manifestement capitale. Avant de prendre la direction de Porthtowan, ils avaient attendu près d'une heure à l'extérieur d'un Starbucks à la sortie de l'A30. Nick se souvenait du trajet qu'il avait lui-même emprunté quinze jours plus tôt et fut en mesure de dire à Michaela qu'ils approchaient.

« Si je comprends bien, nous retournons là où tout a commencé il y a quarante-deux ans ? demanda-t-elle dans un chuchotement.

– Il semblerait.

– Mais pourquoi ?

– Je l'ignore, mais on ne va pas tarder à le découvrir.

– Est-ce que les choses se présentent bien pour nous, Nick ?

– Je ne le sais pas davantage.

– Mais on sera fixés bientôt, non ?

– Je suppose. »

Leur voyage était maintenant terminé. Le fourgon s'arrêta sur une petite pente. Chas tira sur le frein à main et coupa le contact.

Quelques instants passèrent. Butch alluma une cigarette, ouvrit la portière et descendit. Nick reçut un souffle d'air frais. La portière se referma dans un claquement. Butch disparut de sa vue. Nick vit Dave hocher la tête, comme s'il enregistrait un signal que lui envoyait l'autre.

Chas se tourna vers eux et les regarda à travers le grillage.

« Vous allez pas tarder à descendre. Rien vous empêchera de prendre vos jambes à votre cou… sauf ça, dit-il en levant son revolver et en tapant le canon contre le grillage. On vous descend à la première tentative. Compris ? *Compris ?* » répéta-t-il après deux secondes de silence.

Une réponse était clairement attendue, et ils hochèrent donc tous deux la tête avec vigueur.

« C'est bon, on a saisi, dit Michaela.

– Vous comprenez, on se donne à fond, nous, dans cette histoire. Si on merde une remise d'otages, on est coulés pour de bon. Laisser les otages partir avant que la rançon soit payée, c'est signer son arrêt de mort. Y a rien de personnel là-dedans, mais on n'hésite pas une seconde. C'est juste le b.a.-ba du boulot. OK ?

– OK », dit Nick, et ils opinèrent du chef en chœur.

Chas se tourna ensuite vers Dave.

« Quelqu'un s'est pointé ?

– Pas encore, non, répondit l'autre.

– Il est quelle heure ?

– Pile 6 heures.

– Alors ça va barder, d'une seconde à l'autre. »

Nick sentit la main de Michaela se refermer sur la sienne et la serrer fortement.

À quatre pattes, Wada s'approcha encore plus près du bord de la falaise et regarda par-dessus. Elle ne pouvait toujours pas voir la plage en dessous d'elle. Elle se demanda si Driscoll était là en bas, quelque part, caché à la vue de tous. Elle regarda sur sa droite. Le boiteux était toujours là, en train de tirer sur sa cigarette. Personne d'autre ne sortit du fourgon. Les vagues continuaient à déferler. Elle entendait le doux murmure du ressac sur le sable. Mais rien d'autre. Elle vérifia à nouveau sa montre. Il était 6 h 01. Driscoll était en retard.

C'est alors qu'elle le vit, à la périphérie de son champ de vision. Il émergea depuis le pied de la falaise. Il portait son costume bleu foncé, qui lui donnait l'air à la fois déplacé et cependant parfaitement à son aise, tandis qu'il foulait le sable avec toutes les apparences de la décontraction.

Il suivait la courbe d'un trajet qui évitait un alignement de rochers pour l'emmener vers l'est, jusqu'au bord de l'eau. Elle le vit lever la main droite très haut au-dessus de son épaule avant de la rabaisser presque aussitôt.

Elle jeta un coup d'œil sur sa droite. Quelqu'un était apparu sur le sentier qui descendait vers la plage depuis le promontoire est. Elle ajusta ses jumelles. C'était Espersen. Qui se dirigeait d'un pas vif vers le fourgon, répondant au signal de Driscoll.

Elle pointa les jumelles sur le fourgon. Un deuxième homme avait émergé de la cabine. Il fit le tour du véhicule et ouvrit la porte latérale. La vue qu'avait Wada de l'intérieur était limitée, mais elle crut y discerner du mouvement.

Puis elle entendit un bruit plus près. Elle abaissa les jumelles et reporta les yeux vers le poste de secours. Les portières avant du 4 × 4 étaient ouvertes. Deux hommes qui ressemblaient à s'y méprendre à

ceux qui surveillaient l'entrée de la salle de réunion des bureaux londoniens de Quartizon la veille avaient quitté le véhicule. L'un d'eux avait pris place devant le poste de secours, d'où, jugea-t-elle, il pouvait voir Driscoll. Le second était toujours à côté de la voiture. Il ouvrit une des portières arrière. Et Nishizaki descendit. Lui aussi était en costume. En un sens, se dit-elle, il s'agissait bien d'une réunion d'affaires. Pour lui et pour Driscoll.

« C'est parti », se contenta de dire Chas. Dave répondit en sautant du fourgon.

Quelques secondes plus tard, il fit glisser la porte latérale. La lumière du jour inonda l'habitacle. Il posa un pied sur le rebord et se pencha à l'intérieur. Il déverrouilla les menottes de Michaela d'abord, puis celles de Nick.

« OK, dit-il quand ils furent tous deux libérés. Maintenant vous sortez. Lentement. »

Puis il s'écarta.

Ils descendirent laborieusement du fourgon. Nick avait les membres si raides après être resté des heures durant dans la même position qu'il faillit tomber. Il se redressa au maximum et jeta un regard sur la plage au-delà de Butch. Il vit une silhouette au loin qui venait vers eux, marchant au bord de l'eau.

Dave sortit une arme de son bleu de travail.

« Restez où vous êtes jusqu'à nouvel ordre, gronda-t-il.

– On va suivre vos instructions à la lettre, dit Michaela. C'est pas vrai, Nick ?

– Absolument. »

Wada abaissa ses jumelles et porta les yeux sur Driscoll. Il avait ralenti l'allure et tourné la tête vers la falaise, comme s'il observait quelque chose. S'aidant à nouveau des jumelles, elle le vit plisser les yeux. Elle eut l'impression qu'il cherchait à s'aligner sur un repère situé en dessous d'elle. Puis il s'arrêta et regarda droit devant lui.

Elle suivit la direction de son regard. À l'autre bout de la plage, deux personnes étaient sorties à l'arrière du fourgon. L'une d'elles était Michaela Morrisette, l'autre un homme d'une quarantaine d'années. Nick Miller, présuma Wada. Elle ne l'avait jamais vu auparavant, mais il y avait quelque chose dans son visage, quand elle l'examina à travers les jumelles, qui lui rappela quelqu'un d'autre : Driscoll, bien sûr. C'était bien le fils de son père.

Elle abaissa les jumelles. Espersen s'était arrêté dans sa descente depuis le promontoire est. Il lui était difficile d'évaluer la distance depuis son poste d'observation, mais elle estima qu'il était à une trentaine de mètres du 4 × 4. Le fourgon – et les quatre personnes

rassemblées autour – était à une dizaine de mètres plus loin. Une cinquième silhouette descendit du siège conducteur et leva les yeux vers Espersen avant de les ramener sur la plage.

Wada orienta son regard vers le poste de secours et le parking attenant. Nishizaki et le deuxième garde du corps marchaient lentement vers la plage. Nishizaki désigna de la main le premier garde du corps, qui était déjà sur la plage, et lui fit signe d'avancer. L'homme se mit en marche.

Il se dirigeait vers Driscoll, immobile, bras croisés, qui visiblement l'attendait. Elle vit celui-ci regarder le sable à ses pieds, les yeux sur un point bien précis. Avec les jumelles, elle essaya de voir de quoi il s'agissait, mais sans distinguer autre chose qu'un petit tas de coquilles de moules laissées par la marée.

Tout à coup, Driscoll tourna la tête et leva les yeux droit sur elle. Dans la seconde avant qu'elle écarte les jumelles, il sembla sourire.

Nick restait parfaitement immobile. Et Michaela, à côté de lui, faisait de même. Il était conscient – et savait qu'elle l'était aussi – que les quelques minutes à venir seraient déterminantes : ils s'en sortiraient sains et saufs, ou pas. Il s'efforça de ne pas penser à d'éventuels dérapages. L'homme qu'il avait aperçu à l'autre bout de la plage avait désormais cessé d'avancer. Cheveux blancs, costume sombre, bras croisés. Driscoll. Ce ne pouvait être que lui. Son père. Il n'en avait jamais été aussi près. Et pourtant ils étaient encore très loin l'un de l'autre.

Un autre homme, grand et massif, apparut alors, traversant la plage à grandes enjambées depuis un baraquement adossé aux dunes, le poste de secours. Il se dirigeait droit sur Driscoll, son ombre se reflétant vaguement là où le sable était plus humide à cause d'un petit ruisseau qui coulait vers la mer.

« Tout va bien ? lança Dave à Chas, qui avait quitté le fourgon et contournait le véhicule pour venir vers l'avant.

– Tout est OK », répondit l'autre.

Wada regarda le premier garde du corps s'approcher de l'endroit où attendait Driscoll et s'arrêter à quelques mètres de lui. Il dit quelque chose ; Driscoll répondit ; puis l'homme sortit un téléphone, et se mit à parler. Le regard de Wada revint sur Nishizaki, le téléphone plaqué à l'oreille. Lui aussi se dirigeait vers Driscoll, ayant laissé le deuxième gorille près du poste de secours. Il marchait vite, visiblement impatient, l'eau éclaboussant ses chaussures tandis qu'il traversait les rigoles du ruisseau.

Le premier garde du corps avança jusqu'à Driscoll, qui écarta les bras de chaque côté. Il commença à le fouiller. L'opération ne prit pas

plus de trente secondes et se déroula à l'évidence sans encombre. Il recula et, tournant les yeux vers Nishizaki, lui adressa un signe de tête rassurant : Driscoll n'était pas armé. Nishizaki signifia qu'il avait compris le message et continua à marcher dans leur direction.

Nick parcourut la plage du regard. Un deuxième homme venu du poste de secours s'approchait de Driscoll. Le premier se tenait tout près de lui, et semblait avoir fini de le fouiller, sans doute à la recherche d'une arme, mais, apparemment, bredouille.

« C'est qui, ces gens ? murmura Michaela.

– Nishizaki et un de ses gorilles, je suppose.

– Je ne vois pas comment c'est censé se terminer, tout ça.

– Moi non plus.

– Vous allez la fermer, oui ? grogna Dave.

– Y en a plus pour bien longtemps, dit Chas avec un petit sourire crispé. Après, faudra qu'on se fasse nos adieux. »

Wada vit Driscoll agiter la main. Nishizaki s'arrêta à une dizaine de mètres de lui, le garde du corps entre eux. Driscoll leva le bras. Portant les yeux de l'autre côté de la plage, elle vit Espersen lever le sien en réponse. Elle revint à Driscoll et à Nishizaki. Le second porta son téléphone à l'oreille. Une minute s'écoula. Puis il y eut du mouvement à l'autre bout de la plage.

Nick entendit la sonnerie d'un téléphone. Chas répondit.

« Ouais ?… Ouais, bon… OK. » Il mit fin à l'appel et regarda dans la direction de Nick et Michaela. « Allez, on bouge. Vous autres, amenez-vous ici, lentement. »

Ils se mirent en mouvement. Tandis qu'ils contournaient le fourgon, Nick vit un 4 × 4 noir garé non loin, que lui avait caché jusqu'ici le fourgon. Il aperçut également un homme qui descendait le sentier depuis le promontoire au-dessus d'eux : souple, plutôt musclé, vêtu d'un coupe-vent et d'un jean, avec des cheveux en brosse et une barbe naissante.

« C'est Espersen, murmura Michaela.

– Vous le connaissez ?

– Il travaille pour Driscoll.

– Allez jusqu'à la voiture », dit Chas.

Ils se dirigèrent vers le 4 × 4. Espersen l'aurait atteint avant eux mais il s'arrêta.

« Je les veux à l'intérieur de la voiture, OK ? cria-t-il à Chas.

– OK. Mais vous restez où vous êtes tant que j'aurai pas reçu d'ordre de là-bas, dit Chas avec un signe de tête en direction du trio qui se trouvait à l'autre bout de la plage.

– Ça me va, dit Espersen.

– Vous pouvez monter », lança Chas à Nick et Michaela.

Cette dernière choisit la portière arrière la plus proche et monta dans la voiture. Nick fit le tour du véhicule pour grimper lui aussi et, ce faisant, surprit l'œil d'Espersen sur lui – bleu, froid et perçant. La lueur qu'il y décela le fit hésiter.

Après avoir observé les mouvements de l'autre côté de la plage, Wada abandonna ses jumelles et regarda le groupe qui se trouvait juste en dessous d'elle. Driscoll n'avait pas bougé. Nishizaki non plus, qui lui fit signe d'approcher. Mais l'autre ne bougeait toujours pas. Nishizaki parla une seconde dans son téléphone, puis s'avança.

Il était presque à la hauteur de Driscoll quand il s'arrêta net et dit quelque chose. Driscoll parut ne pas répondre. Et se contenta de lever les bras en l'air au-dessus de sa tête.

« OK », répondit laconiquement Chas dans son téléphone.

Nick jeta un œil vers la pente où se trouvait Espersen, qui lui-même avait les yeux fixés sur la plage. Il regarda alors dans la même direction. Driscoll se distinguait à peine dans le lointain brumeux. Nick le vit lever les bras au-dessus de sa tête. Presque dans la même seconde, une intuition fulgurante le poussa à revenir sur Espersen. Il avait un objet au creux de la main. Son pouce glissa dessus… et appuya.

Une détonation assourdissante déchira l'air. Wada vit un geyser de sable et un jaillissement de flammes et de fumée noire, puis un souffle d'air chaud la frappa de plein fouet. Elle ferma les yeux et sentit ses cheveux rejetés en arrière.

Quand elle rouvrit les yeux, la fumée et l'écho de l'explosion montaient dans le ciel au-dessus de la plage. Des grains de sable tombaient autour d'elle en une pluie fine. Elle regarda vers le bas. Driscoll, Nishizaki et le garde du corps avaient disparu, engloutis par une éruption venue du sol sous leurs pieds. Là où ils s'étaient tenus s'ouvrait un cratère rempli de fumée.

Elle n'arrivait pas à saisir pour le moment ce qui s'était réellement passé. Mais une pensée surnageait malgré tout à la surface de son esprit. C'était là l'œuvre de Driscoll. C'était là son plan.

Lui ou Nishizaki ? Telle avait été la question. Et il avait trouvé sa réponse : ni l'un ni l'autre.

Une détonation assourdissante déchira l'air. Nick vit un geyser de sable et un jaillissement de flammes et de fumée noire à l'autre bout de la plage. Driscoll et les deux hommes qui s'étaient tenus à côté de

lui avaient disparu, engloutis tout entiers par l'explosion.

« Putain, c'est quoi, ça ? » hurla Chas, qui ne bougea pas.

Pas plus que Butch. À l'instar de Nick, ce déferlement soudain de violence les avait figés sur place.

Seul Espersen était préparé à ce coup de théâtre. Quelques longues enjambées lui permirent d'atteindre le 4 × 4 et de se pencher sur le capot, un revolver pointé sur Chas, lequel se retourna lentement et le fixa d'un œil effaré.

« Que… qu'est-ce qui se passe, bordel ? balbutia-t-il.

– Ton employeur et le mien sont morts, dit Espersen. Mais tu es vivant, moi aussi, ainsi que Mme Morrisette et M. Miller. L'explosion a dû réveiller tout le village. Nous ne resterons pas seuls bien longtemps. Il est probable que quelqu'un soit déjà en train d'appeler la police. Il faut qu'on déguerpisse, et vite. Et sans fusillade. Sinon, ça finira mal pour tout le monde. Vous me suivez ? »

Chas semblait ne pas avoir encore pris la mesure de l'événement, comme si celui-ci dépassait ses facultés de compréhension.

« Toi et tes deux copains, vous avez intérêt à monter dans votre fourgon et à vous tirer pendant que vous pouvez encore le faire.

– C'est toi… qui as fait péter cette bombe ?

– J'ai fait ce qu'on m'avait dit de faire. À votre tour maintenant. Dans les dix secondes qui viennent.

– Ces salopards nous ont baisés, intervint Dave, qui venait d'apparaître depuis l'autre côté du véhicule.

– Vous allez foutre le camp sans faire d'histoires ou pas ? demanda Espersen. L'homme qui vous a engagés est mort. Vous ne serez jamais payés. Alors faites une croix sur le job. Et filez sans demander votre reste. C'est la seule solution raisonnable. Et raisonnables, vous l'êtes, non ? »

Chas fit la grimace comme s'il avalait quelque chose qui risquait de le faire vomir.

« Putain, dit-il, portant un regard furieux sur la colonne de fumée. Tirons-nous, les mecs.

– Bordel, qu'est-ce qui a foiré ? se lamenta Dave.

– Peu importe. Faut qu'on mette les bouts. »

Chas se dirigea vers le fourgon. Butch, qui n'avait pas dit un mot, lui emboîta le pas, et Dave suivit lui aussi. Ils montèrent tous à bord. Chas mit le contact, fit une marche arrière puis démarra dans un nuage de sable.

Espersen remit son revolver à l'intérieur de son coupe-vent avant de se tourner vers Nick.

« Il faut qu'on y aille, nous aussi. Montez dans la voiture, monsieur Miller. »

Nick ne bougea pas d'un pouce.

« Il faut vraiment y aller.

– Driscoll vient tout juste de mourir, dit Nick d'une voix atone.

– Oui, acquiesça Espersen en hochant la tête.

– C'est vous, l'auteur de ce carnage ?

– J'ai fait ce qu'il m'a dit de faire. J'ai enfoui les explosifs sous la plage dans un étui de protection étanche hier matin avant l'aube.

– Et vous avez activé le détonateur ?

– J'ai suivi les ordres.

– C'était mon père.

– C'est ce qu'il m'a dit, oui.

– Mais pourquoi… pourquoi avoir fait ça ?

– C'était la seule manière de vous protéger. Rien n'aurait jamais arrêté Nishizaki. À présent, il est définitivement hors d'état de nuire.

– Mais…

– Il faut qu'on y aille.

– Non.

– Montez, Nick, dit Michaela en glissant sur la banquette arrière de la voiture pour lui ouvrir la portière. Je vous en prie.

– Je reste.

– Il faut y aller, on n'a pas le choix. Je dois réfléchir sérieusement à la manière de gérer toute cette histoire d'Émergence avant de me retrouver dans les locaux de la police.

– Je ne vous demande pas de rester, Michaela. Je ne vous empêche pas de partir, dit Nick, en commençant à marcher vers le bord de l'eau et le bûcher funéraire au loin.

– Vous ne devriez pas y aller, intervint Espersen.

– Je crois qu'il le faut.

– Nishizaki est venu avec deux hommes. Le deuxième pourrait encore représenter un danger. »

À cet instant, Nick vit, à la périphérie de son champ de vision, un monospace gris argent quitter à toute vitesse le parking derrière le poste de secours.

« Ce n'est pas votre danger qui s'en va ? cria-t-il à Espersen par-dessus son épaule.

– N'empêche, vous devriez quand même venir avec nous, monsieur Miller.

– Écoutez-le, Nick », plaida Michaela.

Mais il ne les écoutait ni l'un ni l'autre. Il n'eut pas un regard en arrière quand il arriva au bord de l'eau et se mit à marcher vers l'endroit où son père venait de trouver la mort.

Wada parcourut la plage du regard et cessa de retenir son souffle. Pendant de longues minutes, elle avait craint que les choses empirent encore. Mais la confrontation entre Espersen et les ravisseurs engagés

par Nishizaki s'était terminée dans le calme. Et à présent, ils étaient partis.

Tout comme le deuxième garde du corps, sitôt remis du choc que lui avait causé le sort de son employeur et de son collègue. Il avait parcouru l'essentiel du chemin jusqu'au site de l'explosion quand il avait aperçu quelque chose qui l'avait amené à plaquer vivement sa main sur sa bouche, à revenir au pas de course jusqu'au poste de secours avant de démarrer aussitôt au volant du monospace.

Wada avait une idée assez juste de ce qu'il avait vu. Il y avait un objet sur la plage, projeté à une vingtaine de mètres par la force de la déflagration. Elle ne voulut pas se servir de ses jumelles pour en avoir une vue précise. Elle était à peu près certaine qu'il s'agissait d'un avant-bras et d'une main, encore enveloppés dans la manche brûlée d'une veste.

Elle s'était sentie très mal pendant un moment, mais la sensation de nausée était en train de se dissiper. À l'autre bout de la plage, Espersen s'en allait lui aussi, mais avec un seul passager à son bord : Morrisette. Nick Miller était resté en arrière et se dirigeait maintenant vers les fumerolles qui montaient du cratère creusé dans le sable.

Elle bondit sur ses pieds et s'engagea sur le sentier étroit et glissant qui menait à la plage. Elle entendait des voix plus loin sur sa droite : des résidents des cottages et des locations de vacances le long de la rue qu'elle avait longée plus tôt, réveillés par l'explosion et attirés dehors par la curiosité, l'envie d'en savoir plus. Le village s'animait.

Elle pressa le pas sur le sentier, dérapant sur des mottes de terre friables, mais bien décidée à intercepter Nick Miller avant qu'il atteigne l'endroit où son père était mort.

Tandis qu'il longeait le rivage, Nick sentait enfler la rumeur alentour. Il voyait des gens debout sur leurs balcons, tendant le cou, doigts pointés. Quelqu'un descendait le sentier depuis le promontoire devant lui. Il entendit le rugissement d'un moteur. Un pick-up passa en trombe devant le poste de secours et freina brutalement sur le sable. Un type qui ressemblait à un sauveteur, vêtu d'une combinaison de plongée rouge, bondit du véhicule et courut vers le cratère fumant.

Il s'était retourné et hurlait dans son téléphone quand Nick arriva à portée de voix.

« Une explosion, c'est ça. Comme si une bombe avait détoné. Et… il y a des fragments de corps humains. Partout. Des gens sont morts. »

Nick regarda au-delà de l'homme et aperçut, à une vingtaine de mètres de là, quelque chose sur le sable. Trop loin pour qu'il puisse l'identifier. Mais quelques pas de plus et…

« Nick Miller ? »

Il s'arrêta net et, en se retournant, vit une femme asiatique d'âge

mûr, petite, à l'air agile, qui accourait vers lui. Elle portait un jean, un pull-over orange et rouge et un mince anorak jaune. Un sac en tissu blanc pendait à son épaule.

Elle s'arrêta à quelques mètres de lui, la respiration saccadée. Elle avait les cheveux courts – noirs, striés de mèches grises. Le visage rond, des traits banals. Mais quelque chose dans son attitude contribuait à donner l'impression d'une force bien supérieure à ce que laissait supposer son apparente fragilité. Et Nick sut aussitôt qui elle était.

30

Maintenant qu'elle a effectivement rattrapé Nick Miller, Wada semble avoir du mal à trouver les mots justes pour exprimer ce qu'elle veut lui dire.

Elle n'a toujours pas ouvert la bouche quand Nick la devance.

« Vous êtes Umiko Wada, c'est bien ça ?

– Oui, réussit-elle à bredouiller. Je suis Wada.

– Si vous êtes ici, c'est que vous deviez savoir, dit-il avant de faire de grands gestes devant lui, quel serait le dénouement de cette histoire.

– Non. Mais, maintenant qu'il a eu lieu, je comprends pourquoi Driscoll-*san* en avait décidé ainsi.

– Vous le connaissiez ?

– À peine.

– C'est plus en tout cas que ce dont je pourrais me targuer, même si…

– C'était votre père.

– Oui. En effet.

– Vous ne devriez pas vous approcher, Miller-*san*. Vous n'y gagneriez rien en dehors de mauvais souvenirs. »

Les gens se déversent sur la plage, à présent. L'homme du pick-up agite les bras et leur crie de reculer, mais ils ne font guère attention à lui.

« La police sera bientôt là, Miller-*san*. Avant qu'elle arrive, vous devriez appeler votre femme et lui dire que vous êtes libre.

– Je n'ai pas de téléphone.

– Je vous prête le mien », dit-elle en le sortant de son sac et en le lui tendant.

Au même instant, ce dernier se met à sonner. Holgate, se dit-elle. Il ne renoncera donc jamais, celui-là ? Mais, quand elle jette un coup d'œil au numéro, elle constate que ce n'est finalement pas lui. C'est la seule autre personne à connaître son numéro : Driscoll.

« Attendez », dit-elle à Nick, avant de porter le téléphone à son

oreille en se demandant ce qu'elle va entendre au juste.

C'est un enregistrement. De Driscoll.

« *Je parie que vous êtes à Porthtowan ce matin, Wada. Je parie également que tout s'est déroulé comme prévu. Auquel cas Nick et Morrisette sont libres, et Nishizaki et moi sommes en route pour l'au-delà. Finalement, il n'y avait pas d'autre issue. Pour sauver Nick, il fallait que je m'assure de l'élimination définitive de Nishizaki, et c'était la seule façon de m'y prendre. Pas moyen de raisonner ni de négocier avec cet homme. J'aurais dû le comprendre bien plus tôt. C'est son fils qui va reprendre l'entreprise. Mais il n'y a rien à craindre de lui. Dites à Michaela Morrisette que Vinod lui procurera toute l'aide dont elle aura besoin pour se désolidariser de l'escroquerie montée par Émergence. Les preuves qu'il fournira feront peser l'entière responsabilité de l'entreprise sur Nishizaki et sur moi. Quant à Nick, vous lui ferez écouter ce message, n'est-ce pas ? Je veux qu'il sache que je regrette – profondément – de n'avoir été en tant que père rien d'autre qu'une absence construite sur un mensonge. Je suis sûr qu'il a reçu une meilleure éducation de Caro et d'April que celle que j'aurais jamais été en mesure de lui donner. J'éprouve quelque réconfort à l'idée de m'être assuré qu'il a encore une vie à vivre. C'est le moins que je puisse faire pour lui. Mais aussi le mieux. J'avais vraiment très envie de faire sa connaissance, mais le sort en a décidé autrement. Nanoq vous rendra le dossier* Kage-boshi. *Je ne pense pas que vous ayez à en utiliser le contenu pour vous protéger, mais au cas où… il est à vous. Essayez de faire sortir Mimori Takenaga de cette clinique psychiatrique où sa famille l'a fait interner, voulez-vous ? Elle n'est, somme toute, qu'une autre victime innocente. Au même titre que votre défunt mari, je le crains. Il n'y a plus rien que je puisse faire à propos de tout ça désormais. La seule chose encore à ma portée… est ce qui, je l'espère, se sera produit au moment où vous écouterez ce message.* »

« Quelque chose ne va pas ? »

À voir l'air de Nick, elle a comme l'impression qu'il a peut-être déjà posé la question à plusieurs reprises. Elle rassemble ses idées du mieux qu'elle peut.

« Non, rien, répond-elle, s'efforçant de sourire. Vous ne devriez pas remettre plus longtemps votre appel à votre femme. » Elle lui tend le téléphone. « J'ai souvent rêvé recevoir de bonnes nouvelles à propos de mon mari au lieu des mauvaises qui m'arrivaient. Pour votre femme, les bonnes nouvelles ne seront pas un rêve. Alors, appelez-la, Miller-*san*. Maintenant. »

Wada suit Nick, qui remonte lentement le long de la plage, pour s'éloigner des gens qui piétinent autour du cratère, mais aussi de la fumée, du brouhaha des bavardages et des derniers crépitements des

flammes. Il a plaqué le téléphone sur une oreille, une main pressée sur l'autre de manière à entendre clairement le déclic qui annoncera le début de la conversation.

Elle devine l'instant précis où sa femme lui répond lorsqu'il relâche soudainement les épaules. Puis il se met à parler.

« C'est moi, Kate… Oui… Oui, je suis libre et je vais bien. Tout va bien… Je sais, ma chérie, je sais… »

Wada ralentit le pas. Elle ne veut pas entendre la suite. Ça ne regarde que lui et sa femme. Elle lui parlera du message de Driscoll plus tard. Quand, au juste, elle l'ignore, mais elle pense qu'elle saura reconnaître le bon moment.

Des moments propices, il y en aura bien d'autres. Mais Wada n'a pas encore regardé très loin devant elle. Ses yeux s'égarent sur l'immensité bleue de l'océan. Les vagues lèchent paisiblement le rivage. Le soleil levant est chaud sur son visage. Elle ignore pourquoi, mais elle se sent plus vivante qu'elle ne l'a été depuis des années, voire des décennies.

RÉÉMERGENCE

Dix mois plus tard

Umiko Wada n'est pas une détective privée, du moins à l'en croire. Elle dit ne plus même travailler pour un détective privé. Mais, bizarrement, tout en essayant de nouer les fils épars des affaires qui étaient en cours au moment de la mort de son employeur, Kazuto Kodaka, elle s'est retrouvée engagée par plusieurs de ses anciens clients pour résoudre leurs problèmes de cette manière qui n'appartient qu'à elle : discrète, sans esbroufe, efficace.

Elle officie toujours dans l'agence de Kodaka, dans le quartier de Nihonbashi à Tokyo, et il semble que tout le monde la considère aujourd'hui comme son héritière, professionnellement parlant. Le travail continue à affluer. Elle n'a pas un moment à elle.

Mimori Takenaga est sortie de la clinique psychiatrique où elle avait été internée. L'entreprise s'est révélée moins complexe que Wada le craignait. Elle a soupçonné que les arrangements de départ s'étaient faits à l'instigation, et probablement aux frais, de Hiroji Nishizaki. À la suite de sa mort dans des circonstances mystérieuses en Angleterre, la famille Takenaga a soudain trouvé commode de prendre ses distances par rapport à l'homme d'affaires, si bien qu'ils ne se sont guère opposés à ce que Mimori sorte de la clinique. Elle a quitté son mari et déménagé à Tokyo. Wada l'a rencontrée deux ou trois fois, et lui a dit ce qu'elle jugeait opportun de lui apprendre au sujet de la mort de son père, plus que probablement aux mains de Nishizaki, en 1977.

Ce que Wada ne lui a pas révélé, c'est la totalité de l'histoire derrière la mort de Driscoll dans l'explosion de Porthtowan, qui a également coûté la vie à Nishizaki. Les conjectures des médias japonais à l'époque selon lesquelles les deux hommes auraient été la cible de *yakuza* n'ont pas manqué. Nombreux furent ceux qui, du temps où Nishizaki vivait encore, auraient réfléchi à deux fois avant

de suggérer que ses opérations financières avaient un côté louche. Comme l'avait prévu Driscoll, Hiroji Nishizaki fils s'était montré très différent de son père en la matière, remettant la compagnie sur les rails de la légalité et soulignant qu'à l'avenir ses activités seraient à l'abri de tout soupçon de scandale. La manière dont il a réussi à calmer les victimes de l'escroquerie Émergence est restée inconnue pour la bonne raison que ladite escroquerie est elle-même restée inconnue de tous sauf de ceux qui y étaient directement liés. Wada n'a rien entrepris pour mettre au jour les détails des transactions. Elle présume que de grosses sommes d'argent ont dû changer de mains. S'agissant de la Nishizaki Corporation, elle est heureuse de ne plus rien avoir à faire avec elle.

Elle comprend donc tout à fait que Michaela ait décidé de ne pas signaler son enlèvement à la police. Elle court bien moins de risques à voir les séquelles du scandale Émergence rester l'affaire exclusive de Nishizaki fils et des clients en colère de son père. Ceux-ci ont au moins un point en commun : une extrême aversion pour la publicité.

Nick Miller a aidé Michaela à rester en dehors du tableau en racontant à la police qu'il avait été enlevé et retenu seul par des ravisseurs qui n'avaient jamais dit à la solde de qui ils étaient ni pour quelle raison ils le gardaient prisonnier, même si le fait que Driscoll était son père biologique ait manifestement eu quelque chose à voir avec cet enlèvement. Les polices britannique et islandaise sont toujours censées enquêter sur le nœud complexe des liens existant entre l'explosion de Porthtowan et l'incendie de Stori-Asgarbær, mais l'enquête ne semble pas avoir beaucoup avancé. Driscoll a bien couvert ses traces, jusque dans la mort.

Wada n'a pas revu Nick Miller depuis son retour à Tokyo, une semaine après la mort de Driscoll et de Nishizaki père. Récemment, toutefois, il lui a fait savoir par e-mail que sa femme et lui projetaient de visiter le Japon. Apparemment, il tient à voir quelque chose du pays où son père a passé l'essentiel de sa vie d'adulte. Elle doit déjeuner demain avec le couple avant qu'ils poursuivent leur route vers Kyoto. Mais elle est censée voir Nick avant puisqu'il a fait en sorte de passer au bureau en fin d'après-midi pour lui parler.

À quel sujet, il a préféré ne donner aucun détail par e-mail. Ce qui, naturellement, n'a pas manqué d'éveiller la curiosité de Wada.

Elle n'aura cependant pas longtemps à attendre avant que celle-ci soit satisfaite. Parce que c'est déjà la fin de l'après-midi. Et que Nick doit arriver d'un moment à l'autre.

Wada remarque le changement de la lumière sur la ville par la vitre du bureau. Elle voit des nuages arriver de l'est. On dirait qu'ils sont

porteurs de pluie. L'heure de la journée et la qualité de la lumière lui remettent en mémoire la visite de Mimori Takenaga au printemps dernier. Elle s'efforce de chasser cette coïncidence de sa tête. Mais elle reste là, menaçante, tandis qu'elle entend l'ascenseur bourdonner et devine que Nick est en chemin. Elle n'est pas loin de sentir l'odeur de la cigarette de Kodaka dans l'air, et finit presque par croire qu'il est encore là.

Nick a l'air en forme, plus détendu que la dernière fois où elle l'a vu, plus léger dans sa tête, plus léger peut-être aussi physiquement. Il y a un moment d'hésitation quand elle croit qu'il va vouloir l'embrasser. Ils se contentent finalement d'un compromis entre une poignée de main et une étreinte. Ils échangent un petit sourire crispé, sans vraiment savoir si ce qu'ils ont partagé il y a un an les lie encore l'un à l'autre.

Wada prépare du thé pendant que Nick lui raconte le vol et ses premières impressions de Tokyo. Kate est en train de faire du lèche-vitrine dans Ginza. Wada n'arrive pas à savoir clairement si sa femme sait qu'il est venu la voir, étant donné qu'il lui dit sortir à l'instant d'une brève visite au Bridgestone Museum of Art tout proche. Elle ne pose pas plus de questions, cependant. S'il est ici, c'est pour une raison précise. Qu'elle ne va pas tarder à découvrir.

« Il s'est passé quelque chose, dit-il, une fois qu'ils en ont fini avec les banalités d'usage et que Wada lui a versé une tasse de thé. Une chose pour laquelle j'ai besoin de vos conseils.

– Vous n'avez pas fait tout ce voyage depuis l'Angleterre simplement pour me demander conseil, j'espère.

– Je suppose que si… du moins en partie, dit-il avec un sourire gêné.

– Qu'est-il arrivé ?

– Il y a six semaines environ, j'ai reçu une coupure de presse par la poste. Expéditeur anonyme. Adresse tapée à la machine. Cachet de Londres. Me rappelant bizarrement, pourrait-on dire, la manière dont ma mère avait averti Martin Caldwell que mon père n'était pas mort. La coupure était un article paru dans un journal suédois, *Aftonbladet*, en octobre dernier. Je ne savais pas quoi en faire. J'ai dû m'adresser à l'ami suédois d'un collègue pour qu'il me le traduise. » Nick récupère dans sa sacoche une pochette en plastique contenant la coupure en question, qu'il pose sur le bureau de Wada. « Je suppose que vous ne lisez pas le suédois ?

– Vous supposez bien.

– OK. Je vais vous en donner la teneur. L'article consiste essentiellement dans l'interview d'une femme dont le mari a disparu

début avril, l'an dernier. Karl-Erik Fagerholm, soixante-quatre ans, universitaire à la retraite. Il a quitté son domicile à Uppsala, au nord de Stockholm, censément pour rendre visite à une vieille tante dans sa maison de retraite de Malmö. Il allait la voir en règle générale tous les six mois, mais cette visite-là arrivait seulement quatre mois après la précédente, ce qui a paru un peu étrange à son épouse. Plus étrange encore, le fait qu'il ne s'est pas présenté à la maison de retraite et qu'on n'a plus entendu parler de lui depuis. Il n'a pas non plus retiré d'argent du compte joint qu'il détient avec sa femme. Et il n'a contacté aucune des personnes qu'il connaît. Enfin, il n'y a aucune preuve qu'il ait quitté le pays.

– Est-ce que sa femme a une idée de ce qui a pu lui arriver ?

– Eh bien, on avait récemment détecté chez lui une leucémie, et le pronostic n'était pas bon. Elle a dit que c'était un homme très déterminé. Tout à fait capable de décider de l'heure et des circonstances de sa propre mort pour éviter d'avoir à traîner dans un hôpital.

– Elle penserait donc à un suicide ?

– Oui, mais une chose l'intrigue : une grosse somme d'argent a été déposée sur leur compte bancaire quelques jours après sa disparition.

– Grosse comment ?

– Elle n'a pas voulu le préciser. Mais une somme très importante, ça paraît clair. Et elle n'a pas pu l'expliquer. Il n'avait rien fait qui soit susceptible de justifier une telle rentrée d'argent. Il n'avait rien d'un joueur ou d'un spéculateur. Elle l'a décrit comme un homme peu intéressé par les biens de ce monde. Le journaliste lui a demandé si cet argent lui permettrait de vivre confortablement pour le restant de ses jours, et elle a répondu qu'il lui suffirait non seulement à elle, mais aussi à ses enfants.

– Qui a crédité le compte ?

– C'est là que ça devient *vraiment* bizarre. L'argent a été transféré depuis un compte ouvert au seul nom de Fagerholm à Chypre, dans une banque de Nicosie. Sa femme en ignorait l'existence. Il s'était rendu à Chypre pour des vacances d'ornithologue amateur peu de temps après que sa leucémie avait été diagnostiquée. D'après elle, il avait voulu y aller pendant qu'il était encore en état de supporter le voyage. Elle ne l'avait pas accompagné. Il semblerait qu'il ait ouvert le compte à cette occasion. La banque chypriote a refusé de lui donner des informations, se retranchant derrière le secret bancaire, si bien qu'elle n'a aucune idée aujourd'hui de la provenance de l'argent.

– Elle n'a trouvé aucune explication plausible ?

– Uniquement qu'il devait s'agir d'un règlement pour un travail qu'il avait accompli mais dont elle ignorait tout.

– Qu'est-ce que ça pourrait bien être ? Et pourquoi quelqu'un

voudrait-il absolument que vous soyez mis au courant de cette affaire ?

– Exactement. Quoi ? Et pourquoi ? »

Quelque chose dans l'expression de Nick suggère à Wada qu'il dispose de réponses aux deux questions. Elle ne dit rien mais le regarde, sa curiosité en éveil.

Il sort la coupure de la pochette en plastique et la fait glisser sur le bureau dans sa direction.

« Regardez la photo de Karl-Erik Fagerholm qui accompagne l'article. Elle était récente, d'après sa femme. »

Wada s'empare de la coupure et se tourne sur sa chaise pour que la lumière de la fenêtre derrière elle l'éclaire directement. Karl-Erik Fagerholm, universitaire, originaire d'Uppsala, fixe l'objectif, un léger sourire aux lèvres. Il porte une veste marron et une chemise crème à col ouvert. Maigre, les cheveux blancs, les traits tirés – signe peut-être de sa maladie, encore accentué par sa mâchoire carrée.

« Vous avez remarqué, vous aussi, bien sûr, dit Nick. Je le vois au froncement de vos sourcils.

– Dites-moi le fond de votre pensée, demande-t-elle en reposant la coupure sur le bureau avant de regarder Nick droit dans les yeux.

– Je crois que la ressemblance aurait suffi à lui assurer les quelques minutes dont il avait besoin pour amener Nishizaki là où il le voulait sur la plage. Et aurait suffi aussi à vous convaincre, vous qui étiez sur la falaise, que l'homme vêtu des habits de Driscoll et se comportant comme lui ne pouvait être que Driscoll lui-même. Je crois que l'argent était un paiement versé par ce dernier à un mourant pour qu'il meure à sa place. En avril dernier, à Porthtowan. »

Wada s'apprête à contredire Nick, à lui exposer les raisons qui font que sa théorie ne tient pas debout. Mais un coup d'œil à la photo lui permet de conclure que, finalement, des raisons, il n'y en a pas. Ou, plutôt, qu'elles ne sont pas suffisantes. Il existe bel et bien une ressemblance. Qui aurait pu suffire. Ce n'est pas impossible. Et ce qui n'est pas impossible… est possible.

« Si j'étais tombé sur cette histoire par hasard, poursuit Nick, je n'y aurais prêté aucune attention.

– Vous pensez que ça vient de Driscoll ?

– Je l'ignore.

– Vous croyez qu'il veut que vous le retrouviez ?

– Peut-être.

– C'est pour ça que vous êtes ici ?

– Je ne connais qu'une seule détective privée, dit-il en souriant. Et elle est idéale pour ce travail.

– Je ne suis pas détective privée.

– J'aurais pu croire le contraire.

– Et même si je l'étais…

– N'oubliez pas que je peux prouver que Driscoll est bel et bien mort dans l'explosion en demandant aux autorités de comparer mon ADN avec celui des restes trouvés sur la plage. Mais si je le faisais et qu'il n'y avait aucune correspondance…

– Ils commenceraient à le rechercher.

– Oui. Et pas seulement les autorités.

– Votre femme est au courant de cette histoire ?

– Pas encore.

– Mais vous allez la lui apprendre ?

– À condition que j'aie quelque chose de substantiel à lui dire.

– Vous voulez vraiment que je suive cette piste ? Toute cette histoire était terminée. On pourrait laisser les choses en l'état. Ce serait même peut-être préférable.

– Je ne pense pas en être capable. »

Le silence se fait entre eux. Wada pourrait dire beaucoup de choses. Mais, curieusement, il lui semble qu'elle n'a guère de raisons de dire quoi que ce soit.

Lentement, elle se lève et va jusqu'au meuble de rangement vert foncé qui se trouve dans un angle. Elle ouvre le tiroir du bas, en retire un des classeurs vides remisés là, revient à son bureau, se rassied et écrit en caractères katakana sur la couverture, puis à nouveau sur le dos, qui sera visible une fois le classeur remis dans le meuble.

« Que faites-vous ? demande Nick.

– Ce que Kodaka aurait fait, répond Wada. J'ouvre un dossier. Sur Karl-Erik Fagerholm. Et sur la provenance de son argent. »